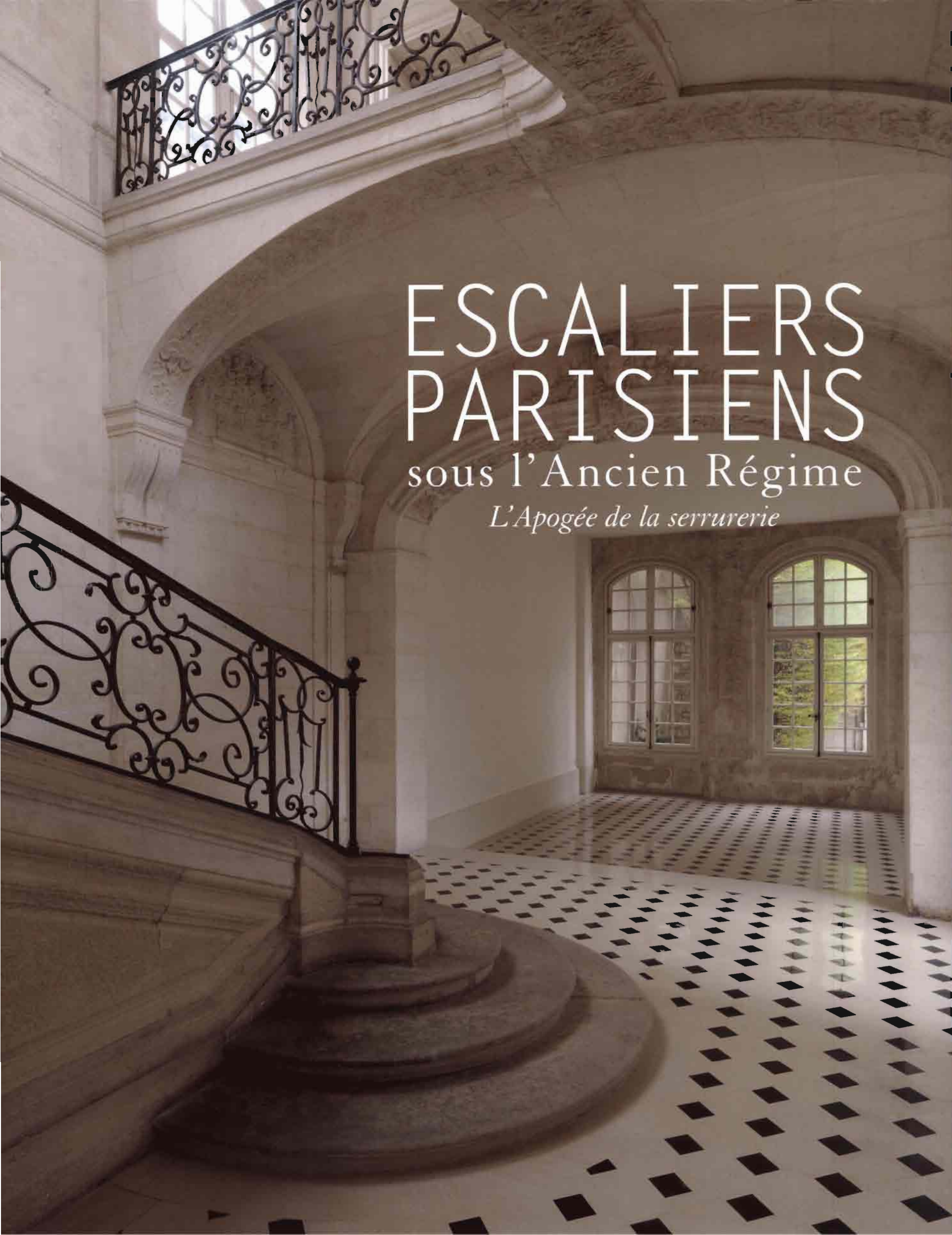
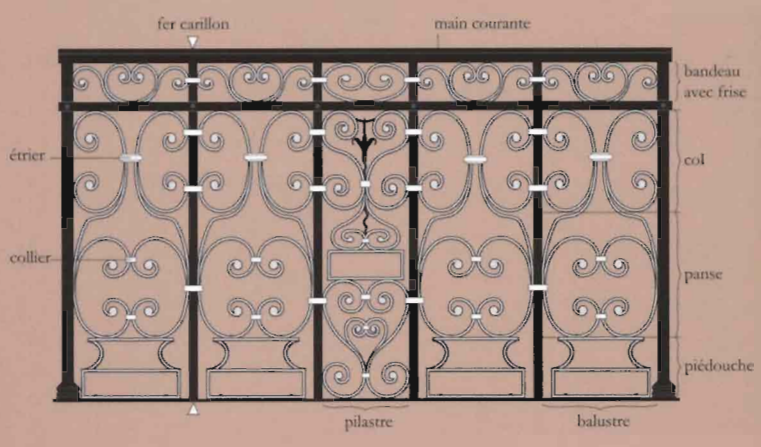
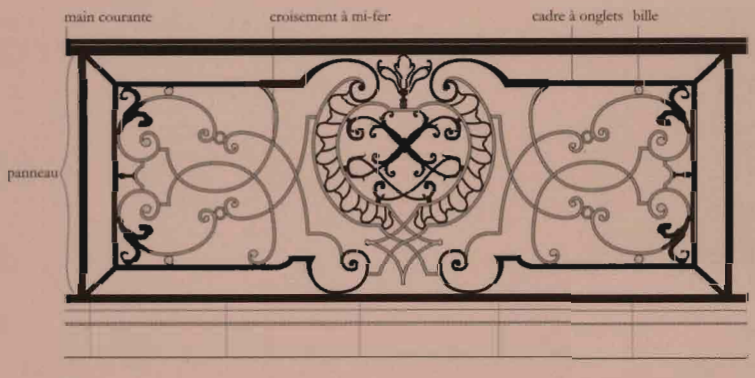


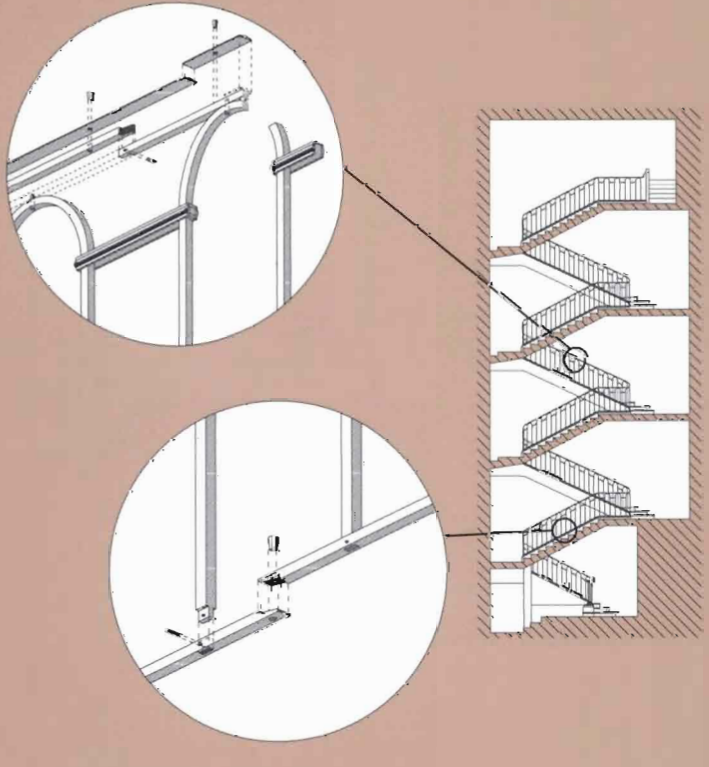
ESCALIERS PARISIENS
sous l'Ancien Régime
L'Apogée de la serrurerie



Balustres et pilastre caractéristiques du XVIIe siècle
(hôtel Titon, 57, rue du Temple).



Panneau à motif central caractéristique du XVIIIe siècle
(hôtel de Villeroy, 78, rue de Varenne).



Coupe et détails d'assemblage d'un escalier à arcade (1, rue du Prévôt).

ESCALIERS PARISIENS

sous l'Ancien Régime

L'Apogée de la serrurerie

Cet ouvrage a été réalisé
Par le service Patrimoines et Inventaire de la région Île-de-France, sous la direction d'Arlette Auduc, conservateur en chef du patrimoine, chef de service

Coordination scientifique et éditoriale
Roselyne Bussière, conservateur en chef du patrimoine
Laurent Kruszyk, photographe

Relecture
Claude Mignot, professeur à l'université de Paris-IV

Remerciements
Ce livre n'aurait jamais été possible sans l'accueil bienveillant que nous ont accordé les propriétaires, copropriétaires et locataires des immeubles parisiens que nous remercions chaleureusement. Merci aussi à tous les gardiens, syndics et agences immobilières qui nous ont permis d'entrer en contact avec les propriétaires des escaliers que nous souhaitions publier.
Pour les bâtiments publics, nos remerciements vont à tous les directeurs d'établissements et à leurs collaborateurs qui nous ont toujours accordé un accueil chaleureux, nous accompagnant patiemment tout le temps nécessaire à nos longues prises de vue.

Merci à tous les membres du service, et spécialement à Diane Bétored, qui nous ont aidés, épaulés, remplacés, conseillés, soutenus pour mener à bien cet ouvrage. Merci à Virginie Desrantes, Éva Kouadel, Marie Létournel et Mathias Lengyel, stagiaires, qui tous ont apporté leur pierre à l'édifice commun.

Auteurs
Vanessa Aspart, historienne de l'art (V. A.)
David Brouzet, historien de l'art, collaborateur de conservation, département des Objets d'art, musée du Louvre (D. B.)
Roselyne Bussière, conservateur en chef du patrimoine, chercheur au service Patrimoines et Inventaire de la région Île-de-France (R. B.)
Anne-Marie Bruleaux, archiviste-paléographe, maître de conférences à l'université de Haute-Alsace
Youri Carbonnier, agrégé et docteur en histoire, maître de conférences à l'université d'Artois
Julien Delannoy, architecte D.P.L.G.
Laurent Kruszyk, photographe au service Patrimoines et Inventaire de la région Île-de-France
Jean-François Leiba-Dontenwill, historien de l'art (J.-F. L.-D.)
Maud Marchand, ancienne élève de l'École normale supérieure de Paris, chargée de mission au Comité d'histoire, ministère de la Culture (M. M.)

© Somogy éditions d'art, Paris, 2011
© Région Île-de-France, service Patrimoines et Inventaire, Paris, 2011
© ADAGP, Paris, 2011 pour les photographies de Laurent Kruszyk et Philippe Ayrault

ISBN 978-2-7572-0332-3
Dépôt légal : mars 2011
Imprimé en Italie (Union européenne)

ESCALIERS PARISIENS
sous l'Ancien Régime
L'Apogée de la serrurerie

Jean-François Leiba-Dontenwill
Roselyne Bussière

Photographies
Laurent Kruszyk

Avec la participation de
Anne-Marie Bruleaux
Youri Carbonnier
Maud Marchand

Et de
Vanessa Aspart
David Brouzet

Dessins
Julien Delannoy

île de France

SOMOGY
ÉDITIONS
D'ART

Sommaire

6
La serrurerie dans l'architecture, une spécialité parisienne
Jean-Pierre Babelon

9
Introduction

12
Paris au XVIIIe siècle
Youri Carbonnier

15
L'escalier dans la maison
Youri Carbonnier

22
Être serrurier à Paris sous l'Ancien Régime
Anne-Marie Bruleaux

32
Les rampes de serrurerie parisiennes aux XVIIe et XVIIIe siècles
Jean-François Leiba-Dontenwill, Roselyne Bussière

48
La maison modeste : le balustre de fer contre le balustre de bois ?
Roselyne Bussière

56
Catalogue

192
Glossaire et typologie

206
Inventaire

275
Sources, bibliographie et liste des serruriers cités

Balustres de bois et balustres de fer au 36, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie.

LA SERRURERIE DANS L'ARCHITECTURE, UNE SPÉCIALITÉ PARISIENNE

Durant des siècles, les clôtures de protection à mi-corps que nous appelons, à proprement parler, des « garde-corps » n'ont pas eu leur place dans l'architecture civile, qu'elle fût de pierre ou de bois, car les escaliers en vis enveloppaient l'usager dans un manteau protecteur, et les fenêtres ne s'ouvraient qu'à hauteur d'appui. C'est le désir d'ouvrir davantage l'espace vital vers l'extérieur, vers l'air et la lumière, qui a progressivement incité les bâtisseurs à rechercher des procédés nouveaux qui permettraient de continuer à protéger l'usager tout en prenant en compte ces nouvelles exigences. Une vraie révolution des façons d'habiter naissait ainsi.

Dans le même temps, l'invention de l'escalier droit superposant ou juxtaposant rampe sur rampe transformait la structure du logis, tandis que la recherche d'un plus large accès vers le paysage extérieur modifiait les façades. Au XVIe siècle, les architectes ont donc été conduits à utiliser les matériaux traditionnels, la pierre ou le bois, pour les rampes de leurs nouveaux escaliers tout comme pour les balcons de leurs nouvelles fenêtres, en aménageant des dispositifs ajourés : soit des entrelacs , soit des balustres.

Peu à peu, pourtant, l'idée s'imposa de faire appel à un matériau tout différent permettant des dispositions plus légères, dans les deux sens du terme : le fer. Sur un balcon de longue dimension, deux exemples nous viennent à l'esprit. Pour disposer en plein sud d'une vision panoramique sur la chaîne des Pyrénées depuis les appartements des rois de Navarre au château de Pau Henri d'Albret fit ménager en 1530 une longue terrasse bordée d'un garde-corps de pierre. Or, trente-cinq années plus tôt, Charles VIII faisait bâtir à Amboise le logis du roi de France qui prenait jour, lui, sur l'admirable paysage de la Loire et le faisait pourvoir d'un long balcon continu pourvu d'un « treillis de fer », au dessin très simple. Il subsiste encore, c'est un magnifique incunable de l'usage de la serrurerie dans l'architecture.

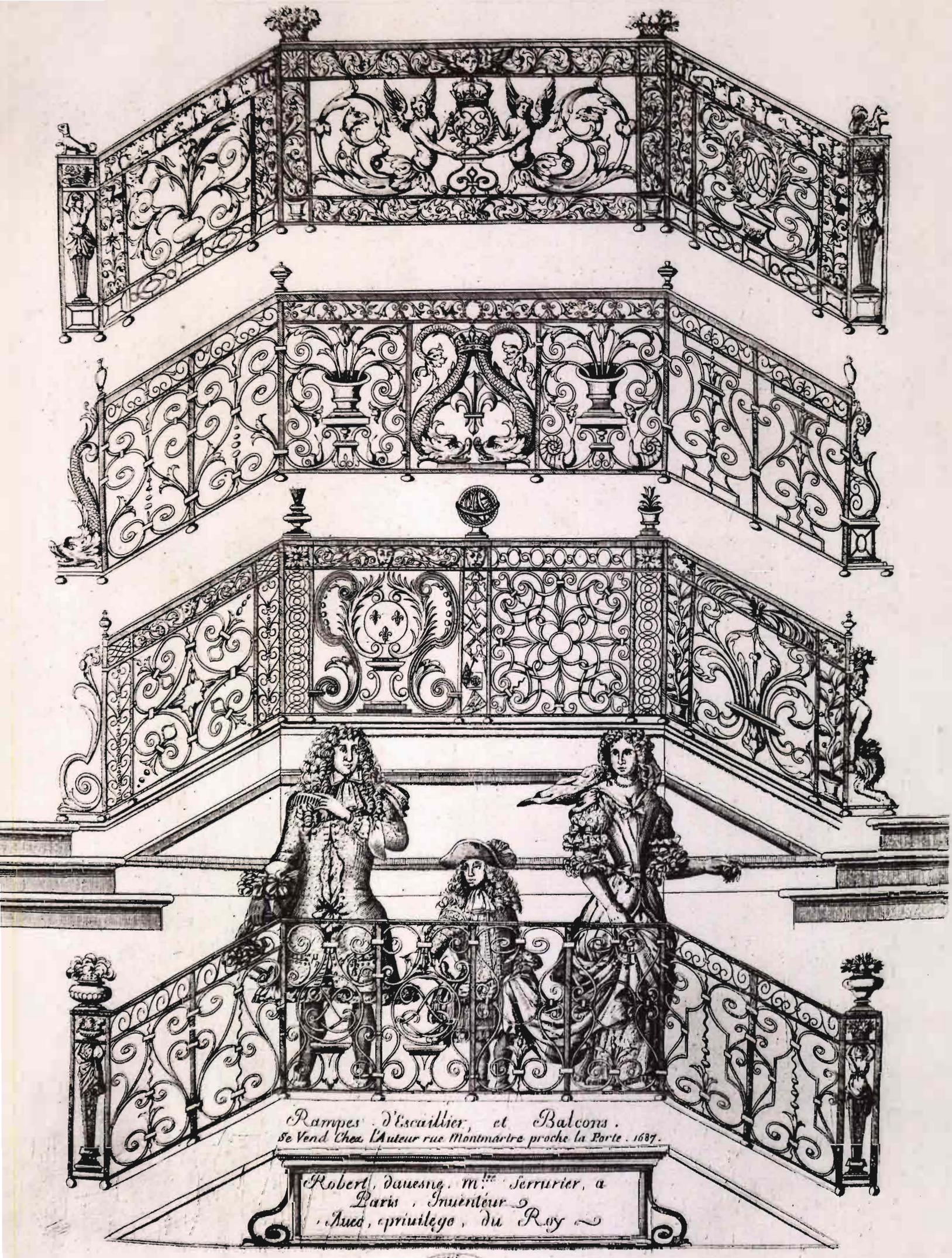
Dès le Moyen-Âge, le travail du métal par les artisans parisiens avait acquis une grande renommée grâce à leur maîtrise du fer pour les petits objets, notamment les serrures. Celles-ci donnèrent leur nom à cette technique, lorsque l'évolution de l'architecture domestique incita les constructeurs à faire appel à leur savoir-faire pour les rampes d'escalier comme pour les garde-corps et balcons. Dans le cadre de nos conférences à l'École pratique

des hautes études, accompagnant les cours du regretté Michel Fleury, nous avons consacré les années 1972 à 1974 à étudier l'apparition et le développement de la serrurerie dans les immeubles parisiens.

Constatons d'abord que le maître ouvrage du grand spécialiste français Mathurin Jousse, *La fidelle ouverture de l'art de serrurier*, paru à La Flèche en 1627, ne comporte aucune planche gravée représentant une rampe d'escalier. C'est dans les décennies suivantes que les architectes prennent en compte dans leurs projets les possibilités techniques offertes par le nouvel art du fer, pour alléger entre autres le poids des voûtes supportant les rampes d'escalier. La première rampe de serrurerie, que nous ayons pu dater (1642), est celle de l'hôtel Marin de La Châtaigneraie, 58 bis, rue des Francs-Bourgeois, dans le quadrilatère des Archives nationales. En 1645, le duc de Bellegarde fait remplacer la rampe de bois de l'ancien hôtel Concini par une rampe de fer, et l'on peut ensuite répertorier les créations du grand François Mansart, adepte de la serrurerie, qui sert à merveille ses innovations dans sa planification de l'hôtel parisien. L'architecte bâtit en 1648-1652 l'hôtel de Jars, dont l'escalier est décrit par Henri Sauval comme l'œuvre des serruriers Louis Danic et Charles Le Lorrain. Les rampes de fer sont présentes dans ses constructions suivantes : les hôtels de Guénégaud des Brosses et La Bazinière. C'est un peu plus tard que les balustres feront leur apparition dans les planches gravées des nouveaux traités de serrurerie, ceux d'Hugues Briseville (1663) et de Pierretz le Jeune (1666).

L'importance prise dès lors par la serrurerie dans les escaliers parisiens méritait une étude approfondie basée sur une recherche systématique des documents et des édifices, et il faut féliciter le service de l'Inventaire d'Île-de-France d'avoir entrepris la publication de cette savante enquête menée par Roselyne Bussière et Jean-François Leiba-Dontenwill, qui répertorie notamment les rampes subsistantes et vient renouveler nos connaissances sur l'architecture parisienne aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Jean-Pierre Babelon
membre de l'Institut


Rampes d'Escaillier, et Balcons.
Se Vend Chez l'Auteur rue Montmartre proche la Porte. 1687.
Robert, dauesne. m.tre serrurier, a
Paris, Inuenteur
Auec, priuilege, du Roy

INTRODUCTION

Balcons et rampes par Robert Davesnes (1687).

En 1693, le serrurier français Jean Tijou, à Londres depuis plus de vingt ans, fameux pour avoir construit l'escalier du Roi à Hampton Court, publie en anglais un *Nouveau livre de dessins*… dans lequel il consacre quatre pages à des rampes de serrurerie[1]. La première de celles-ci, la planche VI, s'intitule « *rich stair balustrade of well-known French type* », signe de la renommée de cet art en Angleterre. La grande serrurerie française, et en premier lieu parisienne, est en effet une spécificité que cet ouvrage inscrit dans une longue lignée d'études sur le sujet et se propose de donner à voir. Le but était de recenser, étudier et illustrer des chefs-d'œuvre connus ou inconnus jusqu'alors, qui vont être ainsi révélés, mais aussi des œuvres plus modestes dont la pérennité tient du miracle.

Dès le XVIIe et le XVIIIe siècles, des modèles de rampes sont publiés dans des recueils de gravures[2] dont les plus beaux exemples ont été rassemblés en 1930 par Louis Blanc[3]. On connaît les fameuses planches de l'*Encyclopédie*[4] ou celles d'Henri Louis Duhamel du Monceau consacrées à ce sujet[5]. Au XIXe siècle aussi paraissent des recueils de modèles tel celui de Bury et Hoyau en 1826 avec des exemples, anciens ou contemporains, « choisis parmi ce que Paris offre de plus remarquable[6] ». Dans les très nombreuses publications consacrées à ce sujet, on peut mettre en exergue celle d'Émile Robert, un des grands ferronniers français, qui publia de 1895 à 1900 une revue intitulée *L'Art de la Ferronnerie ancienne et moderne*[7]. L'intérêt se poursuit au XXe siècle. Autour de 1926, *Les Documents de ferronnerie ancienne* de Frédéric Contet rassemblent de très belles héliogravures en de nombreuses livraisons[8]. Les carnets de croquis sur Paris de l'architecte Albert Laprade publiés

1. TIJOU, Jean, *Nouveau livre de dessins inventés et dessinés par Jean Tijou. Contenant plusieurs sortes d'ouvrages en fer comme portes, frontispices, balcons, rampes d'escaliers, etc., dont la plupart ont été exécutés à Hampton Court, Maison royale, et aux maisons de plusieurs personnes de qualité de ce royaume. Le tout pour l'utilité de ceux qui veulent travailler de fer en perfection et avec ses Louables*, Paris, 1693.
2. Voir p. 86-87.
3. BLANC, Louis, *Le Fer forgé en France : œuvres gravées des anciens maîtres serruriers, architectes, dessinateurs et graveurs*, Van Oest, Paris et Bruxelles 1928-1930.
4. DIDEROT et D'ALEMBERT, reprint 2002.
5. DUHAMEL DU MONCEAU, Henri Louis, *L'Art du serrurier*, Paris, 1767.
6. BURY, HOYAU, *Modèles de serrurerie choisis parmi ce que Paris offre de plus remarquable sous le rapport de la forme, de la décoration et de la sûreté accompagnés des détails qui doivent en faciliter l'exécution ; et suivi d'un abrégé de l'art du serrurier…*, Paris, 1826.
7. Voir CUEILLE, Sophie, Enghien-les-Bains, *Architecture et décor*, Paris, éditions Somogy, 2010, p. 153.
8. CONTET, Frédéric, *Documents de ferronnerie ancienne, époques Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI et Empire*, Paris, F. Contet et Ch. Moreau, 1929.

en 1967, résultats de toute une vie de relevés, laissent une documentation très riche sur un Paris en voie de métamorphose[9]. Enfin, le C.R.M.H. publia en 1985 deux volumes chronologiques spécialement consacrés aux rampes en fer forgé, fruits de plusieurs années de relevés et de photographies[10]. Le volume de 2006 consacré aux grilles de fenêtres et d'imposte est aussi une source très riche, notamment pour le vocabulaire de la serrurerie[11].

Parallèlement, des études furent menées par des historiens et historiens d'art. L'œuvre fondatrice est la thèse de l'archiviste Henri-René d'Allemagne, *Les anciens-maîtres serruriers et leurs meilleurs travaux,* soutenue en 1887[12]. Mais le jalon essentiel est l'ensemble de conférences données en 1972-1974 à la IVe section de l'École pratique des hautes études par Jean-Pierre Babelon au cours desquelles il étudia l'apparition et le développement de la serrurerie dans les édifices parisiens. La thèse d'Anne-Marie Bruleaux[13] sur la corporation des maîtres-serruriers parisiens a permis de mieux connaître ces hommes, artistes autant qu'artisans, auteurs de tant de chefs-d'œuvre. Dans les années 1980, Catherine Arminjon, conservateur à l'Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France, rédigea l'article « Le fer forgé dans les hôtels du Marais » dans le catalogue *Le Marais, mythe et réalité*[14]. Dans le même ouvrage, Catherine Prade, archiviste-paléographe, se lançait « Sur les traces des maîtres-serruriers[15] ». En 1991, le préhistorien spécialiste des métaux, Albert France-Lanord consacra un livre au plus célèbre serrurier français, Jean Lamour. Dans la même décennie, Marie France Lacoue-Labarthe publia *L'Art du fer forgé en pays bordelais* en 1993 et madame Fouquet-Lapar soutint une maîtrise sur *La Rampe de serrurerie de Louis XIV à Louis XVI dans les Halles et le Marais* sous la direction de Claude Mignot.

Plusieurs études sur la demeure parisienne ont aussi contribué à l'élaboration du corpus d'escaliers à rampes de serrurerie : Michel Gallet en 1964 pour l'époque de Louis XV, Jean-Pierre Babelon en 1965 pour la période Henri IV et Louis XIII[16], Michel Le Moël en 1990 pour le Grand Siècle. Récemment, Youri Carbonnier a donné un nouvel éclairage sur les escaliers du XVIIIe siècle par la lecture des procès-verbaux d'experts[17] tandis qu'Alexandre Gady étudiait *Les Hôtels particuliers de Paris, du Moyen-Âge à la Belle Époque*[18].

Dans ce contexte déjà si riche, que pouvait-on apporter de plus ? Réaliser un inventaire aussi complet que possible, puis une sélection raisonnée des rampes exceptionnelles et des plus représentatives, selon la méthodologie de l'Inventaire. Plus de 1 150 escaliers ont ainsi été repérés dans le Paris d'Ancien Régime par Jean-François Leiba-Dontenwill, en scrutant les procès-verbaux de la Commission du Vieux Paris, les listes des monuments classés, les clichés de la base Mémoire[19]… et, surtout, en poussant toutes les portes qu'il était pos-

9. LAPRADE, Albert, *Croquis. Paris. Quartier du Centre, les Halles, le Marais*, 1967.
10. Cette recherche a permis de réhabiliter la rampe en fonte de l'hôtel Le Pelletier de Saint-Fargeau, considérée pendant longtemps comme une œuvre du XIXe siècle et datée par Hubert Beylier et Daniel Bontemps de la construction de l'escalier.
11. CENTRE DE RECHERCHE SUR LES MONUMENTS HISTORIQUES, *Grilles de fenêtres et impostes en fer forgé*, Paris, Monum' - Éditions du patrimoine, 2006.
12. Publiée en 1943.
13. BRULEAUX, Anne-Marie, *Les Maîtres-Serruriers parisiens et leurs travaux de grande serrurerie (1715-1750)*, 1981.
14. ARMINJON, Catherine, « Le fer forgé dans les hôtels du Marais », *Le Marais, mythe et réalité*, Paris, 1987, p. 214-220.
15. *Ibid.*, p. 209-213.
16. Ouvrage réédité en 1977 puis en 1991.
17. CARBONNIER, Youri, *Maisons parisiennes des Lumières*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2006.
18. GADY, Alexandre, *Les Hôtels particuliers de Paris, du Moyen-Âge à la Belle Époque*, 2008. Il faut aussi citer comme sources les deux guides rédigés par cet auteur, l'un sur le Marais, l'autre sur la montagne Sainte-Geneviève et le Quartier latin.
19. http://www.culture.gouv.fr/culture/inventaire/patrimoine/

sible d'ouvrir malgré les barrières que dressent les digicodes. Ce recensement exceptionnel réalisé de 2002 à 2008 a été livré au service Patrimoines et Inventaire de la région Île-de-France et, selon la méthode de repérage et de sélection de ce service, ces 1 155 escaliers ont été répartis en plusieurs familles. Une liste a été dressée des rampes typiques et des rampes uniques, constituant une sorte de palmarès des plus intéressantes rampes parisiennes en serrurerie. Cette sélection est accompagnée d'une importante campagne photographique effectuée par Laurent Kruszyk.

L'ouvrage rend compte de ce travail en quatre parties.

La première se propose de donner au lecteur une vue synthétique du sujet. On ne pouvait parler de rampes d'escalier parisiennes sans évoquer le contexte de la construction et de la demeure qui sont tous deux analysés par Youri Carbonnier. Anne-Marie Bruleaux présente ensuite le milieu des maîtres-serruriers, ces hommes dont le savoir-faire et l'habileté sont à l'origine du corpus. Une synthèse générale sur la grande serrurerie dans les escaliers parisiens rédigée par Jean-François Leiba-Dontenwill et Roselyne Bussière constitue le cœur de l'étude. Enfin, cette dernière montre que les rampes de serrurerie n'ont pas touché uniquement les maisons des « personnages de distinction », et qu'on en trouve de remarquables exemples dans les maisons modestes.

La seconde partie rassemble les 76 escaliers les plus remarquables, qui ont été sélectionnés, photographiés, et font l'objet d'une courte présentation. Leur confrontation page après page – ils ont été classés par ordre chronologique – permettra, à n'en pas douter, de conforter des datations, mais aussi de découvrir d'innombrables chefs-d'œuvre.

La troisième partie se compose d'un glossaire et d'une typologie qui donnent les clés de lecture pour l'inventaire.

Enfin, la quatrième partie est le catalogue des 1 155 escaliers repérés, lesquels sont répertoriés topographiquement, classés typologiquement et partiellement illustrés.

PARIS
Montrouge
Gentilly
Arcueil
Cachan
Villejuif
Chaillot
Grenelle
PLAINE
DE
GRENELLE
PLAINE
D'IVRY
Ivry
Paris

Ce plan de Paris est extrait de la Carte des chasses du Roi[1] qui, en 1764, fut « entreprise pour occuper des géographes désœuvrés et flatter la passion d'un monarque[2] ». Sur la feuille de Paris, publiée en 1807 seulement, on lit l'expansion des faubourgs qui se sont couverts de maisons, bâties le long des chemins convergeant vers la capitale ou sur les terres agricoles, au gré de lotissements où cohabitent hôtels et établissements religieux.

À l'intérieur des boulevards plantés qui ont supplanté, à partir de 1670, une enceinte fortifiée obsolète, le Marais se signale par le carré de la place Royale (aujourd'hui place des Vosges) dont l'architecture a lancé dans le paysage parisien une mode qui trouve un écho place Dauphine, à la pointe de la Cité, là où le pont Neuf a encouragé, sur la rive opposée au Louvre, l'expansion du faubourg Saint-Germain, au-delà de la vieille muraille de Philippe Auguste. En plein centre, mais néanmoins isolé grâce à la Seine, le lotissement cossu de l'île Saint-Louis affiche son découpage régulier.

Au nord du Louvre et des Tuileries s'étend un lotissement presque contemporain, lancé sous la houlette du cardinal de Richelieu pour agrandir son palais, le futur Palais-Royal. Le ministre a laissé son nom à la rue principale qui, « pour sa longueur et pour la beauté de ses maisons, qui sont toutes bâties sur la même ligne, [...] est une des plus régulières de la Ville[3]. » Cette opération s'est poursuivie sous le règne de Louis XIV avec la création de deux places publiques, destinées à accueillir une statue du souverain : l'octogone orgueilleux de la place Louis-le-Grand (Vendôme) rend presque discret l'arrondi de celle des Victoires.

À la fin de la guerre de Sept Ans (1763), les chantiers reprennent de plus belle, poussant toujours vers l'ouest, à la Ville-l'Évêque et au Roule où l'érection d'églises signe la croissance démographique. Mercier se fait l'écho du phénomène au milieu des années 1780 : « On bâtit de tous côtés [...] Les remparts se hérissent d'édifices qui ont fait reculer les anciennes limites. De jolies maisons s'élèvent vers la chaussée d'Antin[4]. » Ce dernier quartier, créé au-delà des boulevards devient à la mode chez les financiers, les aristocrates et les artistes. Les lotissements s'y multiplient, ouvrant des rues transversales entre les axes convergents qui structuraient jusqu'alors l'urbanisation, et s'étendent vers l'est, au faubourg Poissonnière. Rive gauche, le faubourg Saint-Germain, fort des terrains de culture offerts à l'appétit des entrepreneurs, connaît une avancée vers l'ouest sans précédent, comme attiré par les Invalides. Les rues de l'Université, Saint-Dominique, de Grenelle ou de Varenne se couvrent de résidences cossues, agrémentées de jardins opulents, comme l'hôtel de Matignon, bâti dès 1722, rue de Varenne. La progression se fait plus lâche vers l'École militaire, dans le quartier plus populaire du Gros-Caillou, face au bourg encore rural de Chaillot. *Y. C.*

1. Conservée au service historique de la Défense (Vincennes).
2. PINON, Pierre, LE BOUDEC, Bertrand, *Les Plans de Paris, histoire d'une capitale*, Paris, A.P.U.R., BnF, Le Passage, Paris bibliothèques, 2004, p. 70.
3. BRICE, Germain, *Nouvelle description de la Ville de Paris*, 8 édition, Paris, Gandouin et Fournier, 1725, t. I, p. 339-340.
4. MERCIER, Louis Sébastien, *Tableau de Paris*, édité par J.-C. Bonnet, Paris, Mercure de France, 1994, t. I, p. 224-225.

L'ESCALIER DANS LA MAISON

Youri Carbonnier

Escalier de l'hôtel de Guénégaud des Brosses, 60, rue des Archives, actuellement musée de la Chasse et de la Nature.

Élément indispensable de la circulation verticale, l'escalier constitue, après la façade, la principale composante visible d'une maison. En 1627, Mathurin Jousse écrit : « Personne n'ignore qu'entre toutes les pièces de charpente du logis, la montée ne cède en commodité et utilité à aucune autre, estant le passage et comme l'instrument commun de l'usage et service que rendent les chambres, estages et tout l'édifice[1]. » Dans l'esprit des architectes, et sans doute dans celui de leurs commanditaires aisés, l'escalier se charge très tôt d'une fonction de représentation sociale autant que de lieu de passage. Dès le milieu du XVe siècle, l'escalier devient « signe de distinction » et « moyen d'anoblir la demeure[2] » et le reste pour longtemps. Vers 1780, Le Camus de Mézières recommande « qu'on l'apperçoive dès l'entrée[3] ». Il lui faut donc réunir des qualités esthétiques et techniques. À Paris, l'escalier est renouvelé dans le sillage de la vague de constructions qui touche la capitale après la fin des guerres de religion, à la fin du XVIe siècle, plus particulièrement dans le quartier du Marais, où le roi sonne le signal de la reprise des constructions par l'ouverture de la place Royale (aujourd'hui place des Vosges).

1. JOUSSE, Mathurin, *Théâtre de l'art de charpentier*, La Flèche, Georges Griveau, 1627 (plusieurs rééditions jusqu'en 1751), p. 155. L'auteur, qui est en fait maître-serrurier, publie la même année, chez le même imprimeur, *La fidelle ouverture de l'art de serrurier*, qui ne propose encore aucun exemple de rampe d'escalier. Pierre Bullet affirme quant à lui que « C'est aux escaliers où l'on connoist le genie, l'experience & le bon sens de celuy qui conduit le bastiment. » (*L'Architecture pratique*, Paris, Estiene Michallet, 1691, p. 240).
2. GUILLAUME, Jean, « Genèse de l'escalier moderne », dans *L'Escalier dans l'architecture de la Renaissance*, Paris, Picard, 1985, p. 9.
3. LE CAMUS DE MÉZIÈRES, Nicolas, *Le Guide de ceux qui veulent bâtir*, Paris, Benoît Morin, 1781, t. I, p. 149.

Les éléments de l'escalier

Différents éléments composent la structure de l'escalier et participent à son décor : les marches et contremarches, le limon, l'échiffre, la coquille et, bien entendu, le garde-corps, plus communément appelé rampe, principal ornement de l'escalier ou du moins le plus visible. Les marches peuvent être de deux types principaux. Les plus simples, les plus courantes aussi, sont constituées d'une pièce de charpente formant la contremarche et l'avant du giron, le reste étant carrelé de terre cuite. Les escaliers les plus étroits se limitent souvent à une marche d'une seule pièce en charpente, tandis que les petits escaliers de dégagement sont parfois œuvres de menuisier. Ces deux modèles ne nous intéressent guère ici. L'autre solution propose des marches en pierre de liais qui s'accommodent bien avec les paliers dallés. Dans la plupart des cas, ces marches coûteuses ne dépassent pas le premier étage[4]. Les architectes recommandent la pierre, au moins pour les deux ou trois premières marches, afin de lutter contre l'humidité du sol qui déformerait les marches de bois et « afin qu'elles soient moins sujettes à l'éboulement qui se fait par le tapement du pied que l'on ne manque point de faire, principalement du temps des crottes et pluyes[5] ».

L'échiffre, qui soutient la première volée dans la plupart des escaliers imposants, porte le plus souvent un décor d'une grande sobriété : un panneau en très faible relief, une lucarne pour éclairer la descente de cave ou la porte pour y accéder, rarement un élément décoratif plus élaboré. Au 5, rue Hautefeuille, on rencontre par exemple une console à volute de pierre ; au 44, rue du Bac, c'est un buste de femme ailée qui soutient le premier palier.

Qu'il soit de charpente ou de pierre, le limon sait se faire discret pour ne pas outrepasser son rôle, qui est d'accueillir tout en les cachant les bouts des marches et de servir de support à la rampe. Lorsque celle-ci est de bois, les balustres se fichent avec régularité dans le limon. Avec l'apparition de la serrurerie, vers 1640, les ancrages sont plus discrets, souvent intégrés dans une plate-bande qui s'applique uniformément sur le limon et efface, le cas échéant, les marques laissées par la fixation des balustres. L'irruption du garde-corps métallique accompagne l'évolution de l'escalier au début du XVIIe siècle et participe de la recherche d'une forme de distinction. Les balustres carrés ou tournés ne disparaissent pas pour autant, puisque, en 1753, Mésange prodigue encore des conseils pour leur mise en œuvre[6].

L'escalier dans la maison

Son emplacement est éminemment variable, mais le plus fréquent demeure une position latérale, voire en aile sur une cour, desservant ainsi opportunément deux corps de logis, parfois au prix de différences de niveaux, qui tendent toutefois à s'estomper avec l'usage des coursives filantes, formant palier à chaque étage.

4. Il existe quelques contre-exemples, rue Saint-André-des-Arts (n° 49 actuel), cité dans un procès-verbal de visite du 22 juin 1787 (Arch. nat., Z° 1166, estimation de la succession de Jacques Montz) : les marches de pierre montent jusqu'au 5e étage. À l'hôtel de Lauzun, quai d'Anjou sur l'île Saint-Louis, la rampe à balustres est elle aussi en pierre, jusqu'au sommet (Arch. nat., Z° 1056, 8 janvier 1780, estimation pour le marquis de Pimodan ; l'escalier en place est une reconstruction de 1949).

5. Arch. nat., Minutier central, CVIII, 152, 23 juillet 1666, Devis et marché pour les dames de Saint-Anastase, rues Charlemagne, Eginhard et Saint-Paul, publié par Michel Le Moël, *L'Architecture privée à Paris au Grand Siècle*, Paris, Service des travaux historiques de la Ville de Paris, 1990, p. 243. Ici, on demande que les quatre premières marches soient en pierre, comme dans un immeuble édifié rue Bourg-Tibourg l'année précédente pour la présidente de Nicolaÿ : *ibid.*, p. 288.

6. MÉSANGE, Mathias, *Traité de charpenterie et des bois de toutes espèces*, Paris, Jombert, 1753, p. 18.

L'escalier unique, habilement placé en aile afin de desservir deux corps de bâtiments, pour économique et astucieux qu'il soit, devient mesquin lorsque la maison grandit. Les usages locatifs encouragent également la multiplication des escaliers, qui autorise une plus grande souplesse dans les distributions. Chaque bâtiment dispose du sien, quitte à privilégier la décoration d'un seul, plus ample, plus majestueux, qui dessert le corps de logis principal et les meilleurs logements, qui seuls méritent le titre d'appartements. Les rampes des escaliers secondaires ne sont pas pour autant négligées et proposent souvent une version plus modeste – donc plus convenable[7] – de celles de l'escalier principal (hôtel de Vigny, 10, rue du Parc-Royal, hôtel de Chenizot, 51, rue Saint-Louis-en-l'Île[8]). Dans l'habitat aristocratique, l'escalier secondaire endosse le rôle d'escalier privé, dans le souci constant de ne pas mêler le monde des domestiques à celui des maîtres. Il participe ainsi d'une ségrégation spatiale très élaborée qui s'applique aussi dans la distribution des pièces. Ces petits escaliers permettent en outre au maître de maison de sortir sans être vu des visiteurs indésirables. Répondant à la quête d'intimité qui caractérise la période moderne[9], ces escaliers débordent alors largement les strates supérieures de la société et gagnent des maisons plus modestes. La distribution de logements sur plusieurs étages[10], conséquence de l'étroitesse parcellaire de certains quartiers, appelle alors l'établissement d'escaliers de dégagement qui réduisent certes l'espace habitable, mais permettent de circuler d'un niveau à l'autre en vêtements d'intérieur, sans craindre de croiser un importun. Ces petits escaliers, qui se lovent souvent dans des coins difformes, adoptent généralement la forme du colimaçon, dont l'étroitesse est telle qu'elle évacue le recours à la rampe. On rencontre également ce type d'escalier dans les boutiques, pour permettre au tenancier de gagner son logement à l'entresol. Parfois, au contraire, un degré de quelques marches mène à l'arrière-boutique, dans un café, à une seconde salle. Cette situation bien en vue impose alors l'usage de rampes ouvragées, pour lesquelles la serrurerie est bienvenue. Une coupe du pont Notre-Dame en 1747[11] montre le soin qui peut y être consacré.

Les planches des manuels de Le Muet et de ses successeurs[12], qui constituent des recueils de modèles, mais aussi une photographie de la réalité, témoignent fidèlement des différents emplacements de la cage d'escalier, confirmés par les plans et descriptions du temps[13] et, pour la plupart, encore visibles aujourd'hui dans les édifices anciens subsistants. Dans les maisons modestes, la cage est toujours latérale, généralement au fond, en aile sur une petite cour dont elle occupe tout un côté, plus rarement derrière la façade sur rue, d'où elle peut ainsi tirer son jour. Depuis la rue, un corridor sombre mène jusqu'à l'escalier et ouvre également sur la cour. Lorsque la structure est du type rampe-sur-rampe, la plus classique, issue des modèles en charpente à deux noyaux parfois modernisés, l'allée passe sous la deuxième volée pour atteindre la cour. Cette disposition s'adapte aux « grandes maisons » ou aux

L'escalier secondaire de l'hôtel de Vigny, 10, rue du Parc-Royal.

7. Sur l'importance des notions de convenance et de bienséance, qui tient compte de la qualité sociale des habitants, voir CARBONNIER, Youri, *Maisons parisiennes des Lumières*, Paris, P.U.P.S., 2006, p. 284-287.
8. Voir p. 62 et 133.
9. PARDAILHÉ-GALABRUN, Annick, *La Naissance de l'intime*, Paris, P.U.F, 1988.
10. *Ibid.*, p. 251-252. Au XVIII siècle, environ 40% des logements sont répartis sur plusieurs niveaux.
11. École nationale des Ponts et Chaussées, ms 2235.
12. LE MUET, Pierre, *Maniere de bien bastir pour toutes sortes de personnes*, Paris, François Langlois, 1623 (plusieurs rééditions jusqu'en 1681) ; BRISEUX, Charles Étienne, *Architecture moderne ou l'art de bien bâtir pour toutes sortes de personnes*, Paris, Claude Jombert, 1728, refondu sous le même titre, mais sous la signature de Charles Antoine Jombert en 1764.
13. Nombreux exemples dans les ouvrages suivants : GALLET, Michel, *Demeures parisiennes. L'époque de Louis XVI*, Paris, Le Temps, 1964 ; LE MOËL, Michel, *op. cit.* ; BABELON, Jean-Pierre, *Demeures parisiennes sous Henri IV et Louis XIII*, Paris, Hazan, 1991 ; CARBONNIER, Youri, *op. cit.*

De haut en bas :
Baie ouverte sur l'escalier, maison à porte cochère, 1, rue du Prévôt.

Vide central très étroit, 23, rue Vieille-du-Temple.

hôtels, dans lesquels elle occupe d'abord le centre du corps de logis principal[14], avant d'être abandonnée vers 1630. On préfère alors décaler la cage d'escalier, désormais précédée par un vestibule qui s'ouvre sur la cour par une large baie, rarement close, souvent en arcade, pouvant aller jusqu'à la loggia, comme à l'hôtel Lambert (2, rue Saint-Louis-en-l'Île, 1642[15]). L'escalier peut aussi prendre naissance sur le côté du passage cocher, permettant aux visiteurs de descendre de voiture à couvert. Cette solution connaît un grand succès au XVIIIe siècle, concurremment au vestibule central, surélevé de quelques marches, qui traverse le corps de logis au fond de la cour, donnant accès à l'escalier comme au jardin. Tallemant des Réaux attribue à la marquise de Rambouillet l'idée de décentrer l'escalier principal « pour avoir une grande suite de chambres[16] ». Si cette maternité semble abusive – on trouve des exemples chez Androuet du Cerceau –, il est vrai que le premier atout de cette disposition qui se généralise au XVIIe siècle est de ne pas couper les grands appartements. Ainsi, l'escalier de l'hôtel de Chalon-Luxembourg, situé à l'origine au centre, glisse jusqu'au mur mitoyen de gauche et se dote d'un perron extérieur[17]. Cette position latérale, renforcée par l'usage de corps de logis doubles en profondeur, introduit un parcours du visiteur qui, comme chez le roi, emprunte un circuit obligé, et hiérarchisé, jusqu'à la chambre de réception. L'aboutissement logique de cette évolution est l'individualisation de la cage sous la forme d'un pavillon, solution presque exclusivement appliquée aux édifices publics[18]. De cette manière, par exemple, à l'hôtel royal des Invalides, des cages monumentales occupent les angles de la cour d'honneur[19]. Le grand escalier de la maison professe des Jésuites (lycée Charlemagne) compense, quant à lui, la rigueur de ses formes par un couvrement en coupole peinte représentant l'apothéose de Saint Louis.

De la cage à l'escalier : une libération des formes

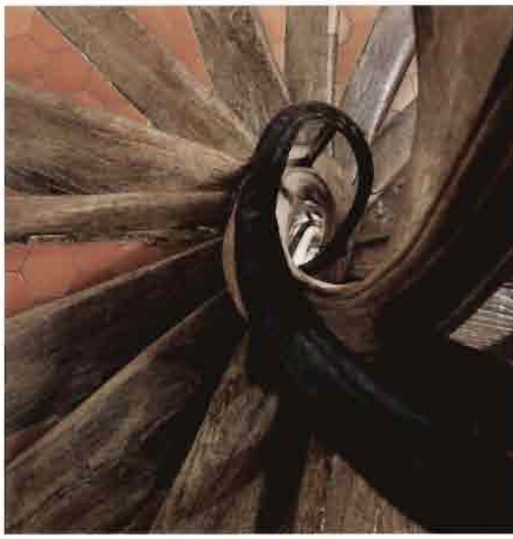
L'espace occupé par la cage dépend pour une grande part de la distinction que le bâtisseur entend donner à l'escalier. Moins on regarde à la dépense, plus on peut offrir d'ampleur à l'escalier. Celle-ci dépend néanmoins de la hauteur donnée aux étages, puisque celle des marches ne peut pas dépasser 6 pouces (16,24 cm), sous peine de fatiguer les usagers – Bullet trouve cette hauteur « trop rude[20]» –, ni descendre en dessous de 5 pouces (13,53 cm). Les architectes ajoutent qu'il convient de limiter à 15 le nombre de marches à gravir entre deux repos[21]. Ils introduisent des recommandations pour que la cage ne soit pas trop exiguë. Le Muet conseille de ne pas accepter moins de 9 pieds (2,90 m) de largeur, l'idéal se situant entre 11 et 12 pieds (3,60 à 3,90 m)[22]. Jousse accepte 4 pieds et demi (1,45 m) comme un minimum

14. Disposition encore visible aujourd'hui à l'hôtel de Sully, 62, rue Saint-Antoine (1625).
15. Sur le déplacement de l'escalier et l'usage du vestibule, voir MIGNOT, Claude, « L'escalier dans l'architecture française : 1550-1640 », dans *L'Escalier…*, *op. cit.*, p. 53-58.
16. TALLEMANT DES RÉAUX, Gédéon, *Historiettes*, édité par L. Monmerqué, Paris, Alphonse Levavasseur, t. II, 1834, p. 216.
17. *Commission municipale du Vieux Paris*, procès-verbaux de 1996, Paris, 2000, p. 100-107 : rapport de Michel Fleury sur cet escalier.
18. Le premier pavillon qui abrite un escalier rampe-sur-rampe à Paris aurait été édifié par Lescot, en 1548, pour l'hôtel Carnavalet, contemporain de son projet avorté pour le Louvre : GUILLAUME, Jean, « L'escalier dans l'architecture française de la première moitié du XVIe siècle », dans *L'Escalier…*, *op. cit.*, p. 40-41. À l'hôtel Lambert, sur l'île Saint-Louis, Le Vau assigne un beau pavillon à l'escalier, habilement situé face à la porte cochère et en aile par rapport au corps de logis principal, entre cour et jardin.
19. Voir p. 83.
20. BULLET, Pierre, *op. cit.*, p. 240.
21. LE CAMUS DE MÉZIÈRES, Nicolas, *op. cit.*, p. 153.
22. LE MUET, Pierre, *op. cit.*, p. 3.

absolu[23]. Au siècle des Lumières, Le Camus de Mézières réclame des marches d'au moins 5 pieds de longueur, ce qui fait une cage de 15 pieds de largeur, car « c'est le seul moyen de développer des courbes avec majesté, & il ne faut pas moins que cette mesure pour que deux personnes puissent descendre de front & se présenter la main ». Ce faisant, il évoque les derniers développements d'une évolution formelle amorcée deux siècles plus tôt : l'escalier à vide, débarrassé de tout noyau et comme suspendu[24] dans sa cage, qui semble s'enrouler autour d'un vide central de plus en plus imposant, dont il n'est séparé que par sa rampe de serrurerie. À lire Le Camus de Mézières, on saisit à quel point de tels escaliers dévorent l'espace, avec un tiers de la cage dévolu au vide central. On comprend également combien est importante la vie sociale dans le choix d'une forme. L'architecte ajoute d'ailleurs que les escaliers moins larges sont « pour les maisons ordinaires ou les dégagements[25] ».

L'ancienne cage carrée ou ronde, abritant un escalier en vis avec noyau central, est de plus en plus rare[26], mais elle suffit parfois à insérer un étroit colimaçon à vide central (15, rue Gît-le-Cœur). En revanche, les escaliers à deux ou à quatre noyaux, nombreux à Paris aux XVIIe et XVIIIe siècles[27], sont les prédécesseurs immédiats du modèle à vide central. Ils s'avèrent de fait extrêmement simples à transformer par élimination des poteaux qui constituent les noyaux. Les cages carrées ou rectangulaires constituent le modèle le plus courant, pour les petits comme pour les grands escaliers. L'escalier « vuide à la moderne », dont la paternité est attribuée à François Mansart[28], conjugue la virtuosité de la stéréotomie à la légèreté des rampes en métal, dont l'apparition est contemporaine. Ce modèle coûteux (intrinsèquement et parce qu'il requiert l'appel à un homme de l'art) se répand assez peu. Tous ne présentent pas la perfection des voûtes appareillées des hôtels de La Vrillière (1638)[29] et Guénégaud des Brosses (60, rue des Archives, 1652). Avec sa voûte suspendue, l'escalier de Le Muet pour l'hôtel Marin de La Châtaigneraie (58 bis, rue des Francs-Bourgeois, 1642), bien que relativement modeste et élevé dans une cage étriquée, constitue un témoignage élégant, maîtrisé et le plus ancien du genre qui ait été conservé, comme l'est sa rampe de serrurerie. En revanche, la version en charpente[30] connaît un succès croissant, développement logique de la disparition des noyaux dans les escaliers à retours.

Nombreuses sont ces cages de plan rectangulaire, où l'escalier s'enroule autour d'un vide central aux formes variées, ovale plus ou moins parfait, quadrangle aux coins arrondis, ou avec deux coins rectilignes au niveau du palier et les deux autres qui marquent les quarts de tour des volées en s'arrondissant (103, rue du Faubourg-Saint-Denis), parfois jusqu'à tracer un hémicycle (13, rue Villedo où l'escalier est pourtant un ancien modèle à balustres sacrifié à la mode). Il est vrai que la souplesse des rampes en serrurerie offre aux architectes une liberté bien plus grande que les balustres de charpente. Le siècle des Lumières s'écarte volontiers des cages quadrangulaires, jouant des courbes



De haut en bas :
Un escalier en vis à noyau creux, 68, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Vide central de forme carrée renforcé ultérieurement par des poteaux, hôtel de Gourgues, 54, rue de Turenne.

23. JOUSSE, Mathurin, *Théâtre…*, *op. cit.*, p. 155.
24. Ce terme est employé à plusieurs reprises par SAUVAL, Henri, *Histoire et recherches des antiquités de la Ville de Paris*, Paris, Charles Moette et Jacques Chardon, 1724.
25. LE CAMUS DE MÉZIÈRES, Nicolas, *op. cit.*, p. 156.
26. Dans les quartiers anciens du centre de la capitale, ils ne constituent plus que 5% des escaliers repérés (CARBONNIER, Youri, *op. cit.*, p. 333).
27. Au XVIIIe siècle, dans le centre, l'escalier à deux noyaux en charpente domine très nettement (*ibid.*, p. 337-340).
28. Son inspiration viendrait en fait de l'escalier du Capitole de Toulouse (années 1530) que Mansart a pu voir lors de son passage dans cette ville entre 1616 et 1621 : *L'Escalier…*, *op. cit.*, p. 13, 61, 69 et 87-88.
29. Détruit, mais connu par la description de Sauval, *op. cit.*, t. II, p. 228-229.
30. Pour ce modèle, l'escalier en charpente a-t-il inspiré celui en pierre ? Jean-Pierre Babelon l'avance (*op. cit.*, p. 119), mais Claude Mignot ne tranche pas (*op. cit.*, p. 59).

De haut en bas :
Vide central circulaire au 41, rue Coquillière.

Vide central de forme chantournée, ancien couvent de la Merci, 45, rue des Archives.

comme il le fait pour les pièces d'habitation, en particulier les boudoirs et autres cabinets, « tournés comme des coquilles rondes et polies[31] ». Le choix d'une forme fait appel à l'esthétique autant qu'aux considérations pratiques. En effet, les formes arrondies camouflent en les rattrapant les irrégularités parcellaires et fournissent une rotule entre deux corps de logis mal articulés. Le plan circulaire mis en œuvre chez le bonnetier Dupré dans sa maison neuve de la rue de l'Éperon (actuel n° 10) semble pourtant pur caprice de la mode, inspiré peut-être par l'admirable escalier de Victor Louis, achevé à Bordeaux l'année précédente[32]. Si le cercle parfait est rarissime, les cages ovales, version adoucie des rectangles de jadis, qui éludent tout aussi bien les angles droits défaillants, semblent gagner du terrain. Les premières s'inscrivent en remplacement d'escaliers à deux noyaux, comme au n° 3 de la rue Saint-Dominique ou au n° 41 de la rue Coquillière, où un vide parfaitement elliptique s'insère dans une cage rectangulaire, réminiscence sans doute inconsciente du grand escalier des Tuileries de Philibert de L'Orme[33]. Pour égayer d'une touche rocaille la trop sage régularité de l'ovale, l'architecte peut jouer avec les ressauts et briser la courbe par des coins carrés (45, rue des Archives). L'escalier y perd en économie ce qu'il gagne en singularité.

Cette évolution de la forme de l'escalier entraîne le succès des rampes de serrurerie, dont l'emploi suffit parfois à rajeunir à moindre frais des escaliers anciens. Le garde-corps de ferronnerie vient ainsi remplacer, en les allégeant, des balustres de charpente pansus et archaïques, permettant, sans toucher à la structure de l'escalier, de se plier à relativement bon compte au goût du jour. Dans l'étroite cage du n° 58 de la rue des Tournelles[34], tous les éléments d'un vénérable escalier à deux noyaux subsistent, sauf les garde-corps : les balustres ont été évincés par des ferronneries, dont les enroulements initiaux cèdent vite le pas à de modestes arcades. Pour autant, la rampe de serrurerie n'est pas un produit bon marché[35]. Dans bien des cas, les rampes métalliques ne sont rien de plus que deux plates-bandes reliées par des barreaux de fer, sans le moindre décor. Ainsi, au cloître Sainte-Opportune, un escalier « à noyaux évidés » et rampe à barreaux de fer se substitue au modèle d'origine, à deux noyaux et balustres[36]. Au XVIIIe siècle, ces rampes sont couramment employées pour compléter des escaliers de charpente, à l'occasion d'une surélévation. On cantonne souvent les panneaux de serrurerie aux seules premières volées, les plus visibles pour les visiteurs (19, rue Charles-V). Cette forme de ravaudage est assez fréquente, aussi bien dans des maisons modestes que dans des hôtels. À l'hôtel Charny (détruit), rue des Barres, on trouvait des marches de pierre jusqu'au premier étage, les « panneaux à enroulements » de la rampe continuant un étage supplémentaire, avant de céder la place à des balustres trahissant l'ancienneté de l'escalier[37]. Une situation similaire se rencontre au n° 44

31. MERCIER, Louis Sébastien, *Tableau de Paris*, édité par J.-C. Bonnet, Paris, Mercure de France, 1994, t. I, p. 390.
32. Arch. nat., Z^1 1081, 28 mars 1778, visite de constructions à faire, avec plan. L'escalier bordelais est celui de l'hôtel Boyer-Fonfrède, au bas du cours des Chapeaux-Rouge, achevé avant juin 1777.
33. PÉROUSE DE MONTCLOS, Jean-Marie, « La vis de Saint-Gilles et l'escalier suspendu dans l'architecture française du XVIe siècle », dans *L'Escalier…*, *op. cit.*, p. 86-87.
34. Voir p. 91.
35. Il est malaisé de chiffrer le coût d'une rampe, dans la mesure où les devis et marchés, tout comme les mémoires de serrurerie, ne distinguent pas systématiquement les éléments qui constituent le garde-corps du reste des pièces de fer. En 1692, une rampe à balustres de fer, de 2 pieds et demi de haut (81 cm), est estimée 44 livres la toise (cité par Michel Le Moël, *op. cit.*, p. 94). Un exemple tardif (AN, Z^1 979, 4 novembre 1773, estimation d'ouvrages faits rue des Carmes) propose une rampe de fer de carillon à barreaux droits posés tous les six pouces, avec plate-bande quarderonnée, d'une longueur totale de 38 m, facturée 28 livres la toise, soit un total d'un peu plus de 530 livres, sans compter la « platte bande de fer plat pour les courbes de l'escalier » (15 livres) ou les « boulons d'escalier » (80 livres).
36. CARBONNIER, Youri, *op. cit.*, p. 342, constat d'après des visites de 1766 et 1792.
37. Arch. nat., Z^1 1117, 8 juin 1784, estimation de la succession des parents de Louis Meriel.

Le spectaculaire escalier de l'hôtel de Beauvais, 68, rue François-Miron.

de la rue du Bac. Jusqu'au premier, l'escalier, porté sur un échiffre, et sa rampe semblent contemporains, mais ensuite, la rampe s'installe entre les noyaux interrompus d'une ancienne cage à quatre noyaux, dont les balustres équarris subsistent au dernier niveau.

Lorsque l'escalier à vide trouve l'espace pour se développer harmonieusement, les vastes vides centraux, amples et généreux, le transforment en scène de théâtre. Non seulement ils préfigurent avec emphase les appartements de l'étage noble, mais encore ils constituent un écrin pour les invités qui montent, sous le regard de l'hôte qui les accueille sur le palier haut. Avec un tel escalier, qui monte rarement au-delà du premier étage, chacun peut restituer les fastes de l'escalier des ambassadeurs du château de Versailles, en des proportions conformes au rang des habitants. En son hôtel de la rue Vieille-du-Temple (n° 87), le cardinal de Rohan disposait d'un escalier spectaculaire (restitué en 1938) : un repos recueille deux montées parallèles qui se poursuivent en une seule, dans le même axe, ouvrant ainsi un immense degré rectiligne sans être monotone. La cage elle-même, sobre et nue, a-t-elle jamais accueilli un décor ? Rares sont les décors d'escaliers conservés avant ceux du second XVIIIe siècle, en dehors d'exceptions notables, comme les hôtels de Beauvais (68, rue François-Miron, 1654), Aubert de Fontenay, dit Salé (5, rue de Thorigny, 1656), ou Amelot de Chaillou (78, rue des Archives, 1702), dont les cages sont d'un faste hors norme, quasi royal. Pourtant, les témoignages du temps évoquent des décors peints[38], au moins pour le couronnement de la cage[39]. À l'hôtel de Fleury (28, rue des Saints-Pères), édifié à partir de 1768, la partie haute présente encore des panneaux sculptés et des statues dans des niches. On retrouve les niches, aujourd'hui vides, à l'École militaire, où le décor sculpté s'attache surtout aux coquilles de l'escalier et à la voûte à caissons du palier. À l'hôtel de Brancas (6, rue de Tournon), la peinture supplée le décor de l'escalier : elle déploie en trompe-l'œil panneaux et statues dans leurs niches, intégrant même la serrurerie complexe de la rampe. Comment mieux souligner la charge décorative, voire ostentatoire, de la grande serrurerie dans la composition des garde-corps d'escaliers ?

38. SAUVAL, Henri, *op. cit.*, t. III, p. 6 : à l'hôtel du Petit Luxembourg, « la *peinture du degré* est de Manchole ».
39. Par exemple, le décor de Rémy Vuibert pour l'hôtel de La Vrillière ou son esquisse pour l'hôtel d'Avaux : Claude Mignot, « Pour un grand peintre retrouvé : Rémy Vuibert », *Revue de l'Art* n° 155, 2007-I, p. 27 et 32 ; ou le décor de Perrier pour l'hôtel de Jars, évoqué par Sauval, *op. cit.*, t. II, p. 206.

La forge de Vulcain (détail du plafond peint, hôtel de Vigny).

ÊTRE SERRURIER À PARIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME

Anne-Marie Bruleaux

Derrière les œuvres, il ne faut pas oublier qu'il y a des hommes. C'est pourquoi il a semblé nécessaire de prévoir dans cet ouvrage un chapitre qui replace le serrurier parisien dans son milieu de vie et de travail. La recherche que nous avons menée porte essentiellement sur la première moitié du XVIIIe siècle[1], mais les résultats n'en sont guère surprenants et peuvent être raisonnablement extrapolés à l'ensemble de l'Ancien Régime.

La communauté des serruriers

Bien que la réglementation et les conditions humaines aient été étudiées en détail et avec sérieux notamment par Henri-René d'Allemagne[2], il n'est guère possible de parler d'un corps d'artisans sous l'Ancien Régime sans évoquer sa communauté. Nous rappellerons donc des notions qu'il est nécessaire de connaître pour bien comprendre la vie des serruriers de cette époque[3].

Tout d'abord, il convient de faire la distinction entre la communauté et la confrérie : elles sont liées, puisque les administrateurs de la confrérie sont, depuis 1723, les deux derniers jurés en charge, mais le rôle de cette dernière est essentiellement religieux.

L'histoire de la communauté des serruriers n'est guère originale et suit celle d'à peu près toutes les communautés d'arts et métiers parisiennes. Elle est donc tout d'abord régie par les statuts consignés dans le *Livre des métiers* d'Étienne Boileau, au XIIIe siècle, puis par de nouveaux statuts qui instituent le chef-d'œuvre. En 1543, François Ier réforme profondément cette législation en donnant l'exclusivité aux serruriers pour la production d'un certain nombre d'objets avec des détails de fabrication. Jusqu'en 1650, cette législation n'est que légèrement modifiée par un édit de 1581.

Les statuts de 1650 sont les derniers accordés aux serruriers avant la suppression des communautés en 1776. Outre l'organisation proprement dite de la communauté et de la confrérie en tant qu'institutions, ils encadrent surtout

1. *Les maîtres-serruriers parisiens et leurs travaux de grande serrurerie (1715-1750)*, thèse d'École des chartes, 1981, Archives nationales, Paris, AB XXVIII 275-276.
2. D'ALLEMAGNE, Henri-René, *Les anciens maîtres serruriers et leurs meilleurs travaux*, Paris : librairie Gründ, 1943, t. I.
3. Cette présentation est très résumée par rapport à l'étude que nous avons menée et qui nous a permis de rédiger un article intitulé « L'organisation du métier du Moyen-Âge à nos jours » dans la revue *Métiers d'Art*, avril 1982, Paris, Société d'encouragement aux métiers d'art.

la protection du métier et des intérêts des maîtres-serruriers ; ils réglementent l'apprentissage et l'accès à la maîtrise, la discipline des compagnons et le contrôle de la production et des marchandises étrangères. Ils assurent aux serruriers l'exclusivité de certaines fabrications contre la concurrence d'autres artisans dits « de forge » et leur donnent des facilités de ravitaillement en matières premières.

La législation ultérieure ne comporte aucun acte très important, au moins jusqu'en 1750, à part des mesures d'application des statuts ou des modifications légères : renforcement de la discipline, augmentation des droits des aspirants à la maîtrise, créations d'office, destinées surtout à faire entrer de l'argent dans les caisses royales.

La communauté est dirigée par deux jurés, maîtres-serruriers expérimentés, élus par leurs pairs pour deux ans. À partir de 1743, il n'y a plus jamais que deux candidats en présence, souvent désignés par leurs prédécesseurs, de sorte que les élections deviennent une simple formalité[4]. C'est la traduction d'un phénomène qui touche toutes les communautés : « Le gouvernement des métiers passe, d'une façon générale, entre les mains d'oligarchies dont la distinction est à la mesure de la dignité des comptoirs ou des boutiques[5].»

Les délibérations, destinées à régler les affaires importantes, sont prises par une assemblée réunissant les jurés, les anciens et, depuis 1723, six modernes et six jeunes.

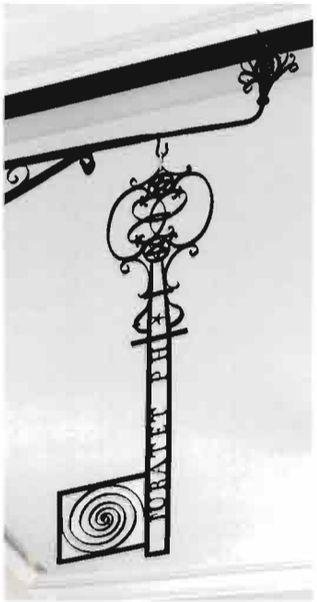
Le financement de la communauté est assuré pour l'essentiel par les droits payés par les aspirants à la maîtrise. Pour faire face à ses charges, elle fait souvent appel à des emprunts, à l'augmentation des droits et même à la vente de lettres de maîtrise.

Elle joue enfin un rôle essentiel dans la condition de la main-d'œuvre : elle est présente aux contrats d'apprentissage, elle préside aux réceptions de maîtres et elle essaie de maintenir les compagnons dans leur assujettissement.

La réglementation de l'apprentissage est destinée à protéger l'apprenti et à garantir les intérêts du maître. La durée de l'apprentissage est fixée à cinq ans par les statuts, et le contrat doit impérativement être passé devant notaire en présence d'au moins un des jurés. Un maître ne peut avoir chez lui plus d'un apprenti à la fois, en plus de son fils ou d'un parent proche. Ces restrictions, théoriquement garantes d'une bonne formation de l'apprenti, contribuent à limiter le nombre de futurs maîtres, tout en favorisant les fils de serruriers.

L'âge de l'apprenti, son traitement, le coût de l'apprentissage et ses modalités sont réglés par un contrat notarié appelé « brevet ». L'âge le plus courant semble être celui de seize ans, le métier requérant une certaine force physique. Lors de sa mise en apprentissage, l'apprenti doit acquitter une somme qui est répartie entre la communauté, la confrérie et l'Hôpital général, ainsi qu'une redevance en nature à la confrérie. Les modalités de l'apprentissage et les conditions de vie de l'apprenti sont extrêmement variables. La clause selon laquelle l'apprenti doit être « traité humainement et doucement » semble devenue rare au XVIIIe siècle. Presque jamais rémunéré, il est la plupart du temps logé et nourri par son maître[6].

L'apprentissage est la voie normale pour accéder à la maîtrise : il aboutit à la présentation du chef-d'œuvre qui, encore au XVIIIe siècle, est obligatoirement une serrure bien que le serrurier en fabrique de moins en moins. Elle



Une enseigne de serrurier, musée Carnavalet.

4. Arch. nat., Paris, Y 9323 à 9327.
5. COORNAERT, Émile, *Les corporations en France avant 1789*, Paris : Les Éditions ouvrières, 1968, p. 206-207.
6. Ces conclusions sont le fruit d'un travail effectué sur 184 analyses de brevets à partir du fichier des artisans du XVIIIe siècle au Minutier central établi par Mireille Rambaud.

doit avoir des qualités tant techniques qu'artistiques. Suit alors une période de compagnonnage obligatoire d'au moins cinq ans. Certains aspirants bénéficient de conditions privilégiées, soit à cause de leur situation familiale[7], soit à cause de leur lieu d'exercice – hôpital général, hôpital de la Trinité, manufacture des Gobelins. Enfin, il est aussi possible de devenir maître en achetant une lettre de maîtrise. Il arrive que des fils de maîtres procèdent ainsi pour ne pas avoir à faire de chef-d'œuvre.

Le coût de la maîtrise comprend les droits payés à la communauté, une certaine somme versée[8] à titre personnel aux jurés et anciens, une contribution à la confrérie, une taxe royale depuis 1691 ; s'y ajoutent les épices du greffier lors de la délivrance des lettres de maîtrise et le droit d'ouverture de boutique, ainsi que les frais occasionnés par les festins offerts traditionnellement – bien qu'ils soient interdits par les statuts – aux jurés et aux anciens. De plus, le coût n'est pas le même suivant la catégorie de l'aspirant. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle il peut atteindre au total 500 à 800 livres.

L'augmentation du coût de la maîtrise et la politique népotiste de la communauté tendent à maintenir définitivement un assez grand nombre d'apprentis dans le compagnonnage, sans espoir de promotion. De fait, au cours du XVIIIe siècle, la condition du compagnon ne cesse de se dégrader. Il a de moins en moins de liberté et tous ses déplacement sont contrôlés : il doit être enregistré à son arrivée chez un maître et muni d'un congé à son départ ; il lui est, en outre, interdit de participer à des rassemblements, quels qu'ils soient. Ce maintien sous contrôle, autant que les fluctuations salariales, pousse parfois les compagnons serruriers à l'insoumission ou à la grève, les plaçant au XVIIIe siècle en quatrième position pour la fréquence des révoltes[9].

Pourtant, il semble erroné d'opposer systématiquement aux maîtres protégeant leurs droits et leurs prérogatives par l'intermédiaire de l'organisation corporative, un groupe de compagnons déjà proche du prolétariat du XIXe siècle. Par sa qualification et sa rémunération autant que par sa vie commune et ses liens avec le maître, le compagnon se situe dans les couches supérieures du salariat.

Le serrurier dans la société parisienne

La plupart des apprentis serruriers sont originaires de Paris ou de ses environs. Du reste, le système corporatif est une entrave à une plus grande mobilité, la communauté n'acceptant qu'à des conditions plus rigoureuses la réception de maîtres n'ayant pas fait leur apprentissage à Paris. Quant aux étrangers, ils sont encore plus rares : nous n'en avons trouvé que deux entre 1715 et 1750 : un Polonais[10] et un Bruxellois[11].

Les apprentis viennent majoritairement du milieu des artisans et, à un moindre degré, de celui des domestiques et des marchands. Il existe quelques grandes dynasties de serruriers qui se succèdent dans la profession de père en fils. Ces familles sont du reste fréquemment liées entre elles, de sorte qu'il en résulte une très probable parenté entre la plupart des serruriers parisiens. La règle de la succession de père en fils souffre toutefois quelques exceptions, souvent pour accéder à un rang social supérieur.

7. Cf. *infra*, p. 27.
8. D'ALLEMAGNE, Henri-René, *op. cit.*, p. 85-87. Archives nationales, Paris, Minutier central, ét. XII, 484 : inventaire après décès, 7 décembre 1744.
9. KAPLAN, Steven, « Réflexions sur la police du monde du travail, 1700-1715 », *Revue historique*, janvier-mars 1979, p. 17-77.
10. Arch. nat., Paris, Z^1^ 620, 15 mars 1731.
11. Archives départementales, Paris, DC^7^ 8, f° 250 verso.

L'étude des alliances permet de mettre en lumière une forte endogamie : bien souvent les filles de serruriers se marient avec des serruriers. Le nombre même des aspirants à la maîtrise qui sont reçus comme ayant épousé des filles de maître nous indique à quel point cette pratique est courante. De plus, il arrive que la dot de la fille soit constituée d'un matériel de travail destiné à faciliter l'installation du jeune couple. Nous pouvons même remarquer que parfois une des filles ayant épousé un serrurier, sa sœur se marie avec le frère de ce dernier, également serrurier : c'est le cas des filles Delaporte mariées à deux frères Testard[12]. L'endogamie concerne aussi le remariage des veuves, qui apportent à leur mari la part qu'elles ont dans la société et la possibilité de devenir maître. Le serrurier a, en effet, intérêt à prendre une femme quelque peu au courant des affaires pour s'en faire aider. Des indications nous sont données sur le rôle de la femme dans l'entreprise par des procès-verbaux où l'épouse est présente à la place de son mari malade[13].

Dans la famille élargie aux parents éloignés et aux amis, nous constatons également que les serruriers sont nombreux. La consultation des actes notariés montre que chaque fois qu'il faut un homme de confiance, c'est un confrère qui est choisi.

Pourtant ce n'est pas un milieu totalement fermé et l'on peut même y constater une certaine perméabilité sociale. Ainsi, si presque tous les serruriers épousent des filles de maîtres, la réciproque ne se vérifie pas. Parmi les époux des filles de serruriers, les professions sont diverses, mais beaucoup font partie du groupe socioprofessionnel dans lequel Adeline Daumard et François Furet classent les artisans et les marchands[14].

Nous avons remarqué aussi que, si les plus proches parents sont très souvent des serruriers, une diversification des professions s'opère dès que le degré de parenté s'éloigne, chez les neveux et les cousins par exemple. À cet égard, la famille de Jacques Poulain-Fontaine[15] mérite d'être mentionnée. Elle s'intègre dans un milieu de marchands et de petits officiers, à un niveau social sensiblement plus élevé, sans doute en raison du statut de serruriers du roi dont bénéficient plusieurs de ses membres.

Enfin, nous voudrions insister tout particulièrement sur les liens qui nous semblent unir assez fréquemment les serruriers et les architectes. L'architecte Jacques François Blondel épouse le 14 novembre 1729 la fille de Georges Garnier, serrurier et concierge à la Samaritaine. Au mariage de François Robert Malassis, maître-serrurier et beau-fils de François Daguineau, maître-serrurier également, les signataires sont l'architecte Jacques Jules Gabriel, la veuve de l'architecte Michel Paumier et enfin François Henri Daguineau, architecte aussi et certainement parent de François Daguineau, tous amis du futur[16].

À ce contexte social et familial correspond souvent un train de vie moyen. La fortune d'un maître-serrurier du XVIIIe siècle se situe généralement entre 1 500 et 2 000 livres lors de son mariage et vers 10 000 livres à son décès. En somme, les serruriers, tout en ne faisant pas partie des plus pauvres, ne sont pas non plus les plus aisés de la catégorie socioprofessionnelle des maîtres artisans et des marchands. Cette fortune est principalement composée de biens immeubles et des outils et marchandises constituant le fonds de boutique. Il convient

12. Arch. nat., Paris, Minutier central, ét. XLIV, 431, inventaire après décès, 17 avril 1758.
13. Par exemple, celle du sieur Bouille (Z^J 569, 14 novembre 1724) ou celle de Claude Frémont (Z^J 526, 30 mai 1716).
14. DAUMARD, Adeline, et FURET, François, *Structures et relations sociales à Paris au milieu du XVIIIe siècle*, Paris, Armand Colin, 1961.
15. Arch. nat., Paris, Minutier central, ét. LVII, 487, inventaire après décès, 5 mars 1778.
16. Arch. nat., Paris, Minutier central, ét. III, 959, contrat de mariage, 26 juillet 1749. Dans cet acte, le patronyme Daguineau est écrit Daguinot, mais c'est sous la première forme qu'on le rencontre le plus souvent.

d'ajouter que l'endettement est très généralisé. La situation de bien des serruriers semble ainsi précaire malgré l'aisance relative constatée dans le foyer.

Le cadre de vie du serrurier est d'une grande banalité et ressemble fort à celui de la plupart des marchands et artisans, l'intérieur stéréotypé du « parisien moyen » : partout les mêmes meubles, partout la même tapisserie de bergame à points de Hongrie ou à décor d'oiseaux, les mêmes rideaux de serge verte ou bleue ou de toile de coton à fleurs. On y trouve aussi des miroirs, éléments de luxe à cette époque ; des tableaux et statuettes à sujet religieux complètent ce décor. Quelques jeux de société, de rares livres, souvent de dévotion, témoignent de loisirs simples. Enfin, à part chez des serruriers très pauvres, il se dégage de la garde-robe l'impression d'une certaine aisance : la mousseline, le taffetas, les étoffes damassées et la dentelle de Valenciennes ne manquent pas.

Les lieux du travail

Il est tout d'abord intéressant de vérifier où l'on peut trouver un serrurier dans Paris. Cette profession a-t-elle jeté son dévolu sur un quartier spécifique de la capitale, comme certains métiers ? Ou est-elle, au contraire, très dispersée pour mieux répondre aux besoins de sa clientèle ?

Nous avons étudié la localisation des boutiques de serruriers sur trois périodes de cinq ans : 1720-1725, 1730-1735, 1740-1745. Malgré les disparités qui peuvent apparaître pendant ces périodes, de grandes tendances se dessinent : à part quelques exceptions dans les faubourgs du nord et de l'est, nous ne trouvons guère de serruriers en dehors des limites de la ville. Nous constatons également une nette prépondérance de la rive droite où, toutefois, l'ouest est particulièrement dépourvu de serruriers. Sur la rive gauche, c'est surtout le faubourg Saint-Germain qui, dès 1720, est concerné. Ailleurs, les serruriers semblent rester au centre, assez proches de la Seine.

La dispersion des boutiques de serruriers à travers la ville est sans doute due au fait que les Parisiens ont besoin d'eux dans tous les quartiers, des plus riches aux plus pauvres. La formation de quelques groupes est à mettre en relation avec l'existence d'une clientèle particulièrement riche et bâtisseuse, notamment au faubourg Saint-Germain, grand secteur de construction alors très à la mode ou dans une partie des quartiers bordant la rue Saint-Honoré. En outre, la présence de nombreux serruriers dans le Marais répond aux besoins d'une clientèle encore riche et aristocratique.

Néanmoins, pour mesurer le poids exact de la clientèle dans la localisation des serruriers, il nous faut savoir si les serruriers travaillent près ou loin de leur boutique. L'étude des clientèles que nous avons menée pour plusieurs d'entre eux montre qu'il faut faire la distinction entre les serruriers de quartier, qui trouvent leur clientèle sur place ou n'ont pas les moyens matériels de s'éloigner, et des serruriers de plus grande envergure qui n'hésitent pas à quitter Paris. La dispersion de la clientèle de François Daguineau, par exemple, serait peut-être à mettre en rapport avec sa remarquable exécution des balcons et de la rampe de l'hôtel d'Ecquevilly[17]. Mais il ne faut pas minimiser l'importance des serruriers de quartier, qui, tout en effectuant des réparations et de menus travaux d'entretien pour leurs voisins, n'en ont pas moins, comme Philbert Mignot, réalisé des œuvres de qualité.

Si le serrurier s'installe indifféremment dans presque tous les quartiers de Paris, il ne peut en revanche travailler dans n'importe quel local. Son métier lui impose une infrastructure spécifique qui lui occasionne des dépenses et

17. GALLET, Michel, « L'hôtel d'Ecquevilly rue du Grenier-sur-l'Eau », in *Festival du Marais*, 1967, p. 90-91.

La « boutique d'un maître-serrurier », L'Encyclopédie.

peut lui susciter quelques problèmes : il lui faut une ou plusieurs forges, des établis et un revêtement de sol peu fragile.

La définition à la fois la plus complète et la plus concise d'une forge nous est donnée par Albert France-Lanord : c'est « une table de pierre surmontée d'une hotte maçonnée, reliée à une bonne cheminée et munie d'un soufflet de bois et de cuir mû à la main par quelques jeunes apprentis[18] ».

Il existe deux sortes de soufflets : le soufflet simple, qui n'a qu'une âme pour aspirer et expulser l'air alternativement et le soufflet double, résultat d'un perfectionnement du XVIIIe siècle, qui possède deux âmes, l'une aspirant pendant que l'autre souffle et vice-versa. Ce deuxième dispositif permet d'envoyer un souffle continu sur le feu et donc d'obtenir une chaude régulière ; à ce sujet, Duhamel du Monceau nous fait remarquer que deux grands soufflets simples font plus de vent qu'un soufflet double, mais qu'il faut plus de force pour les mettre en mouvement[19].

L'installation d'une forge n'est pas toujours très bien accueillie des voisins qui voient arriver d'un mauvais œil tout artisan du feu : on craint l'incendie, mais aussi l'échauffement du mur d'adossement ou d'autres dégradations liées aux installations de la forge et de ses soufflets. Du reste, la Coutume de Paris[20] prescrit en 1580 la construction d'un contre-mur de tuiles d'un demi-pied d'épaisseur pour toute forge adossée à un mur mitoyen.

L'élément déterminant pour l'installation d'une forge est la cheminée. Si la plupart des boutiques parisiennes en ont une, rares sont celles qui en possèdent deux. Or, le serrurier peut avoir besoin de deux forges, voire de trois. C'est pourquoi il en installe parfois une autre hors de la boutique, le plus souvent dans un local en fond de cour.

Normalement, pour permettre au forgeron de voir exactement la couleur du fer qu'il vient de faire chauffer, l'emplacement idéal de la forge est l'endroit le plus obscur de l'atelier. Les gravures du manuel de Duhamel du Monceau[21] nous montrent plusieurs dispositions possibles : tout d'abord, la forge murale (p. 28) qui se rencontre le plus fréquemment. Sur les deux autres gravures, nous pouvons voir des forges centrales (p. 27 et 28) ; la gravure p. 28 représente une forge à double foyer, moyen ingénieux de multiplier les points de chaude. Nous n'avons pu trouver de précisions supplémentaires sur l'opportunité d'avoir telle ou telle sorte de forge. Elle est souvent dictée par la configuration des lieux, plus ou moins commodes. Par ailleurs, un homme de

18. FRANCE-LANORD, Albert, *Jean Lamour, serrurier du Roi, 1698-1771*, Nancy, université de Nancy-II, 1977, p. 25.
19. DUHAMEL DU MONCEAU, Henri Louis, « L'art du serrurier », dans *Les Arts libéraux et mécaniques avec leurs explications*, Paris, Panckouke, 1767, p. 10.
20. MARTIN, Olivier, *Histoire de la Coutume de la prévôté et vicomté de Paris*, Paris, E. Leroux, 1926, t. II, p. 133.
21. DUHAMEL DU MONCEAU, *op. cit.*

Une forge centrale (Duhamel du Monceau).

l'art nous a dit que les forges centrales servaient à travailler les grosses pièces nécessitant de grandes possibilités de manœuvre.

L'établi est un plan de travail en bois sur lequel on fixe les étaux. Scellé dans le mur et soutenu par des poteaux, il doit être absolument inébranlable et il doit être placé dans l'endroit le plus éclairé de la boutique. De fait, dans les représentations d'ateliers de *L'Encyclopédie*[22] et du livre de Duhamel du Monceau, l'établi se trouve le plus souvent devant une fenêtre (p. 27-28). Cette disposition se comprend aisément, puisque c'est à l'établi qu'on finit les pièces à la lime, qu'on travaille les ornements en tôle relevée, qu'on fait, en somme, tous les ouvrages requérant de la minutie et de la précision. En général, un établi est conçu pour faire travailler trois compagnons, parfois quatre. Il faut une distance de trois pieds pour que chaque ouvrier puisse travailler à l'établi sans gêner son voisin.

Un troisième élément, de moindre importance, n'est pourtant pas négligeable : le revêtement du sol. Au plancher, à la terre battue et au carrelage, le serrurier préfère le pavage de grès, notamment pour sa solidité en cas de chute d'un outil ou d'un morceau de fer.

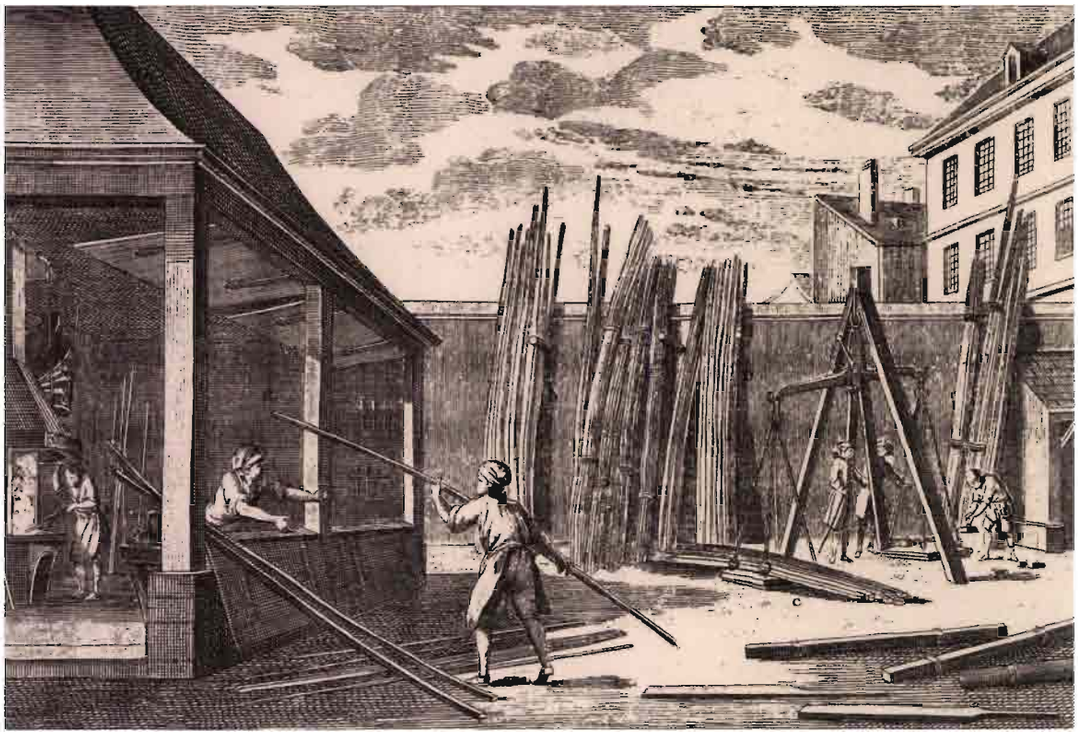
La mise en place de cette infrastructure représente des travaux assez importants. Le plus souvent le serrurier loue ou acquiert une boutique ayant abrité précédemment un de ses confrères. En général, la distinction est faite entre deux actes juridiques bien qu'ils soient consignés sur le même acte notarié : d'une part, la vente du fonds de commerce comprenant le matériel – mobilier et outils –, le stock de marchandises et de charbon et parfois la clientèle, d'autre part, le bail ou le transport du bail de la boutique et de ses dépendances.

Qu'il acquière le fonds ou qu'il entreprenne les travaux, le serrurier doit considérer qu'il a un investissement assez important à faire pour exercer son métier. Il ne suffit pas d'être reçu à la maîtrise, encore faut-il pouvoir s'installer dans un local équipé et spacieux.

À Paris, l'espace est sans aucun doute un des principaux soucis du serrurier. En effet, non seulement les compagnons doivent travailler sans se gêner, mais il faut aussi entreposer le fer en barres et surtout les grands ouvrages tels que balcons, rampes et grilles, qui bien qu'encore en pièces détachées ne laissent pas d'être encombrants.

22. *L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 1re édition, 1751-1780.

Une forge murale (Duhamel du Monceau).



« Une cour près de la boutique du maître-serrurier », L'Encyclopédie.

À une grande boutique s'ajoutent en général un lieu d'habitation comprenant au moins une arrière-boutique, très souvent une cuisine séparée et parfois d'autres chambres en étage. D'ordinaire, le serrurier a aussi la jouissance de la cour, où l'on entrepose et pèse des barres de fer, et de ses dépendances : un puits, une petite écurie, au moins un grenier pour entreposer le fourrage et un hangar, car pour effectuer les transports de fer et les livraisons d'ouvrages, le serrurier possède souvent un cheval et une voiture. À ces annexes nécessaires s'ajoutent fréquemment de petits édifices, en appentis ou à un étage, qui peuvent servir de forge supplémentaire, de cuisine ou de logement pour les compagnons. Ces derniers sont toutefois la plupart du temps logés dans les greniers. Enfin, pour entreposer le charbon, le serrurier a aussi besoin d'une cave à laquelle donne généralement accès une trappe ouvrant directement dans la boutique.

Une bonne organisation de l'espace est indispensable au travail. Deux éléments sont particulièrement importants : les fenêtres, pour l'éclairage, et les portes, pour le passage de la marchandise et des ouvrages. Les baies qui éclairent l'établi peuvent être des arcades, ou de larges ouvertures sur la rue selon le système médiéval, avec des volets de bois que l'on rabat la nuit (p. 27) ; dans ce cas, le soubassement d'appui n'est parfois qu'une simple balustrade ; bien qu'elle soit moins confortable pour les compagnons qui doivent travailler en plein air hiver comme été, cette ancienne disposition apporte plus de luminosité et permet l'évacuation des fumées et des vapeurs. Plus rarement, il peut s'agir de baies vitrées constituées de châssis à coulisse. Enfin, lorsque la luminosité est insuffisante ou lorsque le jour est tombé, le serrurier travaille à la lueur de chandeliers d'établi, dont le nombre est en général égal à celui des étaux. La boutique idéale compte au moins deux portes, l'une à deux vantaux pour faire passer les grosses pièces, l'autre pour le simple passage.

L'espace s'organise principalement autour de la forge. À côté d'elle se trouve une auge de pierre pleine d'eau pour mouiller le charbon avec une sorte de goupillon, l'escouvette. Souvent la forge est évidée en dessous pour stocker une réserve de charbon avec la pelle toujours à portée de main. Enfin, à une distance convenable de la forge, sont posées l'enclume et la bigorne, dans un endroit moyennement éclairé. Tout autour doivent se trouver les différents outils qui servent à forger et à travailler le fer à chaud : marteaux à devant et à main, chasses, tenailles, griffes d'enclume, poinçons, tranchets, ciseaux et étampes.

Dans une boutique bien organisée, il faut des espaces de rangement. Les outils sont accrochés à des râteliers près des établis ou sur la hotte de la forge selon leur usage. Parfois les établis sont munis de tiroirs.

Le rougeoiement de la forge dans un coin sombre, la musique des marteaux sur l'enclume, l'odeur un peu âcre et soufrée du feu et du fer, et, dans la cour, le tintement des barres de métal sur le pavé, les cris des hommes, le hennissement d'un cheval : voilà en quelques traits les sensations que nous pourrions avoir en pénétrant dans une de ces boutiques dont la grande clef ouvragée se profile sur le ciel parisien du XVIIIe siècle.

Le serrurier, artisan ou artiste ?

Au XVIIIe siècle la serrurerie comprend trois sortes de travaux : les gros fers qui sont les fers de bâtiment, la menue serrurerie, c'est-à-dire la ferrure des portes et des croisées, et les grands ouvrages, soit la partie la plus noble du métier, celle qui confine à l'art et que nous appelons aujourd'hui la ferronnerie. Toutefois, cette tripartition utilisée par les livres de l'époque n'apparaît pas dans les documents où sont seulement distingués les gros fers de la menue serrurerie, les grands ouvrages étant compris dans cette dernière. En effet, il est alors établi une différence entre les ouvrages qui se facturent au poids et les autres.

Dès l'abord, les fonctions du serrurier apparaissent très étendues et diversifiées. Qu'est-ce qu'un serrurier au XVIIIe siècle ? Adeline Daumard et François Furet se posent la question lorsqu'ils lui cherchent une place dans leur classification des activités économiques à Paris[23]. À travers les documents, nous découvrons la diversité de son travail : le serrurier répare et s'occupe de tout ce qui peut être en fer parmi les objets de la vie quotidienne. C'est l'artisan du fer par excellence : tel qui a façonné une rampe magnifique ne répugne pas à poser des targettes. Il n'y a pas au XVIIIe siècle de ferronniers d'art comme aujourd'hui, il n'y a que de simples artisans qui savent se surpasser à l'occasion.

Dans la fabrication d'un balcon ou d'une rampe, tout le problème est de savoir qui fait œuvre de création, qui a l'initiative de la forme. À ce sujet, Bernard Wodon envisage la possibilité d'une dissociation entre le créateur – souvent un architecte – qui dessine le modèle de l'ouvrage et le serrurier qui l'exécute[24]. Sur les vingt marchés que nous avons étudiés, un seul mentionne le serrurier comme dessinateur du modèle. Dans tous les autres, l'architecte ou le maçon entrepreneur de bâtiments sont auteurs du dessin. Lamour, Vallée, Fordrin, Fontaine... quelques grands serruriers ont été notoirement des créateurs, mais ce sont là de brillantes exceptions ; la plupart des recueils de modèles connus ont été conçus par des architectes ou des ornemanistes. Duhamel du Monceau envisage les deux cas en affirmant que le serrurier travaille d'après le dessin « qu'il a imaginé ou qui lui a été fourni par l'architecte[25] ».

De toute façon, pour des raisons purement techniques, il y a une nécessaire collaboration entre celui qui dessine l'ouvrage et celui qui le forge afin de garantir les qualités indispensables : esthétique, solidité et sécurité. D'expérience, le serrurier connaît les faiblesses de tel assemblage, sait qu'il ne doit pas trop amincir le fer à certains endroits du balcon ou de la rampe pour qu'ils soient suffisamment solides. De plus, il doit souvent adapter lui-même le dessin de l'architecte au rampant de l'escalier, travail délicat qui, s'il n'est pas à proprement parler un travail de création, requiert à la fois du savoir-faire et du goût.

23. DAUMARD, Adeline et FURET, François, *op. cit.*, p. 47.
24. WODON, Bernard, « La technique du fer forgé au XVIIIe siècle. De l'élaboration du fer marchand à l'exécution de la grille », *Bulletin archéologique liégeois*, t. LXXXVII (1975), Liège, musée Curtius, 1975, p. 31-67.
25. DUHAMEL DU MONCEAU, Henri Louis, *op. cit.*, p. 74-75.

Enfin, il y a des liens forts entre serruriers et architectes qui se côtoient aussi bien dans leur vie privée que dans leur vie professionnelle. On peut donc raisonnablement imaginer entre eux une étroite collaboration. L'absence fréquente des balcons sur les élévations des maisons à construire peut faire penser que l'architecte, mettant de suite au point avec le client ce qui relève exclusivement de sa partie, se réserve la possibilité de dessiner les ouvrages de fer forgé après en avoir discuté avec le serrurier ; de fait, dans les marchés, rampes et balcons ne sont que très rarement décrits : on se contente en général de fixer les prix et de dire qu'ils seront exécutés selon les dessins qui en seront donnés.

Quand les documents sont plus précis, c'est la plupart du temps l'architecte qui donne le dessin : par exemple, Jean Beausire, maître général des bâtiments du Roi et de l'Hôtel de Ville, dessine, vers 1720, la rampe du couvent des Carmélites, au faubourg Saint-Germain[26]. D'autres architectes connus ont aussi dessiné des ouvrages de fer forgé à Paris : Blondel, bien entendu, mais aussi Desmaisons, Mansart de Sagonne, Cochois... Parfois le client fournit lui-même le dessin au serrurier, sans qu'on puisse être certain s'il en est l'auteur : le dessin de la rampe commencée pour les Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard[27] a été remis au serrurier Babin par le révérend père Joseph, sans précision sur son auteur. Mais il arrive aussi au serrurier de prendre le crayon. Nous en voulons pour preuve une esquisse trouvée sur un des feuillets du livre journal de Jean Labadie[28]. Nous pouvons y distinguer une sorte de grille au châssis cintré en haut avec quelques essais pour y disposer un décor de fer forgé. On peut ainsi s'autoriser à imaginer le serrurier prenant son crayon pour discuter avec le client tel projet de grille ou de balcon, ou cherchant, le soir en faisant ses écritures, des idées pour une commande. Il arrive aussi que le serrurier soit avec certitude le créateur : Jean Baptiste Bouillot a fait le dessin signé et paraphé d'une rampe qu'il a exécutée pour Antoine des Essarts, rue Michel-le-Comte[29].

Toutefois, il n'y a pas toujours certitude sur la valeur et sur l'originalité de la création : dans un procès-verbal de visite de travaux effectués par Jacques Testard, le serrurier se voit contester par son client son mémoire de 30 livres pour avoir fourni un dessin de rampe. Le client dit qu'il a vu un grand dessin au crayon rouge mais que celui-ci a pu servir à d'autres rampes que la sienne, que c'est un dessin banal que le serrurier présente comme modèle à tous les clients qui lui demandent une rampe. Finalement nous apprenons que le client, ayant emmené le serrurier voir la rampe d'une maison sise au coin de la rue Saint-Séverin parce qu'il voulait la même, lui a donné ordre d'en prendre une esquisse et d'en faire le dessin en grand suivant le limon de son escalier. L'expert du client précise que « les maîtres-serruriers ont ordinairement des desseins de rampes qu'ils font voir aux propriétaires de maisons pour qui ils travaillent, à l'effet de leur donner une idée des rampes qu'ils désirent faire construire, pour ensuitte faire leurs convention et marchez avec eux [...] [30] ». Cette anecdote fait aussi penser à une utilisation possible des recueils de modèles.

En fait, nous pouvons dire que le serrurier semble, à travers les documents, rarement créateur au sens le plus noble du terme. Cependant, la collaboration entre architectes et serruriers est, sinon vérifiable dans tous les cas, du moins probable. Enfin, au-delà du problème de la création, se pose celui de l'exécution et de l'adaptation du dessin qui exigent d'un bon serrurier de l'expérience, de l'habileté et un sens artistique indispensable.

26. Arch. nat., Paris, Minutier central, ét. CXV, 404, quittance, 27 octobre 1722. Ce couvent, détruit en 1828, était situé 122, rue de Grenelle.
27. Arch. nat., Paris, Z[1] 606, procès-verbal, 5 juillet 1729. Situé 70-76, rue de Vaugirard.
28. Archives départementales, Paris, D5B[6] 5613.
29. Arch. nat., Paris, Z[1] 721, 24 septembre 1742.
30. Arch. nat., Paris, Z[1] 556, 15 janvier 1723.

LES RAMPES DE SERRURERIE PARISIENNES AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES[1]

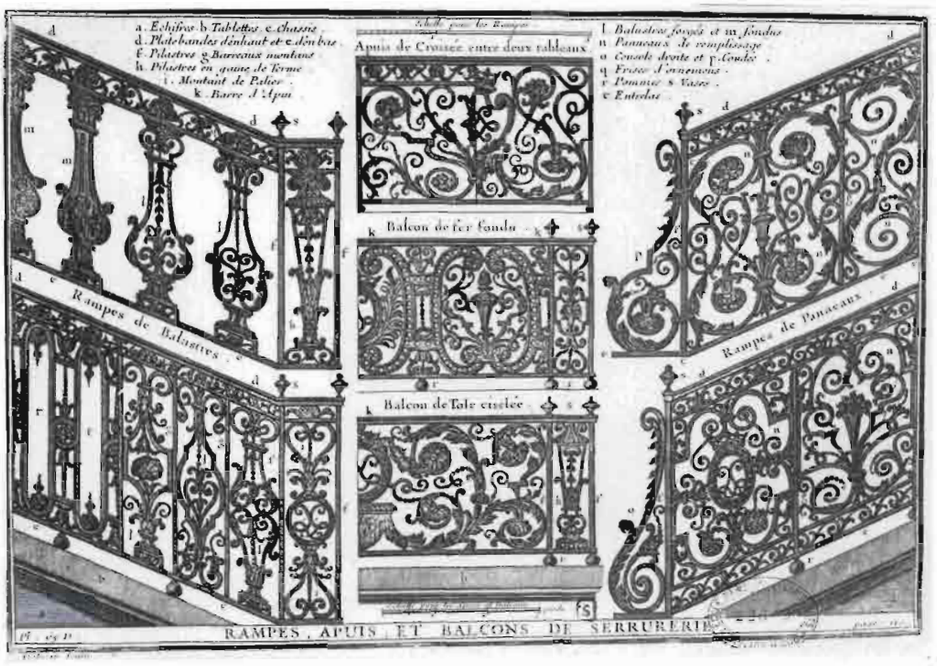
Jean-François Leiba-Dontenwill
Roselyne Bussière

Les rampes de fer dans les escaliers à Paris sont si largement répandues aujourd'hui qu'on imagine à peine qu'il ait pu en être autrement. Pourtant il fut une époque où elles étaient de pierre ou de bois et où le fer était réservé à d'autres usages. Quand, en 1624, Louis Savot, médecin auteur d'un livre sur l'architecture, énumère les différents emplois du fer dans les bâtiments, il ne fait nulle part mention de la rampe d'escalier[2]. En revanche, lorsqu'en 1691, d'Aviler cite les trois matériaux possibles dans l'article « Rampe d'escalier » de son dictionnaire, le fer côtoie la pierre et le bois[3]. En 1710, il indique que l'appui de la rampe « doit être plutôt de fer que de pierre tant pour gagner en place que pour rendre l'ouvrage plus léger[4] ». Enfin en 1743, l'architecte Briseux ne présente que des modèles de rampes en serrurerie[5]. À cette date, en effet, la rampe de fer est devenue la norme et, gagnée par le goût rocaille, elle permet aux maîtres-serruriers de rivaliser d'habileté tant à Paris qu'en province.

Car les auteurs des ouvrages de grande serrurerie sont ceux-là même qui fabriquent aussi des clés, des cadenas, des serrures, des targettes et autres pièces dites de petite serrurerie. Il n'y a là rien de surprenant : à feuilleter le traité de serrurerie de Mathurin Jousse publié en 1627[6], on comprend combien les menus ouvrages de fer, écussons ou couronnements de serrures et de clés, demandent la même habileté que la réalisation des entrelacs d'une rampe.

Ce sont bien les mêmes artisans, mais ils ne travaillent sans doute pas de la même manière quand ils fabriquent une rampe en ferronnerie[7], celle-ci étant une œuvre à la charnière de plusieurs corps de métier, entre l'architecture,

1. Ce texte doit beaucoup à Claude Mignot et à Maud Marchand que nous tenons à remercier.
2. SAVOT, Louis, *L'Architecture françoise des bastimens particuliers*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1624, p. 296.
3. D'AVILER, Charles Augustin, *Cours d'architecture qui comprend les ordres de Vignole…*, Paris, Nicolas Langlois, 1691, p. 316.
4. D'AVILER, Augustin Charles, *Dictionnaire d'architecture civile et hydraulique et des arts qui en dépendent*, Paris, Jombert, nouvelle édition, 1710. Version revue et complétée du second volume du *Cours d'architecture*, Paris, Langlois 1691, p. 177.
5. BRISEUX, Charles Étienne, *L'Art de bâtir des maisons de campagne où l'on traite de leur distribution, de leur construction et de leur décoration*, Paris, Pralut Père, 1743, p. 165 et suivantes.
6. JOUSSE, Mathurin, *La fidelle ouverture de l'art du serrurier où l'on void les principaux preceptes, desseings et figures touchant les expériences et opérations naturelles dudit art, ensemble un petit traité de diverses trempes*, La Flèche, 1627. Comme dans l'ouvrage quasi contemporain de Savot, il n'y est pas question de rampes de serrurerie.
7. Nous emploierons par commodité ce terme indifféremment avec celui de serrurerie même si avant le XIXe siècle le ferronnier est plutôt un marchand de fer.



Rampes, appuis et balcons par d'Aviler, 1691.

pour laquelle elle joue un rôle structurel, et les arts décoratifs puisqu'elle intervient fortement dans la composition générale du décor.

L'apparition de la rampe de serrurerie dans les escaliers parisiens

Cette révolution a eu lieu dans les années 1640 mais sa gestation remonte beaucoup plus loin dans le temps.

Depuis les innovations techniques des XIIe et XIIIe siècles permettant à la fois d'augmenter le volume de la production de fer et d'obtenir des barres de section plus grande[8], l'emploi de ce matériau dans l'architecture était devenu traditionnel. Les grilles de l'église Sainte-Foy de Conques, barrière réelle, mais aussi symbolique, autour de reliques vénérées, sont un exemple spectaculaire – mais loin d'être unique – de la richesse ornementale que peut atteindre le fer forgé[9]. Par ailleurs, dans l'architecture domestique, de multiples grilles de fenêtres protégeaient les baies de rez-de-chaussée, et si la majorité n'était composée que de simples barreaux, certaines pouvaient elles aussi être relevées d'un motif ornemental[10].

La réalisation en 1636 de la grille du nymphée de Wideville par le serrurier parisien François Marchant est un exemple plus contemporain mais qui ne diffère en rien des traditionnelles clôtures de chœur ou de chapelle. En revanche, la rampe de la chaire de l'église de Thann atteste un usage plus novateur du fer. La chaire fut offerte en 1629 par le receveur de la Ville et son épouse. Loin de nous l'idée de prétendre que cette rampe extraordinaire, dont les trois panneaux restent encore dans la lignée du XVIe siècle par leur mise en œuvre de fers ronds, d'assemblage à trous renflés et par leur décor d'entrelacs et de dragons, ait eu une quelconque influence sur la production parisienne[11]. Elle est simplement la preuve qu'en ce début du XVIIe siècle les possibilités qu'offre ce matériau sont de plus en plus appréciées.

Sans doute plus directement à la source de l'apparition de la rampe d'escalier sont les garde-corps de balcons ; on en trouve trace par exemple au

8. BELHOSTE, Jean-François, « Le matériau », in *Grilles de fenêtres et d'impostes en fer forgé*, Centre de recherche sur les monuments historiques, 2006, p. 18-21.

9. La base Palissy contient une vingtaine de grilles médiévales protégées.

10. TOUZE, Rachel, *Grilles de fenêtres, et d'impostes en fer forgé*, Centre de recherche sur les Monuments historiques, 2006, p. 52-55.

11. LACOUE-LABARTHE, Marie-France, *L'Art du fer forgé en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution*, Bordeaux, Société archéologique de Bordeaux, 1993, p.32. On en a conservé le marché.

12. Inventaire général des richesses artistiques, *Le Canton de Thann*, Paris, Imprimerie nationale, 1980, p. 157 et 277.

Rampe à balustres stylisés, 12, rue Jacob.

château de Berny en 1626. En décembre de cette année, le serrurier Arnould Barroy reçoit la commande d'un balcon de fer suivant le dessin de Mansart[13]. On ne sait pas à quoi ressemblait ce garde-corps, de même qu'on ignore quel était le dessin précis de celui de l'hôtel de Bretonvilliers qui pouvait dater de la construction de l'hôtel (1637-1642) et permettait de jouir d'une belle vue sur la Seine[14]. La mise en place, à la demande d'Anne d'Autriche, du grand balcon du Palais-Royal long de plus de 38 m est un jalon essentiel. Connu par les écrits de Sauval, il se composait de « panneaux et pilastres revêtus de fleurons, de lys, de feuillages et enroulements, rehaussés d'or et tournés de fort bonne grâce[15] ». On est en 1645 et le maître qui a réalisé ce garde-corps est Étienne Doyart, serrurier ordinaire des bâtiments du Roi, qu'on retrouvera un peu plus tard au Val-de-Grâce, cette fois-ci pour l'escalier du pavillon de la Reine[16]. Certes, par définition, un garde-corps de balcon n'est pas une rampe, mais il est indéniable que le palier d'un escalier peut s'apparenter à un balcon[17].

On attribue à l'influence espagnole la réalisation, au château de Pau, d'une terrasse bordée d'un garde-corps de fer en 1530[18]. En effet, l'Espagne s'est distinguée précocement par son usage moderne du fer forgé qui envahit les façades : au rez-de-chaussée, grilles de défense, et balcons ouvragés à l'étage. Pourtant, c'est bien en France, et à Paris, qu'est apparue la rampe de serrurerie, du moins dans l'état actuel de nos connaissances. Le contexte y était très favorable. Dans la première moitié du XVIIe siècle, Paris est atteint par une véritable fièvre constructrice qu'on a pu comparer aux transformations d'Haussmann[19]. De plus, dans les années 1640-1650, se met en place le nouvel archétype de l'hôtel parisien. Les promoteurs en sont notamment les riches détenteurs d'offices et les financiers, qui possèdent plus de la moitié des immeubles de la capitale[20]. La construction de l'hôtel de La Vrillière à partir de 1635 en est un bon exemple. Son commanditaire, Louis Phélypeaux de La Vrillière, est secrétaire d'État et il a épousé la fille du surintendant des Finances Michel Particelli d'Émery. Résumé, à lui seul, de toutes les circonstances qui ont contribué à la naissance de la rampe de serrurerie, il est le premier chef d'œuvre d'architecture civile de François Mansart[21]. Il est l'illustration du goût de paraître qui touche alors la société parisienne. Situé dans le quartier à la mode des Fossés-Jaunes, il se place dans l'axe de la rue des Fossés qu'il domine d'une longue balustrade de pierre. Les deux escaliers principaux, détruits, sont connus grâce à la description qu'en fait Sauval : « Deux grands escaliers vuides à la moderne sans noyau dans le milieu et portés par une voute suspendue conduisent au premier étage ; l'un est quarré l'autre ovale : l'ovale est bordé d'un balustre de fer le quarré d'un balustre de pierre ; tous deux, au reste, forts et magnifiques et galants et commodes tout ensemble ; mais on les estimerait encore tout autrement s'ils étoient un peu plus aisés à trouver…[22] » L'escalier à balustre de fer appartient à une deuxième

13. FORGERET, Jean-Charles, « Le château de Berny », in *François Mansart, le génie de l'architecture*, Paris, Gallimard, 1998, p. 107.
14. BABELON, Jean-Pierre, *Demeures parisiennes sous Henri IV et Louis XIII*, Paris, Hazan, 1991, p. 174.
15. *Ibid.* p. 177.
16. Voir p. 74.
17. En 1687, le serrurier Davesnes ne distingue pas les deux dans sa planche intitulée « rampes d'escaliers et balcons ».
18. BABELON, *op. cit.*, p. 29-30.
19. *Ibid.* p. 11.
20. PÉROUSE DE MONTCLOS, Jean-Marie, *Histoire de l'architecture française de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Mengès, Caisse nationale des Monuments historiques et des Sites, 1989, p. 225.
21. BARREAU, Joëlle, GADY, Alexandre, « L'Hôtel de la Vrillière, rue Neuve-des-Petits-Champs », in *François Mansart, le génie de l'architecture*, p. 147.
22. SAUVAL, Henri, *Histoire et recherches des antiquités de la Ville de Paris*, Paris, Charles Moette et Jacques Chardon, 1724. Réédition Gregg international publishers, England, 1969, tome II, p. 228.

phase de travaux en 1644. On a conservé le marché de la rampe exécutée par Chuppret[23]. Enfin, les gravures de Marot montrent que les jardins de cet hôtel étaient ornés de parterres de broderies caractéristiques de cette période de surenchère décorative.

C'est donc cette époque d'effervescence qui a favorisé l'apparition de la rampe de serrurerie. C'est l'introduction à Paris par Mansart de l'escalier suspendu qui en a permis la naissance. Dans les années 1640 cette forme d'escalier est adoptée par tous les architectes et publiée dans les traités de stéréotomie[24]. On l'a vu, le plus ancien, l'hôtel de la Vrillière comportait un escalier à rampe de pierre en 1635 et un second escalier à rampe de fer desservant également un appartement lui fut ajouté en 1644. La mode se répand. Les dates parlent d'elles-mêmes : en 1642, Le Muet dote l'hôtel d'Assy d'un escalier suspendu sur voûtes dont la rampe de balustres de fer est la plus ancienne conservée à ce jour[25]. En 1645, le serrurier Chuppret réalise la rampe du deuxième escalier de l'hôtel de La Vrillière. Cette même année, le duc de Bellegarde fait remplacer la rampe en bois de l'hôtel Concini rue de Tournon par une nouvelle rampe en serrurerie[26]. En 1648, à l'hôtel de Jars, une rampe est réalisée par le serrurier Louis Danic et assemblée par Charles Le Lorrain. Elle a été dessinée « d'après la pensée de Mansart[27] ».

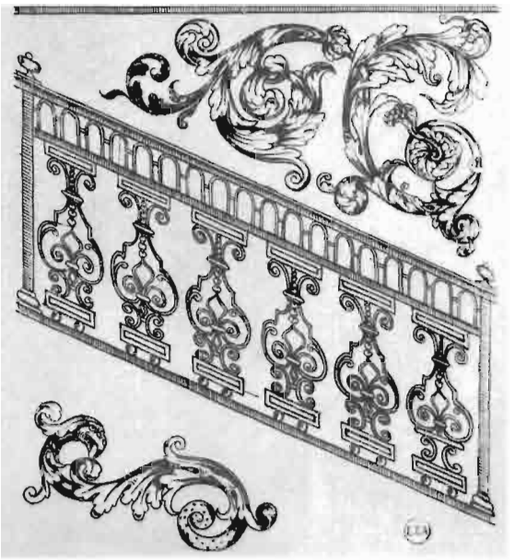
Mansart est donc à l'origine de l'apparition de la rampe de serrurerie. Il fut suivi rapidement par Le Muet à l'hôtel d'Assy et surtout au Val-de-Grâce où l'escalier de la Reine, construit en 1655, est doté d'une très belle rampe de fer par le serrurier Doyart, celui-là même qui avait construit le balcon du Palais-Royal. Libéral Bruand, un peu plus tard, emploie lui aussi le fer pour les escaliers publics ou semi-publics de l'hôtel des Invalides, réservant le bois aux escaliers privés[28]. En revanche, Lemercier ne met pas de rampes de fer dans ses constructions[29].

La rampe de serrurerie a rencontré un succès aussi rapide et aussi durable, parce qu'elle présentait de multiples avantages. L'un des premiers, sans doute, est celui de sa légèreté par rapport à la pierre ou au bois. Si ce problème ne se pose pas pour les escaliers en stéréotomie des riches hôtels, il est crucial pour les maisons plus modestes où l'escalier est en pierre jusqu'au premier étage, puis en bois enduit de plâtre et aux marches recouvertes de dalles de pierre de liais « en sorte que l'escalier dans toute sa hauteur paroit de pierre[30] ». De plus, la rampe de fer, avec ses châssis réguliers en fer carillon et ses assemblages à tenons et mortaises dans les sommiers[31] offre toutes les garanties de solidité sans que la structure ne soit démesurément affichée. Ainsi, les rampes conservées présentent quelques exemples où le châssis est intégré au décor, jouant le rôle d'un axe de symétrie.

Les marchés conservés de ces premières rampes montrent que ces œuvres prestigieuses pouvaient avoir été dessinées par l'architecte lui-même tel Mansart qui, par exemple, donne le dessin de la rampe de l'hôtel de la Bazinière

Rampe d'un hôtel détruit, 20, rue de l'hôtel-Colbert. Elle a été remontée au musée Carnavalet.

23. BABELON, Jean-Pierre et MIGNOT Claude, dir., *François Mansart, le génie de l'architecture*, Paris, Gallimard, 1998, p. 289, marché du 18 avril 1645.
24. MIGNOT, Claude, « L'esprit de l'escalier » in *François Mansart, le génie de l'architecture*, p. 66.
25. Voir p. 62.
26. BABELON, Jean-Pierre, *op. cit.*, 1991, p. 125.
27. BABELON, Jean-Pierre, « L'hôtel de Jars, rue de Richelieu », in *François Mansart, le génie de l'architecture*, p. 196.
28. Voir p. 76.
29. GADY, Alexandre, *Jacques Lemercier, architecte et ingénieur du Roi*, éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2005, p. 135.
30. Ce procédé existe dès le début. Il est notamment décrit par Briseux : BRISEUX, Charles Étienne, *Architecture moderne ou l'Art de bien bâtir pour toutes sortes de personnes tant pour les maisons des particuliers que pour les palais. Contenant cinq traités...*, Paris, Claude Jombert, 1728, p. 69.
31. Voir p. 196.



Rampe de balustres par Hugues Brisville (1663).

au serrurier Chuppret, alors qu'à l'hôtel de La Vrillière le même serrurier fournit le dessin de la rampe du deuxième escalier[32]. Cette variété de situation est une constante durant toute la période étudiée : on rencontrera à l'École militaire une rampe dessinée par Gabriel[33], tandis que d'autres exemples étudiés par Anne-Marie Bruleaux montrent que certains commanditaires fournissent eux-mêmes le modèle, d'autres s'en remettant au serrurier[34].

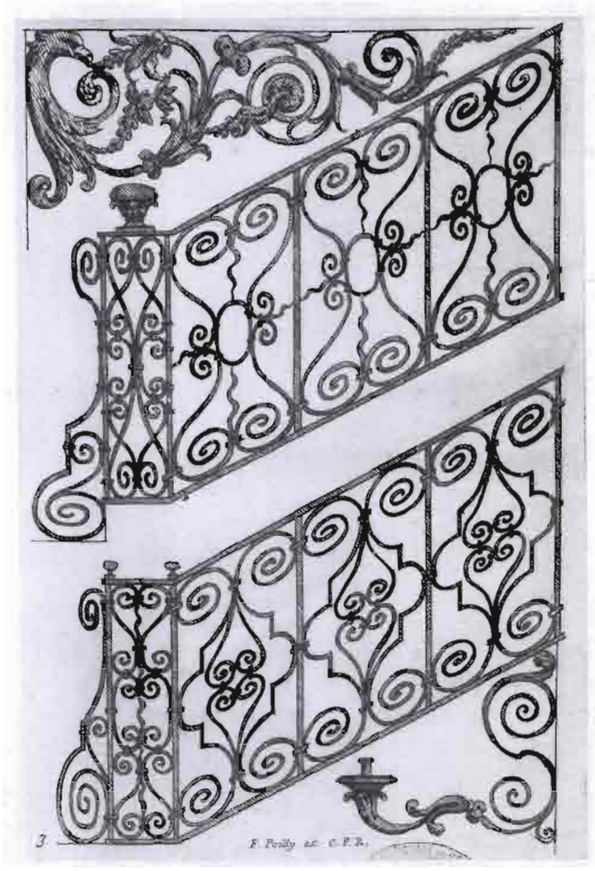
De 1640 à 1680 : le foisonnement des débuts

Héritière d'une longue tradition de serrurerie, la rampe en fer forgé n'en apparaît pas moins d'emblée, dès les années 1640, comme un art à part entière qui a son propre vocabulaire. Les descriptions des rampes détruites, les gravures contemporaines et les rampes conservées en font foi.

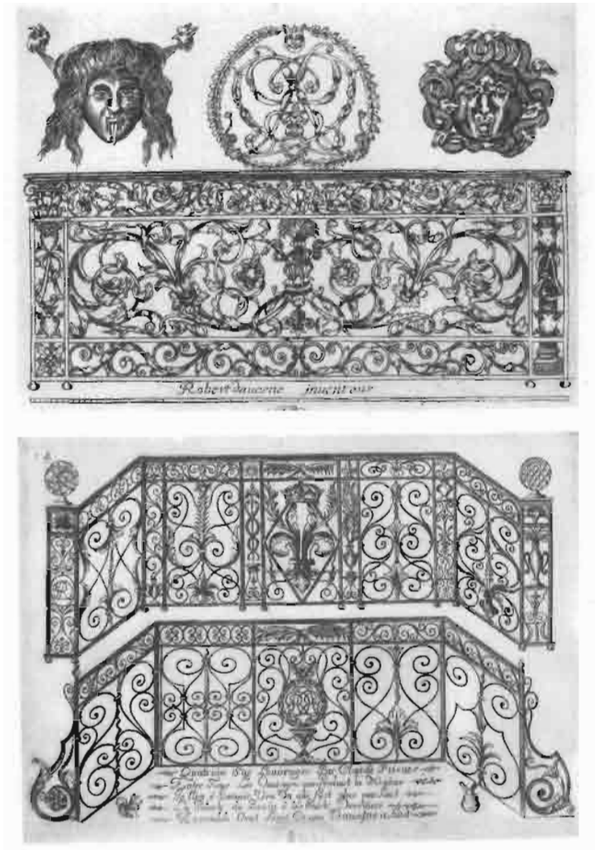
Grâce à Sauval, on connaît les toutes premières rampes qui ont aujourd'hui disparu. À propos de celle de l'hôtel de la Vrillière, il écrit : « Le fer en est si proprement manié, si justement roulé, mené et distribué si gaiement que c'est tout dire qu'il a été exécuté par Jean Baptiste Chapperet[35], homme reconnu de tous les gens de métier pour le plus adroit serrurier de ce siècle ; du fer, disent-ils, il en fait tout ce qu'il veut et il met en exécution dessus tout ce qui lui vient en pensée ; ce métal si rebelle lui est aussi obéissant que si c'était du bois, de la terre ou de la cire[36] ». Ces descriptions, qui insistent beaucoup sur l'habilité du serrurier, ne permettent pas de définir précisément à quoi ces rampes ressemblaient. Nous avons donc construit notre synthèse à partir du corpus d'une quarantaine de rampes datées et conservées[37] mais aussi des recueils de gravure contemporains.

Parmi les nombreuses gravures rassemblées par Louis Blanc, nous avons retenu trois auteurs, Hugues Brisville (1663), Pierretz le Jeune (1666) et Robert Davesnes (1676), parce qu'il s'agit de serruriers et que leur publication est précisément datée. Dans un avant-propos au lecteur, Robert Davesnes présente son ouvrage comme un recueil de pièces de serrurerie « nouvellement inventées » destinées à être imitées[38]. Il s'agit donc bien d'un recueil de modèles, sorte de synthèse de ce qui a pu être réalisé dans les années précédentes. En effet, les équivalents de plusieurs modèles présentés dans sa planche 14[39] ont été retrouvés, mais datés antérieurement : à l'hôtel de Bence (1660), ou bien au 41, rue des Blancs-Manteaux, dans la maison Boucher où des balustres pansus de type 3b ont été mis en place en 1647[40]. Le serrurier pouvait transcrire directement le modèle, comme à l'hôtel de Villemonté dont la rampe est l'exacte reproduction de l'un des modèles publié par Pierretz le Jeune[41]. On connaît par ailleurs un autre équivalent de ce modèle conservé au musée le Secq des Tournelles à Rouen[42]. Mais il

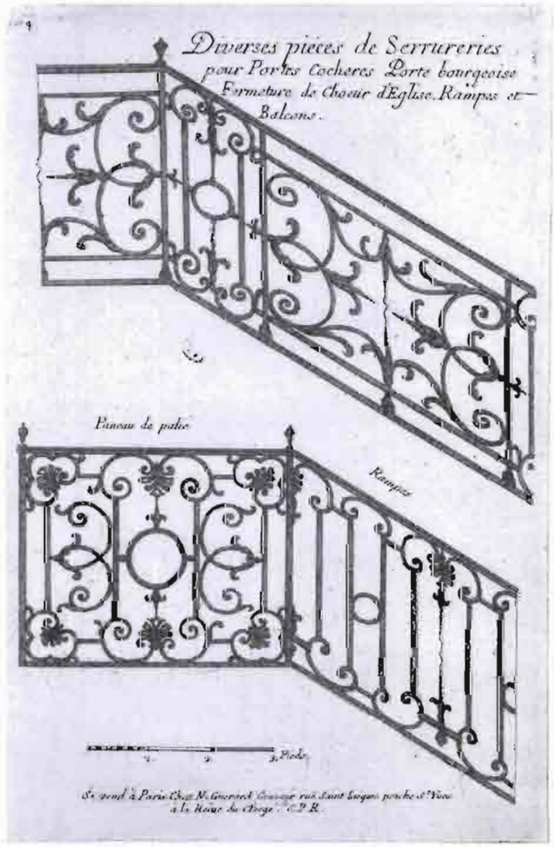
32. CHAULEUR, Andrée et LOUIS, Pierre-Yves, *François Mansart, les bâtiments, marchés de travaux 1623-1665*, Paris, Centre historique des Archives nationales, Champion, 1998, marchés transcrits, p. 290-291.
33. Voir p. 176.
34. BRULEAUX, Anne-Marie, *Les Maîtres Serruriers parisiens et leurs travaux de grande serrurerie (1715-1750)*, thèse de l'École des chartes, 1981, p. 145-146.
35. Il faut lire Chupperet.
36. SAUVAL, Henri, *op. cit.*, t. II, p. 229.
37. Le nombre de rampes remontant à cette époque est plus élevé, mais leur datation ne repose que sur des analogies avec les rampes datées.
38. BLANC, Louis, *Le Fer forgé en France : œuvres gravées des anciens maîtres-serruriers, architectes, dessinateurs et graveurs*, Paris, Bruxelles, 1928-1930, t. I, planches 24, 29, 27, 87 & DAVESNES, Robert, *Livre de serrurerie nouvellement inventé par Robert Davesnes*, maître-serrurier à Paris, Paris, l'Auteur, 1676.
39. BLANC, Louis, *op. cit.*, p. 87.
40. Voir inventaire n° 568 et typologie p. 202.
41. Voir p. 77.
42. Il s'agit de la rampe sud d'accès à la tribune dont l'origine est inconnue.



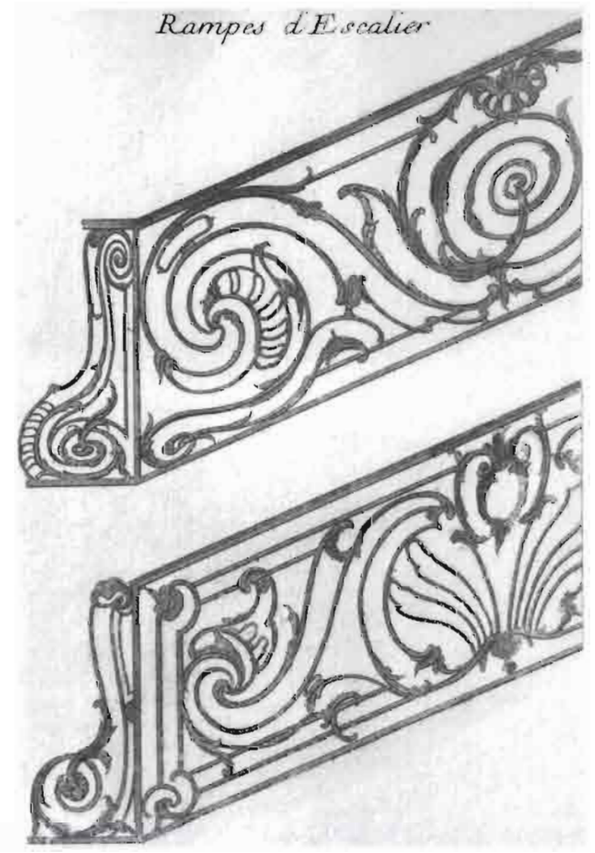
Rampes par Pierretz le Jeune (1666). On trouve l'équivalent de celle du bas à l'hôtel de Villemonté.



Balcons et rampes par Robert Davesnes (1676). Le chiffre dessiné en haut est celui du serrurier.



Modèles de rampes par Nicolas Guérard. On trouve l'équivalent de celle du bas à l'hôtel de Cantobre, 82, rue François Miron.



Modèles de rampe par Briseux (1743).

De haut en bas :
Balustres de l'hôtel de Gourgues, 54, rue de Turenne.
Balustres de l'hôtel de Mortemart, 27, rue Saint-Guillaume.

pouvait aussi s'en inspirer tout en le disposant autrement : à l'hôtel de Pologne, 65, rue de Turenne, toujours pour le même modèle, les deux cœurs superposés ne forment plus l'axe central qui est occupé par une ligne ondulée. Le motif du balustre est à cheval sur les deux panneaux. D'une manière générale, toutefois, il existe peu de rampes dont on trouve le modèle publié, comme on trouve peu de livres de modèles gravés chez les serruriers[43].

Du corpus ainsi défini, il se dégage une évidence : le balustre est la référence première[44]. À l'hôtel de la Vrillière, Sauval parle d'un balustre de fer qu'il met en pendant du balustre de pierre[45]. Bien que générique et recouvrant de multiples réalités, l'emploi du terme de balustre appliqué à la serrurerie est lourd de sens. Selon d'Aviler un balustre est « une petite colonne ou pilastre orné de moulures, tourné en rond ou en quarré qui sert à remplir un jour sous une tablette » ; le terme s'applique au marbre, à la pierre, au bois, au bronze mais aussi au fer. Cette définition est postérieure à la période qui nous concerne, mais il est à souligner que déjà sous le règne de Louis XIV, la balustrade occupe une place symbolique très forte dans les bâtiments royaux, et notamment le balustre doré présent dans la chambre du Roi à Versailles, dans l'escalier des Ambassadeurs où des balustres en bronze doré remplacent en 1676 ceux de marbre[46], aux Tuileries avec le balustre de Le Vau (1662)[47]. Le succès des balustres de fer ne serait-il pas lié à la volonté d'imiter ce qui se passe dans le milieu royal? En tout état de cause encore en 1728, Rousseau veut « entourer d'un balustre d'or » la place où il a rencontré pour la première fois madame de Warens à Annecy pour honorer ce lieu si cher à son souvenir[48].

Pourtant, les premiers escaliers à rampe de fer ne sont pas la copie servile des balustres de pierre ou de bois. Le balustre, motif décoratif composé de deux esses affrontés, existe depuis longtemps et on le trouve dans de nombreux domaines : la petite serrurerie[49], ou bien la menuiserie comme à l'hôtel de Canillac, 4, rue du Parc-Royal, dont la rampe de bois de 1620 est un exemple spectaculaire[50], mais aussi dans les parterres de broderie. À l'hôtel d'Assy, en 1642, un balustre stylisé sans chapiteau ni piédouche est mis en place. Et le plus ancien balustre « complet » daté, celui de la rampe de l'hôtel de Gourgues, lui est postérieur d'une douzaine d'années. Quand le balustre est ainsi représenté avec toutes ses parties, on voit bien que la référence est le balustre de pierre ou de bois. L'exemple de la maison au 19, rue du Jour le confirme : dans cet escalier à quatre noyaux, les balustres de bois dont on voit encore les chevilles qui les maintenaient au limon, ont été remplacés par des balustres de fer[51].

Les débuts sont tellement foisonnants qu'il est difficile de classer les diverses réalisations en quelques grandes familles bien homogènes. Toutes les possibilités sont présentes et tout de suite.

Ainsi, si dans la plupart des cas, la structure des rampes est composée de panneaux étroits comme à l'hôtel d'Assy, on trouve dès le milieu des

43. Anne-Marie Bruleaux n'a trouvé mention d'un recueil de planches de serrurerie que dans un inventaire après décès. BRULEAUX, Anne-Marie, *op. cit.*, p. 159.
44. 27 rampes à balustres sur 41 rampes datées de cette période.
45. SAUVAL, Henri, *op. cit.*, t. II, p. 228.
46. CONSTANT, Claire, « L'Escalier des Ambassadeurs », in *Charles le Brun, le décor de l'escalier des Ambassadeurs à Versailles*, Rmn, 1990, p. 29-30.
47. FONKENELL, Guillaume, *Les Palais des Tuileries*, Paris, Honoré Clair, 201, p.102.
48. ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, éditions Garnier-Flammarion, 1968, p. 86.
49. Le musée le Secq des Tournelles à Rouen en présente de nombreux exemples.
50. GADY, Alexandre, *Les hôtels particuliers du marais du Moyen-Âge à la Belle Époque*, Paris, Parigramme, 2008, p. 144.
51. Voir p. 79.

années 1640-1650 à l'hôtel de Vigny une alternance de panneaux plus ou moins larges. En 1663, au Val-de-Grâce, l'escalier de l'Infirmerie est composé de panneaux carrés, tandis que les balustres de l'hôtel de Mortemart (1665), indépendants les uns des autres, sont seulement renforcés par un fer carillon placé aux angles.

De même, la présence de frises est l'objet d'infinies variations. Absentes de la rampe de l'hôtel d'Assy, elles peuvent être très richement ornées de motifs denses, comme au 42, rue de Turenne où elles sont insérées dans chaque panneau, mais elles peuvent aussi être continues et accompagner le mouvement ascendant de l'escalier, comme à l'hôtel de Mortemart. Les motifs qui les remplissent sont la plupart du temps des anses de paniers ou des postes.

Les départs des rampes n'obéissent pas non plus à une règle très rigoureuse, même si c'est pendant cette période qu'on trouve le plus grand nombre de gaines[52] ; les consoles sont aussi présentes de même que de simples enroulements.

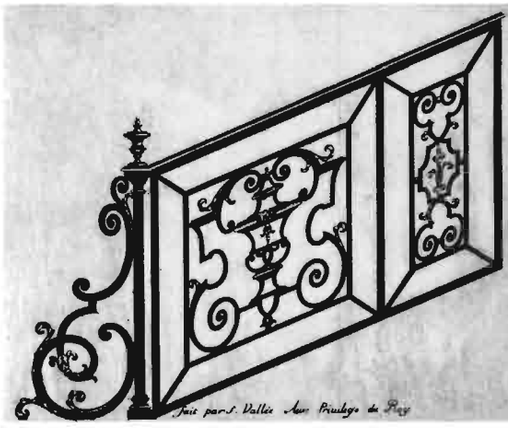
Le balustre, lui, est décliné sous toutes ses formes : du plus complet au plus abstrait, du plus schématique au plus graphique, du plus richement orné au plus sobre.

Mais d'autres motifs sont proposés, qui seront plus ou moins pérennes. L'un est directement hérité des époques antérieures et se compose de courtes volutes assemblées, comme à l'hôtel de Beauvais (1658), au Val-de-Grâce (1665) ou aux Invalides (1673). Il aura peu de suites. Un autre motif sera appelé à un très grand succès, celui de l'hôtel de Châtillon (1671) : ce sont des entrelacs faisant alterner ronds et ovales. On le retrouvera de manière privilégiée à l'époque néoclassique.

Enfin deux exemples exceptionnels, le 13, rue Villedo et le 42, rue de Turenne, appartiennent à une même typologie, celles des volutes affrontées, mais elles se distinguent par la richesse de leur ornementation.

S'il est difficile de classer les rampes de cette époque en familles bien constituées, il se dégage néanmoins de grandes tendances. Les ornements de fers plats sont riches, denses, et les enroulements infinis. La période affectionne le motif archaïsant des cœurs qui disparaît totalement par la suite, les liens sont encore de solides colliers qui ne se masquent pas, mais qui, au contraire, s'affichent. Enfin, la mode de la rampe de fer est telle que, si on n'a pas les moyens d'en garnir tous les étages, on se contente de la première volée : on peut citer, parmi les nombreux exemples que l'on a conservés, le 42, rue de Turenne, l'hôtel de Gourgues...

La rampe de ferronnerie connaît donc un grand et rapide succès et ce dans toutes les strates sociales. Elle est particulièrement appréciée « dans un groupe d'hommes puissants, soucieux de dépenser vite pour manifester d'autant plus rapidement leur illustration qu'elle [est] plus récente, plus contestée, plus précaire[53] », milieu dans lequel on trouve la femme de chambre d'Anne d'Autriche à l'hôtel de Beauvais (mais dont l'escalier principal est en pierre), ou Pierre Aubert de Fontenay, ancien laquais devenu fermier des gabelles à l'hôtel Salé. Au 14, place des Vosges, l'abbé de la Rivière, fils d'un simple tailleur d'habits, devenu chancelier et garde des sceaux du Roi, achète un hôtel et le décore avec un tel faste que Sauval se moque : « Les murs sont si brillants de dorure que l'or semble y avoir été employé par lingot... » Et au cœur de ce luxe se trouve l'escalier à rampe de fer.



Rampe par S. Vallée (s.d.).

52. En 1645 à l'hôtel de Vigny (p. 62), en 1662 à l'hôtel de Pologne (inventaire n° 496), en 1671 à l'hôtel de Châtillon (inventaire n° 426), en 1672 30, rue Sainte-Anne (inventaire n° 126) et encore au 42, rue de Turenne (voir p. 70) ou au 13, rue Villedo (voir p. 84).

53. BABELON, Jean-Pierre, « La Maison du bourgeois gentilhomme, l'hôtel Salé... », in *Revue de l'Art*, 1985, n° 68, p. 7.

Rampe à arcades d'un modèle original, 11, rue de Lille.

De 1680 à 1720 : la généralisation de la rampe de serrurerie

Pendant la seconde partie du règne de Louis XIV, la rampe de fer se généralise. Le corpus daté s'élève à 70 rampes[54] et les gravures s'enrichissent de modèles toujours plus nombreux que les serruriers continuent à promouvoir, comme Pierre Gautier, maître-serrurier du Roi en 1685, ou Robert Davesnes qui publie un nouveau recueil en 1687. Sa planche consacrée aux rampes et balcons est représentative de l'évolution en cours. Les balustres sont toujours là, notamment les balustres pansus et les balustres droits – les plus répandus – ou bien le balustre complet, mais des panneaux de format plutôt carré ont fait leur apparition[55]. Et l'architecte d'Aviler en 1691 distingue les rampes de balustres des rampes de panneaux. Les serruriers qui travaillent à Versailles publient eux aussi des recueils, la plupart du temps non datés : Michel Hasté dont le nom figure dans les comptes des bâtiments du Roi pour son travail à Marly en 1685 et qui est mort en 1693, Guillaume Vallée, cité en 1682 pour avoir réalisé la rampe de l'escalier de la Surintendance[56]. Dans les modèles, publiés par son fils, mais non datés, il n'y a plus que des rampes de panneaux, étroits ou allongés, le balustre est relégué dans les pilastres. La rampe de panneau allongée est effectivement la grande innovation de ces décennies.

L'exemple de l'actuelle place des Vosges prouve que le fer devient le matériau à la mode et que l'exemple est largement suivi. En effet, les escaliers de bois rampe sur rampe ou à noyaux, qui dataient de la construction de la place Royale, paraissent alors bien démodés. Ils sont modernisés ou refaits en maints hôtels. On a déjà cité l'exemple de l'hôtel de La Rivière, mais d'autres suivent, au 1 bis, à l'hôtel de Coulanges, une rampe à balustres avec le chiffre des Lavardin-Noailles dans un pilastre est mise en place après 1680[57]. Au 3, en 1689, le marquis de Saint-Hérem fait remplacer un escalier à quatre noyaux par un escalier à vide central et rampe à balustres[58]. Autour de cette date, quatre hôtels sont dotés d'une rampe à volutes affrontées[59]. Enfin les deux rampes des hôtels de Chastillon et de Richelieu sont, elles aussi, l'exemple de cette mode[60].

Pendant les années 1680-1700, le balustre est toujours employé et mis à l'honneur dans l'escalier principal, comme dans l'escalier de l'hôtel Lebrun construit par Germain Boffrand en 1700[61]. Mais, à l'hôtel de Voille, les balustres, pourtant spectaculaires, sont relégués dans le second escalier[62], de même qu'à l'hôtel de Montgelas[63], où ils sont d'un modèle plus courant. La mise en œuvre de ces rampes de balustres est toujours extrêmement variée : panneaux étroits auxquels les balustres sont attachés par des liens[64], motif détaché, dans la lignée des balustres de pierre ou de bois[65], motif continu comme au 36, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. Les frises basses ont disparu et les frises hautes sont une survivance[66]. On en trouve un bel exemple à l'hôtel Le Pelletier

54. Dont 33 panneaux, 17 balustres, 13 arcades.
55. Voir gravure p. 8.
56. GUIFFREY, Jules, *Comptes des bâtiments du Roi sous le règne de Louis XIV*, Paris, Imprimerie nationale, 1881-1901 t. II, col. 198 et 817.
57. FERNANDES, Dominique, « L'hôtel de Coulanges », in *De la place Royale à la place des Vosges*, Paris, 1996, p. 170.
58. FERNANDES, Dominique, « L'Hôtel de Saint-Hérem », *ibid.*, p. 179.
59. Voir inventaire n° 528, 529, 737, 759.
60. Voir p. 89 et 109.
61. Inventaire n° 770.
62. Inventaire n° 1001.
63. Voir p. 118.
64. Voir p. 100.
65. Voir inventaire n° 686.
66. Quatre dans le corpus daté (inventaire n° 686, 1001, 1050) et catalogue p. 189.

de Saint-Fargeau en 1687 où la rampe, cas unique, est à balustres de fonte[67]. Bien qu'elles ne soient pas datées précisément, beaucoup de rampes à balustres stylisés, doivent probablement avoir été mises en place à cette époque.

Pour une raison inconnue, le balustre en gaine n'a pas été retrouvé dans les rampes parisiennes alors qu'on en connaît plusieurs exemples à Versailles : les balustres « de la rampe de l'escalier rond » de la ménagerie, en 1698[68], et la plus célèbre terrasse de Trianon-sous-Bois construite par Jules Hardouin-Mansart à partir de 1705[69].

Si la suprématie du balustre n'est plus aussi grande que pendant la période précédente, il n'en reste pas moins un élément important du décor, puisqu'on le trouve presque toujours dans les pilastres qui sont associés aux panneaux allongés. Que l'inspiration de départ soit un balustre ne fait pas de doute quand on regarde les pilastres de l'hôtel d'Estrées[70], véritable balustres pansus à piédouche, ou bien ceux du 103, rue du Faubourg-Saint-Denis[71] dont la stylisation rappelle celle de la rampe du 7, rue des Lions-Saint-Paul[72].

Mais ce sont les panneaux allongés qui sont alors en plein essor. Le premier exemple connu daté est celui de l'hôtel de Richelieu, place des Vosges, réalisé en 1699[73]. La richesse de son ornementation, essentiellement d'ordre héraldique, nous rapproche de Versailles, et notamment du balcon de la cour de marbre achevée en 1684 et de Guillaume Vallée qui a travaillé dans cette ville[74]. Le décalage chronologique est très grand entre l'apparition du panneau allongé dans les balcons versaillais et dans les rampes, ainsi que le décalage esthétique.

En effet, les panneaux de la rampe de l'hôtel de Tallard, hôtel construit en 1701-1702 par Pierre Bullet, sont d'une finesse et d'un dessin arachnéen qui n'ont aucun rapport avec la richesse versaillaise[75]. Des éléments nouveaux ont fait leur apparition dans la structure : les billes d'assemblage – qui permettent de détacher les motifs et le cadre, ici à angles échancrés, sont devenues la règle. Dans d'autres exemples, le cadre est entier et maintenu aux angles par des onglets, ce qui confère à l'ensemble une plus grande raideur[76].

En dehors des balustres et des panneaux allongés, d'autres rampes sont réalisées pendant cette période, et, tandis que le balustre décline doucement, les rampes à arcades deviennent de plus en plus nombreuses. La maison Eynaud, construite en 1717-1718 par Pierre François Godot comporte trois escaliers, un plus ample et deux plus étroits, à rampes d'arcades[77]. On retrouve ce modèle ailleurs mais il n'est pas encore prédominant. Diverses variantes existent, comme les arcades alternées et enrichies de fleurons[78], ou bien les arcades hauts et bas de l'hôtel de la Ferme des Postes ou de l'hôtel d'Alméras[79]. Dans ce dernier cas, les pilastres ioniques qui rythment la rampe toutes les trois arcades sont uniques.

Modèles de rampes par Curvilliès, architecte.

67. Voir p. 101.
68. GALLET-GUERNE, Danièle et BAULEZ, Christian. *Dessins d'architecture de la Direction générale des bâtiments du Roi*, t. I, le château, les jardins, le parc, Trianon, Paris, Archives nationales, 1983 , t. I, planche 26.
69. JESTAZ, Bertrand, *Jules Hardouin-Mansart*, Paris, Picard, 2008, t. I, p.375.
70. Voir inventaire n° 1017.
71. Voir inventaire n° 1127.
72. Voir p. 71.
73. Voir p. 109.
74. Voir p. 40.
75. Il n'est pas impossible toutefois que des ornements aient disparu.
76. Voir p. 121. Il est à noter qu'une petite famille de rampes comprend à la fois le même panneau allongé et le même pilastre. Voir inventaire n° 30, 31, 32, 37, 749, 946.
77. Voir inventaire n° 2, 3, 4.
78. Voir inventaire n° 341 et n° 613.
79. Voir p. 110 et 118.

Rampe de l'hôtel de Hesse, 62, rue de Turenne.

Les rampes à volutes affrontées sont aussi présentes dans ce corpus, notamment, on l'a vu, dans les escaliers de la place des Vosges. Celle de l'escalier privé de l'hôtel de Rohan qui a conservé le macle[80] des armoiries de la famille mérite d'être signalée.

Enfin, la rampe de l'hôtel Hénault de Cantobre, reproduite dans l'ouvrage non daté de Nicolas Guérard, est unique et inclassable.

De 1720 à 1760 : les ornemanistes jouent avec le fer

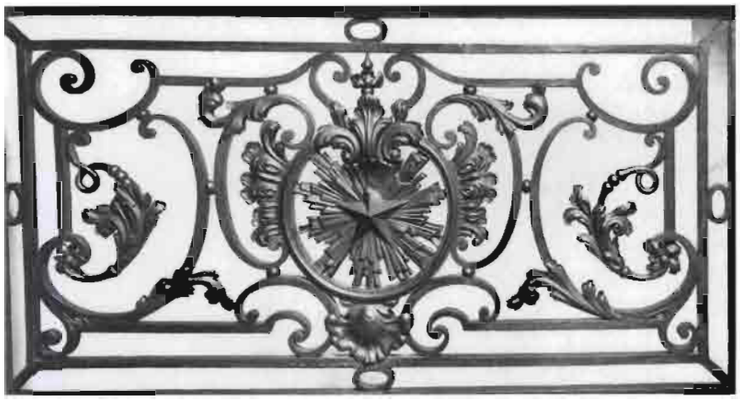
À l'époque de Louis XV, la serrurerie devient un art d'ornement comme le prouvent les gravures qui paraissent alors. L'ouvrage de Louis Fordrin, « serrurier ordinaire des bâtiments du Roi et de ses monnaies[81] », celui des architectes Briseux[82] ou Curvilliès[83] comprennent plusieurs dessins de rampes où le décor envahit la structure jusqu'à la faire disparaître. On a par ailleurs conservé plusieurs esquisses du sculpteur Nicolas Pineau pour la rampe de l'hôtel de Marcilly[84]. Elles illustrent bien la formule de l'architecte Blondel : « Ce n'est que depuis peu d'années qu'on a trouvé le moyen d'exécuter en fer les dessins les plus difficiles. On est revenu de la gênante symétrie qu'on donnoit à tous les desseins de balcons[85]... »

Quant au nombre de rampes datées dans cette fourchette chronologique et conservées, il s'élève à 124 escaliers, soit le corpus le plus important. Les rampes à panneaux sont les plus représentées (près de 60 %) et parmi elles figurent les rampes parisiennes les plus spectaculaires.

Pendant cette période, il n'apparaît pas de nouveauté saillante dans l'architecture privée, si ce n'est qu'on s'intéresse plus à la maison de campagne qu'à l'hôtel urbain[86]. L'escalier reste le point nodal de la demeure comme dans les nombreux hôtels du faubourg Saint-Germain, quartier aristocratique alors en pleine construction. Leurs spectaculaires escaliers suivent les préconisations de Briseux : « L'escalier doit être tel que le seigneur du logis

80. Sorte de losange percé à jour.
81. FORDRIN, Louis, *Nouveau livre de serrurerie...* Paris, l'Auteur, Duchange, 1723.
82. BRISEUX, Charles Étienne, *L'Art de bâtir des maisons de campagne où l'on traite de leur distribution, de leur construction et de leur décoration*, Paris, Pralut Père, 1743.
83. BLANC, Louis, *op. cit.*, t. II pl. 72 à 75.
84. Voir p. 151.
85. BLONDEL, Jacques François, *De la distribution des maisons de plaisance et de la décoration des édifices en général*, Paris, Charles Antoine Jombert, 1738, t. II p. 57.
86. PÉROUSE DE MONTCLOS, Jean-Marie, *op. cit.*, p. 335.

Rampe de l'hôtel détruit du Gué, 3, rue du Regard, remontée au musée Carnavalet.



Rampe de la maison dite de Servandoni, 6, place Saint-Sulpice.

puisse descendre commodément accompagné de ses courtisans[87] » et il faut placer la rampe en face de l'entrée afin qu'elle « s'offre mieux à la vue[88] ». Chez les personnes de qualité, cette mise en scène est essentielle et Blondel se montre très sévère vis-à-vis de l'hôtel de Varangeville, à cause de la position très dissimulée de l'escalier[89].

Signe que la serrurerie est devenue un art décoratif et que de grands ornemanistes s'y intéressent, les rampes suivent l'évolution du goût. Au style Régence, dont la symétrie est assouplie de formes plus animées[90], succède la période rocaille à partir des années 1730. Le rocaille appliqué à la serrurerie se caractérise par trois aspects : le bannissement de la ligne droite, l'exubérance de l'ornement et l'asymétrie. Au cours de la décennie 1730-1740 les rampes les plus caractéristiques de ce mouvement sont mises en place[91]. La rampe de l'hôtel de Marcilly (1738), réalisée d'après les dessins de l'ornemaniste Nicolas Pineau, l'un des maîtres de l'art rocaille, est le parangon du genre[92], mais d'autres hôtels comme celui de Bersan, de Montescot ou l'hôtel Dupin[93] sont de véritables chefs-d'œuvres. Le style séduit aussi les commanditaires religieux comme ceux du noviciat des Dominicains[94], de la maison des Dames de Saint-Chaumont où on retrouve de nouveau Nicolas Pineau, ou du couvent des Bénédictins anglais[95].

L'habitude, déjà ancienne, de placer des signes héraldiques sur les rampes se diffuse et s'exacerbe. Elle gagne toutes les couches de la société. On affiche son propre chiffre comme les Bersan[96], un mavelot[97] (peut-être restauré) au 12, rue de Nesle[98], le chiffre royal à l'hôtel de Villeroy mais aussi à la maison Voysin[99], des soleils apolliniens à l'hôtel de Matignon[100] et de Charost[101]. Les exemples les plus spectaculaires sont les motifs cynégétiques de l'hôtel du Grand Veneur, bien connus, ceux plus inédits des Jacobins, torche enflammée et astrolabe sphérique, ou celui des Colbert : la couleuvre enroulée autour de la console de départ de l'hôtel de Chalabre, rue du Bac[102] qui fait écho à celle sculptée sur l'imposte de la porte cochère.

87. BRISEUX, Charles Étienne, *Architecture...*, Paris, Claude Jombert, 1728, t. I, p. 66.
88. BRISEUX, Charles Étienne, *op. cit.*, 1743, p. 113.
89. GALLET, Michel et BOTTINEAU, Yves, dir., *Les Gabriel*, Paris, Picard, 1982, p. 120.
90. Voir par exemple les hôtels Le Lièvre de la Grange, p. 148, Dodun, p. 132 et Chenizot p. 133.
91. La plupart sont étudiées dans le catalogue central.
92. Voir p. 151.
93. Voir p. 137, 169 et 165.
94. Voir p. 142.
95. Respectivement p. 138 et 162.
96. Voir p. 137.
97. Terme d'orfèvrerie désignant un pseudo chiffre.
98. Voir inventaire n° 935.
99. Voir inventaire n° 1085 et 502.
100. Voir inventaire n° 1083.
101. Voir p. 128.
102. Voir p. 147.

La cage d'escalier de l'hôtel de Rochechouart, 110, rue de Grenelle.

En dehors de l'exemple unique de la gaine de l'hôtel de Marsilly, les départs de rampe sont ornés de consoles qui accentuent encore cet effet décoratif. Le dragon de l'hôtel de Chenizot, la sphynge (disparue) de l'hôtel de Bersan, le dauphin (disparu) de l'hôtel Dodun sont les plus spectaculaires. Mais des consoles plus simples n'en sont pas moins remarquables, comme celle du couvent des Récollets ou de l'hôtel de la rue de Braque[104] où un amortissement pyramidal intermédiaire anime l'ensemble et permet à la virtuosité du serrurier de s'exprimer.

Après les panneaux, la catégorie la plus représentée est celle des arcades (environ un quart). On les trouve soit dans des escaliers secondaires des hôtels[105], soit, plus rarement, dans l'escalier principal comme au couvent de la Merci[106]. Dans ce dernier cas, la sobriété de la rampe est compensée par la richesse du dessin du vide central. Ailleurs, comme à l'hôtel d'Orrouer, on a préféré utiliser des arcades à enroulement, plus décoratives[107].

Un escalier exceptionnel marque ces décennies, celui de l'hôtel d'Évreux, 19, place Vendôme. Dû à l'architecte Contant d'Ivry, il annonce le spectaculaire escalier du Palais-Royal que ce dernier réalisera vingt ans plus tard[108].

Les années 1720-1760 sont donc celles où les rampes les plus richement ornées sont réalisées, illustrant la formule de Le Clerc en 1714 « Il [le fer] fait un effet magnifique comparable à celui de la grande orfèvrerie. » À Nancy, c'est la grande époque de Jean Lamour qui travaille à la place Royale de 1753 à 1759 et publie le recueil gravé de son œuvre en 1767.

De 1760 à 1792 : le déclin de la grande serrurerie

Après la paix qui met fin en 1763 à la guerre de Sept Ans, Paris connaît à nouveau la « fureur de la bâtisse », selon les termes de Sébastien Mercier[109] : « Un tiers de la ville aurait été ainsi construit ou reconstruit[110]. » La demeure parisienne

103. Voir p. 148 et 161.
104. Rare exemple de lié de l'hôtel de Bersan.
105. Voir inventaire n° 880.
106. Voir inventaire n° 1020 mais aussi 13, 369, 1008.
107. Voir p. 154 et 170.
108. MERCIER, Louis-Sébastien, *Tableau de Paris*, Hambourg, Virchaux et Cie, 1781, p.134.
109. PÉROUSE DE MONTCLOS, Jean-Marie, *op. cit.*, p. 437.

continue à être marquée par la distribution à la française et de multiples perfectionnements qui améliorent le confort. Mais le nouveau goût à l'antique a fait son apparition, dans les bâtiments publics comme dans la maison. Ainsi, l'hôtel de Neubourg (détruit), construit en 1762 par l'architecte Peyre sur le boulevard, paraît issu d'un ouvrage de Serlio : on pénètre dans l'édifice par une loggia qui dessert directement les salles de réception. L'escalier est relégué sur le côté et cantonné à son rôle de desserte des étages[110]. Même si toutes les maisons ne sont pas marquées par ce retour à l'antique, cette « noble simplicité et calme grandeur » chère à Winckelmann, et si dans la plupart des cas l'escalier reste au cœur de la distribution, son esthétique en est affectée. Le corpus conservé de 94 rampes datées est à l'image de ce qui précède : 54 sont des rampes à arcades et 14 ont comme motif principal des postes, motif néoclassique par excellence.

On continue à publier de nombreux recueils de gravures pendant cette période. Par exemple, l'architecte Jean François de Neufforge consacre en 1763 un volume aux portes en serrurerie, rampes et balcons. De même, le fonds Maciet[111] conserve des œuvres de serrurerie inventées par Jean François Forty : on y voit de spectaculaires rampes dans le goût à la grecque. Enfin deux traités techniques marquent la période vouée à la connaissance encyclopédique : le scientifique Duhamel du Monceau dans son ouvrage *L'Art du serrurier* (1767), présente deux modèles de rampes, l'une dans le « goût gothique », c'est-à-dire ancien avec balustres et panneaux de forme carrée, frises aux motifs très chargés et l'autre, « dans le goût moderne », composée d'un panneau allongé dont les éléments rapportés l'emportent sur la structure en fer qui est quasiment masquée. Parallèlement, l'*Encyclopédie*, dans le volume « serrurerie, ferronnerie », présente une planche entière sur les rampes, dans laquelle ce sont essentiellement les barreaux et les arcades qui sont figurés[112] (1 à 10), les panneaux sont minoritaires. Et la planche XII où l'on voit balcons et impostes se termine par deux rampes : une à arcade simple et l'autre à panneau dissymétrique où on voit l'amorce d'un motif de postes.

L'époque est marquée par un architecte qui affectionne particulièrement les rampes de serrurerie : Ange Jacques Gabriel qui, à la mort de son père Jacques V en 1742, lui a succédé comme Premier architecte du Roi. Comme François Mansart en son temps, Gabriel « veille avec sévérité au soin de l'appareil, à la qualité de la sculpture décorative, des ferronneries et des lambris[113] » ; on a conservé de nombreux projets de rampes dessinés par son agence ou lui-même, comme celle de l'École militaire[114]. On a aussi le projet pour la rampe du Petit Trianon qui fut réalisée par le serrurier Brochois en 1765. Ce dessin comporte différentes variantes autour des arcades haut et bas. Dans les frises haute et basse, les postes rivalisent avec les oves. Ce chef-d'œuvre destiné à madame de Pompadour doit autant au goût antique qu'au classicisme louis-quatorzien[115].

La monumentalité a gagné l'architecture privée et les cages d'escalier, et la rampe lui sert de faire-valoir. Les pilastres, niches, tables sculptées envahissent les murs dans les hôtels de Fleury (1770), Saint-Florentin (1773), du Châtelet (1776)[116], et ces deux derniers hôtels sont ornés d'exceptionnelles rampes à balustres qui sont la parfaite illustration de la double référence de l'époque à l'art antique et à l'art classique. On retrouve ce goût monumental

Rampe néoclassique, 18, rue Saint-Guillaume.

110. *Ibid.*
111. Conservé au musée des Arts décoratifs à Paris.
112. Planche IX.
113. GALLET, Michel, BOTTINEAU, Yves, *op. cit.*, p. 143.
114. Voir p. 176.
115. GALLET, Michel, BOTTINEAU, Yves, *op. cit.*, p. 179.
116. Voir p. 175, 180 et 187.

dans les immeubles alors en train de se développer, comme celui du 12, rue de Tournon où le court vestibule qui précède l'escalier s'ouvre sur le passage cocher par deux solides colonnes d'ordre toscan[117].

Dès lors, on comprend le succès des rampes à arcades (39 datées), et notamment des arcades haut et bas (11 datées), dont la rampe de l'hôtel de Sandreville est le modèle le plus riche[118], mais dont on trouve des équivalents au 60, rue du Faubourg-Poissonnière et 15, rue de Grenelle[119]. Leur succès s'explique également par leur coût moindre[120]. Les frises sont de retour, surtout les frises de postes encadrant les rampes qui se déploient de manière continue vers les étages. Les postes peuvent devenir le motif principal, et se déployer de manière continue comme au Garde-Meuble, ou bien être rythmées par des pilastres comme à l'École militaire[121], ou bien encore inscrites dans des panneaux[122]. Si, à l'instar des périodes antérieures, les variantes sont nombreuses, les grandes tendances sont l'abstraction et la sobriété.

On trouve encore des rampes à panneaux mais ce sont des survivances. Les cinq rampes identiques des immeubles construits par Louis Le Tellier rue Royale[123] sont organisées en panneaux à motif symétrique, elles comportent pourtant un enroulement qui peut être une amorce de poste. Et lorsque le même architecte transforme l'hôtel Amelot de Bisseuil dont il est propriétaire, il construit un escalier néoclassique[124].

Dans cette vague générale, deux escaliers occupent une place particulière, celui du Palais-Royal, œuvre de Contant d'Ivry réalisée en 1768 et dont le motif, la mise en œuvre, la richesse et la profusion font un unicum, et celui de l'intendant du Garde-Meuble, réalisé par Gabriel en 1775, aux panneaux ornés d'un motif de losanges curvilignes emprunté à la marqueterie.

La période néoclassique est donc marquée, dans son ensemble, par une simplification des formes qui se traduit par le grand nombre de rampes à arcades repérées. Une étape ultime est franchie en 1784, date à laquelle deux escaliers à crémaillère, c'est-à-dire sans limon, sont réalisés à l'institution Beaujon. La rampe se limite à de simples barreaux qui pénètrent dans les marches[125]. D'autres exemples suivent en 1792, la maison Varin, rue Vieille-du-Temple[126] et l'hôtel Guilloteau, rue du Parc-Royal[127]. C'est une étape nouvelle qui aboutira aux très nombreux escaliers à col-de-cygne du XIXe siècle.

Les serruriers parisiens ont donc laissé un patrimoine considérable à la fois par son nombre et sa qualité. Mais que d'œuvres ont disparu lors de la transformation et de la modernisation de la ville ! On connaît quelques exemples spectaculaires de réutilisation de rampes d'édifices ou d'escaliers détruits, comme la rampe de la Banque royale[128], rue de Richelieu (1719), sauvée par le philanthrope lord Wallace et habilement employée lors de la construction de son hôtel à Londres. À l'opposé, de nombreux pastiches furent réalisés pour des amateurs : ainsi la rampe de l'hôtel Dodun, copiée en 1892, par l'architecte Samson pour l'hôtel du marquis de Breteuil, avenue Foch. Plus récemment, l'escalier d'un hôtel de Pierre Le Muet, rive gauche, a été doté d'une rampe reprenant le modèle de la Ferme des Postes, rue des Bourdonnais. Aujourd'hui, la menace essentielle pesant sur ces rampes est l'installation d'ascenseurs qui font disparaître le vide central jadis si apprécié pour son volume et le jour s'y diffusant, et dénaturent la rampe qui l'entoure. Mais le souvenir de cette grande époque de la serrurerie perdure sur de nombreuses façades parisiennes : il y a en effet plus de balustres, de postes et de panneaux symétriques sur les façades haussmanniennes qu'il n'y en a jamais eu dans les rampes d'escalier.

Rampe faite récemment dans un hôtel du VIIe arrondissement sur le modèle de la Ferme des Postes, 34, rue des Bourdonnais.

117. Voir inventaire n° 986-987.
118. Voir p. 174.
119. Voir inventaire n° 1122 et 1011.
120. Voir p. 54.
121. Voir p. 183 et 176.
122. Voir inventaire n° 937.
123. Voir inventaire n° 1002-1006.
124. Voir inventaire n° 750.
125. Voir p. 190.
126. Voir inventaire n° 745-746
127. Voir p. 191.
128. Voir p. 122.

LA MAISON MODESTE : LE BALUSTRE DE FER CONTRE LE BALUSTRE DE BOIS ?

Roselyne Bussière

Lors de son apparition, la rampe de fer est un ouvrage de luxe : on en trouve les premiers exemples dans des hôtels ou des constructions royales telles que le Val-de-Grâce[1]. Mais très rapidement le goût pour ces garde-corps très décoratifs gagne les maisons de la riche bourgeoisie, puis les maisons plus ordinaires voire modestes.

Qu'est-ce que la maison modeste ?
Une identification délicate

Ces maisons que Blondel dans son cours d'architecture désigne par le terme de « subalternes » sont les plus nombreuses, celles qui donnent à Paris son image spécifique, pas toujours positive : « La plupart des maisons sont vieilles, comptent cinq à six étages, se composent d'étroites lanières collées les unes avec les autres avec des cheminées d'une hauteur risible. Presque tout est porte ou fenêtre ou boutique… », écrit H. Sander, un visiteur germanique en 1783[2].

Mais comment les identifier parmi les innombrables maisons dont les rampes ont été repérées ? Rien n'est plus fluctuant que le statut d'une construction, comme l'atteste l'histoire de nombreux édifices, tel l'hôtel de Richelieu, place des Vosges[3], construit pour un grand seigneur mais divisé entre 10 locataires en 1789. D'où la difficulté de l'entreprise : il fallait trouver un critère discriminant.

« Il est presque ignoble de ne pas demeurer en porte cochère. »

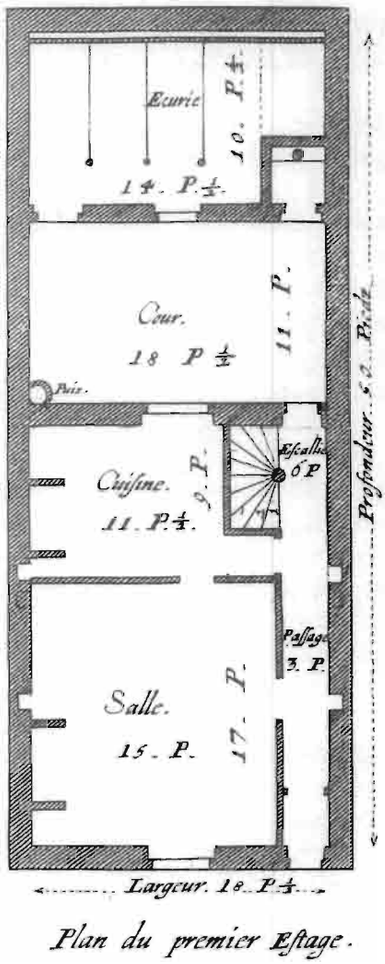
C'est le cheval qui nous l'a fourni. En effet, dans cette société que La Fontaine a caricaturée par sa célèbre formule « Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs. », avoir un équipage est décisif. Charles Sorel n'écrivait-il pas en 1640 : « Lors que l'on parle aujourd'huy de quelqu'un qui fréquente les bonnes compagnies, l'on demande incontinent, a-t-il carrosse ? ; & si l'on respond que ouy, l'on en sait beaucoup plus d'estime[4].» Il nous a donc semblé

1. BABELON, Jean-Pierre, *Demeures parisiennes sous Henri IV et Louis XIII*, Paris, Hazan, 1991, p. 125.
2. CARBONNIER, Youri, *Maisons parisiennes des Lumières*, Paris, P.U.P.S., 2006, p. 28.
3. Voir p. 109.
4. Cité par TURCOT, Laurent, *Le promeneur à Paris au XVIII siècle*, Paris, Le Promeneur, 2007, p. 34.

qu'il était pertinent de jauger la condition des habitants à partir des accès des maisons dont les escaliers avaient été recensés. Les hôtels mis à part, trois catégories ont été établies, les maisons à porte cochère, les maisons à porte bâtarde et les maisons à porte piétonne.

Pour conforter notre méthode, nous avons effectué un repérage théorique à partir de trois sources : le recueil de Le Muet (1623)[5], celui de Briseux (1728)[6] et le corpus des maisons ordinaires rassemblé à partir des rapports des experts-jurés parisiens[7], en quête de maisons sans passage cocher ni écurie. Cela a permis de vérifier que la présence d'un passage cocher était liée à la largeur sur rue de la maison. Quand une maison a en dessous de 18 pieds de large, l'accès se fait exclusivement par un passage d'allée ou directement par la boutique et aucune n'a d'écurie. Les maisons, qui font de 18 à 21 pieds de large, ont encore majoritairement des allées mais les passages cochers avec écuries font leur apparition. Un exemple pose problème : la quatrième place de Le Muet[8], de 18 pieds et demi de largeur, car elle associe écuries et allées. Cela suppose que les chevaux, pour rejoindre leur abri au fond de la cour, passent par une allée large de 3 pieds, ce qui est possible mais pas très confortable et nécessite beaucoup de précautions[9]. L'écurie était sans doute plutôt destinée à un mulet ou un âne. Comme Le Muet le précise, dans le commentaire associé à cette distribution, qu'il est aussi possible de mettre dans le bâtiment en fond de cour une chambre, cela prouve que le modèle était plus théorique que réel. Cette seule exception ne remet donc pas en cause notre théorie selon laquelle les habitants des maisons à allées n'ont pas d'équipage. Un texte de Mercier confirme la relation entre la porte cochère et le statut élevé ou prétendument élevé des habitants : « Il est presque ignoble de ne pas demeurer en porte cochère. Fût-elle bâtarde, elle a un air de décence que n'obtient jamais une allée[10] .» Pour retrouver les escaliers de maisons modestes, il a donc été décidé de recenser toutes les maisons à porte piétonne ou bâtarde.

Au total une centaine de maisons modestes ont été repérées. Elles ont toutes été confrontées au plan Vasserot qui nous a permis d'en éliminer encore quelques-unes, manifestement modifiées. Il est bien évident que cette méthode comporte de nombreuses limites, la principale étant que, en deux ou trois siècles, de considérables modifications ont touché les immeubles parisiens : des passages cochers ont pu être supprimés et des portes piétonnes élargies. Ainsi, au 14, rue Visconti[11], la maison à l'origine comportait un passage d'allée élargi en passage cocher au XVIIIe siècle.



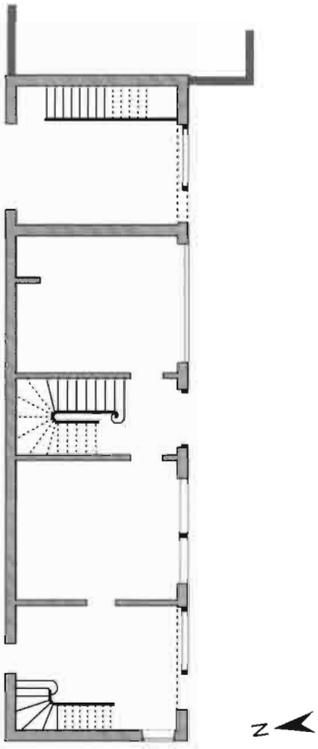
La quatrième distribution chez Le Muet.

Une maison de piétons

Alors que la tendance sur le long terme est à l'élargissement des parcelles, ces maisons à porte piétonne que l'on construit ou que l'on dote d'une rampe en fer forgé sont en quelque sorte une survivance.

5. LE MUET, Pierre, (intr. et notes par Claude Mignot), *Manière de bien bâtir pour toutes sortes de personnes*, réimpression inc. de l'édition de 1663, Aix-en-Provence, 1981.
6. BRISEUX, Charles Étienne, *Architecture moderne ou l'Art de bien bâtir pour toutes sortes de personnes tant pour les maisons des particuliers que pour les palais*. Contenant cinq traités..., Paris, Claude Jombert, 1728, 2 vol.
7. ROLLENHAGEN-TILLY, Linnéa, *Maisons ordinaires à Paris, 1650-1790*, thèse d'histoire de l'art, université de Paris-IV, 2006.
8. LE MUET, Pierre, *op.cit.* p. 17.
9. Merci à monsieur Garrigou Grandchamp, général de division, commandant de l'école d'application de l'armée blindée cavalerie qui nous a fourni cette information.
10. Cité par Youri Carbonnier, *op. cit.*, p. 364.
11. Voir catalogue p. 106.

Escalier, 22, rue de l'Échaudé



1

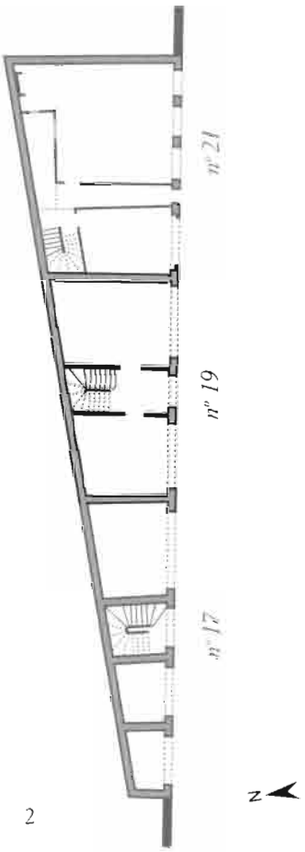
1. Plan du 22, rue de l'Échaudé, d'après Vasserot.
2. Plan du 19, rue du Roule, d'après Vasserot.

La maison du 62, rue Saint-Honoré en est un bel exemple[12]. On reconnaît la forme traditionnelle de la maison décrite par Jean-Pierre Babelon[13] dans le Paris du XVIIe siècle : corps de logis sur rue avec boutique et arrière-boutique[14], allée latérale débouchant sur une petite cour avec puits, au fond de laquelle se trouve un second bâtiment. L'escalier rampe sur rampe est placé entre les deux. La première volée est à balustres de fer, le reste à balustres de bois. On retrouve cette disposition 56, rue Montorgueil[15], ou bien 15, rue de la Ferronnerie[16]. Dans les trois cas cités, les balustres de fer forgé sont du type « balustres droits[17]» comme si ce motif était la version moderne du balustre de bois.

On trouve aussi dans ces maisons modestes à rampes de serrurerie des distributions proches de celles proposées par Briseux, par exemple la sixième, dans laquelle la parcelle est un quadrilatère déformé plus large que long. De chaque côté d'une courte allée centrale qui butte sur l'escalier se distribuent deux boutiques. C'est ce qu'on a 19, rue du Roule[18] avec un escalier rampe sur rampe à balustres pansus.

La maison modeste se développe fréquemment dans des îlots étroits où la place est comptée et empêche toute implantation d'écuries. Une très belle rampe est conservée 22, rue de l'Échaudé dans l'étroit îlot compris entre cette rue et le passage de la Petite-Boucherie[19]. C'est une maison composée de quatre pièces traversantes en rez-de-chaussée, sans doute des boutiques. L'escalier se trouve placé au milieu. De la même façon, l'îlot compris entre la rue des Petits-Champs et la rue de Beaujolais, près du Palais-Royal, comporte plusieurs maisons traversantes sans cour, dont l'une, malgré sa petite taille, a une belle rampe à panneaux[20]. Il est vrai que l'accès se fait par une porte bâtarde, signe d'une maison de plus grande qualité.

Une autre localisation traditionnelle des maisons à porte piétonne est la parcelle d'angle. Comme l'a montré Jean-François Cabestan[21], les « encoignures » comme on disait à l'époque, attirent les convoitises des commerçants car elles permettent d'avoir une vitrine sur deux rues, si les deux sont commerçantes, ou bien de déployer au maximum la boutique sur la rue passante en plaçant l'entrée privée sur la rue secondaire. Un exemple représentatif est constitué par la maison dont l'entrée est 7, rue de la Grande-Truanderie[22] et dont la boutique offre deux vitrines, la principale étant sur la rue Saint-Denis : l'entrée se fait par une porte sur la rue latérale qui donne sur un vestibule précédent un escalier à rampe à arcades. Une autre maison d'angle, dite maison Belon-Vatard par Jean-François Cabestan[23] est une démonstration à elle seule de la volonté de paraître. Peut-être issue de l'unification de deux parcelles étroites, elle comportait une grande boutique en angle et une autre sur chaque rue. Le plus spectaculaire est la présence de deux fausses portes cochères surmontées de mascarons



2

12. Voir inventaire n° 110. État décrit à partir du cadastre par îlots de Vasserot, IIIe arr. ancien, Saint-Eustache, îlot n° 11 F 31/78/11.
13. BABELON, Jean-Pierre, *op. cit.*, p. 112-133.
14. Voire une pièce sans jour entre deux.
15. Voir inventaire n° 226. Vasserot, V^e arr. ancien, Montorgueil, îlot n°s 13 et 14, F 31/82/21.
16. Voir inventaire n° 43. Vasserot, IVe arr. ancien, Marchés, îlot n° 5, F 31/79/11.
17. Voir la typologie p. 202.
18. Voir inventaire n° 101. Vasserot, IVe arr. ancien, Saint-Honoré, îlot n° 8, F 31/79/31.
19. Voir inventaire n° 884. Archives nationales F 31/34, pièce 161.
20. Voir inventaire n° 73. Vasserot, IIe arr. ancien, Palais-Royal, îlots n°s 1 à 3, F 31/75/22.
21. CABESTAN, Jean-François, *La Conquête du plain-pied : l'immeuble à Paris au XVIIIe siècle*, 2004, p. 143.
22. Voir inventaire n° 42.
23. Voir p. 152.

d'Apollon et de Diane dont l'une donne sur l'allée qui conduit à l'escalier. Une très belle rampe en fer forgé à panneaux illustre le désir de paraître de la commanditaire Louise Belon ou Belon veuve Vatard[24].

Enfin, les 67 et 71, rue Sainte-Anne sont représentatifs d'une troisième catégorie d'édifices modestes à rampe de serrurerie. Ce sont deux petites maisons bâties en front de rue et séparées par un passage cocher qui conduit à une belle maison précédée d'une cour[25]. Chacune de ces maisons, construites après 1674, a conservé son escalier dont la rampe présente le même motif de balustres pansus très stylisés surmontés d'un motif en forme de cœur. La maison principale, elle, a un escalier monumental avec niches et balustres au dessin sophistiqué. Dans ce cas précis, l'escalier à balustres de fer pansus des maisons modestes joue le rôle d'escalier secondaire, rempli autrefois par des escaliers à balustres de bois.

Ainsi, la maison modeste, maison à simple allée, perdure tout au long de l'Ancien Régime, probablement parce que, la plupart du temps, elle est construite sur une parcelle étroite héritée des époques antérieures et que « la largeur de la façade est sans doute l'élément le plus fixe du bâti parisien[26] ». Mais si elles sont tournées vers le passé dans leur forme et leur étendue, ces petites maisons n'en sont pas moins touchées par la mode des rampes de serrurerie.

Le reflet de la serrurerie des « personnes de conséquence »

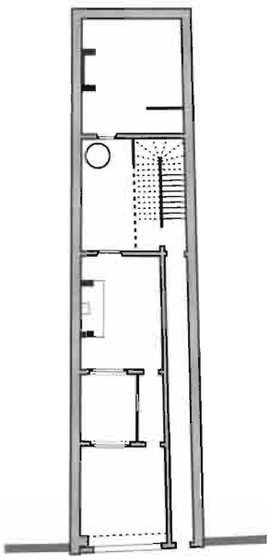
Certes, la maison modeste n'est pas aussi gravement atteinte par la fièvre de bâtir toujours plus luxueusement dont se moque Sauval en ces termes : « Il n'y a pas quinze ans que nous regardions les Hôtels de Soissons, de Lesdiguieres, de Chevreuse, de Guemerré, de Chaulnes, de Sulli, de Liancourt, d'Effiat, d'Aumont, de Saint-Paul, de Jears, le Petit-Luxembourg ; & tout de même les Maisons de Hesselin, de Deshameaux, d'Astry, de Lambert, de Nouveau & autres, comme les derniers efforts du luxe, à peine maintenant ose-t-on les comparer à celle de Fontenai ou d'Aubert, qu'on appelle l'Hôtel Sallé, non plus qu'au logis d'Amelot de Bisseuil, qui étincelle d'or & d'azur de toutes parts…[27]» Toutefois, on y retrouve des échos de la mode qui affecte les escaliers des grandes demeures parisiennes.

Le balustre dans tous ses états

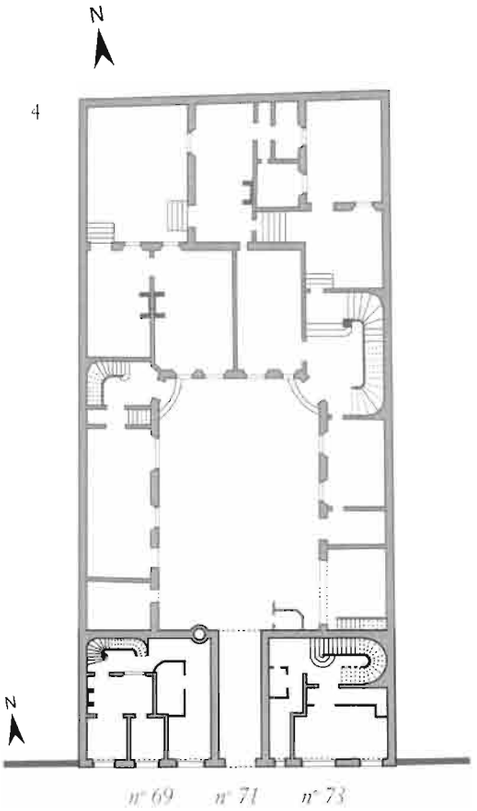
Chacune des typologies de balustre qui ont été relevées dans les maisons à porte cochère voire dans les hôtels, est représentée dans la maison modeste. Mais alors que pour les demeures aristocratiques, le balustre de fer peut être interprété comme une version plus légère, plus élégante du balustre de pierre, ici c'est le bois qui est imité.

Un des exemples les plus convaincants est celui du 7, rue Ferdinand-Duval[28], maison de deux travées à boutique et allée latérale. On ne connaît pas la date de construction du bâtiment ni celle de la mise en place de la rampe de fer qui a remplacé partiellement celle de bois mais une comparaison avec les

3



4



3. Plan du 62, rue Saint Honoré, d'après Vasserot.
4. Plan des 67-69 et 71, rue Sainte-Anne, d'après Vasserot.

24. GALLET, Michel, *Les Architectes parisiens du XVIIIe siècle : dictionnaire biographique et critique*, 1995, p. 469.
25. Voir p. 87.
26. CARBONNIER, Youri, *op. cit.*, p. 171.
27. Cité par BABELON, Jean-Pierre, « La maison du Bourgeois gentilhomme, l'hôtel Salé… », in *Revue de l'Art*, 1985, p. 9.
28. Voir p. 88.

De gauche à droite :
Porte piétonne,
7, rue Ferdinand-Duval.
Balustres de bois et balustres de fer,
7, rue Ferdinand-Duval.

balustres de l'hôtel Nicolaÿ[29] permet de les situer dans le troisième quart du XVII siècle. La richesse du décor des premiers n'a rien à envier à celle des seconds.

La maison dite de « l'Annonciation » en raison de son enseigne sculptée, 89, rue Saint-Martin[30], a elle aussi conservé des balustres détachés au dessin intéressant. On y retrouve la silhouette du balustre de bois, piédouche, panse, chapiteau dessinée par un fer grêle, motif qui peut être rapproché aussi bien de celui de l'hôtel de Coulanges, place des Vosges[31] que de l'hôtel Lefèvre de la Malmaison dans l'île Saint-Louis[32] ou bien de la maison à porte cochère 19, rue du Jour[33]. La grande serrurerie touche donc aussi la maison de commerçant.

On trouve une sorte de gradation dans l'usage du fer en fonction des moyens des commanditaires. Dans la version la plus simple, 40, rue Pastourelle[34], l'escalier rampe sur rampe n'a que deux balustres en fer au premier et au deuxième étage. Le premier concentre à lui seul tout le décor de l'escalier : il s'agit d'un balustre pansu orné de longs enroulements, d'une queue de cochon et d'une fleur de lys unique dans sa forme. On trouve également 51, rue de la Harpe[35] un panneau à balustres très décoratif mais cantonné au départ de l'escalier.

L'étape suivante est illustrée par la maison, 58, rue des Lombards[36], dont l'escalier est rampe sur rampe à balustres carrés en bois. Mais la première volée a une belle rampe à balustres pansus surmontés d'une frise. On retrouve un cas similaire 62, rue Saint-Honoré.

29. Voir p. 72.
30. Voir inventaire n° 686. Vasserot, VIe arr. ancien, Lombards, îlot n° 6, F 31/75/22.
31. Voir inventaire n° 751.
32. Voir inventaire n° 554.
33. Voir p. 79.
34. Voir inventaire n° 623. Vasserot, VIIe arr. ancien, Mont de Piété, îlots n° 6 et 7, F 31/85/20.
35. Voir inventaire n° 789. Vasserot, XIe arr. ancien, Sorbonne, îlot n° 8, F 31/93/45.
36. Voir inventaire n° 057. Vasserot, IVe arr. ancien, Marches, îlot n° 5, F 31/79/06.

Le 14, rue Visconti[37] est le degré ultime de la sophistication de l'escalier d'une maison modeste. En effet, cette maison, qui avait à l'origine une porte piétonne, a conservé sa très belle rampe à balustres à piédouche surmontée d'une frise à postes qui dessert tous les étages. Un autre modèle, particulièrement riche, 17-19, rue de Bièvres était déjà bien connu par l'étude et les relevés réalisés par le Centre de recherche sur les Monuments historiques[38]. Le balustre est enrichi de nombreuses volutes, simples, en forme d'esses ou de cœur et les parties de transition, encore mal maitrisées, sont remplies par des chapelets de cœurs.

Il est difficile pour ces maisons qu'ignorent les chroniqueurs du temps, les Sauval, les Tallemand, les Saint-Simon, de savoir pourquoi et comment se fait le choix du modèle de la rampe. Une chose est certaine, la proximité géographique joue, soit que les maisons aient été construites par le même commanditaire, soit que l'on veuille la même rampe que son voisin. Ainsi, rue du Roule, de chaque côté de la rue, quasiment en vis-à-vis, on a retrouvé cinq rampes dont le modèle est identique. Ce sont des modèles plutôt répandus mais tellement semblables dans le moindre détail qu'on peut se demander si ce n'est pas l'œuvre du même serrurier[39].

Même s'ils sont peu nombreux, les exemples ci-dessus attestent que la maison modeste a connu des rampes de serrurerie de manière précoce. Qu'en est-il lors de l'apogée de cet art décoratif ?

Les panneaux à enroulements

Une quinzaine de maisons modestes sont dotées de panneaux à enroulement. Ici aussi, on trouve des exemples plus ou moins riches : 5, rue des Prouvaires[40] l'escalier est doté d'une solide rampe à panneaux au dessin symétrique plutôt fruste. Au 4, rue Tiquetonne[41] l'escalier rampe sur rampe, qui avait peut-être des balustres de bois à l'origine, a un panneau dans sa première volée puis des arcades dans les étages.

Trois exemples méritent d'être développés car ils ont des rampes dignes de maisons plus cossues. Au 100, rue Montmartre[42], une allée longeant une boutique conduit à l'escalier ouvert sur une courette au fond de laquelle se trouve une pièce à cheminée. Cet escalier est orné d'une rampe avec un très long panneau symétrique à fleuron central dont le dessin fait d'anses de paniers et autres volutes parfois entrecroisées à mi-fer ne déparerait pas un hôtel. Ainsi, l'hôtel Catelan, 18, rue Vivienne[43], construit par Le Muet mais réaménagé au XVIII siècle, a une rampe qui présente de nombreux points communs. La différence, évidemment, tient à la monumentalité de la cage d'escalier.

13, rue des petits-Champs[44], dans un îlot très étroit que nous avons déjà signalé, l'escalier est lui aussi spectaculaire, à tel point qu'il a fait l'objet d'une publication au XIX siècle. Il avait une très belle console à amortissement pyramidal (disparue) et la rampe est constituée de l'alternance de pilastres et de panneaux à palmette centrale dont la composition est proche

37. Voir p. 106.
38. Centre de recherche sur les Monuments historiques, *Rampes d'escaliers en fer forgé*, 1985, n.t. p.57-21 et Vasseron, XIII arr. ancien, Saint-Jacques, îlot n° 24, F 31/96/98. Voir inventaire n° 765.
39. Voir inventaire n° 98, 99, 100, 102, 102.
40. Voir n° 81. Vasseron, III arr. ancien, Saint-Eustache, îlot n° 19, F 31/88/11.
41. Voir inventaire n° 282. Vasseron, V arr. ancien, Montorgueil, îlot n° 8, F 31/82/16.
42. Voir inventaire n° 223. Vasseron, III arr. ancien, Montmartre, îlot n° 3, F 31/18/13.
43. Voir inventaire n° 299.
44. Voir inventaire n° 73.

De haut en bas :
Balustre démonté, 19, rue du Jour
Balustre à fleur de lys,
40, rue Pastourelle.

Balustres du 14, rue Visconti.

Page de droite :
Balustres de l'escalier, 51, rue de la Harpe.

de celle de l'hôtel Dodun[45], par exemple. Il est vrai qu'il s'agit d'une maison à porte bâtarde donc d'un standing plus élevé que les autres maisons du corpus.

Un dernier exemple, tout à fait particulier, est constitué de la « maison d'encoignure » déjà citée, 31, rue de Cléry. Bien qu'elle ait toutes les prétentions d'une maison de personne à équipage, elle n'en est pas moins une maison à porte bâtarde. La rampe est elle aussi composée de panneaux d'une grande richesse et d'une grande originalité[46].

Ainsi, la maison modeste connaît bien les rampes exceptionnelles. Dans des cages plutôt sobres, la rampe concentre tout le décor. Cependant, les modèles de rampe les plus nombreux sont ceux de la serrurerie courante.

La serrurerie courante

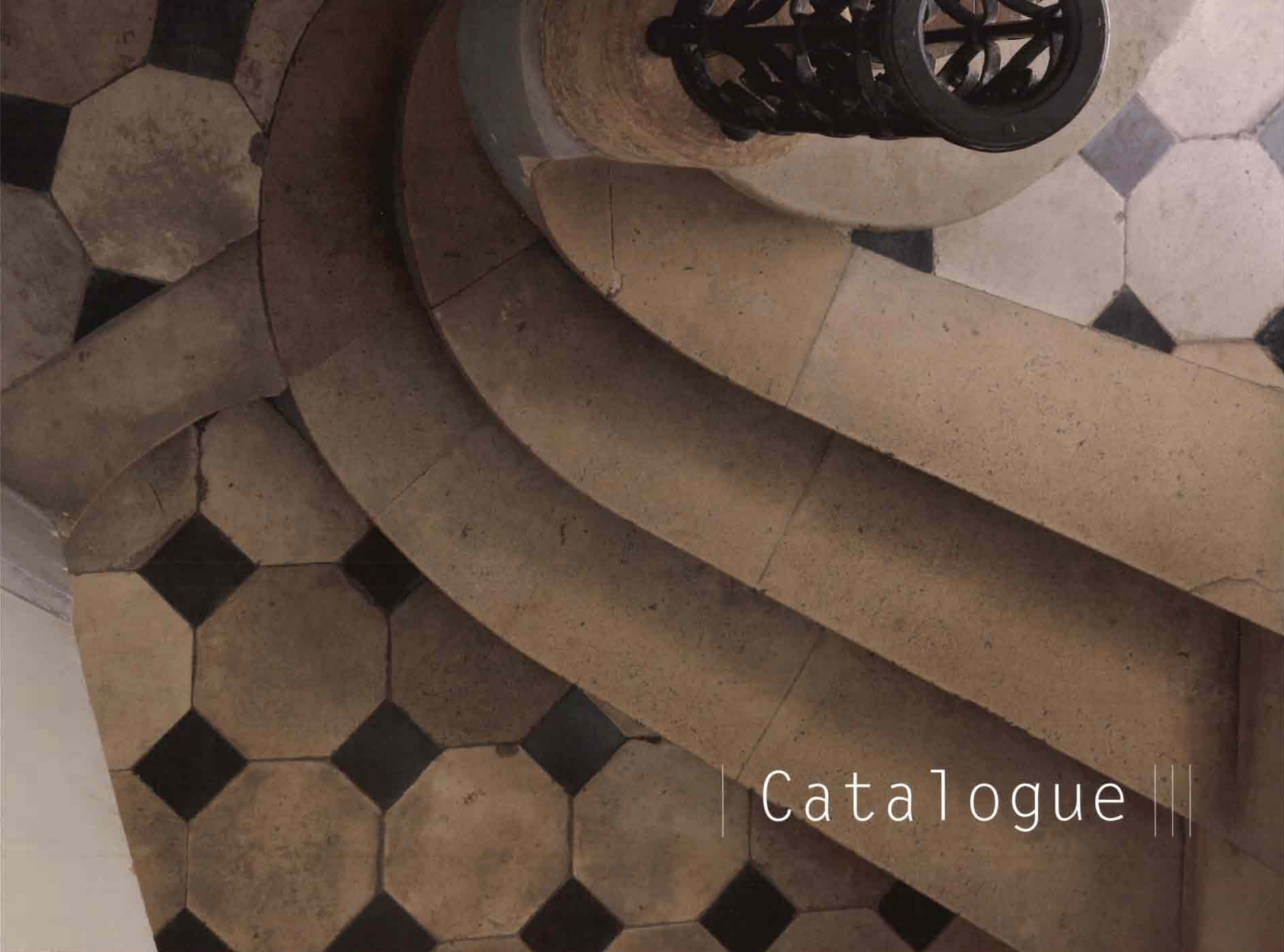
Au XVIIe siècle, on peut considérer que le modèle courant est le balustre que nous avons nommé de type 1, qu'il soit pansu ou droit. Composé de deux fers symétriques et d'un fer central ondulé, ils sont en effet en plus grand nombre[47]. En tout, 12 maisons modestes en sont dotées. Ce modèle est également très fréquemment utilisé dans les maisons à porte cochère[48].

Au XVIIIe siècle, la serrurerie courante comprend les barreaux droits et les arcades comme l'atteste ce texte de 1788 : « Les balustres de bois ne sont plus en usage ; à leur place on met une rampe de fer à barreaux droits ou à arcades ou autrement, selon la conséquence du lieu[49]... » Leur coût est évidemment déterminant dans le choix des modèles : une rampe à arcade coûtait entre 30 et 40 livres la toise, une rampe à barreaux 17 à 22 livres, une rampe ouvragée pouvant atteindre 220 livres la toise[50]. Mais il semble que certains commanditaires n'aient pas pu se résoudre à tant de simplicité : même dans le cas d'escaliers à simples barreaux, un décor rudimentaire est inséré comme des esses au 12, rue Saint-Séverin[51] ou des doubles esses au 33, rue Saint-Antoine[52]. Pour les arcades, on a quelques exemples d'arcades à enroulements, 40, rue de la Verrerie[53] ou 27, rue Saint-Sauveur[54].

Enfin il faut signaler un motif particulier de volutes affrontées qu'on trouve dans l'escalier principal de la maison à porte piétonne du 47, rue de la Harpe[55] mais aussi dans l'escalier secondaire de la maison à porte cochère du 52, rue Saint-André-des-Arts[56].

La mode de la rampe de serrurerie a touché aussi les petites maisons dont certaines essayent de rivaliser avec des demeures plus cossues. Mais la nature de l'étude ne doit pas nous égarer. Pour 100 escaliers à rampes de serrurerie recensés dans les maisons modestes, combien d'escaliers à rampes de bois restent à inventorier ?

45. Voir p. 132.
46. Voir p. 152.
47. Environ 80 ont été repérés en tout sur le corpus de 1 155 rampes de serrurerie.
48. 74 en tout.
49. Cité par CARBONNIER, Youri, *op. cit.*, p. 348.
50. BRULEAUX, Anne-Marie, *op. cit.* p. 186
51. Voir inventaire n° 825. Vasserot, XIe arr. ancien, Sorbonne, îlots n° 1, 2 et 5, F 31/93/41.
52. Voir inventaire n° 661. Vasserot, IXe arr. ancien, Arsenal, îlot n° 4, F 31/89/06.
53. Voir inventaire n° 736. Vasserot, VIIe arr. ancien, Marché-Saint-Jean, îlot n° 8 F 31/85/09.
54. Voir inventaire n° 266. Vasserot, V^e arr. ancien, Montorgueil, îlot n° 12, F 31/82/20.
55. Voir inventaire n° 788. Vasserot, XIe arr. ancien, Sorbonne, îlot n° 8, F 31/93/45.
56. Centre de recherche sur les Monuments historiques, *op. cit.*, 1985, t. II, p.21-27 et inventaire n° 952.



Catalogue

Liste des escaliers du catalogue

Les plans ont été dessinés d'après l'Atlas Vasserot.

Hôtel d'Assy p. 60-61
Hôtel de Vigny p. 62-63
Abbaye royale du Val-de-Grâce p. 64-65
Hôtel de Beauvais – escalier de la chapelle p. 66-67
Hôtel de Bence p. 68-69
Maison à porte cochère – 42, rue de Turenne p. 70
Hôtel de Saint-Mesmes p. 71
Hôtel de Nicolaÿ – p. 72
Maison à porte cochère – 22, rue Dussoubs p. 73
Abbaye royale du Val-de-Grâce – escalier de l'Infirmerie p. 74-75
Maison à porte cochère – 17, rue Guénégaud p. 76
Hôtel de Villemonté p. 77
Maison à porte cochère – 19, rue du Jour p. 78-79
Petit hôtel de Conti – p. 80-81
Hôtel royal des Invalides – p. 82-83
Maison à porte cochère – 13, rue Villedo p. 84-85
Hôtel Laporte de Sérincourt p. 86
Maison à porte cochère – 69, rue Sainte-Anne p. 87
Maison à porte piétonne – 7, rue Ferdinand-Duval, p. 88
Hôtel de Chastillon p. 89
Maison à porte cochère – 56, rue des Tournelles p. 90
Maison à porte cochère – 58, rue des Tournelles p. 91
Maison professe des Jésuites – p. 92-93
Hôtel Donon p. 94-95
Hôtel Titon p. 96-97
Maison à porte cochère – 36, rue Sainte-Croix-de-la Bretonnerie p. 98-99
Noviciat des Dominicains réformés p. 100
Hôtel Le Pelletier de Saint-Fargeau p. 101
Hôtel Charpentier p. 102-103
Maison Binet p. 104-105
Maison à porte piétonne – 14, rue Visconti p. 106
Maison à porte cochère – 16, rue Visconti p. 107
Hôtel de Richelieu p. 108-109
Hôtel d'Alméras p. 110-111
Hôtel de la Ferme générale des Postes p. 112-113
Hôtel de Tallard p. 114-115
Hôtel de Cantobre p. 116-117
Hôtel de Montgelas p. 118
Hôtel de Rohan p. 119
Maison à porte cochère – 27, rue Danielle-Casanova p. 120-121
Banque royale p. 122-123
Hôtel de Ségur p. 124-125
Hôtel de Roquelaure p. 126-127
Hôtel de Charost p. 128-129
Hôtel de Brienne p. 130-131
Hôtel Dodun p. 132
Hôtel Chenizot p. 133
Abbaye Sainte-Geneviève p. 134-135
Hôtel de Bersan p. 136-137
Séminaire des Filles de l'Union chrétienne p. 138-139
Hôtel d'Ecquevilly p. 140-141
Noviciat des Dominicains réformés p. 142-145
Hôtel de Chalais p. 146-147
Hôtel Le Lièvre de La Grange p. 148
Hôtel de Marcilly p. 150-151
Maison Belon-Vatard – 31, rue de Cléry p. 152-153
Hôtel d'Évreux p. 154-157
Hôtel de Maisons p. 158
Collège des Bernardins p. 160
Couvent des Récollets p. 161
Couvent des Bénédictins anglais p. 162-163
Hôtel Dupin p. 164-165
Maison à porte cochère – 14, rue Notre-Dame-des-Victoires p. 166-167
Hôtel de Montescot p. 168-169
Palais-Royal p. 170-173
Hôtel de Sandreville p. 174
Hôtel de Fleury p. 175
École militaire p. 176-179
Hôtel de Saint-Florentin p. 180-181
Hôtel du Garde-Meuble de la Couronne p. 182-185
Hôtel du Châtelet p. 186-187
Maison à porte cochère – 13, rue Hérold p. 188
Maison à porte cochère – 26, rue des Petits-Champs p. 189
Hospice Beaujon p. 190
Hôtel Guilloteau p. 191

Double page précédente :
Vue plongeante sur l'escalier, 36, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie.

Page de droite :
La couleuvre des Colbert, 102, rue du Bac.

Hôtel d'Assy 1642

Architecte
Pierre Le Muet

58, rue des Francs-Bourgeois
IIIe arrondissement

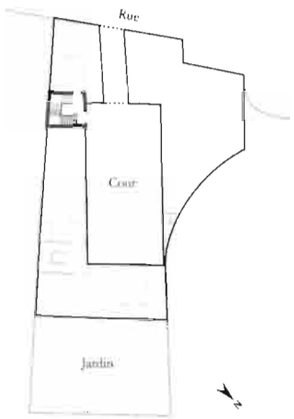
L'hôtel fut bâti en 1642 pour Denis Marin de la Châtaigneraie, riche financier conseiller du Roi, par le maître-maçon Pierre Blanvin sur les dessins de l'architecte Pierre Le Muet. Il fut transformé à plusieurs reprises et, en 1787, il devint la propriété de Jean Claude Geoffroy d'Assy qui lui donna son nom. Les Archives du royaume acquirent l'hôtel en 1845, ce qui entraîna d'importantes modifications.

L'hôtel était initialement composé de deux corps de logis en équerre, la cour s'ouvrant sur la rue par une porte cochère dont on peut encore deviner l'emplacement. Le grand escalier, situé à droite dans cette cour, à la jonction de ces deux corps de bâtiments, n'a pas été affecté par les amplifications successives. La cage, décorée de consoles sculptées, se distingue par la qualité de sa stéréotomie : les volées de marches et le limon de pierre sont soutenus par des demi-voûtes appareillées en berceau. Ce travail caractéristique de Le Muet se retrouve dans plusieurs hôtels parisiens[1].

L'escalier est doté de la plus ancienne rampe de serrurerie parisienne encore conservée à ce jour[2]. Dans un châssis de panneaux verticaux s'inscrivent de larges balustres stylisés sans pied qui se répètent jusqu'au deuxième étage. La panse du balustre est fermée par deux enroulements fixés par un collier d'où jaillissent deux autres enroulements symétriques. L'essentiel des agréments aujourd'hui disparus devaient conférer aux balustres une plus grande richesse décorative. Les modes d'assemblage sont eux aussi caractéristiques des débuts de la grande serrurerie : les différents éléments composant le balustre s'assemblent grâce à un étrier décoré d'un motif de cordon, celui-ci se déforme en s'adaptant au mouvement de la rampe. Des colliers très épais assemblent les éléments entre eux et au châssis.

Le bâtiment appartient actuellement au complexe des Archives nationales.
J.-F. L.-D.

1. Hôtel de Laigue (16, rue Saint-Guillaume) et hôtel Tubeuf (16, rue Vivienne).
2. Du moins dont on connaisse la date. Voir BABELON, Jean-Pierre, 1991, p.124.

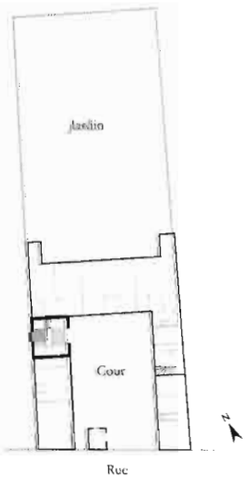


Hôtel de Vigny

Escalier vers 1645

Serrurier
Gilles de l'Espée (attribué à)

10, rue du Parc-Royal
IIIe arrondissement



L'hôtel de Vigny fut bâti entre 1618 et 1620 pour Charles Margonne, conseiller du Roi, commissaire des Guerres et, plus tard, receveur général des Finances. Il fut agrandi et mis au goût du jour en 1642-1645 pour Jacques Bordier, futur intendant des Finances. L'hôtel doit son nom à Marie Hélène Longuet, veuve de Jacques Olivier de Vigny, conseiller du Roi et maître ordinaire en sa chambre des Comptes, qui l'acheta en 1764. Il fut constamment modifié au cours du XIXe siècle et sauvé de la destruction par une campagne d'opinion en 1961. Il abrita de 1975 à 2007 l'Inventaire général des Richesses artistiques de la France.

L'escalier d'honneur, placé dans l'aile ouest, a été reconstruit lors de la première campagne de restructuration de l'hôtel, dans les années 1640, afin de régir la nouvelle distribution des pièces. Un état de compte établi en juin 1648 par la veuve du serrurier Gilles de l'Espée fait mention de travaux réalisés dans les maisons Bordier qui pourraient concerner cet escalier.

Sa forme est celle d'un escalier à jour central, même si celui-ci est étroit et peu développé. La première volée repose sur un mur d'échiffre et sur le berceau de la descente de cave, la seconde sur un berceau rampant et le premier palier sur un demi-berceau. Au-delà, l'escalier et la rampe ont été modifiés à plusieurs reprises.

Même si elle a été en partie restaurée, la rampe conserve sa richesse décorative caractéristique des débuts. Elle est unique à plus d'un titre : sa structure fait alterner panneaux simples et panneaux doubles, les premiers étant destinés à assurer la solidité de l'ensemble grâce à leurs montants verticaux. Le motif est, quant à lui, composé d'une succession de balustres stylisés inspirés des balustres en double poire, en pierre ou en bois, enrichis de volutes supplémentaires. Une frise haute d'esses couchées coiffe chaque panneau. Uniques aussi les trois gaines carrées qui marquent le début ou la fin des volées ainsi que la volute de mi-étage qui contrebute à angle droit la seconde volée. Celle-ci se divise à la base en un double enroulement très élégant.

L'escalier secondaire, dans l'aile est, se compose d'une succession de panneaux étroits avec des balustres stylisés enrichis de volutes et de cœurs. Tous les assemblages, dont certains ont été refaits, sont à colliers. *M. M.*

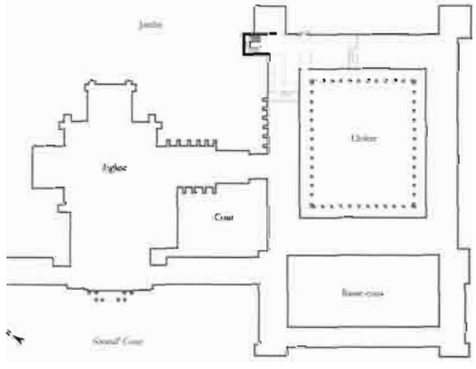
Abbaye royale du Val-de-Grâce

Escalier de la Reine 1655

Architecte
Pierre Le Muet
Serrurier
Étienne Doyart

277, rue Saint-Jacques
Ve arrondissement

L'abbaye royale du Val-de-Grâce fut fondée en 1621 par la reine Anne d'Autriche qui souhaitait abriter une communauté de religieuses bénédictines. En 1644-1645, après la mort du roi Louis XIII, la reine, devenue régente, commença la construction d'une nouvelle église pour rendre gloire à la Vierge de la naissance tant attendue du Dauphin en 1638. Après les troubles de la Fronde, tandis qu'on poursuit la construction de l'église, l'achèvement du monastère est engagé avec l'adjonction de quatre pavillons. Les travaux commencèrent par le pavillon nord-est, qui devait abriter le nouvel appartement de la reine, plus vaste et plus commode. Comprenant des pièces sur deux niveaux, l'appartement était desservi par un escalier à vide central qui subsiste. La première volée de marches repose sur un mur d'échiffre sobrement mouluré. Le premier palier est porté par un demi-berceau et les volées supérieures par des berceaux rampants, dont seuls les arrachements sont en pierre. Les volées droites articulées à angle droit furent garnies d'une rampe de fer forgée par Étienne Doyart en 1655-1656, comme l'indique le marché conservé. La rampe est composée de panneaux verticaux inscrivant un motif de balustre. La panse rectangulaire de celui-ci est doublée d'enroulements divergents rappelant le col et le pied. Une frise continue d'ovales double le sommier, une autre frise, composée d'esses affrontées surmonte la succession des balustres. Le chiffre de la reine était vraisemblablement contenu dans le vide libéré dans la panse du balustre. Des colliers attachent solidement les balustres aux montants et les rouleaux entre eux. Le Val-de-Grâce est actuellement occupé par l'hôpital d'instruction des armées.
J.-F. L.-D.

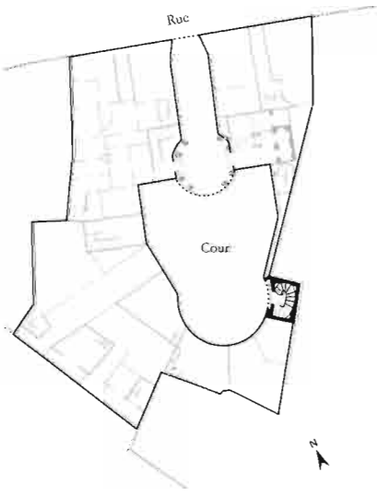


Hôtel de Beauvais

Escalier de la chapelle 1656

Architecte
Antoine Le Pautre

68, rue François-Miron
IVe arrondissement



L'hôtel de Beauvais fut bâti en 1656 sur les plans d'Antoine Le Pautre pour Pierre de Beauvais et son épouse Catherine Bellier, femme de chambre et confidente d'Anne d'Autriche.

L'hôtel est considéré comme un morceau de bravoure de l'architecture de cette époque pour l'ingéniosité de son plan, adapté à un terrain irrégulier. L'escalier d'honneur, tout en pierre, soutenu par des colonnes corinthiennes, dessert le grand corps de logis entre la rue et la cour. Au fond de cette dernière subsiste le petit escalier à rampe de serrurerie de la chapelle privée. La cage, de forme ovale, ornée de hautes niches, est couverte d'une calotte reposant sur une large moulure. L'emmarchement sans limon est d'une grande originalité. Très simple, la rampe de fer est composée de barreaux montants qui enserrent des panneaux ornés d'anses de panier affrontées et adossées, maintenues entre elles par de petits colliers. Sur le palier supérieur, l'appui ponctué de boules ourlées repose sur de gros navets en fer. L'extrémité de la rampe a été restituée lors de la dernière restauration. Cette rampe est encore proche de la serrurerie traditionnelle par l'emploi de rouleaux courts. Avec celui de l'hôtel de Bence, l'escalier de la chapelle de l'hôtel de Beauvais est le seul exemple d'escalier sans limon connu à Paris avant l'apparition des rampes « à l'anglaise » à la fin du XVIIIe siècle.

L'hôtel est actuellement occupé par la Cour administrative d'appel de Paris.

J.-F. L.-D.

Hôtel de Bence 1660

8, rue de Saintonge
IIIe arrondissement

Cette maison à porte cochère a été construite, en 1660, sur un grand terrain par l'entrepreneur Michel Villedo pour Adrien Bence, riche homme d'affaires de l'entourage de Nicolas Fouquet, qui l'occupa jusqu'à sa mort en 1696.

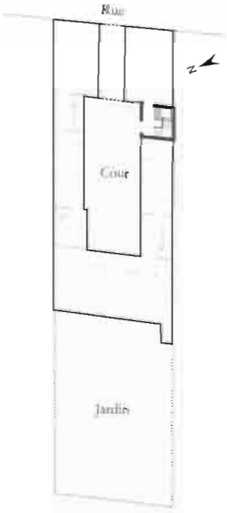
La cour est encadrée de deux ailes en retour, dotée chacune d'un escalier. Au sud se trouve l'escalier le plus ancien, à rampe sur rampe et balustres de bois. Le grand escalier au curieux parti structurel est situé dans l'aile nord. Il se caractérise par l'absence de limon. Les marches et les contremarches forment un profil en crémaillère[1].

La rampe est composée de panneaux carrés ornés de balustres stylisés à quatre enroulements. Un resserrement central reproduit en plus petit les quatre enroulements qui s'affrontent deux à deux. Ce balustre est une forme enrichie d'un modèle répandu.

Les sections de la rampe s'articulent avec des décalages et conservent une structure traditionnelle, celle d'un châssis composé d'une main courante, de barreaux montants et d'un sommier. Le serrurier n'a pas tiré parti de la crémaillère. Sur les modèles d'outre-Manche, qui présentent ce parti structurel, le sommier disparaît et les balustres plus petits sont redressés pour se poser sur chacune des marches.

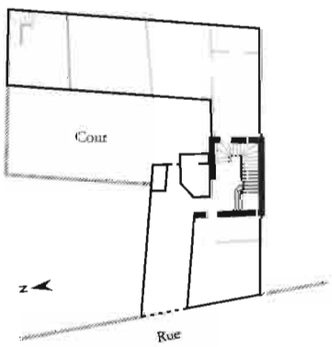
L'escalier de l'hôtel de Bence est une curiosité. *J.-F. L.-D.*

1. Les escaliers de la chapelle de l'hôtel de Beauvais, rue François-Miron et de l'hôtel de Bence sont les seuls exemples d'escalier sans limon connus à Paris avant l'apparition des escaliers « à l'anglaise » à la fin du XVIIIe siècle.



Maison à porte cochère 1658

42, rue de Turenne
IIIe arrondissement



Cette modeste maison à porte cochère fut bâtie en 1658 sur un terrain appartenant à l'entrepreneur Michel Villedo et à ses fils.

L'escalier s'ouvre sur le passage cocher à la jonction de deux bâtiments en équerre. Il est entièrement construit en charpente sur un plan à quatre noyaux.

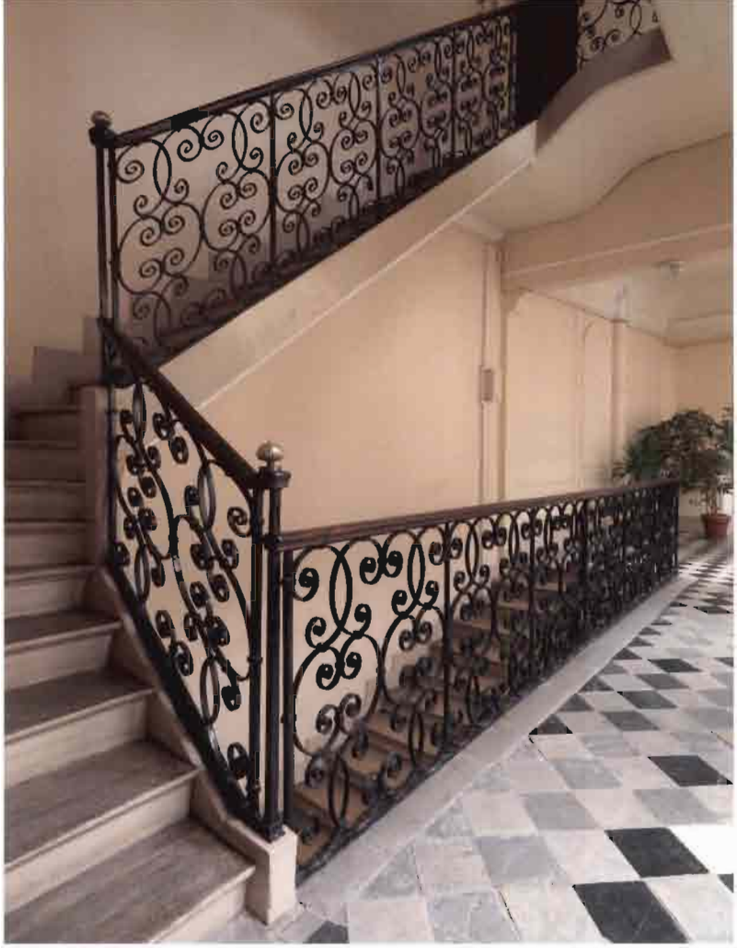
La rampe de la première volée est en serrurerie, le reste est en balustres carrés de chêne, en partie remplacés tardivement par des arcades en fer. Elle est posée sur un mur d'échiffre en pierre décoré d'une table moulurée. Une borne également en pierre soutient une gaine d'amortissement rectangulaire composée de quatre fers montants surmontés de petits vases de fer. La gaine est formée d'un châssis décoré de deux panneaux principaux reprenant en plus petit le motif de la rampe.

Quatre panneaux doublés d'une frise haute et d'une frise basse composent la partie métallique de la rampe. Chacun d'eux s'organise à partir de quatre enroulements principaux réunis par un cadre à épaulement. Au centre, un pistil étampé conduit vers un fleuron. Des volutes secondaires remplissent l'espace. Cette rampe comporte un réseau de fer richement agencé comme une broderie. La structure du châssis, la finesse des fers et des liens sommaires amènent à dater la rampe de l'époque de la construction de la maison en 1658. La cherté d'une rampe de fer au milieu du XVIIe siècle explique que seule la première volée ait profité de cette technique.

Par son modèle, cette rampe est proche de la rampe de l'hôtel de Vigny (vers 1645) mais en plus riche[1]. Une gravure de rampes du serrurier Michel Hasté[2] offre plusieurs variantes de l'œuvre réalisée. *J.-F. L.-D.*

1. Voir p. 62.

2. Michel Hasté est un serrurier mentionné à Marly en 1685 et mort en 1693. La date de publication de ses gravures n'est pas connue.



Hôtel de Saint-Mesmes

Vers 1660

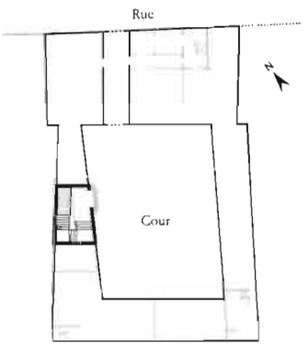
7, rue des Lions-Saint-Paul
IVe arrondissement

Au n° 7 de la rue des Lions-Saint-Paul est située une maison acquise en 1628 par Gaspard Ier Fieubet. Ses héritiers la vendirent en 1683 au président de Saint-Mesmes qui lui laissa son nom.

La maison est constituée d'un corps de logis à porte cochère sur rue et de bâtiments secondaires entourant une grande cour. L'aile gauche abrite le grand escalier dont la cage, au plan trapézoïdal, induit un escalier de plan irrégulier. Ce dernier a plusieurs incidences sur le développement de la rampe : le vide de la première volée est de forme triangulaire, le vide de la seconde, par le rétrécissement progressif des marches, permet de retrouver un vide de forme régulière.

La date exacte de la construction de la maison n'est pas connue. Cependant, le limon, encore proche des modèles de charpenterie à quatre noyaux, présente de forts décrochements aux articulations de la rampe qui amènent à situer sa construction vers 1660.

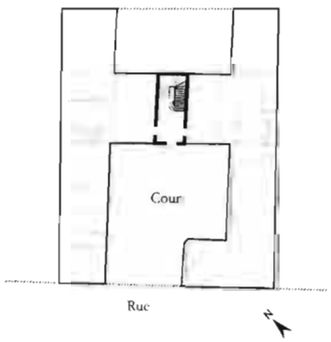
La rampe se compose d'une succession de motifs stylisés inspirés du balustre, se répétant deux par deux dans des panneaux formés par les fers carillon : deux anses de panier affrontées forment la panse alors que le pied et le col sont composés d'anses de panier entrecroisées. La construction du limon n'est pas régulière, provoquant des déformations sur certains balustres, en particulier sur ceux situés aux articulations de la rampe. Les fers sont fins et liés entre eux par de petits colliers repliés sur eux-mêmes. *J.-F. L.-D.*

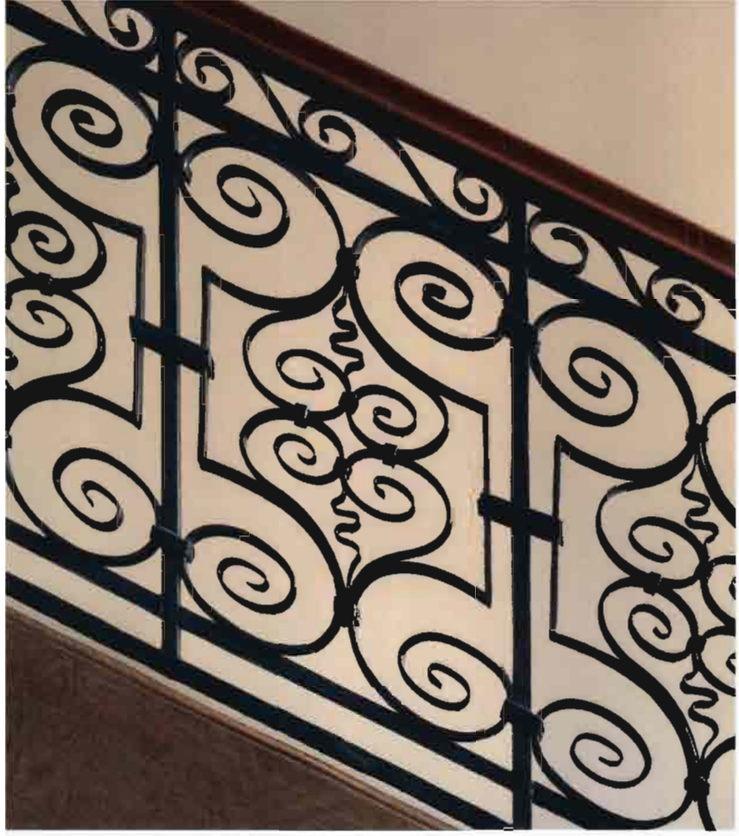


Hôtel de Nicolaÿ

Vers 1660

4, quai des Célestins
IVe arrondissement





On sait peu de choses sur la construction de cette maison connue sous le nom d'hôtel de Nicolaÿ ou de Combourg. Elle entra en 1658 dans la famille de Fieubet, déjà bien implantée dans le quartier[1], par l'acquisition qu'en fit Anne, maître des requêtes, auprès de Henri de Senneterre qui la possédait depuis quatre ans. La maison fut déclarée à la censive du roi en 1668 par Élisabeth Blondeau, séparée de biens d'Anne de Fieubet son époux, et vendue par leur héritier en 1708 à Nicolas Nicolaÿ.

La demeure pourrait donc avoir été construite pour Anne de Fieubet autour de 1660. Elle présente un parti de distribution plutôt archaïque avec un corps simple en profondeur et un escalier placé dans l'axe de l'entrée, coupant la maison en deux. À l'arrière se trouve une cour encadrée de deux courtes ailes, mais il n'est jamais question de jardin.

Le vide central de l'escalier, rectangulaire, est d'un plan très étroit et très long, encore fortement marqué par celui des escaliers à quatre noyaux. La première volée a été refaite et il est probable que la rampe descendait plus bas. Elle est composée de panneaux étroits solidement construits entre deux montants verticaux et deux horizontaux. Les balustres resserrés reprennent la silhouette des balustres carrés, comme ceux de l'escalier de la Reine au Val-de-Grâce[2], et sont enrichis de volutes formant des cœurs affrontés. On peut aussi les rapprocher de ceux de l'hôtel de Bence qui présentent les mêmes caractéristiques où le balustre, toutefois, est construit autour du châssis au lieu d'être dans le panneau[3]. De nombreux détails attestent qu'il s'agit d'une œuvre encore primitive : longueur des enroulements, importance des colliers qui attachent les motifs aux montants, inventivité des panneaux des demi-paliers. En effet, comme le vide central s'élargit au fur et à mesure de la montée, le serrurier a fait preuve d'imagination : pour le premier, il a simplement élargi le balustre et, pour le second, il a ajouté un demi-balustre du plus bel effet. *R. B.*

1. En 1646, Gaspard II, trésorier de l'Épargne, fit construire un hôtel rue des Lions-Saint-Paul et, plus tard, en 1676, l'hôtel de Fieubet, jouxtant l'hôtel Nicolaÿ qui fut acheté par Gaspard III, chancelier de la reine Marie-Thérèse, qui le fit reconstruire par Jules Hardouin-Mansart.

2. Voir p. 65.

3. Voir p. 69.

Maison à porte cochère

Vers 1660

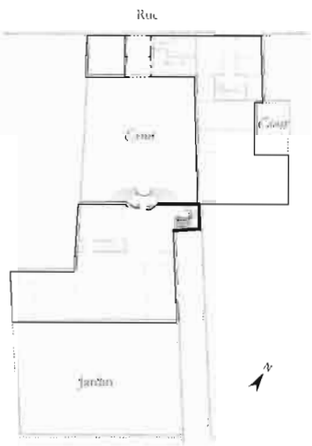
22, rue Dussoubs
IIe arrondissement

En 1657, Louis Lavocat, conseiller du Roi, acheta une grande maison à porte cochère qu'il fit rebâtir.

Dans la cour, un perron donne accès au vestibule central communiquant avec la cage de l'escalier reportée dans l'aile nord. L'escalier prend jour à la fois sur la cour à l'avant et sur un cul-de-sac longeant l'ancien jardin à l'arrière.

La rampe est amortie par une gaine de forme carrée qui en reprend le dessin. Cette dernière est constituée de panneaux ornés de balustres se succédant sur les deux volées qui entourent le large vide central. Les balustres sont composés d'un pied formé de deux volutes convergentes, d'une panse à épaulements agrémentée d'anses de panier accolées et d'un col à deux volutes divergentes. Enrichis d'un pistil de fer étampé, les balustres sont surmontés d'une frise d'anses de panier affrontées. La plupart des fers carillons, qui forment les panneaux, s'interrompent au niveau de cette frise. Le serrurier a su ici alléger la structure et limiter la segmentation de la frise. Le motif de balustre et le système constructif de la rampe sont peu répandus.

Les caractéristiques esthétiques de la rampe, les décalages dans l'articulation de cette dernière et l'élévation de la façade sur cour permettent de confirmer les documents d'archives indiquant la reconstruction après 1657. *J.-F. L.-D.*



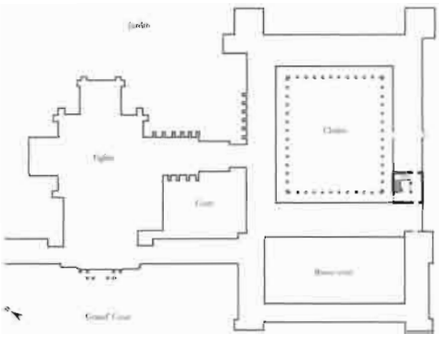
Abbaye royale du Val-de-Grâce

Escalier de l'Infirmerie 1663

277, rue Saint-Jacques
Ve arrondissement

L'escalier de l'Infirmerie se trouve dans l'angle sud-ouest du cloître[1]. Très large, pour permettre la circulation des brancards, il dessert uniquement le premier étage. Les deux premières volées sont soutenues par le mur d'échiffre. Le palier repose sur des voûtes d'arête et des arcs sobrement ornés. La rampe commandée en 1663 est par son modèle et par le format du module de ses panneaux d'un type assez rare. Les fers carillons ont un espacement peu courant et forment des panneaux presque carrés. Le décor est composé d'un médaillon entouré de quatre anses de panier qui se dédoublent vers les écoinçons. Deux pistils étampés pointent vers le haut et vers le bas, deux frises d'anses de panier affrontées doublent la répétition des panneaux. Le large vide au centre du médaillon laisse supposer la perte d'un symbole royal, ce dont témoigne la trace du buchement de la couronne et des armes de France encore visible sur la porte ouvrant sur le cloître. *J.-F. L.-D.*

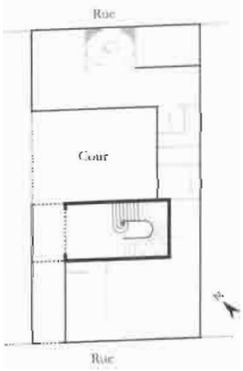
1. Voir p. 65.



Maison à porte cochère

Rampe vers 1665

17, rue Guénégaud
VIe arrondissement



En 1666, la maison fut déclarée en la censive de Saint-Germain-des-Prés par Marie Girard, veuve de Guillaume Menguy, écuyer, sieur des Tertres, conseiller secrétaire du Roi et avocat au conseil de Sa Majesté, qui lui-même avait acheté la parcelle en 1657. La maison à porte cochère élevée de trois étages carrés sur la rue fut donc construite entre ces deux dates. Elle se compose, en outre, d'une aile et d'un bâtiment en fond de cour dont l'escalier est à arcades.

L'escalier principal, à vide central, est placé dans le passage cocher à droite en entrant, et ses fenêtres donnent sur la cour. Le pavement en carreaux de ciment, qui a été mis en place à la fin du XIXe siècle, modifie la perception que l'on peut en avoir, et lui fait perdre sa monumentalité. La rampe est composée de balustres d'une grande beauté graphique et d'un dessin original. En effet, on retrouve la forme générale d'un balustre carré avec chapiteau, col, panse, et piédouche, mais le chapiteau est composé de volutes enroulées vers l'intérieur, ce qui élargit le col et donne une allure trapue à l'ensemble. On connaît un autre exemple très proche de ce type[1]. La panse est enrichie de feuilles d'eau et d'un pistil étampé dont l'extrémité se termine en queue de cochon. À trois reprises un pilastre vient renforcer la structure : il est orné d'un balustre très stylisé avec un piédouche très haut et une panse réduite composée de deux fers entrecroisés. Ces pilastres rappellent les balustres de l'hôtel de Chastillon, place des Vosges[2]. La dernière rangée de balustres, sur le palier du second étage, est une restauration à l'identique. *R. B.*

1. Hôtel Voille, 46, rue du Bac. Voir inventaire n° 1001.
2. Voir p. 89.

Hôtel de Villemonté

Vers 1665

20, rue Geoffroy-l'Asnier
IVe arrondissement

Cette maison à porte cochère, qui doit son nom à François de Villemonté, conseiller du Roi, est caractéristique du milieu du XVIIe siècle. Elle s'ouvre par un long passage cocher conduisant à un corps de logis bâti entre cour et jardin.

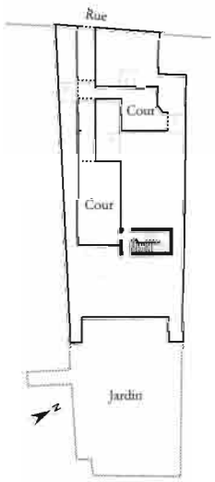
Le grand escalier comporte un vide central allongé et étroit dont la structure en charpente est encore proche de l'escalier à quatre noyaux. La rampe est en serrurerie sur les deux premières volées puis en balustres de bois.

La première volée repose sur un mur d'échiffre en bois mouluré. L'amortissement est un pilastre étroit orné d'anses de panier assemblées par des colliers sur un fer ondulé.

Le dessin exact de la rampe, moins la console, est publié en 1666 dans le recueil de Pierretz le Jeune, architecte et graveur[1]. La rampe composée d'un châssis, aux fers carillons régulièrement espacés, est ornée de balustres à double panse rythmés d'épaulements. Des enroulements divergents, en haut et en bas, se développent à partir de la panse. Le traitement des balustres est légèrement différent selon les étages. Sur la première volée, les enroulements sont plus longs que sur la seconde volée, probablement exécutée par un autre serrurier. Le motif de la rampe est proche de celui de l'hôtel de Pologne, rue de Turenne[2]. Il est disposé de part et d'autre du fer carillon.

Les volées de l'escalier sont droites et s'articulent aux paliers et demi-paliers avec un fort décalage que l'on constate, à plusieurs reprises, jusque dans les années 1660-1670. *J.-F. L.-D.*

1. Voir p. 39.
2. Voir inventaire n° 616.



Maison à porte cochère

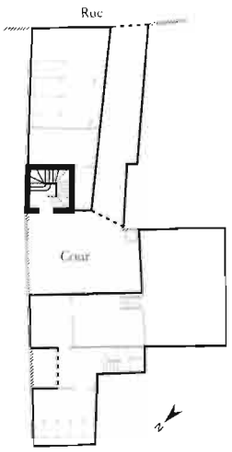
Rampe vers 1665

19, rue du Jour
Ier arrondissement

La maison à porte cochère de la rue du Jour est d'un plan complexe qui reflète la succession de multiples propriétaires. À la fin du XVIe siècle, le bien était entre les mains de la famille Decaen, marchands et bourgeois de Paris. C'était une maison de rapport qui comportait six bâtiments dont une boutique à l'enseigne du cormier. Elle fut vendue à plusieurs reprises pour échoir en 1664 entre les mains de François de Barnouin, premier barbier et valet de chambre du Roi, et à son épouse Anne Garnier qui ne l'habitèrent pas non plus. À partir de 1729, c'est la famille des célèbres graveurs Mariette qui la possèdera.

La maison, très remaniée à de multiples époques, a conservé deux beaux escaliers anciens, l'un à balustres de bois et l'autre à balustres de fer. Ce dernier est un exemple représentatif d'escalier à quatre noyaux dont les balustres, en bois à l'origine, furent remplacés par d'autres en serrurerie. Deux détails attestent cette transformation : on voit encore les chevilles qui fixaient les pièces de bois au limon et la dernière volée a toujours ses balustres carrés en menuiserie. La mode de la ferronnerie a donc touché cette maison, peut-être après 1664, lorsque la propriété appartenait au premier barbier du Roi. Le dessin des balustres de fer est très proche de ceux de l'hôtel de Mortemart[1] construit en 1664-1665, nouvelle preuve que la mode des rampes de fer touchait toutes les catégories de maisons. *R. B.*

1. Voir inventaire n° 1060.



Petit hôtel de Conti

1669

Architecte
Jules Hardouin-Mansart

3, impasse de Conti
VIe arrondissement

En 1668, Henri Duplessis de Guénégaud, qui venait de perdre sa charge de secrétaire de la maison du Roi, décida d'utiliser une parcelle du terrain de son hôtel, bâti par François Mansart sur le quai de Conti, pour la construction d'une demeure plus adaptée à sa nouvelle situation. L'année suivante, il chargea Jules Hardouin-Mansart d'édifier un petit hôtel élevé sur un terrain étroit et allongé entre le grand hôtel de Guénégaud et le collège des Quatre-Nations. Cette situation inhabituelle impliquait un plan dissymétrique en potence avec une aile à droite et un corps de logis étroit au fond mais double en profondeur.

L'escalier, composé d'une volée droite et d'un large palier à ressaut, ne distribue que le grand étage. La cage était dotée, au niveau supérieur, d'un passage bordé par une balustrade de fer et était couronnée par un plafond en calotte. Cette disposition est actuellement masquée par un palier moderne.

Le dessin de la rampe de serrurerie, toujours en place, fut donné par Hardouin-Mansart lui-même comme l'indique le marché : « Sera faict et fourny la ferrure de la rampe du grand escallier tant en bas que à la gallerie au dessus du premier estage de l'escallier de dégage, le tout suivant le desseing qui en sera donné par l'entrepreneur, et un balcon du costé du jardin. »

L'amortissement de la rampe est composé d'une console à épaulement ornée d'un pistil étampé, adossée à un panneau orné d'un balustre. La rampe est constituée d'une succession de panneaux plus larges que d'habitude, au motif d'un balustre particulièrement ample : la base est formée de deux anses de panier rampantes, la panse évidée est doublée d'enroulements affrontés qui s'appuient sur le col largement ouvert. Deux colliers étriers à fine mouluration resserrent le col et le pied. Le motif du balustre est reconnaissable dans le premier panneau, puis il s'enrichit de deux enroulements. Ce modèle de balustre reprenant la forme d'une amphore est connu par quelques autres exemples[1].

L'hôtel constitue aujourd'hui une dépendance de l'hôtel de la Monnaie.
J.-F. L.-D.

1. Voir 69, rue Sainte-Anne p. 87 et 4, rue des Petits-Champs, inventaire n° 238.

Hôtel royal des Invalides

Escalier monumental 1673

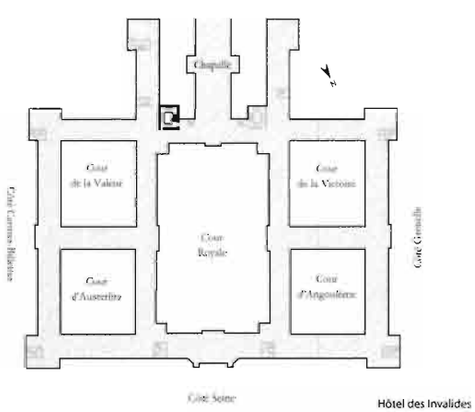
Selon Louis XIV « la plus grande pensée de [s]on règne », l'hôtel royal des Invalides est aussi le chef-d'œuvre de son architecte, Libéral Bruand[1]. C'est un hôpital-hospice destiné à recueillir les soldats ou officiers malades, invalides ou âgés. En octobre 1674, le roi, entouré de Louvois et du gouverneur Le Maçon d'Ormoy, accueille lui-même les premiers pensionnaires, la moitié des bâtiments étant terminée.

Distribués autour de cinq cours, les édifices rassemblent tout ce qui est nécessaire au fonctionnement de cette communauté de 4 000 hommes : hôtel pour le gouverneur et son état-major, logement pour le corps médical, les officiers et les soldats, boulangerie et aile des religieux. Les innombrables escaliers sont adaptés aux fonctions qu'ils remplissent : escaliers de bois à balustres ronds ou carrés pour les logements des soldats et officiers, escaliers à large vide central et rampe de serrurerie pour les officiels et pour les deux escaliers d'honneur. Ces derniers, placés de part et d'autre de la cour d'honneur, sont abrités par des pavillons couverts d'une voûte en arc de cloître et largement éclairés par quatre rangées de fenêtres. Malgré l'ampleur du volume, ils ne desservent qu'un étage avec de larges repos. Les marches étaient peu élevées pour le confort des invalides qui les empruntaient pour rejoindre le réfectoire. Le marché passé en avril 1673 atteste que la rampe fut réalisée par le serrurier Christophe Mangin qui travaillait déjà pour Libéral Bruand. Elle reflète une volonté de sobriété, d'harmonie et, avant tout, d'économie : en effet, elle se compose de panneaux étroits enserrant deux motifs symétriques, une anse de panier d'où sortent deux volutes. Les fers sont attachés entre eux par de simples colliers. Ce dessin, peu difficile à mettre en œuvre, car composé de fers courts au profil répétitif, permettait presque une production de série, nécessaire vues les quantités à fournir, les escaliers des appartements officiels reprenant le même modèle. *R. B.*

1. Sauf l'église, œuvre de Jules Hardouin-Mansart.

Architecte
Libéral Bruand
Serrurier
Christophe Mangin

129, rue de Grenelle
VIIe arrondissement

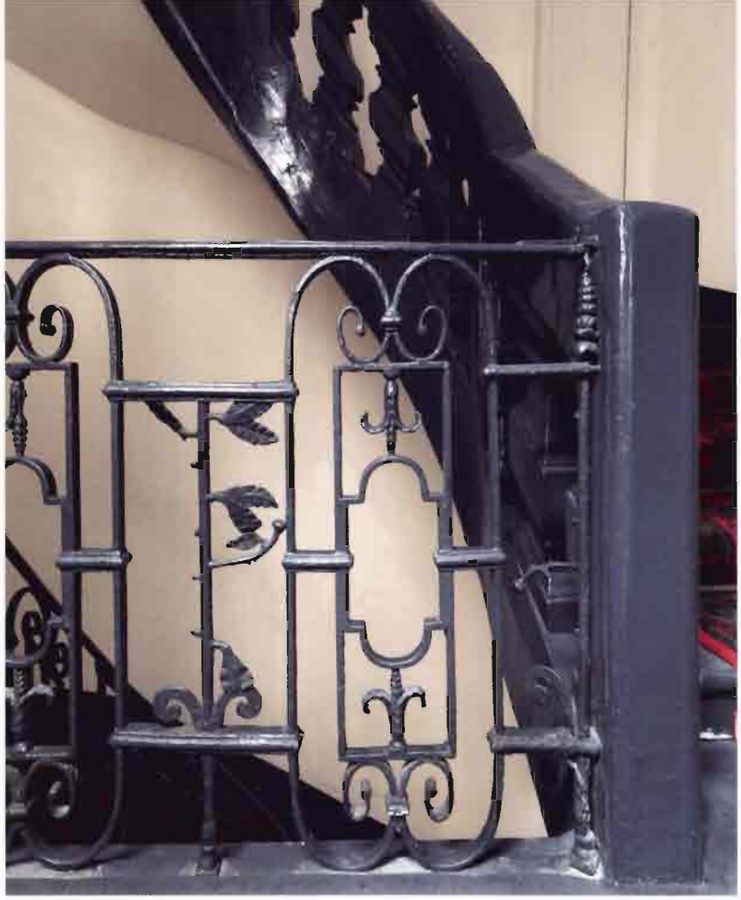


Hôtel des Invalides

Maison à porte cochère

Vers 1670

13, rue Villedo
Ier arrondissement

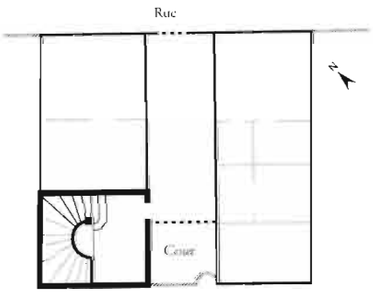


La maison du 13, rue Villedo fut bâtie peu après le lotissement de l'ancienne butte des Moulins aplanie par Michel Villedo et ses associés (1667-1669). Elle est composée d'un corps de logis principal sur la rue et d'une aile en retour sur la cour. L'escalier est ouvert sur le passage cocher. Le bâtiment a été remanié au XVIIIe siècle, ce dont témoigne l'imposant garde-corps en ferronnerie de la façade sur la rue.

Autour d'un vide central de forme peu courante, la rampe suit le tracé courbe des volées de l'escalier pour se redresser horizontalement à la hauteur de chaque palier. Elle est bornée par une gaine formant une cage carrée dont les quatre faces sont ornées à l'identique de deux balustres pansus autour d'un panneau à épaulements. Tous ces éléments de décor sont maintenus par des colliers. La gaine a été enrichie dans les années 1740 d'un vase en bronze doré. Le mode de construction de la rampe est remarquable : les motifs, qui en composent l'ornementation, se succèdent sans châssis, avec seulement quelques renforts de soutien. Le dessin de cette dernière est allégé au profit d'une vision plus décorative affranchie, autant que possible, des contraintes matérielles. Cette modification de la structure a permis la réalisation d'un décor très original : les travées larges de la rampe sont occupées par des motifs inspirés du balustre, composés par deux anses de panier affrontées enserrant un cadre à deux fleurons inscrivant lui-même un second panneau aux petits côtés incurvés. En alternance avec ces sections encore rigides se déploie une branche de laurier au naturel avec ses feuilles, ses fleurs et ses baies. Les lauriers sont taillés en espalier[1]. L'arbre de la Victoire présente ici une forme palissée d'inspiration rustique. Conformément à l'esthétique classique, le décor de la cour et du jardin se prolonge ainsi à l'intérieur de la demeure, dans cet espace intermédiaire spécifique qu'est l'escalier.

Ces parties naturalistes de la rampe montrent aujourd'hui de nombreux manques. La dernière volée est composée d'une rampe de balustres en bois. *D. B.*

1. En 1652, publication de *La Manière de cultiver les arbres fruitiers*. Attribué à Robert Arnauld d'Andilly (1589-1674), l'ouvrage fut réédité en 1671 et en 1684.



Hôtel Laporte de Sérincourt

Vers 1670

34, rue Sainte-Anne
Ier arrondissement

Cette grande maison à porte cochère est composée d'un corps de logis principal et d'une aile en retour sur une cour. Elle fut bâtie sur l'ancienne butte des Moulins, peu de temps après que Michel Villedo et ses fils l'eurent aplanie pour la lotir (1667-1669).

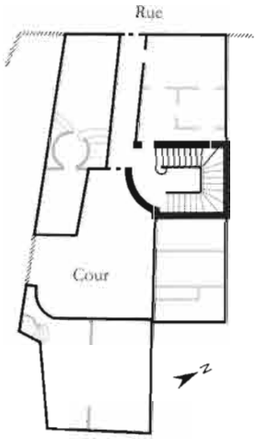
En 1720, la maison fut acquise par la famille Laporte de Sérincourt qui lui laissa son nom.

Largement ouvert sur le passage cocher, le grand escalier est composé d'une longue volée droite qui se poursuit en révolutions successives autour d'un vide central.

La rampe est amortie par une console droite d'où s'échappent pistils et feuillages. Les balustres se succèdent en panneaux réguliers séparés par des fers montants. Le balustre, proche des modèles de pierre, est composé d'un pied formé d'anses de panier liées entre elles par un étrier mouluré. La panse, rehaussée au centre d'un pistil étampé entouré de deux feuilles en fer repoussé, est posée sur une base. Le col est formé de deux anses de panier liées entre elles par un lien étrier traversé par l'extrémité du pistil[1].

Cet escalier et sa rampe sont aujourd'hui altérés par un ascenseur qui occulte le vide central. *J.-F. L.-D.*

1. Une rampe aux balustres d'un modèle très proche subsiste non loin au 4, rue Vide-Gousset.



Maison à porte cochère

Vers 1674

69, rue Sainte-Anne
IIe arrondissement

Cachée de la rue Sainte-Anne par deux petites maisons situées à l'avant de la parcelle, cette grande maison de rapport fut bâtie après 1674 pour le marquis de Louvois, ministre de la Guerre de Louis XIV. Un passage cocher mène à la cour.

La spacieuse cage de l'escalier est située à l'intersection du corps principal et de l'aile nord. La rampe, s'élançant sur trois révolutions semi-ovales, est amortie par un pilastre qui n'est pas d'origine. Les balustres se succèdent en panneaux réguliers formés par des fers montants. Ce motif, reprenant la forme générale d'une amphore, est composé d'un pied et d'un col formés d'anses de panier. La panse est rehaussée au centre d'un pistil étampé entouré de deux feuilles en fer repoussé. Les balustres composant cette rampe reprennent le même principe que ceux de l'hôtel de Conti.

La cage de l'escalier fut décorée au début du XIXe siècle. *J.-F. L.-D.*

Maison à porte piétonne

Troisième quart XVIIe siècle

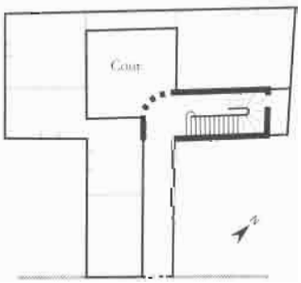
7, rue Ferdinand-Duval
IVe arrondissement

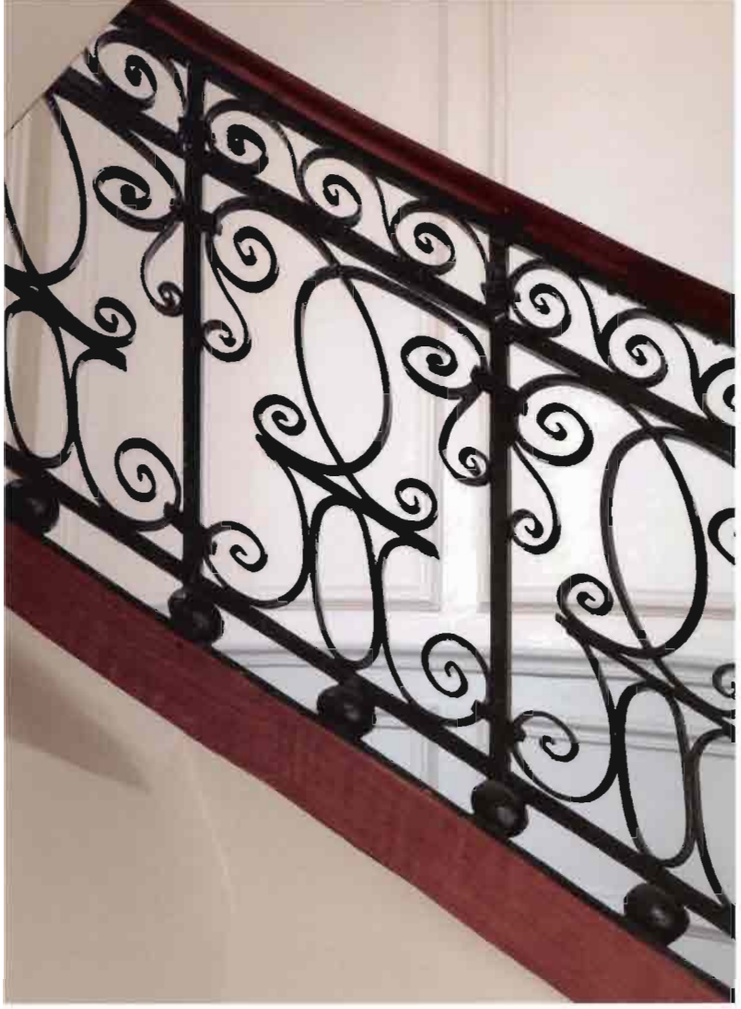
La maison est caractéristique du parcellaire étroit du centre de Paris. Sa façade sur rue ne comporte que deux travées avec une porte piétonne latérale. Un passage d'allée, longeant une boutique qui occupe tout le rez-de-chaussée, mène à la cour sur laquelle s'ouvre un escalier de belle ampleur qui dessert les quatre étages. On ignore tout de sa construction, on sait néanmoins qu'elle appartenait à monsieur Le Bœuf et était louée à un cordonnier du nom de Parsaunier au début du XVIIIe siècle.

Bien qu'il s'agisse d'un escalier à vide central, sa forme, contrainte par l'espace et inscrite dans un rectangle oblong, reste proche de celle d'un escalier rampe sur rampe. Cet archaïsme est corroboré par la présence de balustres en bois au dernier étage et par les chevilles du limon attestant le remplacement des balustres carrés par des balustres en ferronnerie. La transformation a dû intervenir au cours du troisième quart du XVIIe siècle, si l'on en croit le dessin à la fois très simplifié et très ornemental des balustres qui se succèdent dans des panneaux étroits.

C'est un bel exemple de l'une des origines des modèles de serrurerie dans les escaliers : on a ici le balustre carré en bois au dernier étage, source possible d'inspiration pour le serrurier qui a réalisé un balustre en fer à la panse au profil carré inscrit dans des panneaux étroits. Les nombreux agréments qui l'enrichissent, esses à l'enroulement infini, volutes en forme de cœurs et flammes aux ondulations irrégulières, sont caractéristiques de l'époque. Ce motif est proche de celui de l'hôtel de Nicolaÿ, quai des Célestins[1]. *R. B.*

1. Voir p. 22.





Hôtel de Chastillon

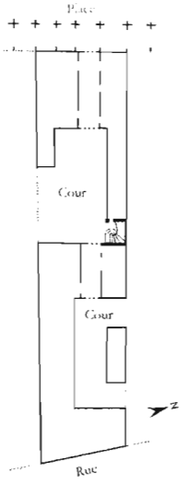
Escalier secondaire

Troisième quart XVIIe siècle

10, place des Vosges
IVe arrondissement

L'hôtel de Chastillon occupe un pavillon complet de la place des Vosges. Il fut bâti en 1606 par le maître-maçon Pierre Pison pour Claude de Chastillon, topographe et ingénieur du Roi. Il fut agrandi et modifié à de multiples reprises, notamment après 1650 pour Charles Amelot, et son épouse, qui occupent l'hôtel à partir de 1653. De cette époque subsisterait l'escalier secondaire à vide central semi-ovale. L'escalier principal se trouvant dans le corps de logis sur rue.

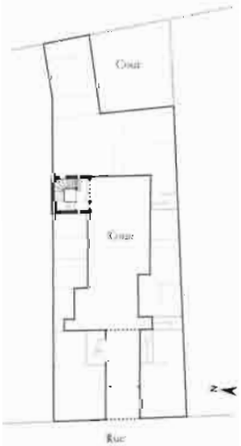
La rampe est composée de balustres compartimentés par des fers carillons. Le piédouche est formé de deux volutes affrontées autour d'un ovale aplati, tandis que la panse, petite de proportion, est symbolisée par deux volutes qui se croisent à mi-fer en deux endroits. Les navets qui détachent la rampe du limon et la frise de postes au-dessus des panneaux sont autant d'éléments remarquables. On ne les retrouve pas au-delà du premier étage où le motif central se simplifie lui aussi. La rampe est composée de balustres d'une extrême stylisation qui n'ont pas d'équivalent. *J.-F. L.-D.*



Maison à porte cochère

Troisième quart XVIIe siècle

56, rue des Tournelles
IIIe arrondissement



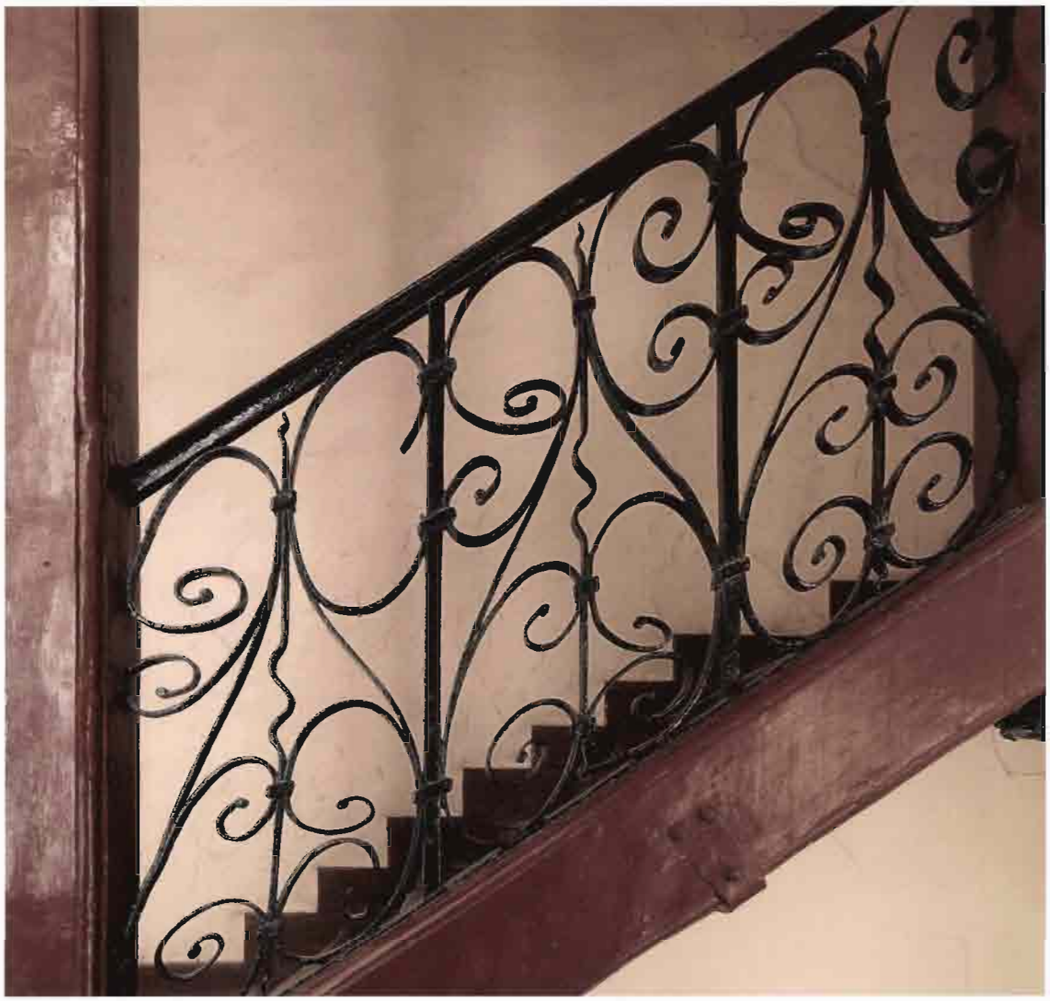
Comme les autres édifices de ce côté de la rue des Tournelles, la maison est en contrebas du boulevard qui a remplacé l'enceinte de Charles V. Elle est attachée au nom prestigieux des Gabriel car, en 1684, Anne Fontaine, épouse de l'architecte Jacques III Gabriel, en hérite de sa mère, Madeleine Noblet, veuve Fontaine[1]. En 1686, l'architecte prolonge la parcelle jusqu'au boulevard pour y établir un jardin, comme le fera un peu plus tard Jules Hardouin-Mansart au 28 de la même rue. Mais à la différence de ce dernier qui y réside, Gabriel loue la maison.

La maison comporte un bâtiment sur rue de cinq travées et de trois étages plus combles, qui a son propre escalier, puis une cour avec des constructions de chaque côté. Un second logis, au fond de la cour, est traversé par un passage conduisant au jardin où un escalier droit permet de monter sur le boulevard. L'escalier qui dessert ce logis est largement ouvert sur la cour, à gauche de laquelle il est placé. Le départ du mur d'échiffre est marqué, fait inhabituel, par un socle sur lequel repose une console double au dessin simple mais dont la gémellité fait toute l'originalité[2]. Le vide central dessine un ovale très aplati. La rampe de serrurerie est composée de panneaux étroits dans lesquels des balustres droits sont solidement attachés par des colliers. Leur panse est ornée de fleurs de lys stylisées. La manière dont est réalisé ce motif est une illustration de l'inventivité du serrurier qui réussit à évoquer la fleur héraldique avec des moyens très simples : les feuilles recourbées sont en tôle tandis la feuille érigée est un fer dédoublé terminé par une flamme. *R. B.*

1. La famille Noblet est elle-même fortement liée au milieu de la construction parisienne ; Michel Noblet (le beau-père et collaborateur de Libéral Bruand) est l'époux de Catherine Villedo, la sœur de Michel Villedo.
2. Autre exemple de console double à l'hôtel de Vigny, p. 62.

Maison à porte cochère

Troisième quart XVIIe siècle

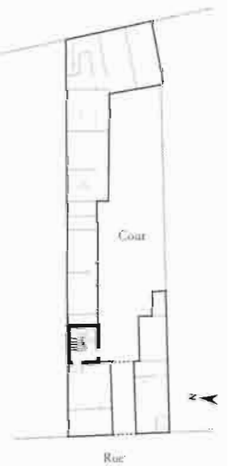


Les Gabriel, Jacques III et son épouse Anne Fontaine, ont aussi possédé cette maison à porte cochère par le biais du même héritage Fontaine en 1684. En 1713, ils la léguèrent à leur fils Jean Baptiste Gabriel qui y résidait.

Cette maison de trois étages carrés pour le corps de logis sur rue s'inscrit dans une parcelle longue et étroite qui allait jusqu'à l'enceinte de Charles V. L'escalier est placé dans l'aile gauche en retour à l'arrière du logis sur rue. Sa morphologie est caractéristique des petites maisons de ville : il est rampe sur rampe avec des poteaux interrompus. Il est probable qu'à l'origine il avait des balustres en bois et que la ferronnerie est une modification postérieure. En effet, quelques traces de chevilles peuvent être décelées sous l'épaisse couche de peinture. Ces balustres de bois ont été remplacés par une rampe d'appui en fer en respectant une hiérarchie : balustres pansus pour les deux premiers étages, arcades pour le troisième et barreaux carrés pour l'étage de comble. Le vase de départ est en bronze. Le motif du balustre pansu est un des plus couramment utilisés : sur le fer principal sont greffés par embrèvement deux enroulements qui dessinent des anses de paniers[1]. *R. B.*

1. Typologie : balustre pansu type 2b voir page 203.

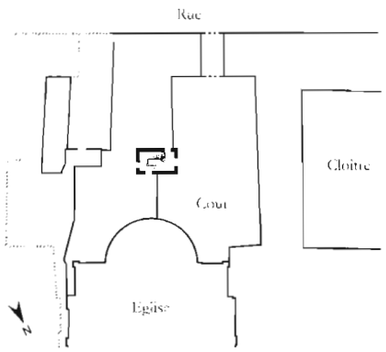
58, rue des Tournelles
IIIe arrondissement



Maison professe des Jésuites

Escalier de la Congrégation, troisième quart XVIIe siècle

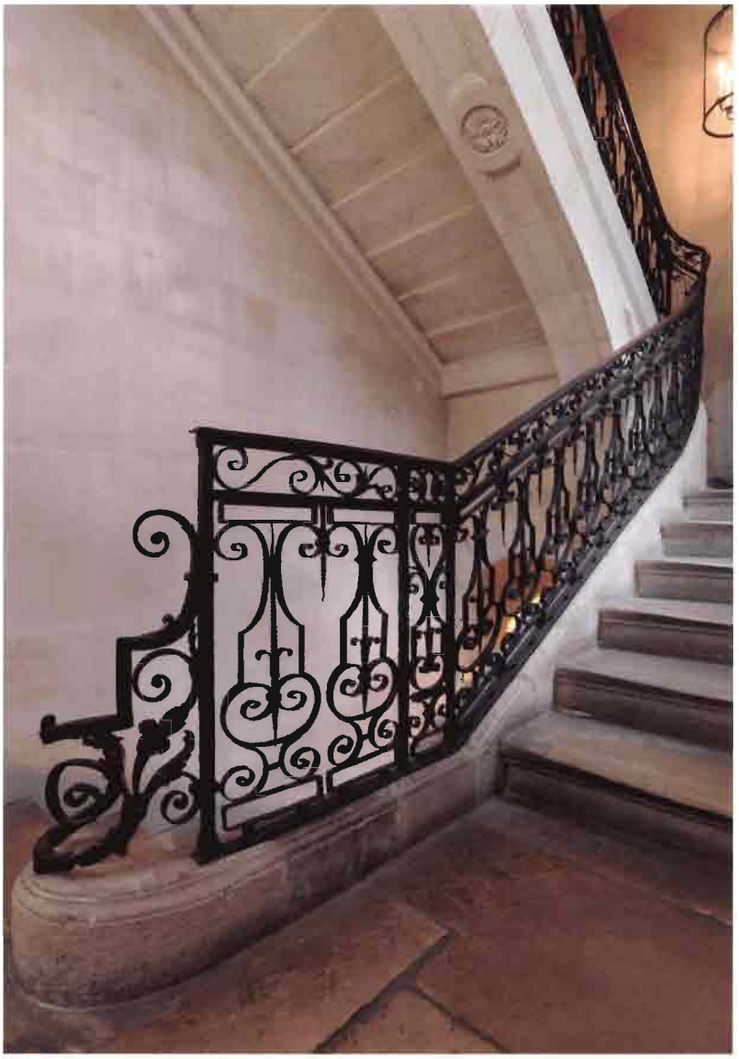
14, rue Charlemagne
IVe arrondissement



Le lycée Charlemagne est l'ancienne maison professe des Jésuites fondée en 1580. Sous Louis XIII et Louis XIV, dont les confesseurs sont choisis dans cet ordre, la faveur des Jésuites est à son apogée, et ils purent réaliser deux importantes campagnes de travaux. En 1640-1642 fut construit, dans la « cour pour les étrangers » au chevet de l'église, un bâtiment comportant une sacristie au rez-de-chaussée et un étage destiné à abriter la Congrégation des nobles, « assemblée de gens de bien vouée à Marie », qui y avaient une chapelle. Ce bâtiment subit des modifications à partir de 1679 et devint l'aile du père Lachaise, le confesseur de Louis XIV. Par la suite encore, la grande cour fut remaniée et l'aile nord reconstruite. C'est elle qui abrite l'escalier d'honneur, dont le plafond est orné de fresques de Gherardini, mais dont la rampe n'est formée que de sobres arcades. L'ancienne maison des Jésuites fut affectée en 1795 à l'une des trois écoles centrales. Ensuite, en 1804, elle devint le lycée Charlemagne.

Le bâtiment de la Congrégation, placé dans l'aile droite de la cour d'entrée aménagée à partir de 1640-1642, est desservi par un bel escalier construit autour d'un vide central rectangulaire dont on ignore la date précise de réalisation. Il dessert le deuxième et dernier étage où se trouvait la chapelle, fameuse pour son décor réalisé en 1647, toutefois, la rampe paraît plutôt dater du troisième quart du XVIIe siècle. La première volée repose sur un mur d'échiffre en pierre puis le limon et les marches sont en bois. Sous une frise ornée d'anses de panier et de fleurons, la rampe est composée de balustres détachés, c'est-à-dire sans montants verticaux, exacte réplique en fer des balustres de pierre ou de bois. On y retrouve tous les éléments constitutifs de ces derniers : piédouche, panse, col et chapiteau dans les proportions classiques telles que les rapporte d'Aviler[1]. Le piédouche et le chapiteau ont chacun une hauteur d'environ un cinquième du total. Le reste est à nouveau divisé entre la panse (deux cinquièmes) et le col (trois cinquièmes). C'est un des rares exemples où le balustre en fer forgé se rapproche aussi nettement de son modèle originel[2]. La panse et le col sont ornés des traditionnels fleurons avec pistil en graine. *R. B.*

1. D'Aviler, dictionnaire... p. 23.
2. À l'hôtel de Mortemart, daté de 1664-1665 les quatre subdivisions sont là mais pas les proportions. Voir inventaire n° 1060.



Hôtel Donon

Troisième quart du XVIIe siècle

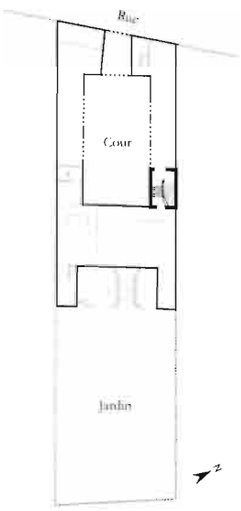
8, rue Elzévir
IIIe arrondissement

Médéric de Donon, surintendant des bâtiments du Roi, fit bâtir vers 1575 un hôtel entre cour et jardin, qui fut réaménagé à plusieurs reprises. L'escalier est situé en partie dans un pavillon sur la cour et déborde dans le corps de logis. L'espace étant restreint, l'escalier s'étire sur un plan très étroit. L'escalier possède une architecture de pierre, composée de voûtes en berceau moulurées qui supportent paliers et limons. La cage est couverte par un plafond en calotte.

D'une grande qualité d'exécution, la rampe de fer est décorée d'une enfilade de balustres sans compartiment, d'un dessin proche du modèle de pierre. Le piédouche composé de deux enroulements repose sur une plinthe détachée du sommier par deux petits navets aplatis. La panse à épaulements est ornée d'un long pistil en fer étampé répondant à un autre qui s'intercale entre les balustres. Enfin, le col est composé de deux volutes largement ouvertes.

La rampe est ponctuée de pilastres au milieu des volées et contre l'amortissement. Ces derniers reprennent le motif de balustre de la rampe mais en plus riche et avec quelques variantes. Une frise de volutes, feuillages et pistils, placée sous la main courante, double les balustres. L'exécution des éléments la composant est particulièrement soignée. Au palais abbatial de Saint-Germain-des-Prés subsiste une portion de rampe au dessin ayant de nombreuses similitudes. La rampe est amortie par une console s'enroulant sur elle-même : elle constitue le plus ancien exemple connu de ce modèle qui sera très répandu au XVIIIe siècle. Un motif de fleur et de feuilles d'acanthe d'où s'échappent des enroulements vient remplir la console rythmée par un épaulement.

Le bâtiment est actuellement occupé par le musée Cognacq-Jay. *J.-F. L.-D.*



Hôtel Titon

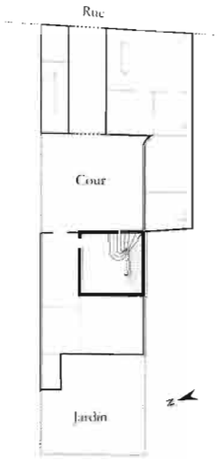
Vers 1680

57, rue du Temple
IVe arrondissement

Cette maison fut construite pour Maximilien Titon, fondateur d'un célèbre magasin d'armes à l'Arsenal puis à la Bastille. La date exacte de la construction n'est pas connue, mais elle était bâtie lorsque Titon la donna, en 1681, à son fils Maximilien II, procureur du Roi et de la Ville. Un corps de logis bâti sur la rue s'ouvre sur la cour par une porte cochère. Au fond subsiste le grand corps de logis double doté d'un jardin aujourd'hui recouvert d'un atelier. On accède au vestibule par une porte placée au centre. Le sol est encore dallé de pierre blonde et le plafond décoré de sa corniche. L'escalier, à gauche, repose sur le mur d'échiffre puis sur une voûte de stéréotomie.

La rampe, s'élançant sur trois étages, est amortie par une gaine de forme carrée. Les volées se succèdent avec une parfaite maîtrise des articulations et sont ponctuées de petites pommes de fer. Le châssis de la rampe est composé de fers carillons régulièrement espacés. Les panneaux ainsi formés sont ornés de balustres composés d'une plinthe, d'un piédouche, d'une panse composée de deux anses de panier doublées d'un épaulement. Les anses de panier inversées, formant le col, sont reliées entre elles par un petit lien mouluré. Sur chaque palier, la succession des balustres est rythmée par un pilastre inscrit dans un panneau plus étroit. Ornés de motifs inspirés du balustre, dont le dessin est à chaque fois différent, les pilastres viennent ponctuer le développement de la rampe. Enfin, la rampe est doublée d'une frise de volutes.

Cette rampe de balustres est d'un motif peu courant. *J.-F. L.-D.*



Maison à porte cochère

Escalier vers 1682

36, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie
IVe arrondissement

Cette maison à porte cochère consiste en deux corps de bâtiments reliés par une aile contenant la cage de l'escalier qui les dessert.

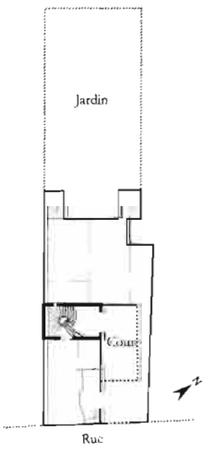
Propriété de la famille Le Faure, la maison fut vendue en 1657 à François de Turménie, notaire au Châtelet, puis acquise en 1682 par Claude Johin, bourgeois de Paris. C'est de cette époque que date la construction de la cage de l'escalier.

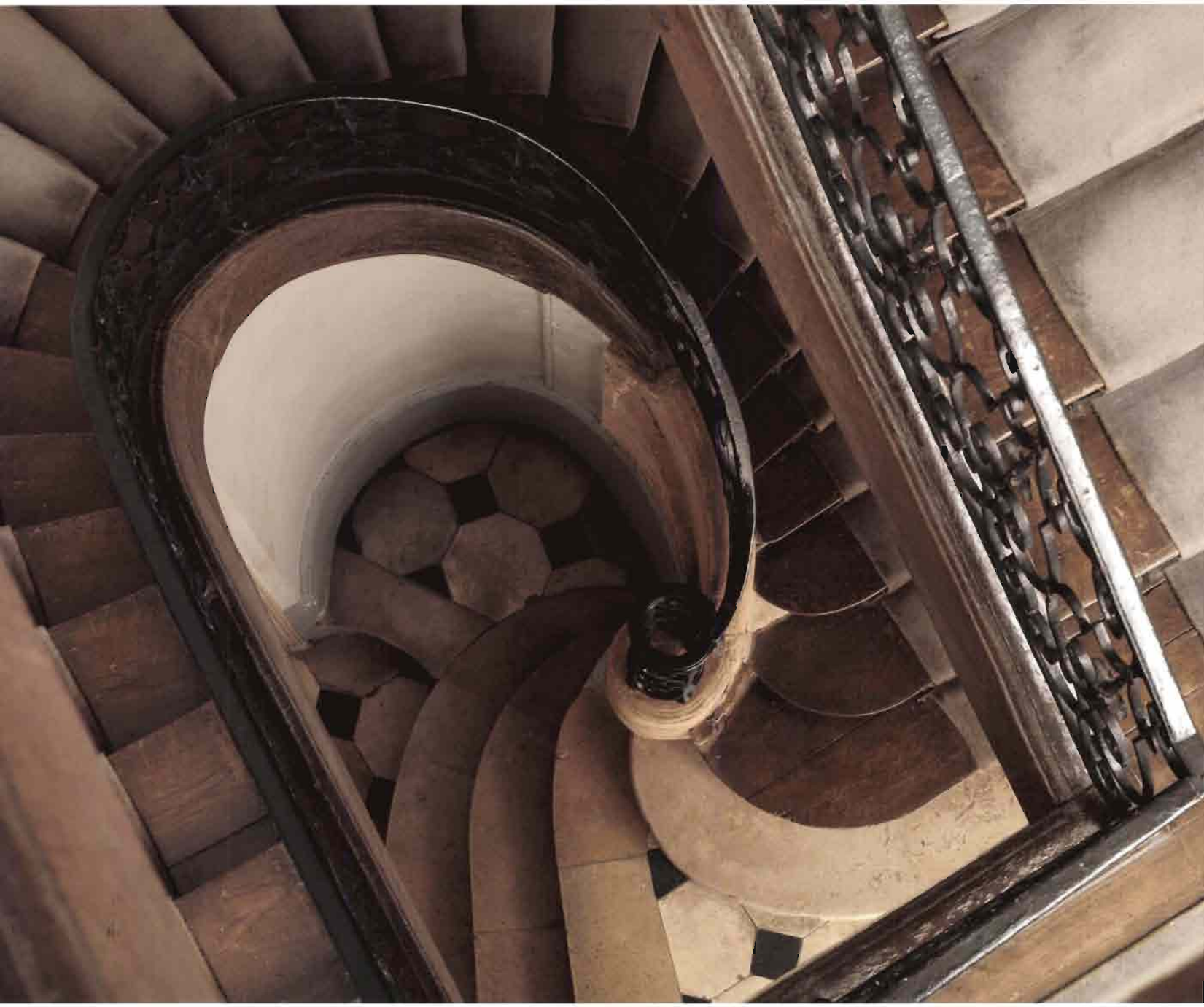
La rampe de balustres s'élance sur trois étages, ensuite, un autre escalier, à balustres de bois, mène aux combles.

L'amortissement est composé d'une gaine circulaire bâtie de quatre fers carillons posés sur des navets et reliés entre eux par des esses. À partir de la gaine, la rampe se déploie par de longues volées courbes parfaitement articulées aux paliers droits. Les balustres se succèdent liés les uns aux autres sans aucun compartiment. Un fer carillon vient renforcer le châssis aux articulations du palier. Afin de ne pas tronquer la perspective et permettre la contemplation des balustres de toutes parts, la rampe est reliée au limon par de gros navets qui la surélèvent. Le motif répété est composé d'un pied et d'un col formés d'anses de panier et d'une panse à épaulements, rehaussée au centre d'un pistil étampé entouré de deux feuilles en repoussé.

Cette œuvre est à rapprocher de la rampe de la maison du marchand de fer Charles Presty autrefois située, au 32, rue Saint-Merri, un peu plus à l'ouest[1] (voir ci-dessous). Les balustres en tous points semblables sont d'un modèle peu répandu. En 1964, la maison et la rampe de serrurerie furent restaurées sous la direction de l'architecte Albert Laprade. *J.-F. L.-D.*

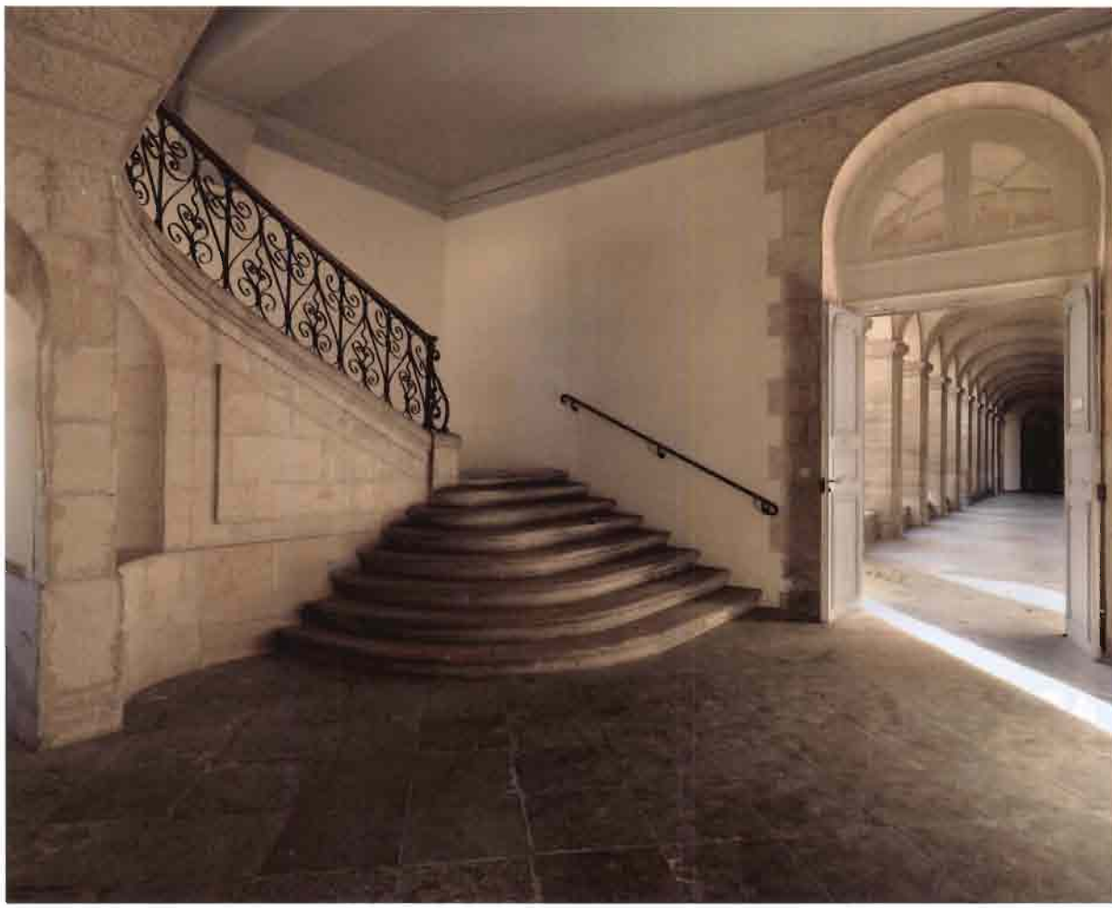
1. Voir inventaire n° 713.





Noviciat des Dominicains réformés

Escalier vers 1682



Le noviciat général des Dominicains réformés de France fut fondé en 1632. Un grand terrain fut acquis au faubourg Saint-Germain pour leur installation, une église vouée à Saint-Thomas et des bâtiments conventuels furent bâtis. À partir de 1682, l'architecte Pierre Bullet fut chargé de la reconstruction de l'église et des bâtiments qui subsistent toujours, augmentés au XVIIIe siècle.

Au nord-ouest du cloître s'ouvre le large escalier bâti par Bullet qui permettait la communication avec l'église et les étages destinés aux cellules. La première volée de la rampe repose sur un mur d'échiffre en pierre. La rampe de serrurerie est ornée de balustres stylisés dépourvus de pied. Une large panse est décorée de volutes en forme de cœur et d'un pistil ondulé, le col resserré se développe en une double volute affrontée. Chaque balustre est lié par des cordons aux fers montants. Ce balustre pansu est connu par un autre exemple situé 6, rue Aubriot[1].

Cet escalier sera doublé de l'autre côté du cloître par un autre escalier bâti entre 1735 et 1740 par l'architecte Denis Jossenay[2].

Au XIXe siècle, les bâtiments conventuels furent occupés par le musée d'Artillerie jusqu'au transfert des collections à l'hôtel des Invalides.

Le bâtiment est actuellement occupé par le Contrôle général des armées.

J.-F. L.-D.

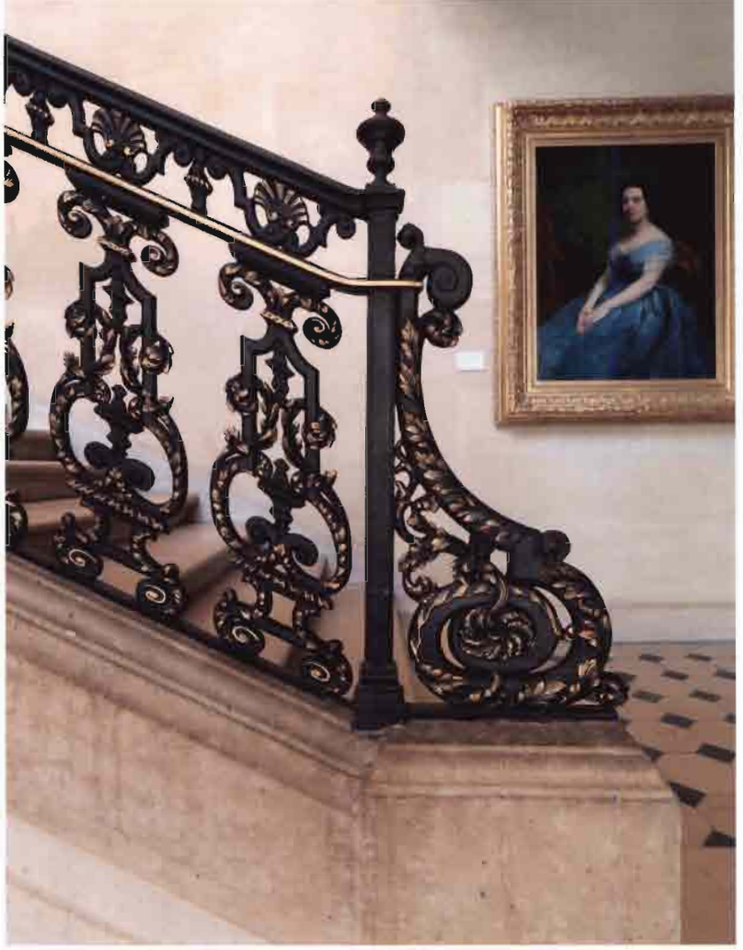
1. C'est un modèle qui appartient à la variante 2 des balustres pansus. Voir typologie p. 203 et inventaire n° 546.
2. Voir p. 142.

Architecte
Pierre Bullet

1, place Saint-Thomas-d'Aquin
VIIe arrondissement

Hôtel Le Pelletier de Saint-Fargeau

1687



Cet hôtel entre cour et jardin fut bâti par Pierre Bullet en 1687 pour Michel Le Pelletier de Souzy, intendant des Finances et directeur général des Fortifications.

Du décor intérieur d'origine seul subsiste le grand escalier garni de sa rampe en fonte de fer.

Longtemps considérée comme datant du XIXe siècle, cette rampe fut identifiée comme contemporaine de la construction de l'hôtel par Hubert Beylier et Daniel Bontemps : elle est la seule connue à Paris employant la fonte de fer. Cette technique de la fonte de fer est traditionnellement attachée au XIXe siècle qui a vu son développement et son perfectionnement. Elle était toutefois connue depuis longtemps malgré quelques aléas techniques et fut théorisée par le scientifique René Antoine de Réaumur en 1722. La rampe de l'hôtel Le Pelletier de Saint-Fargeau est un véritable « incunable » de la technologie de la fonte.

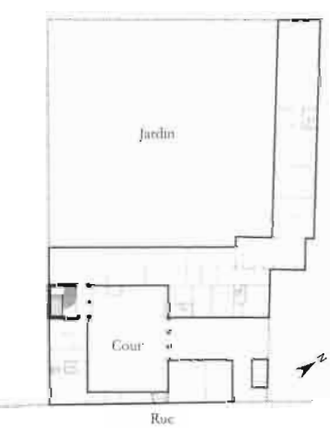
L'escalier, très ample, se déploie par une longue volée qui aboutit à un vaste palier. Le mur d'échiffre, en pierre, sculpté de moulures, est percé par un oculus clos par une grille également en fonte.

La rampe est composée d'un châssis en fer forgé : sommier, main courante et barreaux montants. L'amortissement en forme de console droite, les balustres et la frise qui les surmontent sont en fonte. Le noyau de la console est décoré d'une fleur d'acanthe dont les feuilles remplissent le reste de la console. Le modèle du balustre composé d'un col, d'une panse et d'un pied rehaussés d'un vase, de feuillages et d'enroulements, est une transcription du modèle classique inspirée du graveur François de Poilly.

L'hôtel Le Pelletier de Saint-Fargeau abrite aujourd'hui une extension du musée Carnavalet. *J.-F. L.-D.*

Architecte
Pierre Bullet

29, rue de Sévigné
IIIe arrondissement



Hôtel Charpentier

1689

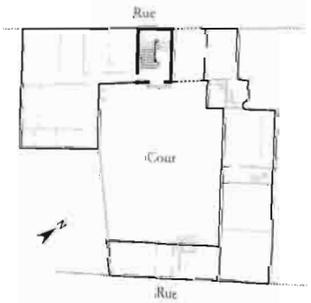
En 1677, Gilles Charpentier, commis de Michel le Tellier, acheta une maison à porte cochère donnant sur une ruelle qui fut transformée en rue en 1684. Il entreprit alors des travaux confiés à l'architecte Joseph Payen et au maître-maçon Nicolas Liévain. La maison fut louée dès 1690. Le bâtiment principal sur rue est desservi par un passage cocher à gauche duquel se trouve une seule pièce, autrefois cuisine. La porte cochère a conservé son imposte finement sculptée dans laquelle on peut voir le chiffre des propriétaires Gilles Charpentier et Anne Binot. L'escalier est à droite du passage, mais on y accède par la cour, au fond de laquelle se trouvaient des remises et une sortie sur la rue du Prévôt.

L'escalier, à vide central, est en pierre jusqu'au premier étage, puis en bois. À partir de la troisième volée, les parties tournantes sont moins bien soignées et le décalage du limon entraîne la déformation du motif. La rampe est composée d'une succession de balustres sertis dans des panneaux étroits, sans frise. Bien qu'on puisse encore identifier une base et un chapiteau, ces modèles sont une version très dérivée du balustre. D'une part, parce qu'ils sont beaucoup plus larges, et occupent tout le panneau auquel leur panse et leur chapiteau sont liés par des colliers. D'autre part, parce que les panses sont elles-mêmes enrichies dans leur partie supérieure de deux enroulements. C'est un motif original dont on connaît deux autres exemples, rue des Minimes et place des Vosges[1]. Plus banale est la tige centrale étampée ornée de deux feuilles qui sert d'axe de symétrie. Les balustres du dernier palier sont des pastiches récents d'un autre modèle plus répandu. La console de départ est d'une esthétique très différente de celle de la rampe à laquelle elle oppose son dynamisme : feuillages et queues de cochons jaillissent de toutes parts. Le bâtiment abrite actuellement la Maison internationale de la Jeunesse et des Étudiants. *R. B.*

1. Voir inventaire n° 400 et n° 751.

Architecte
Joseph Payen

6, rue de Fourcy
IVe arrondissement



Maison Binet

Vers 1689

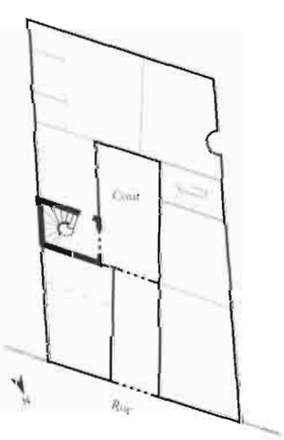
41, rue Coquillière
1er arrondissement

En 1689, Benoît Binet et son épouse achetèrent une modeste maison à porte cochère constituée de deux corps de logis, l'un sur la rue et l'autre en équerre sur la cour. Elle comporte deux escaliers, un premier avec une rampe à balustres de bois carrés dans le corps de logis sur la rue, le second, sur la cour, avec une rampe de serrurerie.

Ouverte directement sur la cour, la cage a la particularité d'avoir un harmonieux vide central de forme ovale de petites dimensions. La rampe, formée de panneaux réguliers, se prolonge jusqu'aux combles par une rampe de bois tourné. Elle est ornée de balustres composés d'un pied et d'un col formés d'anses de panier. La panse particulièrement ample est rehaussée au centre d'un pistil étampé entouré de deux feuilles en fer repoussé. Le balustre est d'un type courant, cependant, le dessin particulièrement réussi de son piédouche lui confère un caractère exceptionnel[1].

La rampe se développe harmonieusement avec une parfaite maîtrise de l'articulation entre les volées et les paliers, ce qui amène à la dater des années 1680. Récemment nettoyée, la rampe a retrouvé son aspect « canon de fusil », couleur naturelle gris clair du fer. *J.-F. L.-D.*

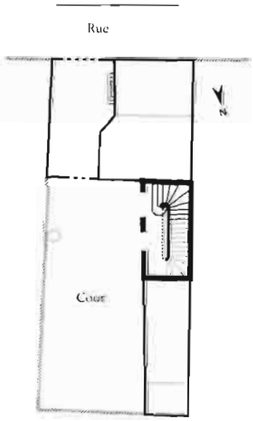
1. Balustre panse de type 1 connu par 18 exemples.



Maison à porte piétonne

Quatrième quart XVIIe siècle

14, rue Visconti
VIe arrondissement



On ignore précisément à quelle date fut construite cette maison. Le bien fut dans la famille de Jean Bertrand pendant tout le XVIIe siècle. La maison fut achetée par Geneviève Dezaleux, veuve d'Augustin de Louvancourt, conseiller du Roi en 1699, qui avait déjà acquis la maison voisine au 16.

On sait grâce à l'acte de vente que l'édifice était alors composé d'un cellier sur rue, puis d'une cuisine, longée par une allée qui conduisait dans la cour où se trouvait l'escalier. Ce dernier desservait deux étages comportant chacun une grande et une petite chambre avec entrées séparées. Dans la cour se trouvaient le puits et les aisances, ainsi qu'un petit jardin au fond. C'est l'exemple caractéristique de la maison modeste parisienne dont l'occupation est modulable, avec la cuisine au rez-de-chaussée et des pièces indifférenciées nommées chambres à l'étage. Un plan de 1771 montre que l'allée fut élargie en passage cocher et une écurie construite à l'emplacement du jardin. Cette transformation fut peut-être réalisée pour Geneviève Dezaleux qui déclara la maison comme sa résidence le 26 mai 1700.

La présence d'une rampe en serrurerie dans un édifice aussi simple montre la faveur dont jouissait ce type de balustrade. Les balustres pansus, qui se répètent, insérés dans des panneaux étroits réunis sous une frise haute de postes lâches, sont d'un modèle soigné mais courant[1] que le piédouche rend unique. Le motif central est celui d'un pistil étampé orné de feuilles d'eau en tôle. Les assemblages se font par de nombreux colliers qui attachent fortement le motif à son cadre. *R. B.*

1. Balustre à piédouche de type 2a.

Maison à porte cochère

Vers 1660

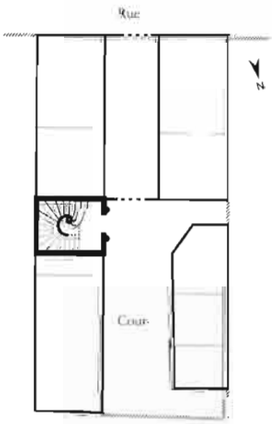
16, rue Visconti
VIe arrondissement

Construite vers 1660, cette maison fut acquise en 1682 pour Augustin de Louvencourt, conseiller du Roi et maître ordinaire de la Chambre des comptes.

La maison est constituée d'un premier corps de logis double sur la rue et d'un second, en retour d'équerre sur la cour.

La cage de l'escalier située à l'intersection des deux corps s'élance sur deux étages. L'amortissement est formé par l'enroulement de la rampe sur elle-même. La rampe de balustres est composée de panneaux réguliers, formés par des fers montants qui la compartimentent. Le balustre, d'une grande originalité, au dessin stylisé, est composé d'un pied formé de deux enroulements attachés par un collier moulluré d'où s'échappe une boucle qui forme la panse. Le col est formé de deux enroulements attachés à la panse par un collier moulluré, plus large que le premier.

L'articulation entre la première et la seconde volée est encore hésitante, le limon et la main courante sont décalés, ce qui fait de cette rampe un exemple représentatif des rampes des années 1660. *J.-F. L.-D.*



Hôtel de Richelieu

Escalier 1698

Un premier pavillon fut construit en 1609 pour Jehan André Lumague. Il passa aux mains d'Armand Jean du Plessis, duc de Richelieu, petit-neveu du cardinal, qui avait pris le nom et les armes de son grand-oncle. En 1698, le duc fit moderniser son hôtel par l'architecte Nicolas Dullin ; c'est de cette époque que datent l'escalier et sa rampe.

On y accède depuis le passage cocher, à gauche en entrant, après avoir franchi un vestibule orné de deux consoles à têtes d'Hercule, symbole de toutes les vertus de corps et de courage[1]. L'escalier ne dessert que le premier étage et repose entièrement sur son mur d'échiffre. Sa rampe, unique à Paris, est exceptionnellement bien documentée : un rapport d'expertise daté de mai 1700 la décrit en détail. On y apprend que le châssis fut fourni et posé par le serrurier Gilles Bellin, tandis que le décor fut réalisé par Jean Bouët. Selon ces archives, la rampe comportait des panneaux avec « en relief deux têtes de griffons et une médaille du Saint-Esprit et autres ornements avec son cordon… », ainsi que des pilastres eux aussi porteurs du Saint-Esprit et « autres ornements ». Ce décor avait fait l'objet d'un changement de parti : au départ on avait prévu un manteau ducal qui fut remplacé par « deux consoles et une boule et un rond par-dessus… » On sait que le serrurier pour accomplir son travail a suivi un dessin qui lui a été fourni.

La rampe a subi quelques pertes mais reste encore très lisible : on y retrouve les panneaux enserrés dans un cadre à onglets géométriques avec têtes de griffons en bronze doré. Le griffon est un animal fréquemment représenté en héraldique, mi-aigle, mi-lion. On le reconnaît à ses oreilles pointues. Toute trace de l'ordre du Saint-Esprit, une croix à huit pointes avec quatre fleurs de lys intercalées et une colombe tombante, a disparu, ce qui explique le vide central des panneaux. Les pilastres, plus larges qu'il n'est habituel, sont construits autour d'un vase sur piédouche encadré de deux consoles au dessin complexe. Le décor central a disparu. Malgré ses manques, cette rampe est d'une richesse ornementale et d'une composition peu représentées à Paris. On en trouve, en revanche, des exemples très similaires dans le recueil de planches gravées réalisées par le maître-serrurier Guillaume Vallée[2] qui travailla pour le roi à Versailles[3]. *R. B.*

1. BAR, Virginie, BREME, Dominique, *Dictionnaire iconologique*, Paris, éditions Eaton, 1999, t. II, p. 215.
2. Publiés dans Blanc, 1928, p. 72 à 83.
3. Guiffrey, 1881-1901, t. II, p. 18, 194, 195, 479.

Architecte
Nicolas Dullin
Serruriers
Gilles Bellin et Jean Bouët

21, place des Vosges
IIIe arrondissement

Hôtel d'Alméras

Grand escalier

Quatrième quart du XVIIe siècle

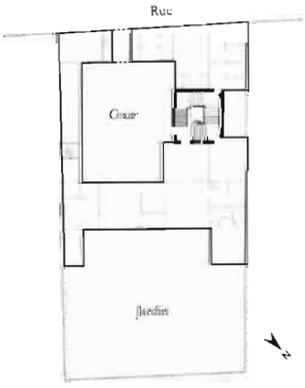
Pierre d'Alméras fit construire en 1612 un hôtel entre cour et jardin par le maçon Nicolas Jacquet sur les dessins de Clément Métézeau, architecte du Roi.

L'hôtel fut acquis en 1655 par Louis Bertault, receveur des consignations de la Cour des aides, puis vendu en 1699 à Pierre Langlois de La Fortelle. Métézeau avait placé l'escalier à double noyau dans le corps central, conformément aux habitudes du début du siècle. Le nouvel escalier, à vide central, fut reporté dans l'aile ouest dans le quatrième quart du XVIIe siècle.

L'amortissement de l'escalier est composé d'une gaine circulaire qui reprend le motif principal de la rampe : des arcades hautes et basses à épaulements, reliées par des étriers et posées sur des navets. Le motif est rythmé par des panneaux ornés de pilastres cannelés à chapiteaux ioniques à décors d'oves. Une frise de cercle et d'ovales vient doubler l'ensemble. Une volée unique dessert un large palier distribuant les appartements principaux.

Cette rampe est comparable à celle de l'hôtel de la Ferme des Postes, rue des Bourdonnais, réalisé entre 1699 et 1708. Sa construction semble toutefois plus ancienne. La rigueur de la rampe est ici adoucie par les pilastres et donne à l'escalier un caractère plus adapté à une habitation aristocratique. *J.-F. L.-D.*

30, rue des Francs-Bourgeois
IIIe arrondissement



Hôtel de la Ferme générale des Postes

Vers 1700

34, rue des Bourdonnais
Ier arrondissement

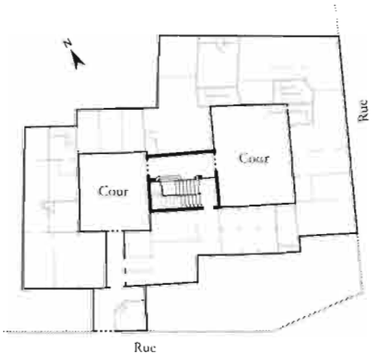
En 1671, Léon Pajot et son beau-frère et associé Rouillé achetèrent l'hôtel de Villeroy pour y installer la Ferme générale des Postes. De nouveaux bâtiments adaptés à cette institution furent rebâtis entre 1699 et 1708 pour y loger les fermiers.

L'escalier situé entre deux cours est ouvert sur un passage cocher qui permettait aux passagers de descendre de voiture à couvert et aux carrosses de rejoindre les remises. La cage, de belles dimensions, est éclairée sur deux côtés. Les deux volées reposent sur deux murs d'échiffre distincts et sont amorties chacune d'une console au dessin identique. La première, droite, aboutit à un large repos. La seconde, à retour, atteint un long palier à décrochement qui franchit les deux volées inférieures.

La rampe est composée d'un motif continu d'arcades hautes et basses à épaulements maintenues entre elles par des liens étriers. Le motif est doublé d'une frise haute de cercles en chapelet et d'une frise basse composée de petits piédouches moulurés qui ponctuent chaque arcade.

Par la sobriété de ses lignes et l'absence de tout ornement, la rampe est un exemple représentatif du classicisme appliqué à l'art de la serrurerie. Cherchant à faire revivre l'art du Grand Siècle, les architectes de la fin du XVIIIe siècle reprendront ce modèle de la fin du règne de Louis XIV. Le balcon sur la rue et les appuis de fenêtres de la cour sont du même modèle que la rampe de l'escalier.

La maison située au 3, rue des Déchargeurs, contemporaine de l'hôtel, possède une rampe similaire au dessin légèrement simplifié. *J.-F. L.-D.*

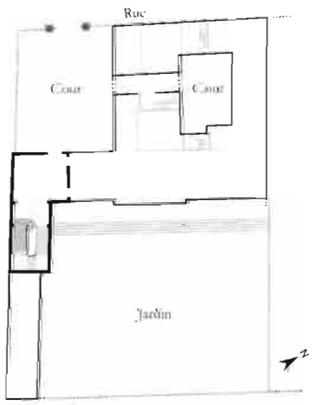


Hôtel de Tallard

1702

Architecte
Pierre Bullet

78, rue des Archives
IIIe arrondissement



Cet hôtel particulier fut bâti en 1702-1703 sur les dessins de l'architecte Pierre Bullet pour Denis Jean Amelot de Chaillou, intendant du Commerce. Il fut vendu en 1722 au maréchal de Tallard qui lui laissa son nom.

Le corps de logis occupe toute la largeur de la parcelle située à l'intersection de deux rues.

Le grand escalier, placé dans une aile en retour sur le jardin, est ouvert par une arche[1] sur un vestibule-galerie[2]. La cage prend jour sur le jardin et sur la rue Pastourelle. Elle est ornée d'un ordre colossal. Des pilastres jumelés à chapiteaux composites supportent un entablement à métopes illustrées d'instruments de musique. Les niches étaient ornées de statues disparues en 1942.

La rampe, s'élançant sur une volée unique, est composée de panneaux allongés, parmi les plus anciens de Paris. Leur décor s'organise symétriquement autour d'un médaillon central formé de deux anses de panier affrontées. Les éléments sont assemblés à mi-fer et à collier, mais aussi par de petites billes intercalaires qui seront très employées au XVIIIe siècle. Les panneaux alternent avec des pilastres ornés de balustres en gaine.

Au niveau du repos, trois balustres articulent encore la rampe. Composés de quatre enroulements convergents, ils sont ornés d'un pistil étampé et de feuilles en fer repoussé. Ces trois balustres, encore dans l'esprit de la fin du XVIIe siècle, sont les premiers visibles lorsqu'on accède à l'escalier. Les panneaux allongés, qui constituent une nouveauté esthétique, apparaissent lorsqu'on gravit les marches.

La rampe était bornée par un amortissement, peut-être une console, aujourd'hui disparue ; l'orientation biaise de sa base indique la volonté de l'architecte de la rendre plus visible pour le visiteur. *J.-F. L.-D.*

1. Bullet emploiera une disposition similaire à l'hôtel d'Évreux en 1707.
2. Un logement amputé en partie le vestibule-galerie.

Hôtel de Cantobre

1704

Architecte
Edme Fourrier

82, rue François-Miron
IVe arrondissement

Cet hôtel fut bâti en 1704-1705 par l'architecte Edme Fourrier pour un financier, François Alphonse Hénault de Cantobre. Il possède un plan inhabituel dû à la forme étirée de la parcelle : la cour et le jardin sont placés l'un après l'autre. Le grand corps de logis situé sur la rue François-Miron conserve un balcon de fer forgé au dessin du même modèle que la rampe du grand escalier.

Il ne subsiste des intérieurs que le grand escalier auquel on accède par un vestibule dallé. Le mur d'échiffre et la première volée sont entièrement en pierre. La rampe composée d'une frise continue alternant sur les paliers avec des panneaux fut gravée par Nicolas Guérard, mort en 1719[1]. La frise est ornée de balustres au dessin éclaté : le motif comporte en haut deux enroulements convergents reliés à une large palmette par un étrier. En bas, deux enroulements divergents sont tenus par un collier étrier d'où s'échappent deux fleurons affrontés. Ce motif se répète entrelacé avec un motif plus simple d'enroulements à mi-fer.

Sur les paliers, le panneau reprend dans son motif central le balustre redressé. Au centre subsiste un médaillon qui contenait le chiffre du propriétaire. Sur ses côtés, le balustre est complété dans les angles par une forme trilobée enserrant une palmette à feuillages de fer repoussé. De petits motifs de fleurons à pistils étampés (absents sur la gravure) s'orientent, en formant les diagonales, vers le cartouche central.

Cette rampe et celle de l'hôtel de Roquelaure sont deux œuvres uniques en leur genre.

L'hôtel est occupé depuis 1995 par la Maison européenne de la photographie.

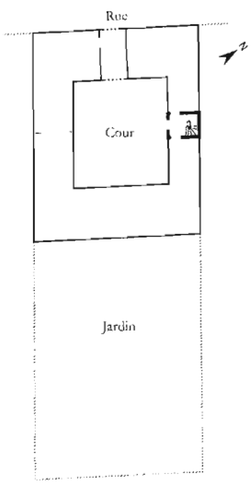
J.-F. L.-D.

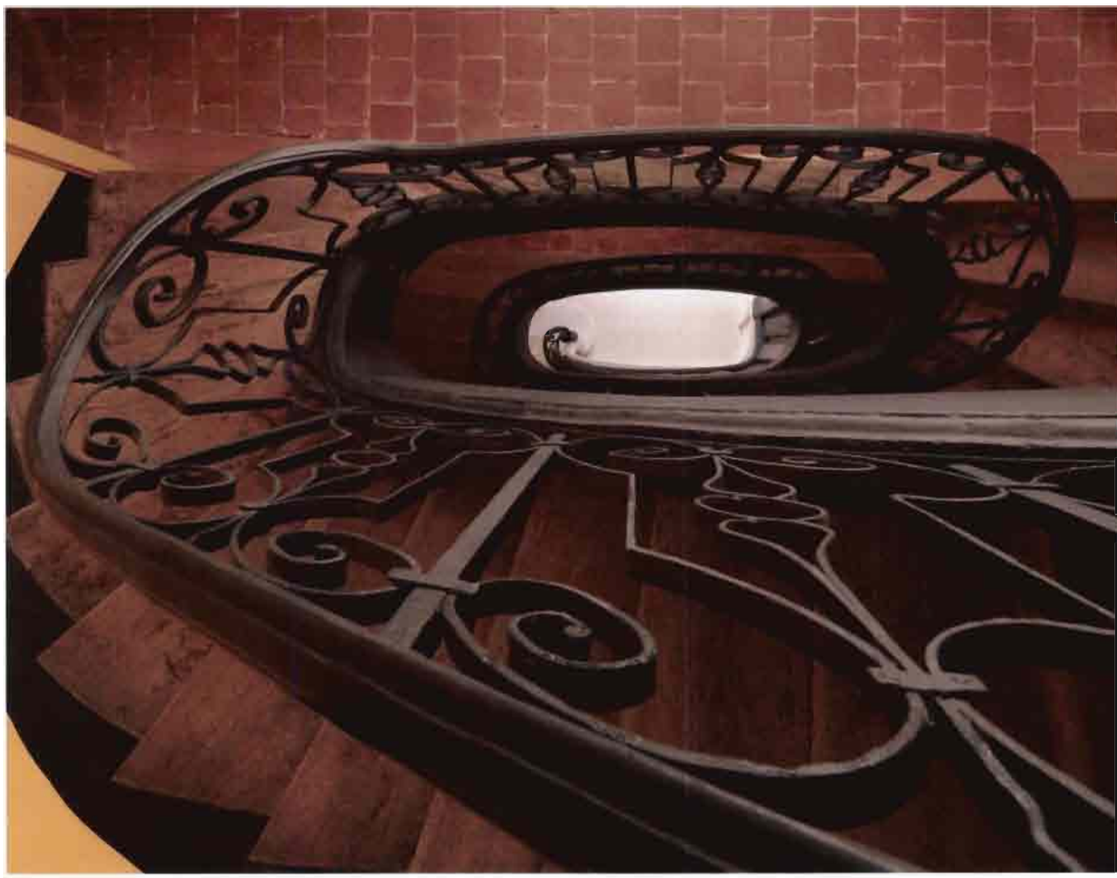
1. Voir p. 86.

Hôtel de Montgelas

Escalier secondaire 1705

62, rue des Archives
IIIe arrondissement





L'hôtel a été presque entièrement reconstruit en 1705-1706 pour Romain Dru de Montgelas, trésorier général de l'extraordinaire des guerres. En effet, c'était au départ un hôtel en brique et pierre, matériau passé de mode au début du XVIIIe siècle. Le financier le fit donc réaménager par l'entrepreneur Nicolas Liévain. La qualité architecturale de l'ensemble, qui a été restauré récemment pour abriter le musée de la Chasse et de la Nature, laisse à penser qu'un architecte a pu intervenir dans la conception des plans. Le grand escalier qui se trouvait dans l'aile droite du logis n'existe plus. En revanche, l'escalier secondaire qui desservait les communs de l'aile gauche est toujours en place.

L'espace étant compté, le vide central de l'escalier est réduit à un ovale très resserré, comme l'escalier principal de maisons plus modestes. C'est à cette catégorie qu'appartient aussi le modèle de balustres qui est ici utilisé : un balustre carré dont le seul décor réside en la fleur de lys stylisée de la panse[1]. Toutefois, derrière la sobriété du motif se cache une grande habileté technique car les deux feuilles érigées et le cercle qui les relie sont en réalité des entrelacs qui se croisent à mi-fer. On retrouve exactement le même modèle au 67 et au 75, rue Réaumur[2]. *R. B.*

1. Variante du balustre droit de type 3. Voir p. 202.
2. Voir inventaire n° 244 et 245.

Hôtel de Rohan

Escalier privé 1705

Le cardinal Armand Gaston de Rohan fit bâtir cet hôtel entre 1705 et 1708 par l'architecte Pierre Alexis Delamair qui œuvrait simultanément pour son père, François de Soubise, à la construction de l'hôtel. Une cour en hémicycle s'ouvre sur la rue Vieille-du-Temple par une porte cochère.

Au rez-de-chaussée, le perron central donne accès à un grand vestibule ovale ouvert à droite sur un spectaculaire escalier d'honneur démoli au XIXe siècle et reconstitué dans les années 1930. Le second escalier, plus petit et privé, placé à gauche du vestibule, dessert les différents niveaux, dont le premier étage où sont situés les appartements du prince. Le marché du 21 novembre 1705 nous apprend que les rampes « seront faites et fournyes et posées en place » par le maître serrurier Joseph Bosse.

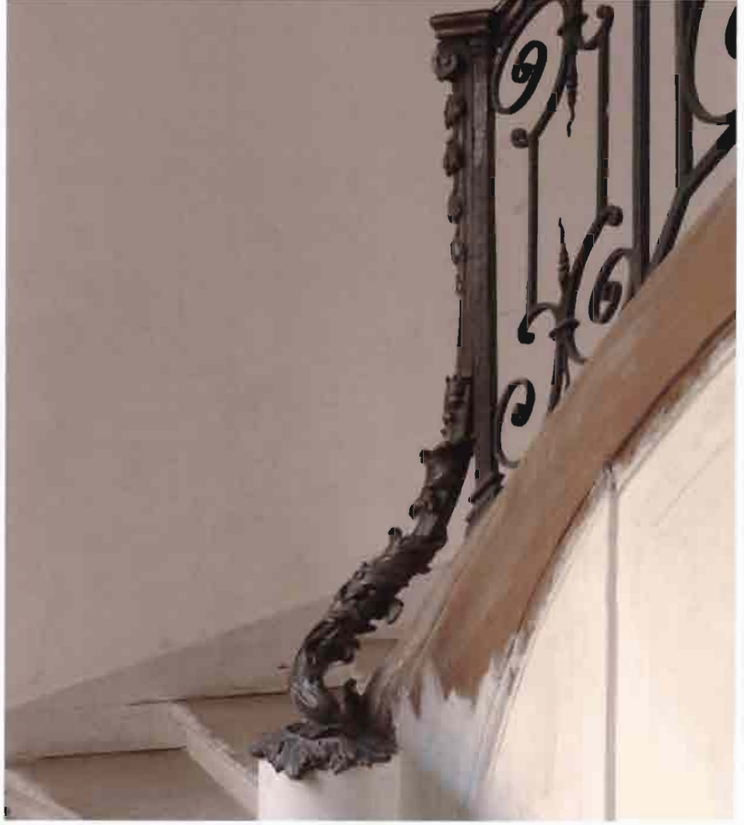
La rampe de l'escalier privé est constituée d'un motif inspiré du balustre qui se répète sans compartiment. Les balustres sont constitués de volutes affrontées et reliés entre eux par un ovale d'où se dégagent deux entrelacs. Les motifs sont ornés au centre du macle héraldique des Rohan (un losange percé à jour). Cette rampe est la version la plus riche d'une série constituée de plus d'une quarantaine d'œuvres d'un modèle quasi identique.

Les balcons, également réalisés par Bosse, sont assortis à la rampe.

L'hôtel est actuellement occupé par des salles d'expositions et des bureaux des Archives nationales. *J.-F. L.-D.*

Architecte
Pierre Alexis Delamair
Serrurier
Joseph Bosse

87, rue Vieille-du-Temple
IIIe arrondissement



Maison à porte cochère 1707

Les quatre grandes maisons situées du 21 au 27, rue Danielle-Casanova ont été bâties sur des terrains issus de la démolition de l'ancien hôtel de Vendôme. L'agence de Jules Hardouin-Mansart, constructeur de la nouvelle place Vendôme, organisa la vente et le lotissement de ces parcelles. Son successeur, Robert de Cotte, donna des plans pour y élever une maison pour monsieur Roche (n° 23) et une seconde pour monsieur Barailly (n° 27)[1]. La maison à porte cochère située au n° 27, rue Danielle-Casanova est constituée d'un corps de logis principal sur la rue et d'un corps de logis en retour d'équerre sur la cour. Elle répond symétriquement à la maison portant le n° 25.

Sur la rue, l'appartement du grand étage est doté d'un balcon soutenu par des consoles sculptées de têtes d'Indiens d'Amérique : posée en 1708, la partie métallique du balcon est assortie aux panneaux de la rampe.

Le grand escalier est situé à l'intersection des deux corps de logis : la cage s'étire en longueur avec un vide central particulièrement étroit.

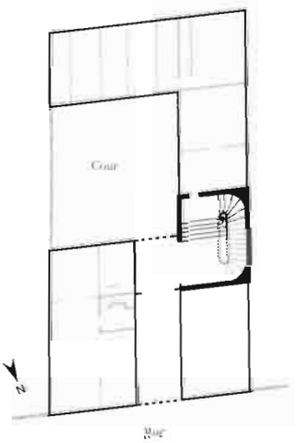
Sur trois étages, la rampe se compose de panneaux rectangulaires alternant avec des pilastres. D'une grande sobriété, un motif symétrique de courbes s'étale autour d'un médaillon qui enserrait autrefois le chiffre des propriétaires. Un cadre à onglets géométriques détache le panneau du limon et de la main courante. On retrouve des modèles semblables, y compris les pilastres, aux 23 et 25 de la même rue, ainsi qu'aux 10, rue Aubriot et 33, rue Saint-André-des-Arts[2].

L'amortissement, une curieuse console végétale en bronze doré, est composé d'un motif d'acanthe avec fleur et feuillages. Il possède dans sa partie haute un enroulement et une chute de demi-culots de feuilles de laurier en chapelet. Cette œuvre, d'une grande qualité d'exécution, est postérieure à la rampe[3]. *J.-F. L.-D.*

1. Les plans et élévations de « la maison de Monsieur Roche et Barailly » du fonds Robert de Cotte coïncident avec l'élévation du 27 de la rue Danielle-Casanova. Le terrier de l'Archevêché atteste l'achat en 1707 du terrain du n° 23 par l'entre Roche. Par ailleurs, le marché de construction du n° 29, la maison du fermier général René Bourlon par l'architecte Jean Sérouge, indique que le propriétaire de la maison contiguë est monsieur Barailly.
2. Voir inventaire n° 548 et 946.
3. La console est à rapprocher de celles réalisées en 1744 à l'hôtel d'Évreux, place Vendôme. Volée le 20 décembre 2009, elle a été remplacée par une copie moderne. Aux n° 23 et 25, rue Danielle-Casanova subsistent des reproductions du XIX° siècle.

Architecte
AGENCE ROBERT DE COTTE

27, rue Danielle-Casanova
Ier arrondissement



Banque royale

Grand escalier 1719

Dans l'ancien palais du cardinal Mazarin, le banquier écossais John Law fut autorisé en 1716 par le régent à créer la Banque royale (ou Banque générale) et à émettre du papier monnaie contre de l'or. Pour installer la banque, Law confia à Armand Claude Mollet la tâche d'en transformer la longue galerie bâtie en 1646 par Pierre Le Muet pour la bibliothèque Mazarine. Malgré l'effondrement dès 1720 du système Law, un grand escalier fut bâti de neuf pour rejoindre l'extrémité sud de cette galerie située à l'étage. Après la débâcle, le bâtiment devint la propriété du roi qui y installa sa bibliothèque.

Le décor peint de la galerie, du plafond de l'escalier et l'ornementation de la rampe étaient une apologie de la richesse et de la prospérité par la finance. L'escalier originellement constitué d'une volée unique aboutissait à un palier, vestibule de la galerie.

Fait exceptionnel, la rampe est composée de longs panneaux ornés d'un décor remplissant l'espace sans cadre intérieur. Au centre, un cartouche est bordé par deux feuilles d'acanthe se développant à partir d'une agrafe. Le chiffre royal, deux L entrelacés feuillagés ornent le même cartouche flanqué de volutes d'où émergent des fleurs de tournesol en bronze doré. D'autres volutes se retournent et se terminent dans les angles inférieurs en cornes d'abondance à double face, faisant alterner, d'un côté, des fruits, des épis de blé et quelques monnaies et, de l'autre, une profusion de monnaies d'or au profil de Louis XV et des liasses de billets de banque. Les panneaux alternent avec des pilastres ornés d'un motif central de palmettes flanqué de volutes feuillagées, avec un pied formé d'autres volutes et d'un lambrequin à cinq festons[1]. La quantité de bronze doré employée sur cette rampe fut exceptionnelle. En 1868, la rampe de l'escalier fut déposée lors des travaux de reconstruction de la bibliothèque réalisés par Henri Labrouste à partir de 1859[2]. Vendue comme ferraille par les Domaines, la rampe fut acquise auprès d'un brocanteur par le collectionneur et philanthrope anglais lord Richard Wallace. En 1874, elle fut remontée, restaurée et complétée dans sa maison londonienne en construction par le serrurier parisien Geslin. Le plan de l'escalier, avec une volée centrale bordée de deux rampes qui se retournent pour se rejoindre sur le palier supérieur, est différent de celui de la Banque royale. Il a donc fallu modifier et compléter les panneaux. À Herford House, les deux amortissements décorés d'un griffon datent du XIXe siècle.

Les bâtiments sont occupés actuellement par la Bibliothèque nationale de France. *J.-F. L.-D.*

Architecte
ARMAND CLAUDE MOLLET

58, rue de Richelieu
IIe arrondissement
Rampe déposée vers 1868
Collection Richard Wallace
Herford House, Londres

1. Une lettre de Jean-Louis Pascal, le successeur de Labrouste, datée de 1906, indique qu'un gaudreau fut conservé par Labrouste et qu'il se trouve dans son agence. Sans doute parle-t-il du pilastre que l'on peut observer sur la photo réalisée en 1916 par Charles Lansiaux. (Commission du Vieux Paris).

2. Une gravure publiée en 1826 par Bary et Hoyau reproduit maladroitement la rampe.

Hôtel de Ségur 1722

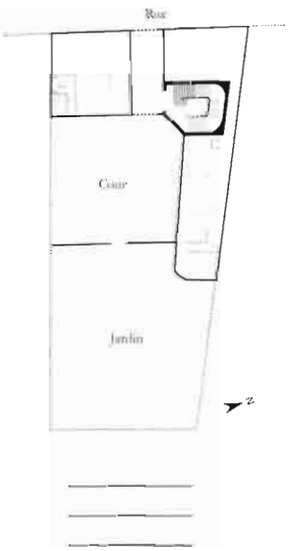
Architecte
François Debias Aubry (attribué à)

97, rue du Bac
VIIe arrondissement

Un premier édifice faisait partie, comme la parcelle voisine au 99, de la dot apportée par Marie Rachel de Meuvres lors de son mariage en 1703 avec Pierre Henry Le Maistre, fils d'un fermier général. Le couple fit d'importants travaux dont, à partir de 1722, la reconstruction totale d'une maison à porte cochère, l'actuel 97, destinée à être louée, les propriétaires habitant au 99. Des documents d'archives portent la mention « monsieur Aubry » au crayon, permettant une attribution à l'architecte François Debias Aubry auteur de plusieurs hôtels dans le faubourg Saint-Germain, notamment en association avec le président François Duret qui y spécula beaucoup[1]. Une des filles de Le Maistre, Jeanne Henriette, comtesse de Ségur, hérita de la maison d'où le nom d'hôtel de Ségur qui la désigne traditionnellement. Mais son destin de maison de rapport n'en fut pas modifié. Le corps de logis principal est aligné sur la rue et s'élève de deux étages carrés. En 1724, l'autorisation fut accordée par les trésoriers de France de construire le balcon du premier toujours en place. L'escalier est placé à la jonction du corps principal et de l'aile en retour, à gauche dans le passage cocher, les écuries et les remises se trouvant à droite.

Pris directement sur le vestibule, l'escalier, en pierre, puis en bois, dessert les deux étages. Un troisième niveau a été aménagé vers 1809 par le comte de Salm d'où le prolongement de la rampe en fer forgé par des panneaux de fonte. Composée d'un motif relativement courant de panneaux symétriques à palmette centrale encadrés de pilastres, la rampe comporte des variantes au fur et à mesure que le vide central s'élargit. Les premiers panneaux visibles depuis le rez-de-chaussée sont du modèle large et riche et alternent avec des pilastres étroits, puis dans les parties tournantes ou sur les côtés ; le même panneau est écourté et appauvri tandis que les pilastres s'étalent. La plupart des éléments décoratifs rapportés sont en bronze. La main courante en fer est une restauration récente qui a remplacé celle en bois qui avait été mise en place au XIXe siècle. *R. B.*

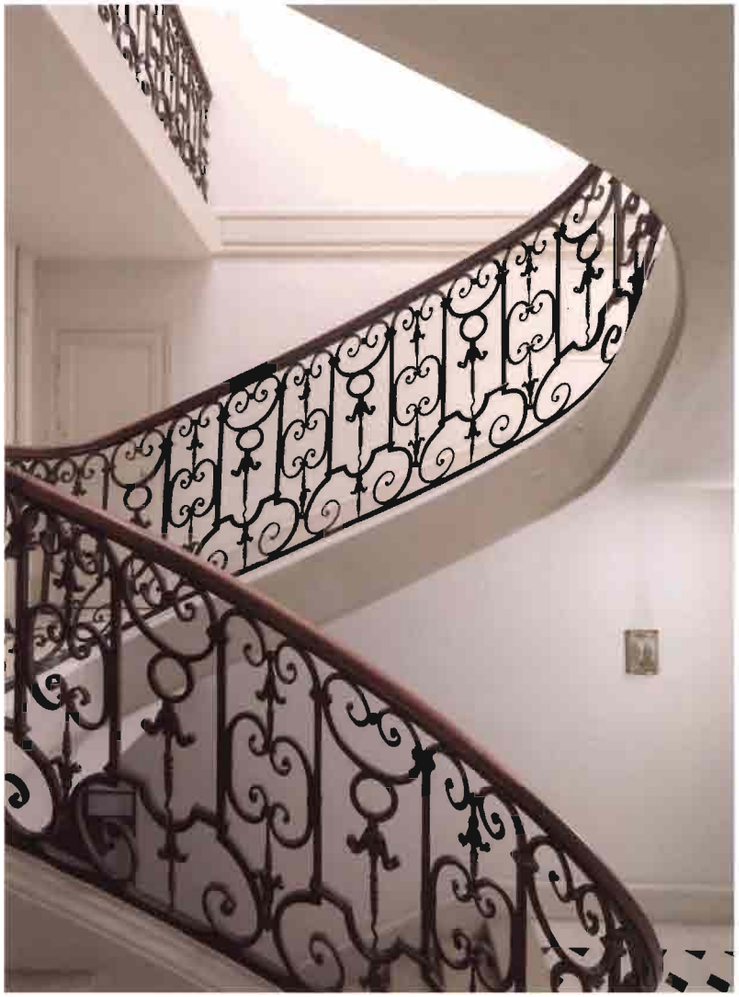
1. L'architecte et le spéculateur sont associés par exemple à l'hôtel de Brienne. Voir p. 131.



Hôtel de Roquelaure 1722

Architecte
PIERRE CAILLETEAU DIT LASSURANCE

262, boulevard Saint-Germain
VIIe arrondissement



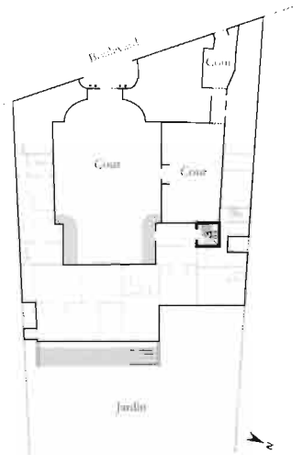
En 1709, la maison, bâtie au XVIIe siècle pour Claude de Selve, fut vendue au maréchal de Roquelaure qui ne procéda pas à de grands changements dans les premières années qui suivirent l'acquisition. D'importants travaux de modification furent réalisés en 1722 sous la direction de Lassurance qui dut conserver les anciens bâtiments.

Dans l'aile gauche, un vestibule donne accès à l'appartement de parade du maréchal au rez-de-chaussée et à un petit appartement situé à l'étage. Ce dernier est desservi par un escalier privé de petites dimensions doté d'une rampe au motif continu. La rampe est composée d'une frise d'entrelacs développant deux révolutions au motif de balustre stylisé éclaté[1]. En bas, deux enroulements convergents rappelant la panse du balustre sont tenus à distance par un lien mouluré. En haut, les enroulements divergent et se tiennent contre un motif de rouleau en cul-de-lampe, enfin, un pistil étampé s'échappe d'un large fleuron descendant. Entre deux motifs de balustre éclaté s'intercalent deux anses de panier affrontées reliées en haut et en bas par un fleuron au pistil également étampé.

Une console enroulée sur elle-même ornée d'une acanthe, d'une fleur et de feuilles, amortit la rampe.

L'hôtel est occupé actuellement par le ministère de l'Environnement. *J.-F. L.-D.*

1. Voir la rampe de l'hôtel de Cantobre p. 117.

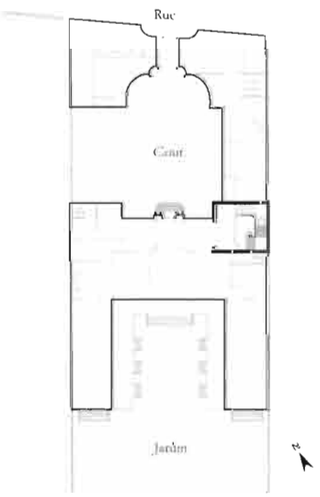


Hôtel de Charost

1722

Architecte
Antoine Mazin
Serrurier
Antoine Hallé

39, rue du Faubourg Saint-Honoré
VIIIe arrondissement

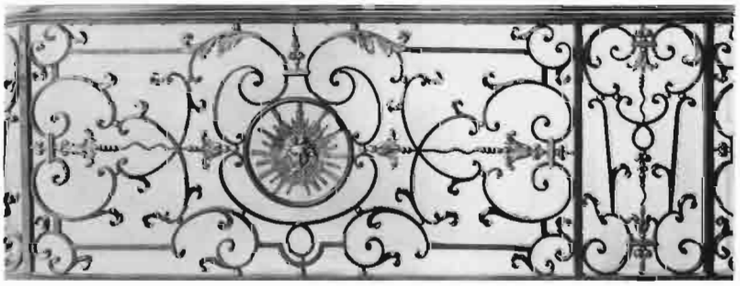


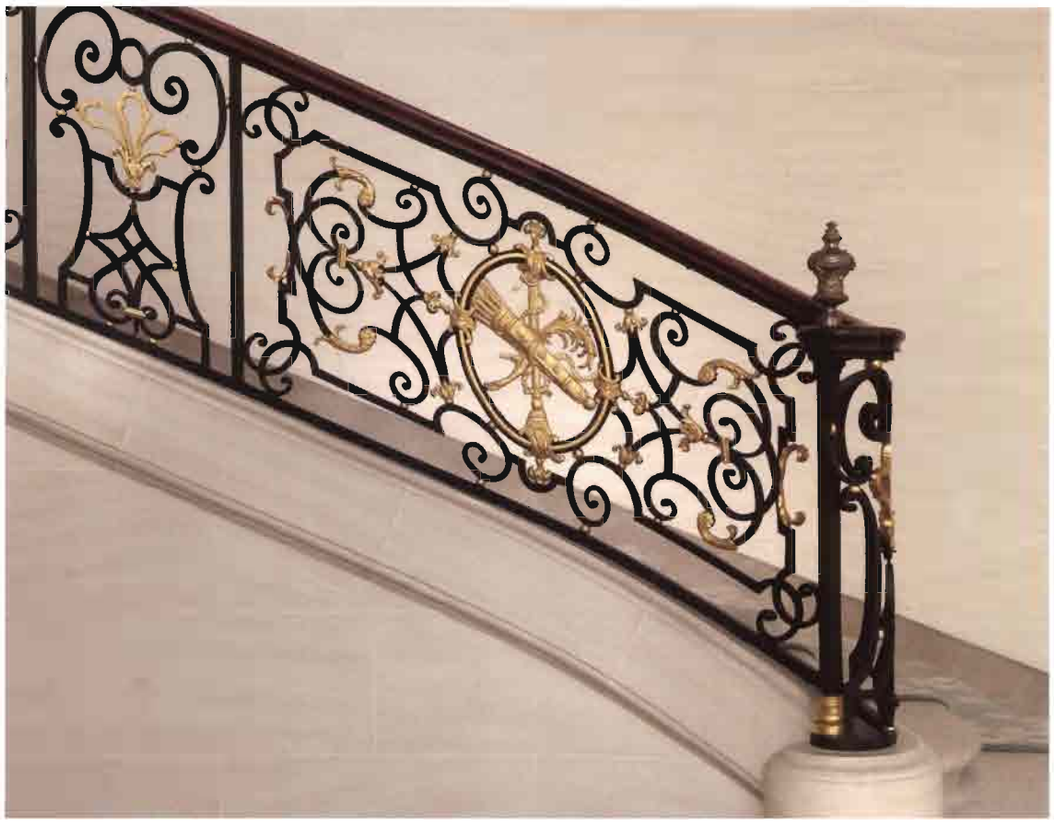
Les plans de l'hôtel furent dessinés en 1722 par Antoine Mazin pour Paul François de Béthune-Charost, lieutenant général des armées du Roi. Du décor original subsistent la cage d'escalier et sa rampe en fer et bronze doré due au maître-serrurier Antoine Hallé, également auteur des balcons. Une unique volée de marches distribue le grand étage en se terminant par un palier avec une petite avancée. De longs panneaux symétriques rehaussés de feuillages et de fleurons en bronze doré, alternant avec des pilastres, sont organisés autour d'un médaillon représentant un masque d'Apollon entouré de rayons de soleil. Sous le masque se déploie un rouleau en cul-de-lampe. On note une légère dissymétrie dans la composition d'ensemble. Au sein du corpus des panneaux à médaillon central, la rampe de l'hôtel de Charost constitue un exemple à l'ornementation particulièrement riche. Le réseau assoupli des courbes, associé à une disposition symétrique de tradition classique, font de la rampe de l'hôtel de Charost une œuvre caractéristique de la Régence.

L'année suivante, Antoine Mazin fut chargé d'achever les travaux de l'hôtel de Matignon dont la rampe de panneaux, ornés d'un masque apollinien, est une répétition avec variantes de celle de l'hôtel de Charost.

L'hôtel est actuellement la résidence de l'ambassadeur de Grande-Bretagne.

J.-F. L.-D.





Hôtel de Brienne 1724

Architecte
François Debias-Aubry

14, rue Saint-Dominique
VIIe arrondissement

Élevé entre cour et jardin, cet hôtel fut construit à partir de 1724 pour François Duret, président au Grand Conseil. Important spéculateur au faubourg Saint-Germain, il agissait au nom de la marquise de Prie. L'hôtel fut cédé, en cours de construction, à la marquise de La Vrillière. À la demande de la marquise de La Vrillière, l'architecte François Debias-Aubry dut modifier la distribution de l'hôtel. Obligé d'aménager un troisième appartement, il installa au centre du corps de logis l'escalier initialement prévu sur un côté. Un large vestibule central donne accès à l'escalier qui ne comporte qu'une seule volée.

La rampe est composée de longs panneaux ordonnés autour d'un médaillon orné d'un motif de palme et de carquois en bronze doré. Au sein du corpus des rampes à panneaux symétriques à médaillon central, celle de l'hôtel de Brienne se distingue par le caractère presque unique de cette iconographie et la richesse du traitement. Un réseau symétrique de courbes et fers croisés est enrichi de feuilles d'eau et de fleurons, rehaussés d'or comme les liens et le médaillon. Les panneaux alternent avec des pilastres ornés d'un fleuron et d'un motif de losanges curvilignes. L'amortissement est un simple enroulement de la rampe sur elle-même. Cet hôtel fut vendu en 1776 à Louis de Loménie, comte de Brienne, qui lui laissa son nom.

Il est actuellement occupé le ministère de la Défense et des Anciens combattants . *J.-F. L.-D.*

Hôtel Dodun 1727

Architecte
JEAN BAPTISTE BULLET DE CHAMBLAIN

21, rue de Richelieu
Ier arrondissement

André Gaspard Dodun, receveur général des Finances de la généralité de La Rochelle fit construire cet hôtel par Jean Baptiste Bullet de Chamblain, entre 1727 et 1728.

Depuis la rue de Richelieu, on accède à la cour par un long passage cocher. Un perron centré donne accès au vestibule du grand escalier. Le décor de la cage, en harmonie avec l'élévation sur la cour, est le chef-d'œuvre de l'architecture parisienne de la Régence. Au grand étage, une nymphe jouant de la flûte est placée dans une niche. Au-dessus, un œil-de-bœuf est clos par une grille de feuilles.

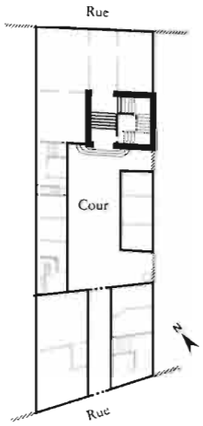
La rampe de fer forgé est composée de panneaux allongés au décor d'entrelacs entourant une palmette inscrite dans un cartouche. Les panneaux sont articulés par des pilastres. On compte à Paris plus d'une trentaine de panneaux à palmette centrale de ce modèle. Le dessin très sobre, dépourvu de la richesse décorative de la cage de l'escalier, est à rattacher aux modèles classiques de la fin du règne de Louis XIV.

La console à enroulement qui amortit la rampe n'est pas d'origine : en 1880, l'historien Auguste Vitu témoignait de sa disparition récente : « La cage de l'escalier est un poème de pierre, écrit pour des jeunes époux. Elle s'annonçait, au bas de la rampe, par un joli dauphin de métal qui rappelait le triomphe d'Amphitrite... », ajoutant : « On scia brutalement le bas de la rampe pour enlever le joli dauphin, qui retenait longtemps le regard du visiteur. »

La niche de l'escalier et la rampe, considérées comme des modèles du genre, furent copiées en 1892 par Ernest Samson pour l'hôtel de Breteuil, construit avenue Foch à Paris, actuellement ambassade d'Irlande.

L'escalier du corps de logis sur la rue est plus modeste. Sa rampe est d'un modèle proche de celui du grand escalier.

L'hôtel Dodun, récemment acquis par la Ville de Paris est en cours de transformation en logements. *J.-F. L.-D.*



Hôtel Chenizot 1728

Architecte
Pierre de Vigny
Serrurier
Nicolas Viennot

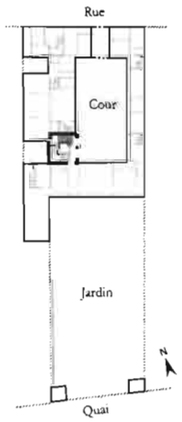
51, rue Saint-Louis-en-l'île
IVe arrondissement

En 1726, Pierre de Vigny fut chargé de remanier de fond en comble pour Jean François Guyot de Chenizot un hôtel bâti entre cour et jardin vers 1623-1628 pour Pierre de Verton. La façade sur la rue est remarquable par la présence des deux dragons sculptés qui soutiennent son balcon. L'escalier fut aménagé avec le même soin que la façade : situé dans l'aile ouest de l'hôtel, il est constitué d'une longue volée qui mène au grand étage. La rampe, forgée par le maître-serrurier Nicolas Viennot, est composée de longs panneaux symétriques de style Régence organisés autour d'un motif central de fleuron. Aux quartiers tournants, le long panneau alterne avec un panneau carré orné d'un fleuron rayonnant à six pétales entouré de quatre volutes. Ce modèle de panneau, rare, est particulièrement spectaculaire.

Un pilastre adossé à une console ornée d'une chimère en bronze doré[1], d'une exubérance déjà rocaille, constitue l'amortissement de la rampe. La créature, la gueule béante, les ailes déployées, toutes griffes sorties et la queue enroulée autour de la console, est emprisonnée par d'épais feuillages.

Le vase de bronze doré qui coiffait la console a disparu à une date indéterminée. Il est encore visible sur une photographie des années 1920. *J.-F. L.-D.*

1. La console est actuellement recouverte de peinture noire. Voir p. 206-207.



Abbaye Sainte-Geneviève

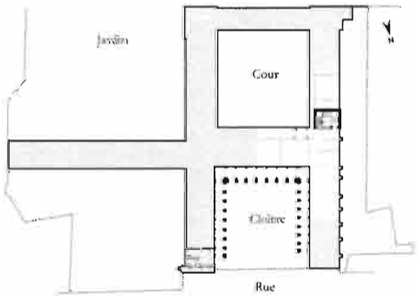
Escalier de la Bibliothèque vers 1730

Malgré les nombreuses transformations qu'elle a subies, l'ancienne abbaye Sainte-Geneviève-du-Mont, actuellement lycée Henri-IV, a conservé des traces importantes de son histoire. Les seuls vestiges médiévaux sont la tour Clovis, et l'aile occidentale du cloître avec son réfectoire du XIIIe siècle. Le couvent fut augmenté d'une seconde cour par le père Claude Paul de Creil qui créa en 1672 la bibliothèque dans le comble de l'aile médiane. Le point central de l'abbaye était alors le monumental escalier de pierre dit « escalier de la Vierge « ou « escalier des Prophètes ». La bibliothèque fut agrandie et décorée de 1720 à 1733 par Jacques de La Guêpière qui en fit une des plus belles d'Europe, sur le modèle en croix de la bibliothèque des Jésuites à Rome. C'est pour que le public auquel elle était ouverte puisse y accéder que fut construit l'escalier[1] placé dans l'aile occidentale de la seconde cour. Cet escalier, dont le vide central est d'une belle ampleur, dessert trois niveaux, et l'ancienne bibliothèque au dernier étage. Il conserve encore ses grilles latérales permettant d'interdire aux visiteurs l'accès aux parties conventuelles. Sa composition, simple, fait alterner panneaux et pilastres de manière régulière. Les panneaux sont distribués symétriquement autour d'un motif central de deux anses de panier rivées par une double queue de poireau ornée d'une feuille d'eau. Le cadre de remplissage est interrompu dans les angles échancrés et, au centre, où il forme deux volutes affrontées. Le motif central est maintenu par deux anses de paniers assemblées à mi-fer. Les pilastres sont eux aussi d'une composition simple, on y retrouve encore la silhouette des balustres avec piédouche. Comme cela est fréquent, la feuille d'eau est tournée vers le bas, par opposition à celle du panneau qui est montante[2]. La simplicité de cet escalier, dont on trouve de multiples exemples[3], est en contradiction avec la richesse voire l'exubérance du lieu auquel il conduisait. La bibliothèque avait en effet un décor très soigné notamment une coupole peinte par Restout et supportée par des palmiers sculptés. *R. B.*

1. L'escalier est actuellement appelé « escalier des Grands Hommes ».
2. Hôtel Dodun, 21, rue Richelieu (voir p. 132), maison, 4, rue de Braque (voir p. 148).
3. Voir la typologie p. 205. En tout 87 panneaux symétriques à fleuron central.

Architecte
Jacques de la Guêpière

23, rue Clovis
Ve arrondissement



Hôtel de Bersan 1731

Architecte
Denis Quirot l'Aîné
Serrurier
François Lesquillier

110, rue Vieille-du-Temple
IIIe arrondissement

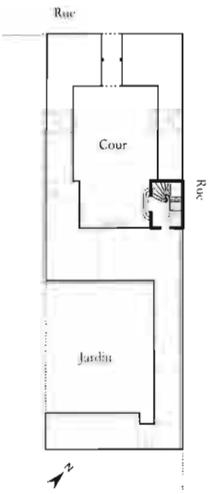
À partir de 1731, le chevalier de Bersan fit transformer par l'architecte Denis Quirot l'Aîné un hôtel bâti vers 1623 par l'architecte Jean Thiriot pour Robert Jousselin de Marigny. L'escalier reconstruit dans le pavillon de gauche fut doté d'un porche d'entrée et d'un perron de trois marches. Le marché de serrurerie nous indique que la rampe de fer de style rocaille est due à François Lesquillier. La conception, de Quirot lui-même, fut très admirée par les contemporains.

La console d'amortissement enroulée sur elle-même était ornée jusqu'en 1987 d'une sphinge aux ailes déployées[1].

Un décor de panneaux se développe sur les deux premières volées de la rampe. Aux quartiers tournants des pilastres séparent de longs panneaux alternant avec des panneaux plus petits. Le décor des grands panneaux est organisé autour d'un médaillon central : celui-ci est flanqué sur les côtés par des godrons, des motifs de losange curviligne et, en haut et en bas, par des anses de panier asymétriques doublées de feuilles d'eau en fer repoussé. Au centre de chaque grand panneau subsiste le chiffre du chevalier de Bersan. De part et d'autre du médaillon, un fleuron renversé à trois pétales s'épanouit dans un réseau nerveux de fers qui se croisent savamment. Bien que les rampes à panneaux soient fréquentes, cette rampe est d'une qualité de dessin et d'exécution qui la place à part dans le corpus.

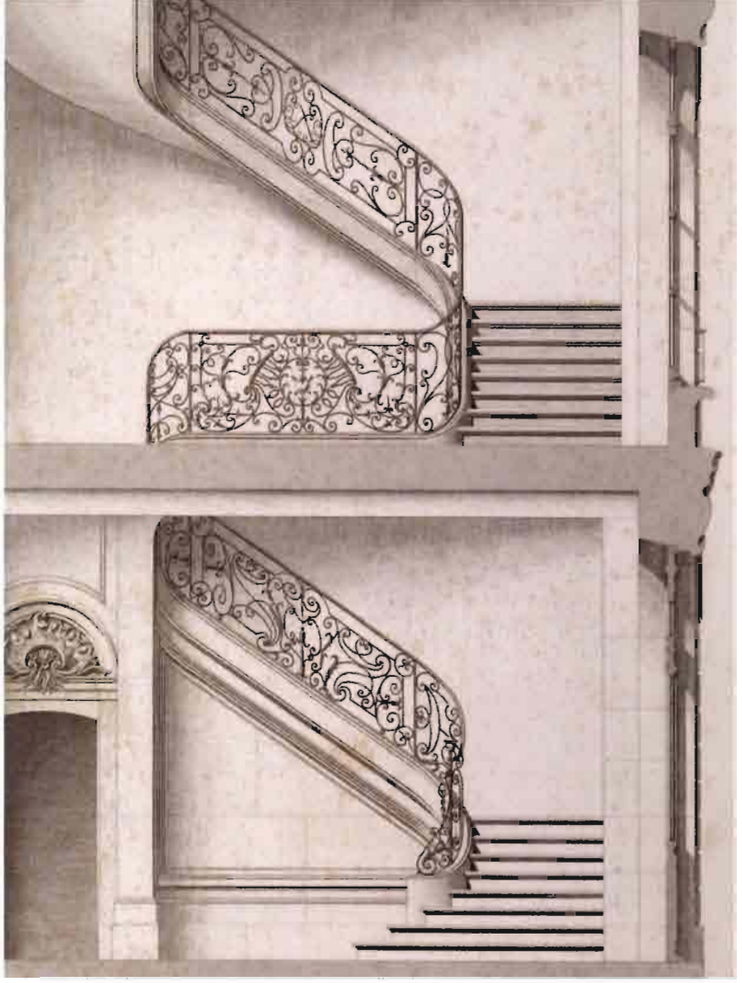
Au-delà des deux premières volées, la rampe se présente sous l'aspect d'une simple succession d'arcades. *J.-F. L.-D.*

1. La console fut volée lors de travaux de rénovation en 1987.



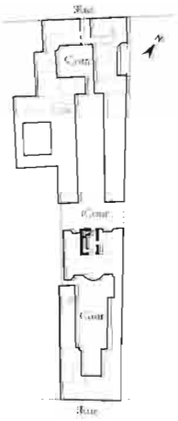
Séminaire des Filles de l'Union chrétienne

Escalier détruit 1734



Architecte
Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne
Serrurier
Nicolas Viennot
Ornemaniste
Nicolas Pineau

226, rue Saint-Denis
IIe arrondissement



En 1734-1735, Marie Dorin, supérieure des Filles de l'Union chrétienne, fit rebâtir par Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne le logis destiné aux plus riches dames pensionnaires de la communauté. L'ancien bâtiment était le vestige d'un hôtel bâti au XVIIe siècle pour monsieur de Saint-Chaumont. Mansart de Sagonne choisit son ami Nicolas Pineau pour donner les dessins des éléments décoratifs, en particulier ceux de la rampe de l'escalier et des balcons exécutés par le maître serrurier Nicolas Viennot.

La rampe disparue, mais connue par le relevé de César Daly, était composée de grands panneaux alternant aux quartiers tournants avec de plus petits. Les trois grands panneaux, seuls visibles sur le relevé, sont chacun d'un dessin différent. Le premier s'organise autour d'un fleuron entouré d'un motif végétal dont la racine est un noyau enroulé sur lui-même. Deux diagonales partent du centre bas du panneau vers les angles en haut. Des feuilles d'eau en fer repoussé viennent relever le motif. Le deuxième panneau, d'un dessin plus riche, s'organise autour d'un cartouche circulaire orné de godrons et rehaussé de petites feuilles d'eau. En son centre se trouve le symbole de la communauté des Filles de l'Union chrétienne : un cœur enflammé transpercé de deux flèches et surmonté d'une croix. De part et d'autre du cartouche, s'organisent, dans une construction pyramidale, deux diagonales partant des écoinçons inférieurs et se rejoignant au dessus du cartouche. Des fleurs, des tiges et des fleurons en chapelet animent nerveusement le réseau des fers. Le troisième panneau est d'un motif moins recherché enserrant un double L. Bien que les rampes à panneaux soient fréquentes, cette rampe à motifs variés se place à part dans le corpus.

L'escalier et sa rampe furent détruits vers 1880 lorsque le bâtiment fut surélevé. Toutefois le logis et ses balcons dessinés par Nicolas Pineau au chiffre de Marie Dorin subsistent toujours entre la grande cour donnant sur la rue Saint-Denis et le boulevard de Sébastopol, à l'emplacement du jardin. Les bâtiments sont actuellement occupés par des ateliers de confection. *J.-F. L.-D*

Hôtel d'Ecquevilly 1733

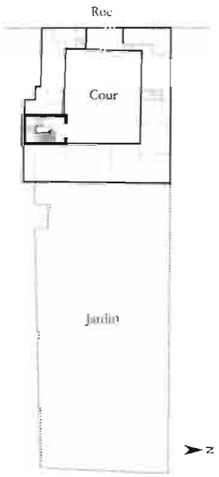
En 1733, Vincent Hennequin d'Ecquevilly chargea Jean Baptiste Beausire de rénover un hôtel entre cour et jardin bâti en 1637-1638. L'imposte du portail entièrement rebâti fut sculptée d'une hure de sanglier. Au fond de la cour à droite, deux colonnes doriques entourant une porte signalent l'emplacement du grand escalier.

Les marquis d'Ecquevilly exerçaient de père en fils la charge de capitaine du Vautrait, équipage royal pour la chasse au loup et au sanglier : tout le décor de la maison est placé sous le signe de la chasse.

La rampe, probablement la plus richement décorée du XVIIIe siècle parisien, fut forgée par les maîtres-serruriers Lebrun et Daguinot. Amortie par une console droite enrichie de feuillages en bronze doré, elle est composée de longs panneaux alternant aux articulations avec des pilastres. Sur un canevas classique composé d'un motif central entouré symétriquement d'un réseau de fers avec des enroulements dans les angles, la rampe est ornée des attributs de la chasse en bronze doré : couteaux de vénerie, épieux, trompes, têtes de chiens et hures de sangliers. Leur aspect et leur rapport de proportion sont modifiés pour s'adapter à l'équilibre du décor de la rampe. Sur le palier haut s'insère le H des Hennequin. *J.-F. L.-D.*

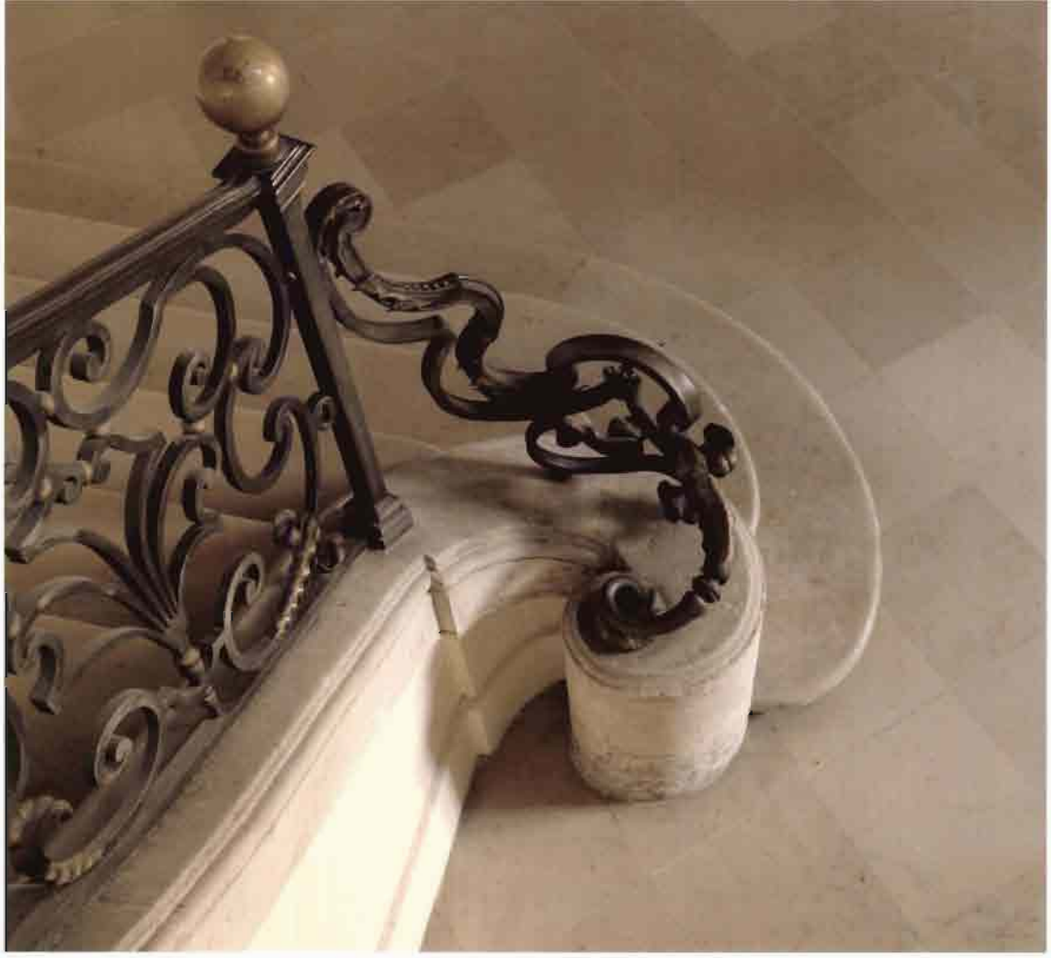
Architectes
Jean Baptiste et Augustin Beausire
Serruriers
Lebrun et Daguinot

60, rue de Turenne
IIIe arrondissement



Noviciat des Dominicains réformés

Escalier vers 1735



Architecte
DENIS JOSSENAY

1, place Saint-Thomas-d'Aquin
VIIe arrondissement

L'architecte Denis Jossenay[1] fut chargé à partir de 1735 de réaliser des aménagements dans l'église et dans les bâtiments conventuels du noviciat des Jacobins du faubourg Saint-Germain[2].

Il acheva, à l'angle sud-est du cloître, un grand escalier éclairé par de larges baies ouvertes au sud. L'escalier est précédé par un vestibule couvert de voûtes moulurées.

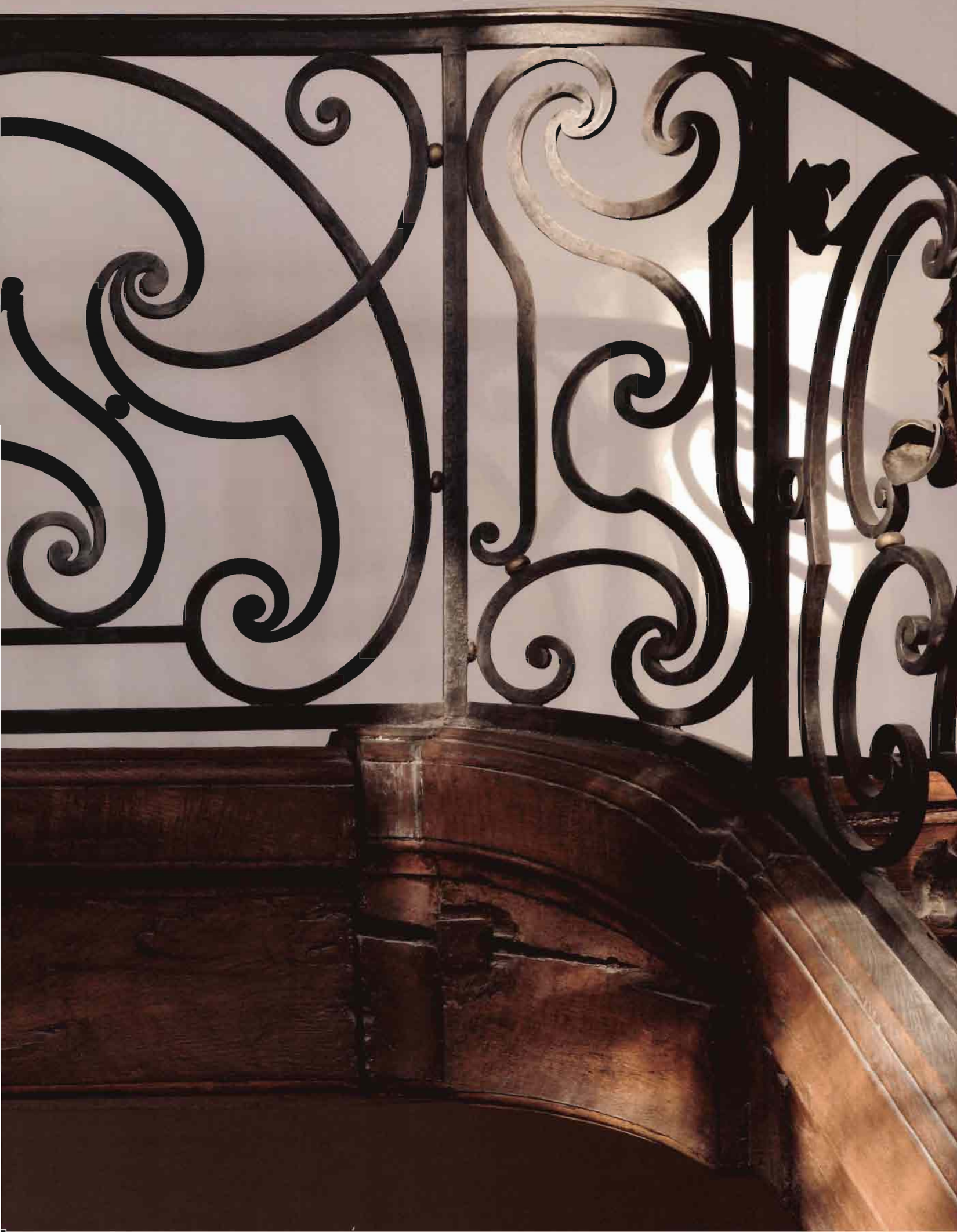
L'amortissement de la rampe, une console enroulée sur elle-même, est constitué d'une « aile de poulet » se déployant et s'enroulant en formant des ressauts. La rampe est composée de panneaux allongés alternant, aux quartiers tournants, avec des panneaux et des pilastres d'un dessin à chaque fois différent. Ces panneaux sont tous, sauf deux, constitués de motifs asymétriques. Dans la volée supérieure, trois d'entre eux sont enrichis de torches enflammées, attribut de saint Dominique, fondateur de l'ordre des dominicains[3]. Une surprise attend le visiteur sur le dernier palier : au centre du panneau central se détache une sphère armillaire, ou astrolabe sphérique, symbole des savants et des ambitions intellectuelles de l'ordre (voir pages suivantes). Les rampes à panneaux et pilastres asymétriques et de modèle à chaque fois différent sont extrêmement rares. Ces caractéristiques se retrouvent dans l'œuvre de l'ornemaniste Nicolas Pineau à l'hôtel de Marcilly, rue du Cherche-Midi[4].

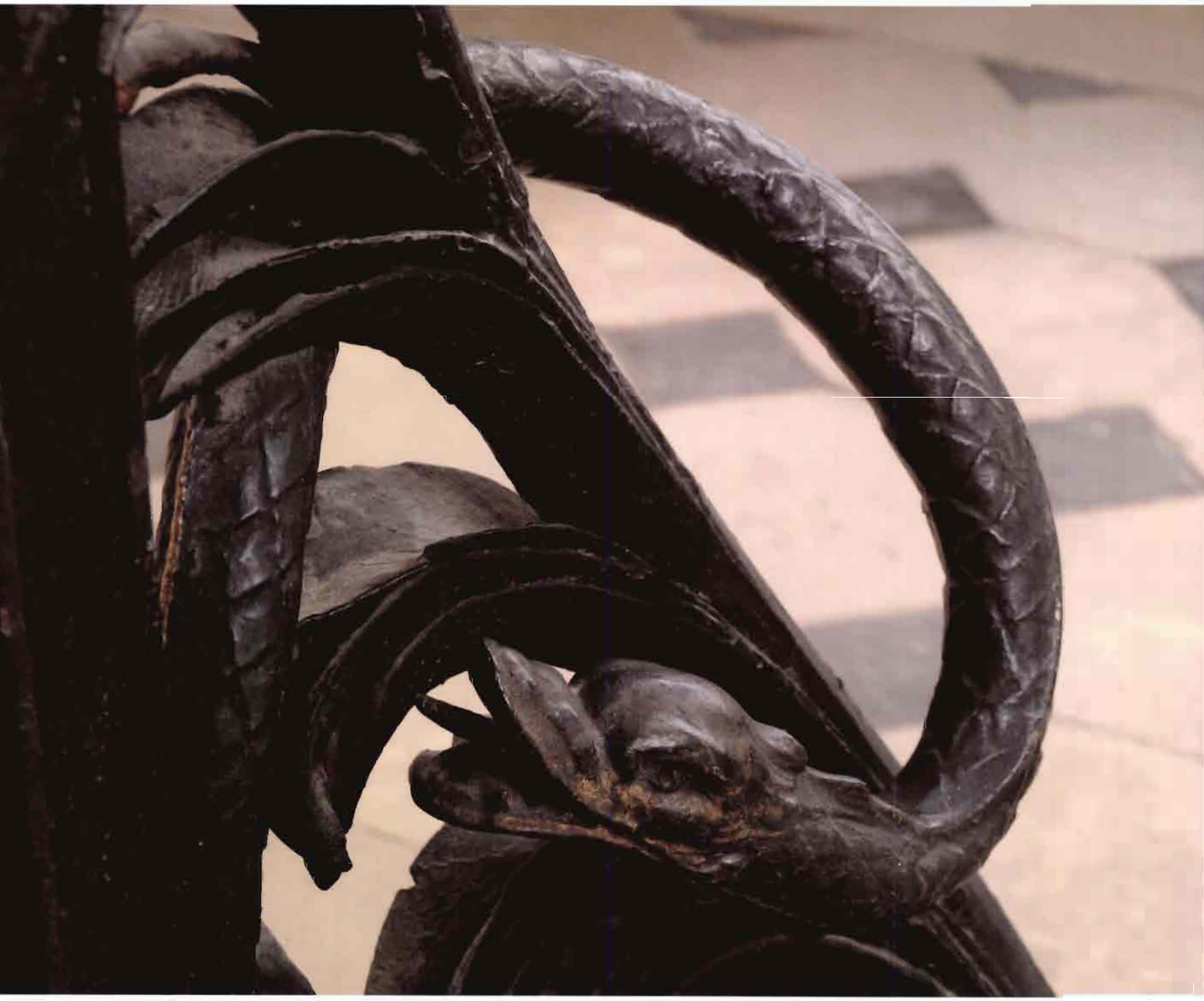
Au XIXe siècle, les bâtiments conventuels furent occupés par le musée d'Artillerie jusqu'au transfert des collections à l'hôtel des Invalides.

Le site est actuellement occupé par des services du ministère de la Défense.

J.-F. L.-D.

1. Jossenay était devenu le représentant de Robert de Cotte, Premier architecte de Louis XV, depuis 1723 auprès des Jacobins du faubourg Saint-Germain.
2. Le noviciat avait été construit par Pierre Bullet en 1682. Voir p. 100.
3. La torche est traditionnellement tenue dans la gueule d'un chien défendant la foi menacée par l'hérésie.
4. Voir p. 151.





Hôtel de Chalais

Vers 1735

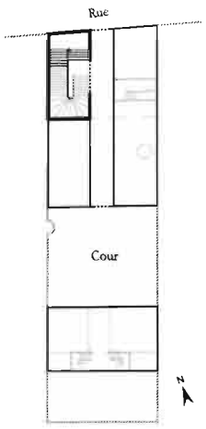
102, rue du Bac
VIIe arrondissement

Cette grande maison n'a pas appartenu à sa famille éponyme, le prince et la princesse de Chalais. Elle fut acquise en 1731 par Étienne Hallée, conseiller secrétaire du Roi et sa seconde épouse Marguerite Bigot qui la louèrent pendant une vingtaine d'année à cette illustre famille. On ne sait pas quand la maison fut construite mais les archives parlent des réparations, voire de la reconstruction de la demeure du vivant d'Étienne Hallée. Il est certain qu'une partie de ces embellissements furent réalisés par les Chalais, comme en témoigne la couleuvre de Colbert, grand-père de Marie Françoise de Rochechouart de Mortemart, épouse de Jean Charles de Talleyrand Périgord, prince de Chalais.

La demeure, qui n'avait pas de jardin, n'est pas aussi prestigieuse que ses occupants : le corps de logis, élevé de deux étages carrés sur un entresol, donne sur la rue. L'escalier principal était largement ouvert sur le passage cocher et se trouvait en face de la loge du Suisse. Au fond de la cour, on accédait aux remises et écuries. L'escalier est donc placé en avant sur la rue. Il est de forme très étirée, ce qui induit des panneaux de rampe très allongés. Leur disposition varie selon leur emplacement : la première volée en comporte deux larges et un plus étroit, puis les suivantes trois panneaux identiques dont le dessin se simplifie à partir du second. Le style de ces panneaux appartient plutôt au deuxième quart du XVIIIe siècle en raison de leur symétrie et de leur composition interne : un cadre à onglets échancrés et des motifs de volutes maintenant un médaillon central[1]. Ce dernier avait peut-être des armoiries qui ont été remplacées par un curieux motif composé d'un cercle maintenu par quatre fleurons. D'autres détails sont encore le témoignage d'une restauration.

La console est en lien avec l'arrivée des Chalais puisqu'elle est habitée par une magnifique couleuvre, l'animal héraldique des Colbert. On la retrouve aussi de part et d'autre de l'oculus qui surmonte la porte cochère. *R. B.*

1. Voir typologie p. 205. Les panneaux symétriques à médaillon central sont la catégorie la plus nombreuse : 99 exemples recensés.

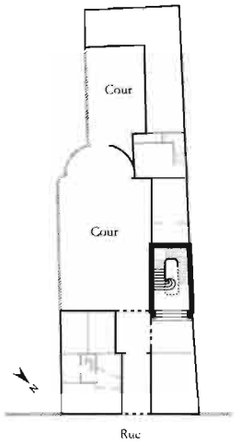


Hôtel Le Lièvre de La Grange

1724-1737

Architecte
THIERRY-VICTOR DAILLY

4-6, rue de Braque
IIIe arrondissement

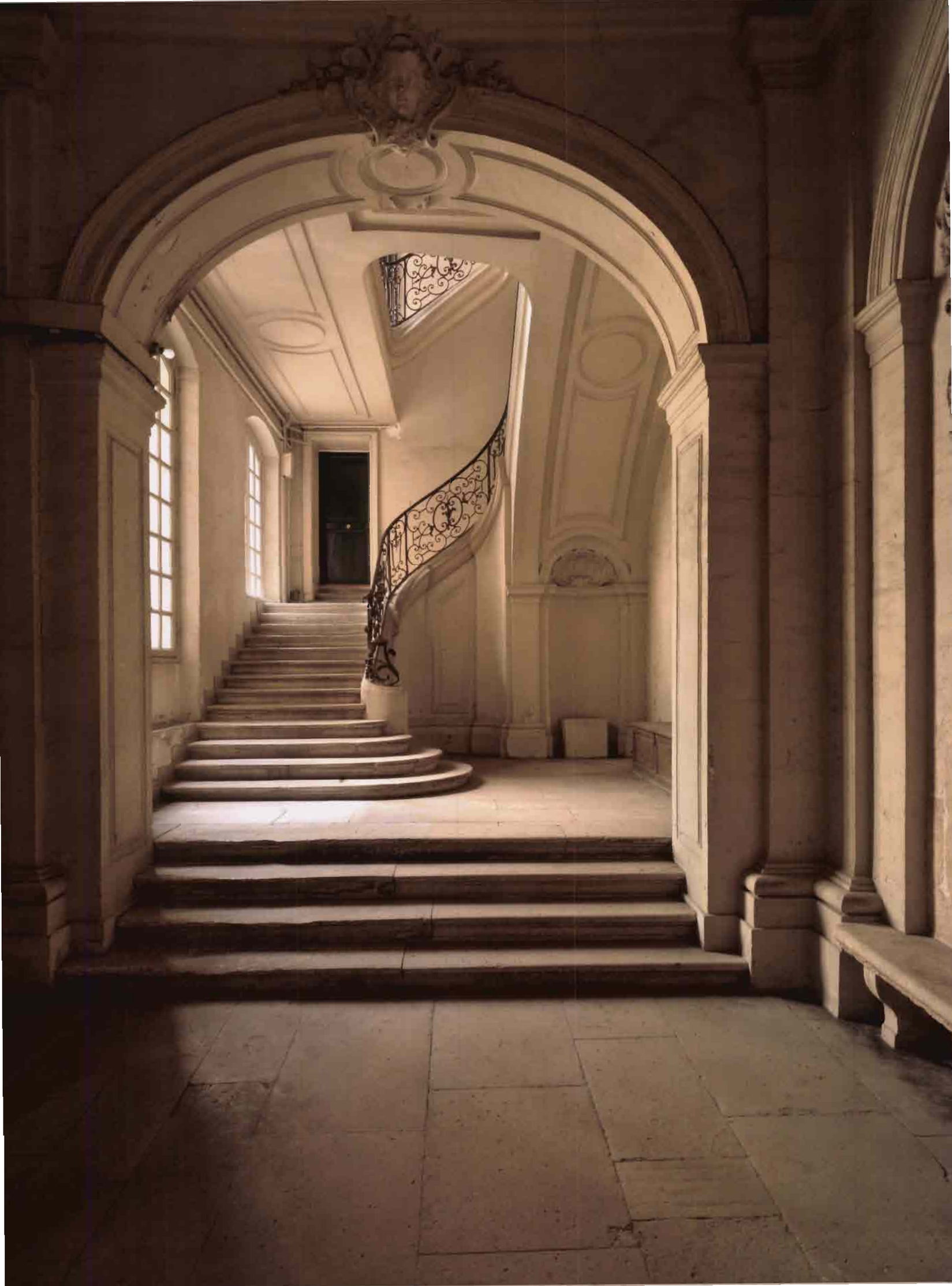


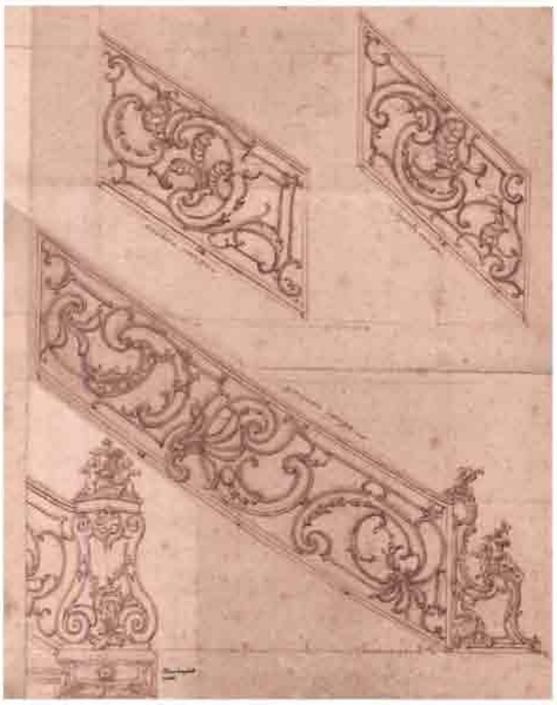
En 1724, Thierry-Victor Dailly établit les plans d'une maison double pour Marie Madeleine Le Lièvre, marquise de La Grange. Le projet, réalisé seulement entre 1731 et 1737, était destiné à la location. Les deux édifices étaient symétriques à l'origine, mais seul le n° 4 possédait un jardin, aujourd'hui loti. Les deux corps de logis sur la rue forment une façade à la composition unique. La cour autrefois divisée en deux parties par un mur est encadrée par des ailes en retour qui abritent les escaliers. Seul celui du n° 4 subsiste avec sa rampe ancienne.

Au bout du passage cocher, un large vestibule décoré de masques sculptés et de moulures s'ouvre sur la cage de l'escalier par quelques marches.

La rampe est amortie par une console s'enroulant sur elle-même. Elle se compose d'un profil à culot, d'enroulements et de feuillages en tôle relevée. Elle s'achève par un fer étampé à deux rangs de grains, le tout tourné en queue de cochon et se terminant par un enroulement en parchemin. La console est plus originale dans sa composition que la rampe aux panneaux d'un modèle fréquent.

L'appui est garni de longs panneaux symétriques organisés autour d'un motif central : un cartouche décoré d'un fleuron de fer repoussé et étampé est entouré de fers entrecroisés et d'anses de panier réparties le long du cadre. Les panneaux alternent avec un pilastre décoré d'un balustre en gaine. Le dessin souple et aérien, encore très symétrique, reste marqué par le goût de la Régence. *J.-F. L.-D.*



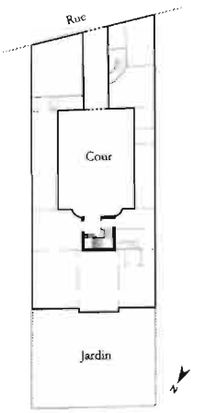


Hôtel de Marcilly

1738

Architecte
Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne (attribué à)
Ornemaniste
Nicolas Pineau (attribué à)

18, rue du Cherche-Midi
VIe arrondissement



L'hôtel de Marcilly a été construit pour la fille de l'entrepreneur Claude Bonneau, épouse de Jacques de Commines, chevalier de Marcilly. Le bâtiment se compose d'un simple corps de logis entre cour et jardin. Un corps de logis secondaire, surélevé au XIXe siècle, sépare la cour de la rue du Cherche-Midi.

L'escalier à vide central, qui à l'époque était généralement déporté sur un côté, est situé au centre du corps de logis principal. La rampe de serrurerie, un chef-d'œuvre de l'art rocaille, présente une particularité remarquable : s'adaptant à l'emplacement central de l'escalier, le dessinateur s'est adonné à un exercice de style consistant à pasticher une rampe du XVIIe siècle. Le premier élément singulier est la présence d'une gaine amortissant la rampe de l'escalier au lieu de l'habituelle console qu'on trouve à cette époque. Un dessin à la sanguine attribué au décorateur Nicolas Pineau[1] est probablement préparatoire à l'intervention du serrurier. Nicolas Pineau n'a utilisé aucun des ornements caractéristiques du style rocaille mais des ornements se rattachant essentiellement à la période classique. Ainsi, si la rampe de l'hôtel de Marcilly représente indiscutablement un exemple accompli du style rocaille, c'est par le traitement naturaliste appliqué à ces motifs louis-quatorziens. La gaine carrée du XVIIe siècle a été transformée en une gaine de forme violonée et galbée. Elle forme un ressaut très saillant à partir du panneau de fond simplement évidé. Elle est couronnée par un vase au profil classique mais en équilibre instable sur une corniche en chapeau de gendarme. Le pied, le culot, le couvercle du vase et la partie supérieure de la corniche montrent un décor de godrons exagérément saillants, comme une sorte de caricature de cet ornement si courant dans les arts décoratifs sous Louis XIV.

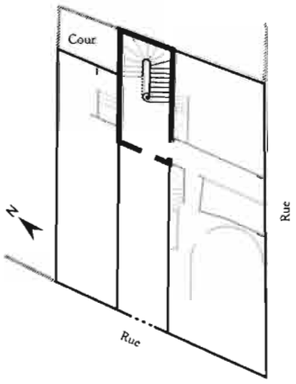
Le premier panneau de la rampe se divise en trois parties organisées autour d'un fleuron à trois pétales superposé à l'amorce d'un motif de postes ; de part et d'autre du fleuron central, un grand et un petit fleuron se renversent sur eux-mêmes. Les nombreux autres panneaux présentent des déclinaisons du système décoratif du premier. L'hôtel est actuellement occupé par les bureaux de la société généalogique Andriveau. *D. B.*

1. Paris, musée des Arts décoratifs. L'ornemaniste a fait figurer sur la même feuille plusieurs propositions : sur l'une, la gaine et son décor sont reconnaissables, à l'exception des putti encadrant le vase, absents à l'hôtel de Marcilly. L'autre proposition est celle d'une rampe amortie par une console à la ligne très chantournée, plus conforme au goût de l'époque.

Maison Belon-Vatard 1739

Architecte
JEAN BAPTISTE VAUTRAIN

31, rue de Cléry et 2, rue Poissonnière
IIe arrondissement



L'étonnante maison située à l'angle de la rue de Cléry et de la rue Poissonnière fut bâtie par Jean-Baptiste Vautrain pour la dame Belon, veuve Vatard. Elle est située sur un terrain formant un angle obtus difficile. Une maison d'angle comporte traditionnellement une façade à pignon sur la voie principale et une façade secondaire sur l'autre voie. Vautrain a su jouer de cette hiérarchie, en intégrant les éléments décoratifs des façades de façon à jeter une ambiguïté de destination. Ainsi, la maison dispose d'une porte cochère feinte sur la rue Poissonnière et d'une porte piétonne desservant l'escalier sur la rue de Cléry. Les portes donnent l'illusion d'un accès à une cour qui n'existe pas. L'escalier n'est pas très grand et son vide central est étroit mais il brille par la qualité de sa rampe : de longs panneaux alternent aux quartiers tournants avec de plus petits. Le centre de ces derniers est occupé par un cartouche vide : les traces de quelques éléments métalliques attestent de la présence du chiffre d'un propriétaire : un A enlacé dans un double L, arraché à une date récente[1]. Le dessin rocaille de la rampe qui se déploie symétriquement à partir du cartouche est particulièrement sophistiqué. Cette rampe à panneaux symétriques à médaillon central occupe une place à part au sein du corpus des rampes rocaille par la manière dont les réseaux de fers rayonnent nerveusement de part et d'autre du cartouche en s'adaptant à l'inclinaison du limon. Le décor est constitué de rouleaux en courbes et contrecourbes et de fleurons associés à des balustres stylisés se répondant en diagonale.
La rampe de la maison voisine du 17, rue de Cléry présente de nombreuses similitudes. *J.-F. L.-D.*

1. Il était encore en place en 1997.

HSBC
Heineken
Café

Hôtel d'Évreux 1743

Architecte
Pierre Contant d'Ivry
Serrurier
François Brochois
(rampe attribuée à)

19, place Vendôme
Ier arrondissement

En 1700-1702, le financier Antoine Crozat chargea l'architecte Pierre Bullet de lui bâtir un hôtel derrière la façade de la place Vendôme (n° 17). En 1707, sur la parcelle contiguë, un second édifice fut élevé pour son gendre, le comte d'Évreux (n° 19).

En 1738, les hôtels passèrent à ses fils Crozat de Tugny et Crozat de Thiers qui s'adressèrent à Pierre Contant d'Ivry pour faire mettre leurs demeures au goût du jour. Deux escaliers exceptionnels y furent réalisés. Seul celui de l'hôtel d'Évreux subsiste aujourd'hui.

Dans ce dernier, l'escalier d'honneur fut reconstruit à l'intersection du corps de logis et de l'aile nord. Le péristyle de Bullet fut transformé en galerie-vestibule. À son extrémité, des colonnes toscanes signalent la présence de l'escalier précédé par un arc surbaissé, véritable chef-d'œuvre de stéréotomie. Disposant d'une surface restreinte de plan rectangulaire, Contant a fait le choix d'un escalier en fer à cheval permettant de gagner de l'espace à la fois au rez-de-chaussée et à l'étage. Pour éviter l'impression d'écrasement, l'architecte a employé toute la hauteur de cet espace haut et peu profond[1]. Le haut mur de la cage fut peint d'un décor en trompe-l'œil par l'Italien Pietre. La lumière pénètre par une baie en archivolte au-dessus du palier, prise en pénétration dans la voûte construite en brique et plâtre, « à la catalane ».

La rampe de bronze et de fer poli, peut-être réalisée par le serrurier François Brochois[2], est amortie par deux consoles qui se font face. Surmontés d'un vase, les montants sur lesquels s'appuient les consoles enserrent un curieux ressort. La rampe se compose d'un motif répétitif de grandes postes ornées de rinceaux et appuyées sur des rocailles ; le motif principal est doublé en haut et bas par une frise d'ovales à double fleuron. Les deux rampes se retournent sur elles-mêmes et se rejoignent sur le palier devant un panneau-balcon. Celui-ci était orné par des armes d'alliance, celles des Crozat et des de Broglie, surmontées d'une couronne de marquis. Seuls subsistent aujourd'hui les contours godronnés des blasons, l'attache de la couronne, des guirlandes de fleurs, une double coquille au naturel au pied du panneau, et le cadre décoratif composé de feuillages et d'enroulements.

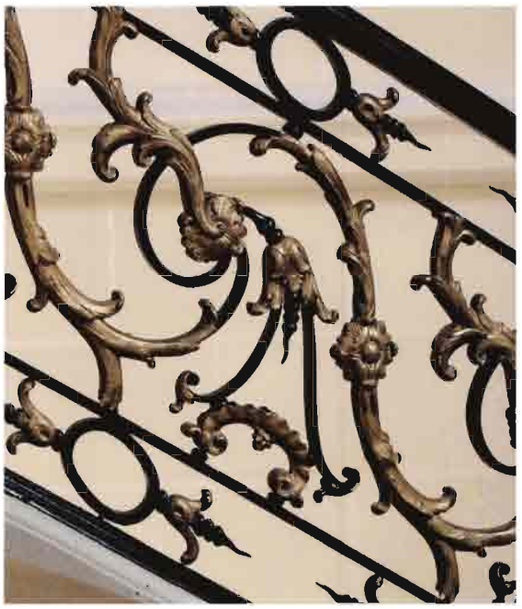
La frise de postes classique, qui constitue le motif principal du décor de la rampe, est adaptée au style architectural de cet hôtel prestigieux construit par Pierre Bullet. Le motif sera très répandu à l'époque néoclassique.

La disposition en fer à cheval de la rampe est similaire à celle de l'hôtel de ville de Nancy réalisée par le maître-serrurier Jean Lamour vers 1755.

Le bâtiment est actuellement occupé par un cabinet d'avocats. *J.-F. L.-D.*

1. Contant adopta le même procédé, vingt ans plus tard, pour l'escalier du Palais-Royal.

2. L'attribution à François Brochois repose sur le fait qu'il réalisa à la même époque la rampe de l'hôtel voisin également modernisé par Contant.

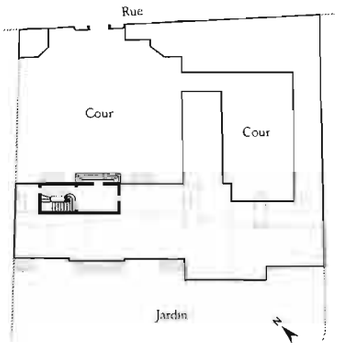


Hôtel de Maisons

Escalier 1749

Architecte
Pierre Michel Mouret
Serrurier
rampe attribuée à
Nicolas Dervin

51, rue de l'Université
VIIe arrondissement



Cet hôtel a été construit à partir de 1706 sur un projet de l'architecte Pierre Cailleteau, dit Lassurance, à la demande du président Duret[1]. Dès 1707, il fut vendu à Claude de Longueil, marquis de Maisons, qui fit achever les travaux.

Au moment de sa construction, le marquis de Maisons demanda à l'architecte que l'hôtel soit doté d'une rampe analogue à celle de l'hôtel de Richelieu voisin que Lassurance avait aussi construit. Il est ainsi établi qu'au début du XVIIIe siècle, les hôtels de Maisons et de Richelieu présentaient dans leur escalier respectif le même modèle de rampe.

En 1732, à la mort du dernier marquis de Maisons, l'hôtel passa aux Soyecourt qui firent entreprendre d'importantes modifications par l'architecte Pierre Michel Mouret entre 1749 et 1751. Dans ce contexte bien documenté l'escalier fut déporté sur la droite du corps de logis principal. Il distribue seulement le premier étage. La première volée de marches, droite, débouche sur un repos. La seconde suit le mouvement fluide d'une courbe. Un document d'archive atteste que le maître-serrurier Nicolas Dervin fut payé pour des travaux à l'hôtel de Maisons. La rampe de ce nouvel escalier est très différente des œuvres contemporaines marquées soit par le style rocaille soit par l'influence néoclassique. Elle est composée des panneaux de forme carrée ornés d'un motif symétrique autour d'un fleuron central proche de ceux de l'hôtel de Tallard (1702)[2] alternant avec des pilastres décorés de balustres en gaine. Ce décalage chronologique ne laisse pas de surprendre, d'autant que la rampe de l'hôtel de Richelieu (détruit) a été retrouvée remontée dans un hôtel parisien et qu'elle est en tout point semblable à celle-ci. En l'absence de sources très précises (l'état détaillé du travail accompli par Dervin manque) on ne peut qu'émettre deux hypothèses : soit en 1749 on reprend le motif de la rampe d'origine, ce qui explique qu'elle soit identique à celle de l'hôtel de Richelieu qui daterait donc du début du siècle, soit l'architecte Mouret chargé des travaux a fait deux rampes identiques dans un grand respect de l'esthétique voulue par son prédécesseur Lassurance. Seule la console, qui amortit la rampe avec son fleuron rehaussé de feuilles en bronze doré, représente une concession au style rocaille.

L'hôtel fut acheté en 1839 par le comte Charles-André Pozzo di Borgo. Ses descendants l'occupèrent jusqu'en 2010. *J.-F. L.-D.*

1. Concernant le président Duret voir la notice sur l'hôtel de Brienne.
2. Voir p. 114.

Collège des Bernardins

Escalier 1749

Le collège des Bernardins a été créé en 1245 par un moine d'origine anglaise, Étienne de Lexington, abbé de Clairvaux, pour servir de lieu d'étude et de recherche aux moines. De cette époque médiévale subsiste un bâtiment construit entre 1248 et 1260. Dans ce chef-d'œuvre de l'architecture cistercienne, des aménagements furent programmés au début des années 1740. Ils furent achevés en 1749 par l'architecte Bourgeois, peut-être le frère Nicolas Bourgeois, actif à Paris dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Une cage d'escalier en stéréotomie caractéristique de l'architecture monastique fut réalisée.

La rampe est composée d'une frise d'arcades à enroulements liées entre elles par des étriers. Les arcades sont enrichies d'anses de panier dans la partie supérieure et de petites billes sous les volutes. Ces dernières sont ainsi détachées visuellement du limon. Le modèle de rampe à arcades, courant à Paris[1], est ici plus luxueux qu'à l'ordinaire.

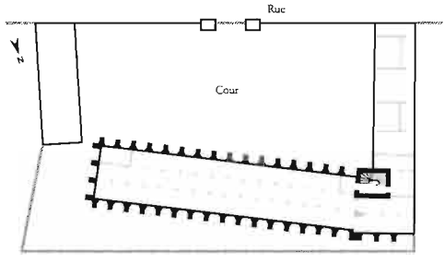
L'amortissement est une simple colonnette à fût triangulaire dont la base et le chapiteau sont moulurés.

Le bâtiment occupé pendant deux siècles par une caserne de pompiers a été récemment réhabilité par l'archevêché de Paris pour accueillir « un lieu de recherche et de débat pour l'Église et la société » et l'École Cathédrale. *J.-F. L.-D.*

1. 87 rampes à arcades à enroulements ont été recensées.

Architecte
Bourgeois

24, rue de Poissy
V^e arrondissement



Couvent des Récollets

Escalier de la Bibliothèque vers 1750

Installés dans le faubourg Saint-Laurent à partir de 1603, les Récollets ont bénéficié de la générosité de nombreux bienfaiteurs, parfois prestigieux, d'où de multiples agrandissements au fil de leur histoire. C'est en 1637 qu'une bibliothèque est construite à l'étage, puis, en 1676, une nouvelle sacristie et un bâtiment. L'histoire mouvementée du couvent après la Révolution (filature en 1790, hospice des Vieillards ou des Incurables-Hommes en 1795, hôpital militaire Saint-Martin ou Villemin en 1860), explique qu'il reste actuellement peu de bâtiments anciens : la cour du cloître n'a plus que deux côtés et seules 22 arcades datent du XVIIIe siècle.

L'escalier d'honneur, qui menait à la bibliothèque, est cependant conservé. Sa date de construction reste incertaine. Existait-il avant les travaux de 1676 ? La rampe de serrurerie, quant à elle, présente des motifs caractéristiques du milieu du XVIIIe siècle. Elle est composée du motif courant d'arcades à enroulement dont l'originalité tient aux trois ruptures qui la scandent : des volutes affrontées autour d'un court axe central à décor de queues de poireaux et de queues de cochon[1]. La console, constituée d'un amortissement pyramidal surmontant un motif végétal en forme d'enroulement, se déploie dans l'espace et confère à l'ensemble, par son mouvement tournoyant, un certain dynamisme. Elle est très proche de celle de la maison Le Lièvre de La Grange, rue de Braque[2].

Le couvent, devenu un Centre international d'accueil à vocation scientifique et culturelle, qui héberge la Maison de l'architecture d'Île-de-France, a été restauré par Karine Chartier et Thomas Corbasson. Chargés par l'ordre des architectes en Île-de-France d'aménager l'intérieur des bâtiments au début des années 2000, ils ont intégré dans leur projet les traces historiques du couvent en jouant sur la notion de stratifications des couches du passé. *V. A.*

1. Ce motif de volutes affrontées riches est parfois répété dans toute la longueur de la rampe, comme au 47, rue de la Harpe.

2. Voir p. 148.

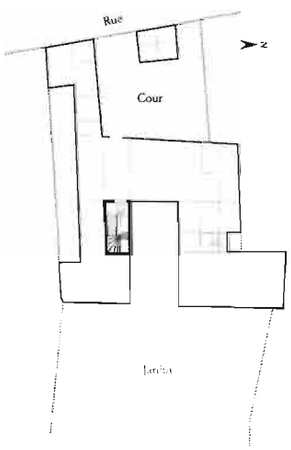
148, rue du faubourg Saint-Martin
Xe arrondissement

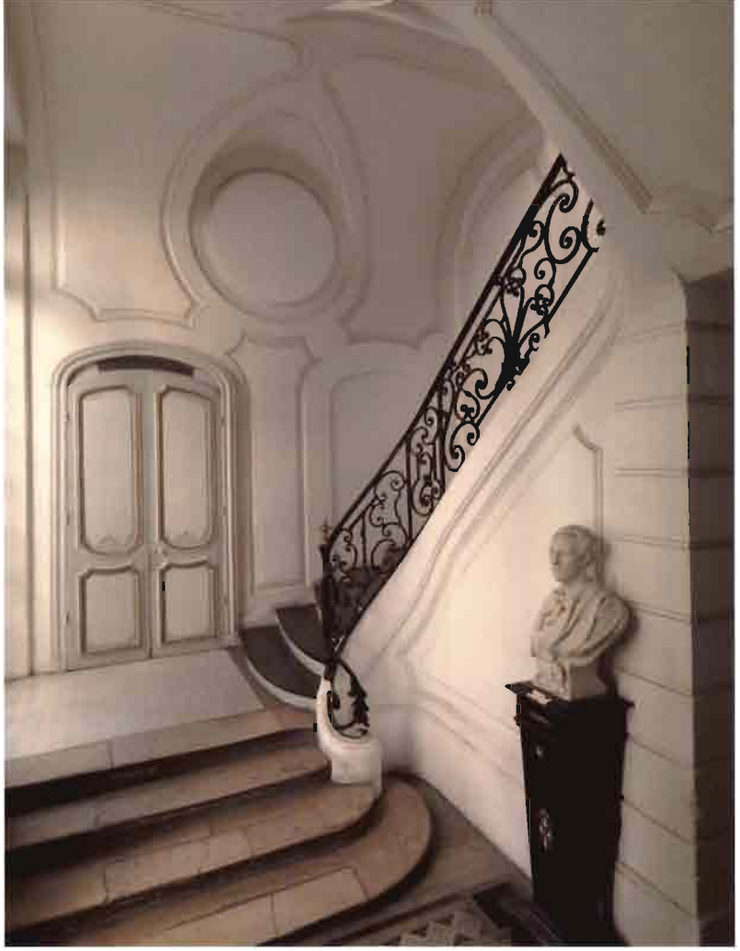
Couvent des Bénédictins anglais

Vers 1750

Architecte
Claude Louis d'Aviler (attribué à)

269, rue Saint-Jacques
Ve arrondissement





En 1640, une communauté de bénédictins anglais, venus de l'abbaye Westminster au début du siècle, s'établit rue Saint-Jacques dans l'ancienne maison de la Trinité. La communauté prospéra et bâtit, entre 1674 et 1677, une chapelle dans laquelle repose le roi anglais Jacques II exilé en France depuis la révolution anglaise de 1688.

Vers 1750, la construction d'un pavillon fut confiée à l'architecte Claude Louis d'Aviler[1], l'un des maîtres de l'architecture rocaille.

Le vestibule de l'escalier s'ouvre par une porte surmontée d'une coquille spectaculaire par sa taille. L'escalier dessert trois étages. La rampe de fer est amortie d'une console formée d'un fleuron surmonté d'une « aile de poulet » et s'enroulant sur elle-même.

Composée de longs panneaux sur les parties rampantes, la rampe est pleinement caractéristique du rocaille. Un grand fleuron asymétrique s'épanouit dans un réseau mouvementé de fers en courbes et contrecourbes. Ces panneaux séparés par des pilastres alternent avec de plus petits. Ces derniers sont ornés d'une chute de deux fleurons terminés par un motif en forme d'hameçon et entourés de motifs d'anses de panier se répondant.

Depuis 1900, le lieu est occupé par la Schola Cantorum. *J.-F. L.-D.*

1. L'attribution à Claude Louis d'Aviler par Michel Gallet est étayée par la comparaison des appuis de fenêtres au dessin très rare, à ceux de la maison du 27, rue Saint-André-des-Arts bâtie par d'Aviler en 1748.

Hôtel Dupin

Deuxième quart XVIIIe siècle

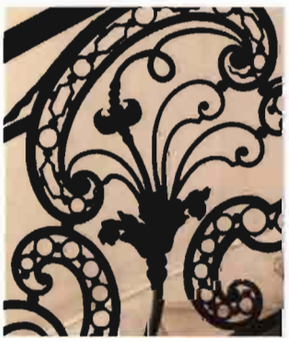
68, rue Jean-Jacques-Rousseau
Ier arrondissement

Cette grande maison à porte cochère est construite sur un terrain au tracé irrégulier constitué de la réunion de deux parcelles. Un bel escalier en vis à noyau creux reste le témoignage de bâtiments plus anciens. La maison fut achetée en 1639 par Nicolas Ladvocat, conseiller d'État, maître des comptes, qui la réaménagea complètement : il fit élever vers 1640-1650 le corps de logis sur rue, l'aile gauche et une aile en fond de cour. En 1738, la maison est acquise par Nicolas Bouret, gentilhomme de la Grande Vénerie du roi. Elle comporte alors une chapelle et des écuries pour 20 chevaux. Il la loue à Claude Dupin fermier général, qui l'achète en 1758, malgré son mauvais état, et la possède encore en 1786.

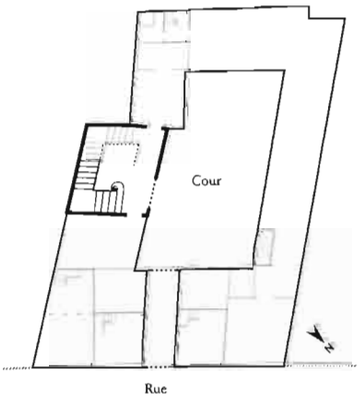
On ne connaît pas avec précision la date de construction de l'escalier. Il dessert deux étages au cœur d'une vaste cage qui occupe les deux tiers de l'aile gauche. Le limon en pierre jusqu'au premier palier est ensuite en bois, son décor en ferronnerie est exceptionnel par sa richesse et sa variété. La rampe s'appuie sur une console ouvragée qui s'enroule en même temps que le limon. Elle se compose d'une volute principale dans laquelle est inclus un chapelet de ronds et d'ovales que l'on retrouve dans la rampe.

Dans cette dernière, les motifs sont alternés deux à deux : les longs panneaux de la première et de la troisième volée sont construits autour d'un fleuron central dont la dissymétrie et la richesse appartiennent à l'esthétique de l'époque. Les volutes qui le soulignent sont enrichies de motif de chapelets de ronds ou d'ovales déjà signalés. La deuxième et la quatrième volées, plus longues, présentent une composition plus symétrique autour d'un large fleuron central cerné de godrons formant rocaille. De nombreux motifs entrecroisés aux angles et autour du motif central sont la preuve de la virtuosité du serrurier qui met en œuvre ces assemblages à mi-fer.

Même si on n'en trouve pas le strict équivalent, les modèles publiés par François de Curvilliès en 1745 présentent de nombreuses caractéristiques communes avec cette rampe, notamment les godrons et les chapelets de ronds[1]. *R. B.*



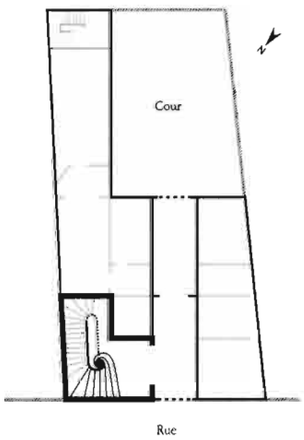
1. Voir p. 41.

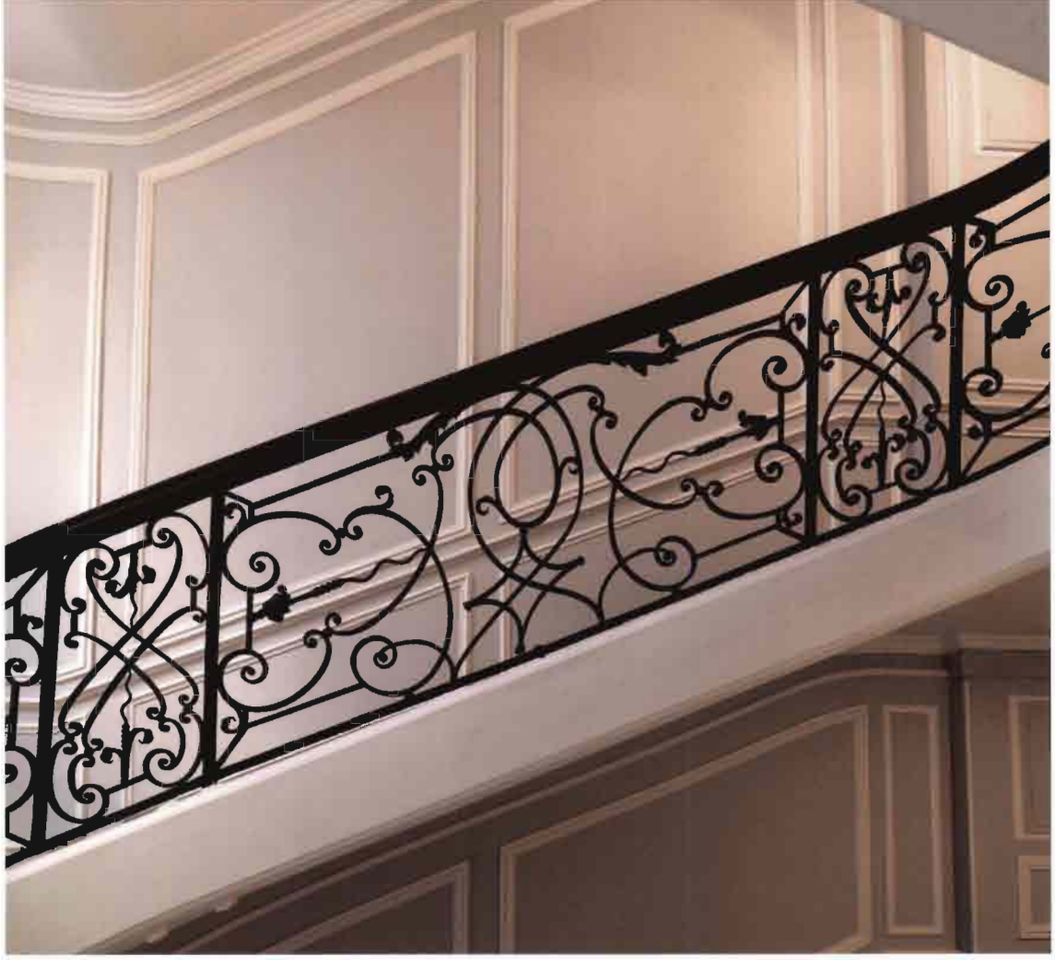


Maison à porte cochère

Escalier deuxième quart XVIIIe siècle

14, rue Notre-Dame-des-Victoires
IIe arrondissement





En 1665, Thomas Gobert, ingénieur et architecte, dont la résidence se trouvait rue du Mail, acquiert une place sur laquelle est construite une maison qui change de propriétaires plusieurs fois avant d'être achetée en 1704 par François Dazy, secrétaire du Roi. C'est une maison à porte cochère. Le corps de logis principal sur rue, élevé de trois étages dont un entresol, est prolongé par une aile plus basse sur la cour. L'escalier, précédé d'un court vestibule est placé à l'avant, ce qui est peu fréquent.

L'escalier a été refait probablement dans les années 1730 et sa rampe est un bel exemple de panneau symétrique à motif central[1]. Les pilastres ont un dessin dédoublé particulièrement graphique dont on connaît peu d'exemples. Les grands panneaux comportaient plus d'agréments rapportés qui ont disparu ; seuls ont été restaurés des fleurons latéraux, ce qui explique l'impression de vide qui prévaut. Toutefois, cela permet de mieux apprécier l'exercice auquel s'est livré le serrurier : en dehors du losange curviligne central ainsi bien mis en valeur, les lignes ne s'arrêtent jamais. De l'enroulement d'une courbe jaillit une contrecourbe et d'un fer de section carrée coule un fer rond qui s'enroule sur lui-même avant de redevenir plat. Ainsi sont faites les deux volées qui desservent l'entresol et l'étage noble. Au-delà, le motif central devient plus simple et nécessite une moins grande virtuosité. D'importants désordres structurels nécessitèrent la mise en place de renforts. *R. B.*

1. Voir typologie p. 205.

Hôtel de Montescot

Escalier

Deuxième quart XVIIIe siècle

70, rue des Archives
IIIe arrondissement

Construits tous les deux en 1647 pour François de Montescot, intendant de la Généralité de Paris, les hôtels de Montescot et de Villeflix sont distribués symétriquement autour d'une cour qui, de ce fait, gagne en majesté. Ils connurent des réaménagements communs, notamment les deux portails sur la rue, avant que leur destin ne se sépare en 1690. En 1740, l'hôtel fut acheté par Geneviève Legras, veuve de Jacques Denis, trésorier général des bâtiments du Roi, qui effectua des travaux d'embellissement, dont un nouvel escalier.

Placé dans le logis principal, dans la partie mitoyenne de l'hôtel voisin, l'escalier est signalé par une travée élargie dans une façade plutôt austère et très restaurée. Il est précédé d'un vestibule de dimensions très réduites et on bute immédiatement sur la première volée.

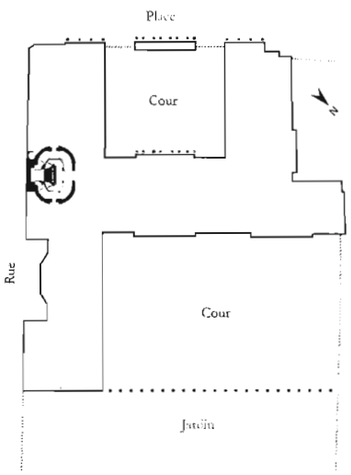
La rampe est une belle illustration de la virtuosité du maître-serrurier qui a réalisé ce véritable manifeste rocaille. Aucun panneau n'est semblable, chacun étant adapté à la taille variable des volées mais tous sont composés selon le même schéma. Le châssis dans lequel s'inscrivaient traditionnellement les panneaux n'est plus qu'un fantôme : il est évoqué par les anses de panier qui marquent les angles. De celles du bas partent des entretoises vite interrompues. Les enroulements sont composés d'anses de panier et d'esses de tous profils et de toutes tailles qui sont assemblés par des rivets, des boules, des croisements à mi-fer. Mais cette grande variété ne signifie pas anarchie et l'ensemble est structuré par la triple volute qui domine en haut et les volutes d'où émergent des fleurons de chaque côté. Les « ornements de relevure » en bronze sont peu nombreux : une agrafe, quelques culots et feuilles d'eau, outre les fleurons déjà signalés, si bien que l'ensemble est riche mais pas foisonnant. Des pilastres, qui rythment régulièrement la rampe et une belle console, sont aussi la marque d'une grande habileté. *R. B.*

Palais-Royal

Grand Escalier 1768

Architecte
Pierre Contant d'Ivry
Serrurier
Jean Courbin

204, rue Saint-Honoré
Ier arrondissement



Le Palais-Royal originellement construit en 1636 pour le cardinal Richelieu par l'architecte Jacques Lemercier fut donné en 1692 par Louis XIV à la famille d'Orléans qui ne cessa de l'augmenter et de le modifier tout au long de l'Ancien Régime. Notamment en 1752, Louis Philippe d'Orléans, dit « le Gros », chargea Pierre Contant d'Ivry de reconstruire de nouveaux appartements. De cet ensemble réalisé en 1753-1754 subsiste essentiellement le pavillon sur la cour des Fontaines, actuelle place de Valois. En 1763, l'opéra du Palais-Royal[1] et la partie du palais situés du côté de la rue Saint-Honoré furent détruits par un incendie. Pierre Louis Moreau-Desproux, architecte de la Ville de Paris, fut chargé de la construction du nouvel opéra et des façades sur la rue Saint-Honoré tandis que Contant eut à rebâtir la partie centrale du palais ainsi que le grand escalier, destiné à rejoindre, d'un côté, l'appartement du duc et de la duchesse d'Orléans et, de l'autre, le nouvel opéra. Un vaste vestibule mène à l'escalier de plan ovale. L'emplacement de l'escalier est réduit par l'accolement de l'opéra. Contant, qui avait rencontré cette difficulté place Vendôme vingt ans plus tôt[2], adopta la même formule : une volée principale qui, au premier repos, se divise en deux volées qui se rejoignent au palier supérieur.

Achevé en 1768, cet escalier étonna ses contemporains par sa verticalité et par son décor nouveau.

La rampe de fer poli, agrémentée d'éléments en bronze, est due au maître-serrurier Jean Courbin sur les dessins du bronzier Jean Jacques Caffieri. Elle est composée de longs panneaux ornés d'une frise de disques enserrant un motif de fleur. Dans les écoinçons s'épanouissent des fleurons et des feuillages symétriques. La frise est doublée de deux rangées de motifs géométriques fleuronnés, placés en quinconce, créant un mouvement qui assouplit la rigueur de la rampe. Sur le palier supérieur, le chiffre restitué du duc est enserré de palmes, de chute de feuilles de laurier et d'acanthe.

Des pilastres ornés de pommes de pin en bronze doré alternent avec les longues portions des panneaux ; en forme de gaine, ils sont décorés d'un motif central de fleur, des feuillages, un lambrequin, une agrafe en tête... inspirés par les modèles ornementaux de la Régence. Deux masques de faunes barbus en bronze ciselé viennent rappeler la fonction, perdue depuis, d'escalier de théâtre. Le fer bronzé, le fer poli et le bronze doré confèrent un aspect polychrome à la rampe. Cette partie du Palais-Royal est actuellement affectée au Conseil d'État. *J.-F. L.-D.*

1. Ce palais comprenait depuis sa construction sous Richelieu une salle de spectacle.
2. Voir p. 154.

Hôtel de Sandreville

1767

26, rue des Francs-Bourgeois
IIIe arrondissement

L'hôtel correspondant à l'actuel 26, rue des Francs-Bourgeois appartenait en 1635 à monsieur de Sandreville qui lui laissa son nom. En 1767, l'hôtel passa aux Le Mayrat qui entreprirent d'importants travaux de transformations et d'embellissements.

Situé à la jonction du corps de logis sur la rue et de l'aile sur la cour, le grand escalier dessert au premier étage le grand appartement de Louis Charles Le Mayrat. Réalisé avec soin, l'escalier repose sur un mur d'échiffre en pierre mouluré percé d'un oculus éclairant la descente de la cave.

La rampe de fer poli, enrichie d'éléments en bronze doré, est amortie par une console à enroulement dans le « goût à la grecque ». La composition décorative de la rampe est un motif d'arcades hautes et basses continues, reliées par des entrelacs remplis de fleurs de tournesol complétées de deux fleurons affrontés. Une frise haute et basse de postes vient détacher et renforcer l'effet continu des arcades. Il s'agit ici d'une version particulièrement riche d'une typologique assez courante à l'époque[1].

Cette rampe est une relecture des modèles classiques de la fin du règne de Louis XIV, comme celui de la rampe de l'hôtel de la Ferme des Postes, rue des Bourdonnais. *J.-F. L.-D.*

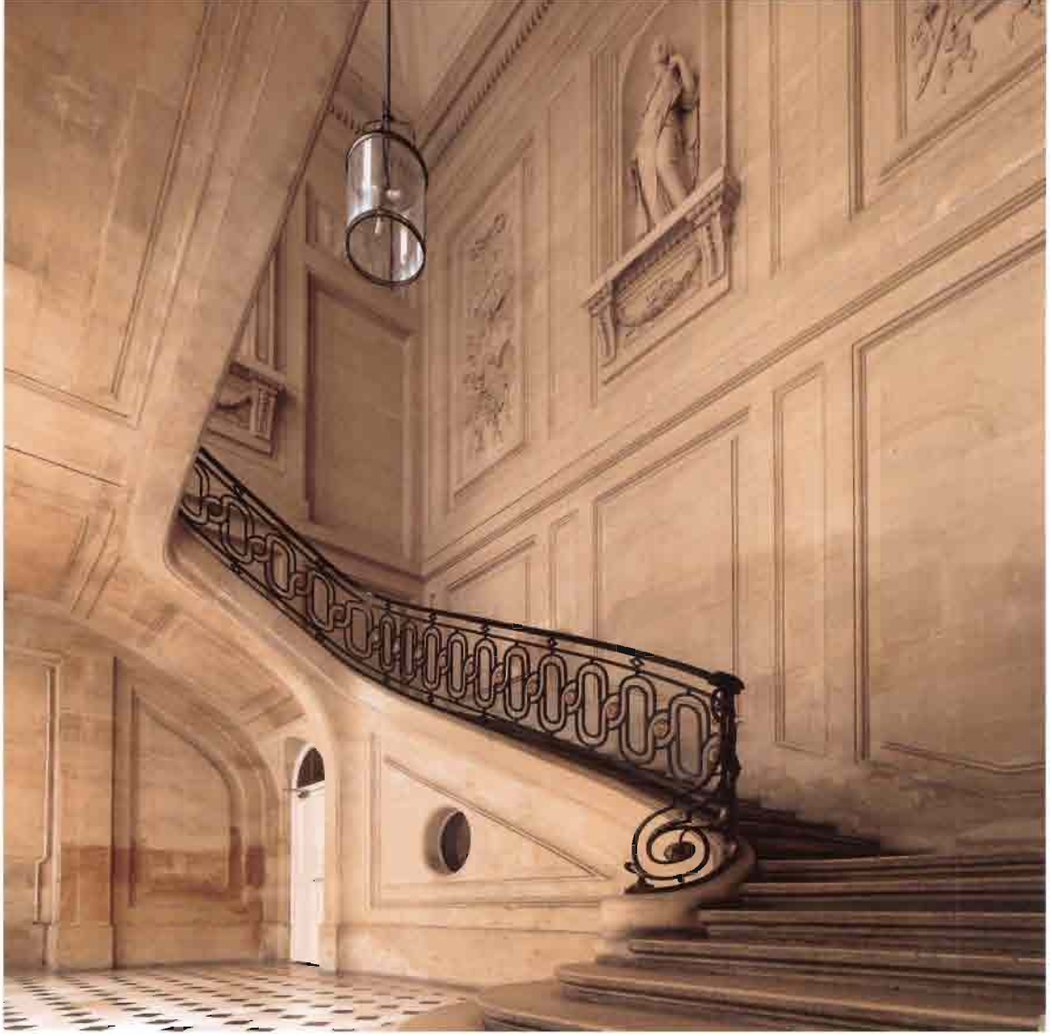
1. 64 œuvres de ce modèle ont été repérées.

Hôtel de Fleury

1772

Architecte
Jacques Denis Antoine

28, rue des Saints-Pères
VIIe arrondissement



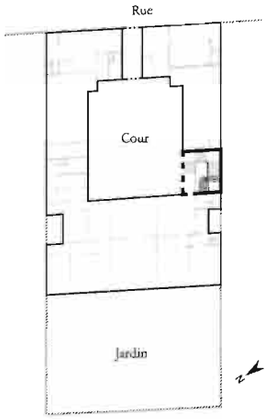
L'hôtel porte le nom de l'avocat général Armand Joly de Fleury qui le loua à partir de 1788. Mais il fut construit pour Jacques Frécot de Lanty, membre du Grand Conseil. Les travaux furent entrepris à partir de 1768 et le gros œuvre, y compris la décoration de la cage d'escalier, était achevé en 1772, lorsque l'hôtel fut vendu à Charles Brochet de Saint-Prest, maître des requêtes, intendant du Commerce et conseiller d'honneur des Monnaies. Ce dernier en acheva la construction comme l'atteste l'autorisation donnée en 1774 de faire poser les pilastres de la façade.

La demeure comporte un corps de logis sur rue, à la façade monumentale, deux ailes puis le corps d'hôtel entre cour et jardin[1]. L'escalier principal est situé dans l'aile à gauche de la cour et dessert un étage. Précédée de quelques marches et d'un repos, la première volée repose sur un mur d'échiffre tandis que la deuxième et la troisième sont soutenues par des voûtes plates. Comme dans les hôtels contemporains du Châtelet ou de Saint-Florentin[2], la cage présente un décor architecturé remarquable orné de sculptures, allégories de l'Architecture, la Sculpture et la Peinture, ainsi que de bas-reliefs figurant les quatre saisons et les attributs de la musique et de science.

Contrebutée par une console prenant la forme d'un enroulement, la rampe se distingue par son élégance et sa simplicité. Composée d'arcades doubles reliées par des entrelacs, elle est rehaussée de rosaces et encadrée en haut et en bas par une frise de losanges. C'est l'œuvre de Pierre II Deumier qui travaille à la même époque sur le chantier de l'hôtel de Saint-Florentin. *R. B.*

1. En 1845, l'École des ponts et chaussées s'y installa et entama des travaux d'agrandissement. Elle fut remplacée en 2008 par l'Institut d'études politiques de Paris.

2. Voir p. 187 et 180.

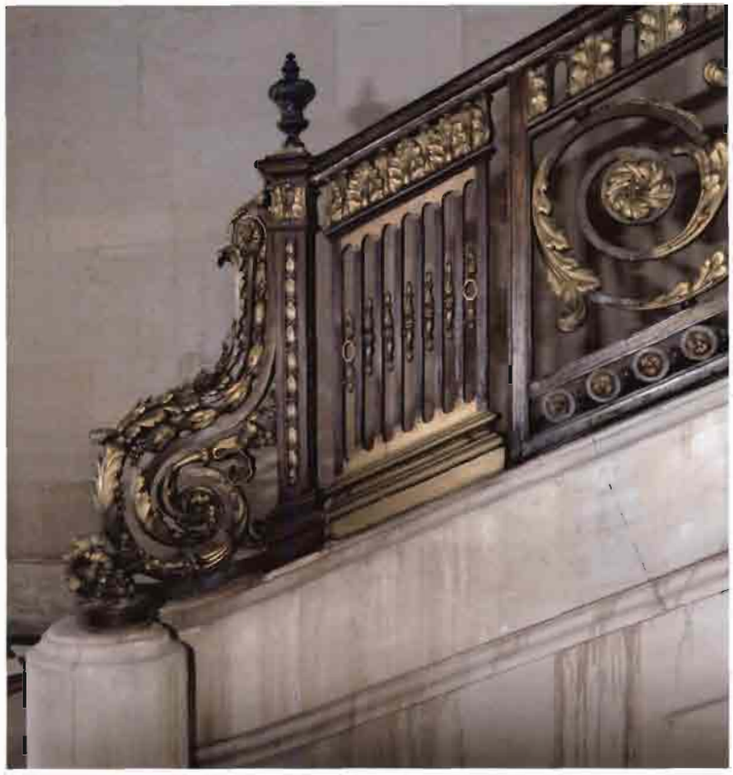


École militaire

Escalier d'honneur 1773

Architecte
Ange Jacques Gabriel
Serrurier
Fayet

1-23, place Joffre
VIIe arrondissement



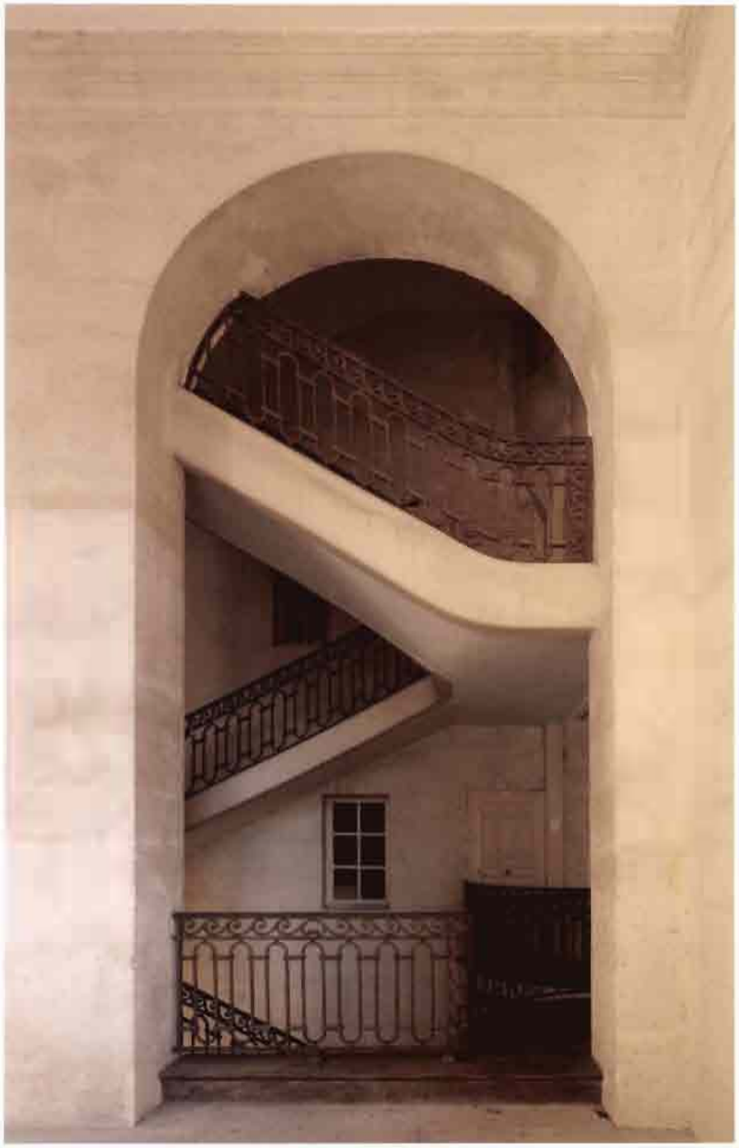
Lorsqu'en janvier 1751 parut l'édit créant l'École militaire, le souvenir de la grandeur du siècle de Louis XIV était très prégnant et ce projet, soutenu par Madame de Pompadour et le financier Joseph Pâris-Duverney n'était pas sans rappeler la création des Invalides au siècle précédent. Le programme était de loger convenablement 500 jeunes gentilshommes sans fortune, un état-major, 50 officiers, des professeurs et des religieuses, les sœurs grises chargées de l'infirmerie... au total plus de 700 personnes. Gabriel fit un projet somptueux qu'il dut revoir à la baisse à plusieurs reprises. Le plan définitif ne fut adopté par le ministre Choiseul qu'en 1766 : le « château » composé d'un pavillon central dont le dôme carré rappelait celui du Louvre, et de deux ailes, figure au centre de la composition. C'est là que se trouvent la chapelle d'une part et, d'autre part, l'escalier d'honneur qui dessert les appartements officiels de l'état-major.

Cet escalier est en quelque sorte le point d'orgue de l'œuvre de Gabriel à l'École militaire. La rampe été dessinée de la main même de l'architecte, contrairement à d'autres dessins réalisés par son agence. Comme le raconte l'intendant de l'école : « Cette rampe a été faite sur les dessins signés de M. Gabriel et sans aucun marché ; [...] elle peut coûter 2 000 livres la toise, il y en a neuf toises... »

La richesse et la magnificence de cet ouvrage réalisé et posé en 1773 par le maître-serrurier Fayet, auteur également des grilles de la cour royale, furent l'objet de critiques, si bien qu'on proposa même de dérober la rampe aux yeux du public en la peignant en noir ou en gris. Elle était d'une telle qualité qu'on décida finalement d'en assumer la beauté et même de l'accentuer en dorant les bronzes. Elle vient de retrouver sa couleur acier originelle.

Dans l'œuvre de Gabriel, cette rampe se trouve à mi-chemin entre celle du Petit Trianon (1764) et celle de l'hôtel du Garde-Meuble, place de la Concorde (1775)[1]. On retrouve dans sa structure le principe de celle du Petit Trianon : de longs panneaux à motifs géométriques, ici des postes, là-bas des arcades, enrichis de bronze, et rythmés par des pilastres. Mais les postes doubles sont les mêmes que celles du Garde-Meuble. Toutefois, la rampe de l'École militaire, avec ses pilastres cannelés, conjugue avec plus de réussite le mouvement ascensionnel des postes et la structure architecturale de l'ensemble. Le regard n'est pas aspiré par un vide ascendant mais bien guidé progressivement de panneaux en panneaux.

1. Voir p. 183.



École militaire

Escalier des élèves 1773

Architecte
Ange Jacques Gabriel

1-23, place Joffre
VIIe arrondissement

On l'a vu, l'institution était destinée à accueillir 500 jeunes nobles désargentés. Les salles de cours et les réfectoires étaient au rez-de-chaussée, de part et d'autre de la cour des exercices, tandis que dans les deux étages se trouvaient les chambres. C'est pour desservir ces dernières qu'ont été construits dans les pavillons d'angle des escaliers ouverts. Leur garde-corps, bien que composé d'un motif relativement simple d'arcades reliées par des étriers, est élégamment complété par une frise de postes. La sobriété de l'ensemble caractéristique des bâtiments publics ou semi-publics, telle qu'on pouvait la trouver à la fin du XVIIe siècle déjà, par exemple à l'hôtel de la Ferme générale des Postes[1]. *R. B.*

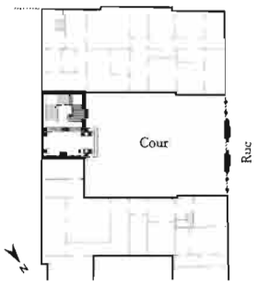
1. Voir p. 113.

Hôtel de Saint-Florentin

1773

Architectes
Ange Jacques Gabriel
Jean François Thérèse Chalgrin
Serrurier
Pierre II Deumier

2, rue Saint-Florentin
Ier arrondissement



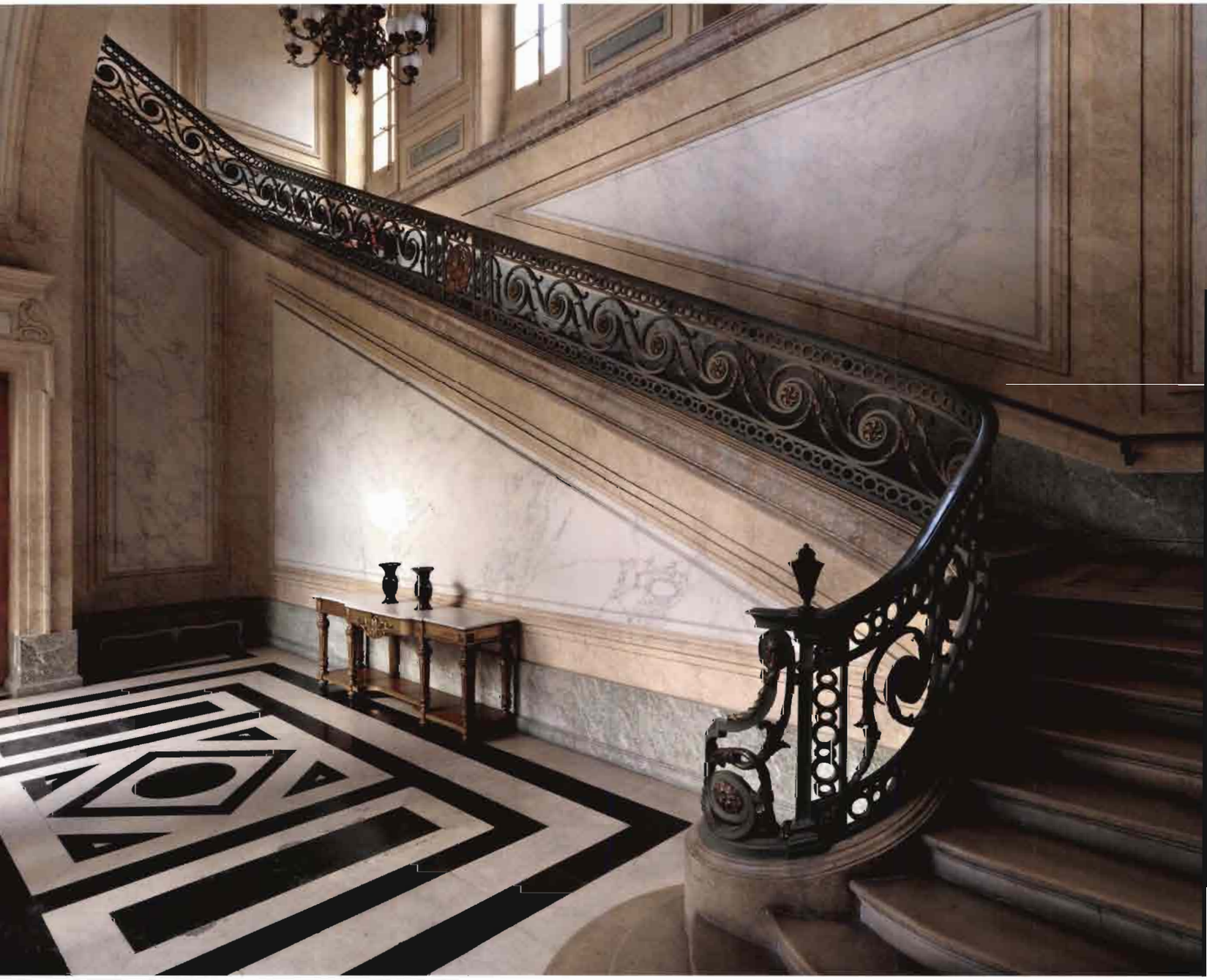
L'hôtel de Saint-Florentin fut édifié entre 1766 et 1769 par Jean François Thérèse Chalgrin, selon les plans dressés par Ange Jacques Gabriel, en complément des embellissements de la place Louis-XV, actuelle place de la Concorde. La demeure était destinée à servir de résidence au comte de Saint-Florentin, marquis puis duc de La Vrillière, l'un des personnages les plus influents du règne de Louis XV.

Chalgrin eut à concevoir le porche d'entrée, les façades des cours et les aménagements intérieurs.

On accède au corps de logis par un vestibule largement ouvert sur la cour par une serlienne. Un portique de colonnes doriques sépare ce vestibule de l'escalier. L'élévation des murs de la cage présente des fenêtres, des niches et des pilastres ioniques présents habituellement sur les murs de façades extérieures. L'escalier est composé d'une volée unique qui mène à un palier traversant desservant les deux grands appartements.

Le marché nous indique que la rampe fut posée en 1773 et réglée la somme considérable de 24 988 livres au maître-serrurier Pierre II Deumier[1]. Elle est amortie par une gaine circulaire en marbre bleu turquin, semble-t-il postérieure. Le modèle de la rampe est en rupture avec celui des rampes à décor de panneaux qui s'imposaient depuis le début du siècle. Cette dernière est composée de balustres d'ordre ionique faisant écho aux pilastres des murs de la cage. Les balustres sont composés d'un piédouche raccordé au sommier par de petits navets. Leur panse est ornée de godrons et d'un culot de feuillages. Leur col est surmonté d'un chapiteau orné d'une moulure d'oves et de dards. Une guirlande et une chute de laurier en bronze doré enrichissent le chapiteau. Aux articulations de la rampe, les pilastres sont ornés d'une rosace naturaliste inscrite dans un médaillon. Des fleurons et des motifs de feuillages complètent le décor. Cette rampe marque le retour du motif de balustre si usité au XVIIe siècle. Au XIXe siècle, l'hôtel fut acheté par les Rothschild qui firent construire une extension du côté de la rue du Mont-Thabor. Depuis 1950, il appartient au département d'État des États-Unis d'Amérique. *J.-F. L.-D.*

1. Deumier est célèbre pour avoir réalisé la grille du chœur de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.



Hôtel du Garde-Meuble de la Couronne

Escalier d'honneur 1775

Le rôle essentiel du Garde-Meuble, qui dépendait de la Maison du Roi, était de meubler les résidences royales. À la fin du XVIIIe siècle, il reçut pour attribution de veiller à la bonne conservation et à la présentation au public des collections royales.

En 1765, le roi attribua au Garde-Meuble un bâtiment conçu par l'architecte Ange Jacques Gabriel sur la place Louis-XV. Gabriel aménagea les lieux en fonction des besoins : les cuisines, les magasins et les ateliers furent disposés au rez-de-chaussée, les salles d'exposition furent installées à l'étage noble le long de la colonnade. Le Garde-Meuble fut également doté d'un appartement pour l'intendant sur le retour de la rue Saint-Florentin.

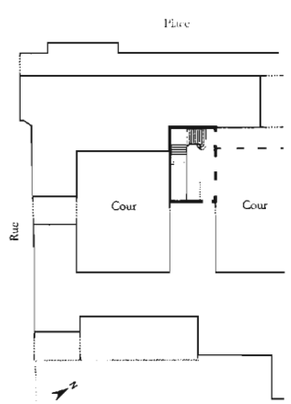
Le bâtiment, actuellement occupé par l'État-major de la Marine nationale, est desservi par deux spectaculaires escaliers et des escaliers secondaires. Un escalier d'honneur de grandes dimensions fut conçu uniquement pour desservir les salles d'exposition à l'étage noble. Une longue volée de marches, rythmée par deux petits paliers intermédiaires, vient desservir le grand palier supérieur. L'escalier est éclairé par trois fenêtres du côté de la grande cour et par trois autres du côté de la cour de l'Intendant.

Réalisée par le maître-serrurier Claude Roche, la rampe est d'un dessin riche et puissant. Composée d'une frise de postes encadrée en haut et en bas d'une frise d'entrelacs, elle est interrompue par deux panneaux. Le premier est situé dans l'axe de la grande volée, le second dans l'axe du grand palier. Ces panneaux abritaient deux fleurs de lys, quatre branches de laurier et quatre L en bronze doré, supprimés en 1793 et remplacés au début du XIXe siècle par le symbole de la Marine.

La console de départ, surmontée d'un vase de bronze doré, s'enroule suivant une portion d'arc de cercle. Elle est enrichie d'un demi-culot en chapelets et de feuilles d'acanthe. *J.-F. L.-D.*

Architecte
Ange Jacques Gabriel
Serrurier
Claude Roche

2, rue Royale
VIIIe arrondissement



Hôtel du Garde-Meuble de la Couronne

Escalier de l'appartement de l'Intendant 1775

Réservé à un usage privé, l'escalier de l'Intendant donnait accès aux appartements de l'intendant du Garde-Meuble. La cage de forme rectangulaire est très classique. La rampe est dans la tradition des rampes à panneaux longs. Un panneau sur le côté court et deux panneaux sur le côté long alternent avec un pilastre. Ce dernier, ainsi que le cadre qui enserre le décor des panneaux longs, est marqué par des motifs à la grecque qui se détachent du châssis par de petites billes de fer.

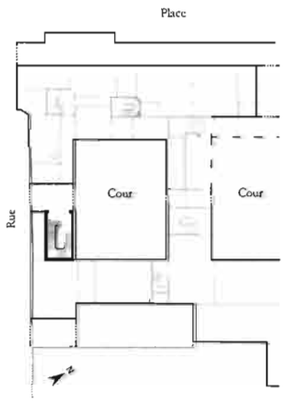
Sur la rampe de ce second escalier se déploie un réseau de losanges légèrement curvilignes. Ce motif décoratif original, utilisé couramment à cette époque sur les décors de marqueteries[1], apparaît unique dans le domaine de la serrurerie.

L'amortissement de la rampe, une gaine en marbre en forme de colonne cannelée, est semble-t-il postérieur. *J.-F. L.-D.*

1. Quelques années avant la réalisation de la rampe, Joubert, fournisseur officiel du Garde-Meuble, livra pour le grand cabinet de Marie-Antoinette dauphine à Versailles « deux commodes à la Régence de bois violet et rose à placages de mosaïques, cœurs et losanges entrelacés… »

Architecte
Ange Jacques Gabriel
Serrurier
Claude Roche

2, rue Royale
VIIIe arrondissement



Hôtel du Châtelet

1776

Architecte
Mathurin Cherpitel
Serruriers
Joseph Perez et Pascault

127, rue de Grenelle
VIIe arrondissement

À son retour à Paris en 1770, le comte du Châtelet fit construire par Mathurin Cherpitel un hôtel rue de Grenelle.

Creusés de niches entourées de pilastres d'ordre ionique, les murs en pierre du grand vestibule et de la cage d'escalier prolongent à l'intérieur de l'hôtel le caractère monumental des façades extérieures.

Le devis-marché permet de préciser que les balcons et la rampe de l'escalier, achevés en 1776, sont « conformes au dessin qui en sera donné dans le temps au sieur entrepreneur par le sieur Cherpitel architecte ».

La rampe se présente sous la forme d'une succession de balustres qui ne sont pas compartimentés. Ces derniers sont doublés en haut et en bas par une frise de modèle identique, composée de fleurons en bronze doré qui s'affrontent dos à dos autour d'un motif de forme ovale. La frise de balustres fait directement référence aux modèles du classicisme français de la fin du XVIIe siècle. Seul son traitement appartient au courant néoclassique. Le balustre est formé d'un piédouche reposant sur une plinthe, d'une panse formée d'enroulements entourant un triple fleuron en bronze doré et d'un col à chapiteau ionique reprenant l'ordre de la façade et de la cage de l'escalier. La rampe est ponctuée aux articulations par un panneau orné d'un motif de disque dans un cadre tenu par des feuillages en bronze doré. L'amortissement de la rampe n'est qu'un simple enroulement de la rampe sur elle-même, borné d'une pomme de pin également en bronze doré.

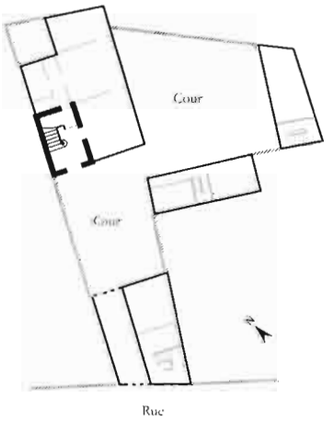
Cherpitel s'est inspiré de la rampe forgée selon les dessins de Jean François Thérèse Chalgrin[1] quelques années plus tôt, pour le comte de Saint-Florentin. L'hôtel du Châtelet est occupé depuis 1908 par le ministère du Travail. *J.-F. L.-D.*

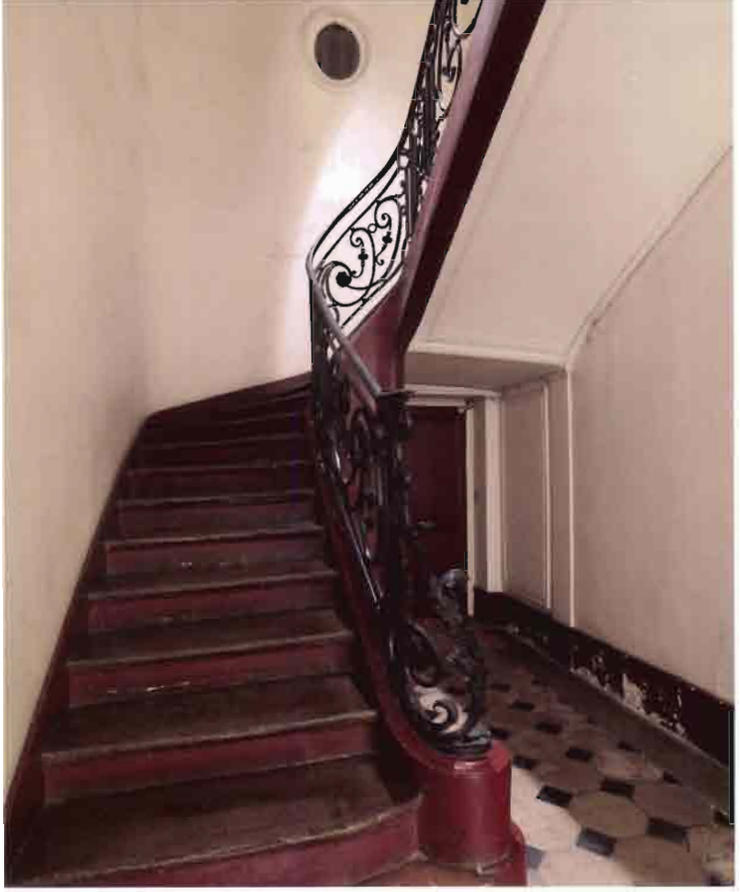
1. Voir p. 180. Tous deux se connaissaient depuis leur séjour à l'Académie de France à Rome où ils furent au même moment pensionnaires.

Maison à porte cochère

Troisième quart XVIIIe siècle

13, rue Hérold
Ier arrondissement





La maison a été achetée en 1764 par Julien Oré, architecte entrepreneur des bâtiments du Roi et son épouse Anne Marie Emmanuel Hincque de Saint-Sénoch. Dans l'acte de vente qui la décrit, on retrouve la distribution telle qu'elle apparaît sur le plan de Vasserot. La parcelle sur laquelle se trouve la maison a une forme très irrégulière de L renversé. La façade sur rue élevée de deux étages carrés n'a que deux travées de large. Selon l'acte de vente de 1764, au rez-de-chaussée se trouvaient deux portes cochères, l'une desservant la cour et le corps de logis arrière et l'autre celui de devant. Louée à monsieur Rolin, secrétaire du Roi, la maison relevait d'un certain niveau comme le prouve la présence d'un jardin auquel on accédait par une grille de fer et d'un bassin avec jet d'eau. Le bâtiment sur cour, dans lequel se trouve l'escalier, comportait une salle à manger au rez-de-chaussée et quatre chambres par étage, et autant pour l'étage en mansarde. Par cette acquisition, Julien Oré faisait un placement puisque la maison jouxtait sur l'arrière une autre propriété lui appartenant, sur la place des Victoires. Dans l'acte de mutation, l'escalier n'est pas décrit, mais il est probable qu'il existait et qu'il avait été construit en même temps que l'ensemble par le précédent propriétaire, René Bachelier, bourgeois de Paris, qui le louait dans sa totalité. L'escalier, placé dans l'axe de l'entrée, dessert le corps de logis entre cour et jardin. Il est précédé d'un court vestibule dallé de pierre avec cabochons noirs. Le vide central, de forme ovale très allongée, est adapté à l'espace réduit qui est imparti à l'escalier. La rampe est composée d'une alternance de très larges panneaux au dessin dissymétrique et de pilastres très réguliers[1]. Le motif consiste en trois enroulements imbriqués les uns dans les autres et fixés par des boules au châssis dont les angles sont échancrés. Des culots et des fleurons de bronze agrémentent l'ensemble. *R. B.*

1. 36 rampes à panneaux dissymétriques ont été relevées. Voir typologie p. 205.

Maison à porte cochère

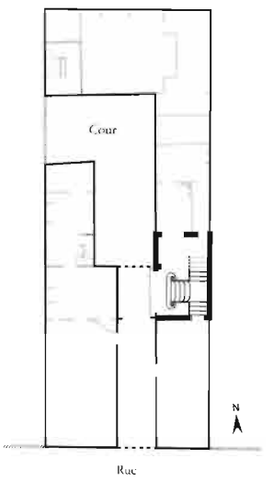
Troisième quart XVIIIe siècle

26, rue des Petits-Champs
IIe arrondissement

Cet immeuble, dont la date de construction précise nous est inconnue, peut néanmoins être daté du troisième quart du XVIIIe siècle en raison de sa distribution, de sa volumétrie et de sa rampe. Sa façade de quatre étages fortement hiérarchisés et cinq travées au-dessous d'une corniche à modillons très saillante, sans bandeau horizontal, anticipe, comme cela est fréquent, le plafond de 54 pieds sous entablement qui sera autorisé par lettres patentes en 1784 et qui était appliqué dans les faits depuis longtemps. L'escalier est placé à la jonction entre le bâtiment sur rue et l'aile droite, et son entrée donne sur le passage cocher. Il comporte une courte volée vers la droite qui confère un caractère majestueux au départ des marches ainsi encadrées de deux consoles identiques. La ferronnerie est une belle illustration du ce goût « à la grecque » à la mode depuis les années 1750.

On trouve donc des éléments empruntés à ce vocabulaire ornemental dans le motif de grecque des volutes et du départ de la rampe, mais aussi dans la frise de postes qui court au-dessus de la rampe d'appui. Le décor de celle-ci est, jusqu'au premier palier, une variante riche des entrelacs de ronds et d'ovales. Mais ici, à la place des ovales, ce sont des volutes doubles qui se répètent. Le vide central très allongé est scandé sur ses petits côtés par de très beaux pilastres architecturés à chapiteaux feuillagés qu'on trouve en plus ornés à la même époque à l'École militaire.

La frise de postes court jusqu'au troisième étage mais la rampe se transforme en simples arcades maintenues par des étriers. Elle disparaît au dernier étage carré et aux deux niveaux de combles qui ont une rampe au décor très sobre : de simples barreaux ornés de demi-volutes. Cette simplification du décor est le reflet, à l'intérieur, de la hiérarchie qui règne sur la façade et dans les appartements eux même dont la hauteur sous plafond diminue au fil des étages. *R. B.*



Hospice Beaujon

Escalier détruit 1784

Architecte
NICOLAS CLAUDE GIRARDIN

208, rue du Faubourg-Saint-Honoré
VIIIe arrondissement

En 1784, le financier Nicolas Beaujon confia à Nicolas Claude Girardin, chef de l'agence de l'architecte Boullée, la tâche de construire un hospice destiné à l'éducation des orphelins et des enfants pauvres sur la paroisse de Saint-Philippe du Roule.

À peine achevé, l'édifice fut admiré pour sa solidité, sa belle ordonnance et sa commodité : Tenon, Camus et divers théoriciens de l'architecture décrivaient l'institut Beaujon comme une réalisation exemplaire.

Conçu autour d'une grande cour, le bâtiment s'ouvre avec un portail cintré fermé par une grande grille.

Dans les angles du bâtiment côté rue, deux grands escaliers aujourd'hui détruits desservaient tout l'édifice. Les escaliers en vis, d'une grande modernité, s'inscrivaient dans une grande cage de plan circulaire à éclairage zénithal. Destinés à un usage intensif, ces escaliers étaient particulièrement larges. Ils constituent les premiers exemples connus employant un système inspiré des modèles à l'anglaise sans limon[1]. Les marches à la gorge moulurée débordent légèrement dans le vide, les barreaux montants en fers circulaires sont ornés de simples motifs tournés en haut et en bas et de petites perles étampées au centre. La décoration est à la fois marquée par l'intelligence de sa mise en œuvre et par sa grande sobriété.

Ces escaliers préfigurent le modèle qui sera largement diffusé au XIXe siècle. Le bâtiment est actuellement occupé par des services de la mairie du VIIIe arrondissement. *J.-F. L.-D.*

1. Au XVIIe siècle, seules deux rampes parisiennes sont posées sur un escalier sans limon. Ces deux œuvres sont une curiosité. Voir p. 66 et 69.

Hôtel Guilloteau 1792

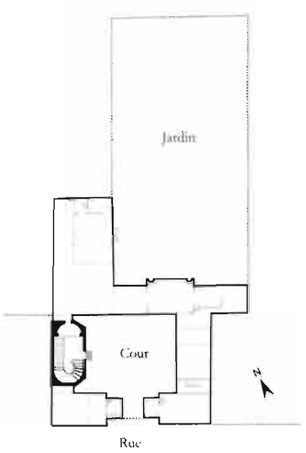
Architecte
Leclere

16, rue du Parc-Royal
IIIe arrondissement

Cet hôtel fut bâti en 1792 par l'architecte Leclere pour André Guilloteau de Villedieu. Considérablement dénaturé et modifié au XIXe siècle, il fut presque entièrement reconstitué entre 1978 et 1980. De l'état d'origine ne subsistent que les deux pavillons d'entrée entourant un curieux portique à gradins fermé d'une grille ainsi que l'aile abritant le grand escalier, dans la cour à gauche. Le rez-de-chaussée est décoré de refends en stuc surmontés d'une frise. À l'étage, le plafond en calotte représente un temple antique dans un paysage luxuriant.

Une longue volée unique aboutit à un large palier soutenu par des consoles qui dessert le grand appartement. La rampe sans limon reprend le modèle d'une rampe à l'anglaise où le profil des marches et des contremarches est visible. La même année fut bâti un escalier de type analogue, à éclairage zénithal, dans la maison de l'architecte Varin, 24, rue Vieille-du-Temple[1]. La rampe d'acier poli est composée de fers montants de section circulaire directement fixés dans chaque marche. Chacun des montants repose sur une base moulurée et se prolonge par un fuseau s'achevant par un fleuron. Entre les barreaux s'insère un motif de forme losangique entourant une rosace à huit pétales. L'absence de limon et l'emploi fers circulaires, doublement original, annoncent clairement le système constructif qui se généralisera au XIXe siècle. *J.-F. L.-D.*

1. Voir inventaire n° 745 et 746.



Glossaire et typologie

Glossaire

Maud Marchand

Serrurier / ferronnier

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, le serrurier est « L'artisan qui travaille le fer, qui en fait divers ouvrages[1] », tandis que le ferronnier – ou ferron[illegible] – est un « marchand qui vend le fer neuf en barres ou autres échantillons[2] ». Ce dernier est donc exclusivement un intermédiaire et un vendeur. Les deux termes ne deviennent concurrents qu'au cours du XIXe siècle.

La matière première et le combustible

Fer[3]

Métal malléable, ductile et magnétique, d'un gris clair et brillant, fusible à haute température. Le fer destiné à la réalisation d'objets de « grande serrurerie » doit présenter des qualités spécifiques concernant sa capacité à être chauffé et sa ductilité ; selon d'Aviler, « le fer pour être bon doit être d'un petit grain, clair et égal, sans paille, doux à la lime, sans faute dans la longueur de ses barres, bien droit et bien équarri[4] ». Le fer sorti des forges au XVIIIe siècle est très pur et se travaille aisément[5] : sa qualité est le fruit des progrès réalisés depuis le XVe siècle, notamment dans la région wallonne, et de leur diffusion rapide en France[6]. La maîtrise de la fabrication du fer permet d'offrir une grande variété de choix, ainsi que le mentionne Duhamel du Monceau : « Les serruriers choisissent chez les marchands de fer ceux qui leur conviennent ou pour la qualité ou pour les dimensions ; car dans les magasins bien assortis, on trouve à choisir des fers de toutes sortes de dimensions ; et comme rien n'est plus économique pour les ouvrages de serrurerie que d'employer des fers qui aient à très peu de choses près les dimensions dont on a besoin, quand on a à faire quantités d'ouvrages d'une même espèce on envoie dans les forges des modèles qu'on y copie exactement[7]. » La bonne qualité du fer est une condition essentielle de la réussite d'un ouvrage en fer forgé et les serruriers lui accordent une grande importance : en 1742, deux serruriers parisiens demandent ainsi une expertise pour savoir si des malfaçons constatées proviennent de la mauvaise qualité du fer ou de la maladresse de l'ouvrier[8].

Fer carillon, fer carré

Barre de métal mise en forme préalablement et de section carrée. Les fers carillons sont de plus petite taille (4 à 9 lignes soit environ 0,9 cm à 2 cm de section) que les fers dits carrés.

Fer méplat ou fer en bande

Barre de métal de section rectangulaire, très aplatie.

Acier

Alliage de fer et 0,15 % à 3 % de carbone d'un gris pâle, plus brillant, et d'un grain plus fin que le fer. Il est obtenu soit en utilisant des minerais spécifiques, soit en modifiant la carburation du fer ou de la fonte. Comme pour ces derniers, d'autres facteurs tels que la provenance, la composition ou les traitements subis influent sur ses propriétés et ses utilisations possibles. L'acier est poli facilement, ce qui accroît sa résistance à la corrosion. Il peut être forgé, mis en forme au marteau ou fondu.

La technique de l'acier était connue au XVIIe siècle comme le précise Réaumur dans son traité de 1722 sur l'acier et le fer fondu (ou fonte). Félibien mentionne pour sa part les appellations et les particularités des aciers utilisés en France à

1. FURETIÈRE, Dictionnaire, éd. 1690, art. « Serrurier », cité par TOUZE, Rachel, *Grilles de fenêtres et d'impostes en fer forgé du XVe au XVIIIe siècle*, Paris, Éditions du patrimoine, 2006.
2. *Dictionnaire de Trévoux*, éd. 1741, cité par TOUZE, Rachel, *op. cit.*
3. Voir BRULEAUX, Anne-Marie, *Les Maîtres-Serruriers parisiens et leurs travaux de grande serrurerie 1715-1750* et LEIBA-DONTENWILL, Jean-François, *Les rampes de serrurerie à Paris 1692-1792*, p. 10 sq.
4. D'AVILER, Augustin-Charles, *Cours d'architecture*, Nicolas Langlois, Paris 1691, p. 216.
5. FRANCE-LANORD, Albert, *Jean Lamour, serrurier du Roi*, 1698-1771, Nancy, université de Nancy II, 1977, p. 23.
6. BELHOSTE, Jean-François et *alii*, *La Métallurgie normande XIIe-XVIIe siècles, La révolution du haut-fourneau*, Caen, association Histoire et Patrimoine industriel de Basse-Normandie, 1991, p.38.
7. DUHAMEL DU MONCEAU, Henri Louis, *L'Art du serrurier*, Delatour, Paris, 1767, pl. IX.
8. AN, ZIJ 722 : 15 octobre 1742. Cité par BRULEAUX, Anne-Marie, *op. cit.*, p.162.

Double page précédente :

Consoles,

6, rue de Fourcy et 34, rue des Bourdonnais

cette époque[9]. Il semblerait cependant que les seuls éléments de grande serrurerie réalisés en acier au XVIIe siècle, et qui nous sont parvenus, soient ceux qui composent les portes du château de Maisons. L'acier se rencontre en revanche sur plusieurs œuvres de la fin du XVIIIe siècle (rampe du château de Bellevue, grille du chœur de l'église parisienne de Saint-Germain-l'Auxerrois...).

Fonte ou fer fondu

Alliage non affiné de fer et de carbone, obtenu par la fusion de minerai de fer dans un haut-fourneau. Contrairement à une idée longtemps répandue, l'usage de la fonte comme matériau pour les rampes et balustrades existe avant le XIXe siècle et est attesté, notamment par d'Aviler qui en donne la définition suivante : « Se dit non seulement du fer dont on moule des Conduites, Poêles, Contrecœurs et autres ouvrages : mais aussi de celui qui estant fondu peut estre réparé avec les outils, tels que la lime et le ciseau (ce qui est un secret particulier qui ayant esté perdu, a été re[dé]couvert depuis quelques années) et dont on fait des Balcons, Rampes d'escalier, Clôtures de chœurs d'église et plusieurs ustenciles[10]... » Il cite ensuite en exemple « la Maison de M. L'Intendant Peletier rue de la Couture-Sainte-Catherine du dessein du sieur Bullet » c'est-à-dire l'hôtel Le Pelletier de Saint-Fargeau dont nous publions la rampe[11].

Tôle

Fer battu, destiné à réaliser des ornements relevés et emboutis. La tôle se présente en plaques fines (2 mm) et de petites dimensions. Elle est traditionnellement utilisée pour faire les feuillages ouvragés ou d'autres décors comme les lambrequins. Selon Duhamel du Monceau, il est

préférable de faire les éléments de décor en bronze parce que cela « épargne de la peine » et qu'ils sont plus solides que ceux de tôles qui sont fréquemment cassés. De nombreux exemples de rampes actuelles attestent cette fragilité : les éléments en tôle ont disparu ou ont été remplacés.

Charbon

Combustible qui permet d'avoir une « bonne chauffe » (ou « chaude »). Dans une forge, on peut utiliser le charbon de terre ou de bois, dont les propriétés diffèrent. Mais selon l'*Encyclopédie*, on ne se sert à Paris que de charbon de terre qui chauffe plus vite : « Le bon charbon de terre [...] chauffe le fer facilement et promptement et dure longtemps à la forge[12]. »

Le travail du serrurier

Forgeage

Travail consistant à frapper au marteau le fer à chaud sur l'enclume pour lui donner la forme souhaitée. Il est parfois nécessaire de remettre le fer à la forge pour achever de le former.
Il est important que les coups de marteau ne se voient pas. Il existe pour cela un outil spécial appelé « chasse-à-parer », utilisé pour la finition. Pour avoir une surface bien unie, on mouille également le marteau et l'enclume à la fin du travail.
Pour le forgeage des rouleaux – un des éléments les plus fréquemment réalisés – le serrurier se sert de « faux rouleaux », composés de barres de fer auxquelles on a donné la forme que l'on veut utiliser. On les fixe à l'horizontale avant d'y placer le fer chaud en l'obligeant à suivre les contours de ces gabarits à l'aide de griffes. Il est nécessaire de remettre le fer au feu à plusieurs reprises pour réaliser un rouleau.

Étampage

Opération de finition qui permet la mise en forme du fer forgé dans une matrice en fer ou en acier, appelée étampe. Le fer chauffé est étiré et frappé au marteau sur l'étampe pour forcer le métal à prendre le motif de la matrice. Cette technique permet de fabriquer les plates-bandes moulurées des rampes mais aussi de modeler les graines et de mettre en forme les feuilles d'eau, un des ornements les plus courants des ouvrages en fer forgé.

Emboutissage et relevé de la tôle

Techniques permettant de mettre la tôle en forme, l'une et l'autre à froid. La tôle emboutie est façonnée par l'artisan à l'aide d'un marteau ; la tôle relevée est travaillée à la manière d'un ciseleur avec des matoirs et est réservée aux ouvrages les plus recherchés.

Étirage

Action d'allonger le fer sur l'enclume pour l'amincir et l'adapter au motif choisi.

Cintrage

Opération destinée à obtenir des formes courbes. Le cintrage permet de courber une barre, de la plier à angle vif ou de la replier sur elle-même en deux parties parallèles.

Bleuissage à la corne

Traitement du métal au moment du forgeage de la rampe pour en éviter la corrosion. Il consiste à passer une corne de bovin sur le fer chaud et permet de laisser au fer son aspect gris bleuté tout en le protégeant.

Vernissage au noir d'Angleterre

Traitement anti-corrosion obtenu à partir de noir de fumée, d'huile et de brou de noix, appliqué à froid au moment de la mise en place de la rampe, contrairement au bleuissage. Certains devis et marchés exigent précisément ce traitement : « Seront peints les rampes d'escaliers, les balcons et les grilles de croisées du rez-de-chaussée avec huile de noix broyée et du noir d'Angleterre[13]. »

Graissage

Traitement d'entretien du fer, comparable à celui que l'on applique aux armes à feu. Pour éviter la rouille, les contemporains précisent en outre que « tout le fer qui paroist au dehors doit être imprimé de quelque couleur (...), comme le verd pour les jardins, et le noir pour les portes de vestibules, et rampes d'escaliers, et pour les clôtures des cours, chœurs d'église, grilles de couvent, dont on peut dorer fort à propos les liens et les ornements, tant de fer enroulé que de tôle relevée, selon la dignité du lieu et la dépense qu'on veut faire[14] .»

9. FÉLIBIEN, André, *Des principes de l'architecture*, p. 194-196.
10. Cité par BEYLIER, Hubert, BONTEMPS, Daniel, « La rampe en fonte du XVIIe siècle de l'escalier de l'hôtel Le Pelletier de Saint-Fargeau à Paris », in *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Île-de-France*, 1984, (1986) p. 126.
11. Voir p. 101.
12. Cité par BRULEAUX, Anne-Marie, *op. cit.* p. 163.
13. Arch. nat., M.C., XCII, 20 juin 1755, cité par ARMINJON, Catherine, *Le Fer forgé dans les hôtels du Marais*, p. 214-219.
14. D'AVILER, Augustin Charles, *Cours d'architecture*, Nicolas Langlois, Paris, 1691, p. 218.

Structure

Limon
Pièce de bois ou de pierre qui supporte l'extrémité des marches du côté opposé au mur et sur laquelle est fixée la rampe. De très rares escaliers de l'époque étudiée se caractérisent par l'absence de limon. Le profil des marches est alors en crémaillère. Ce sont des escaliers « à l'anglaise ».

Sommier (ou plate-bande inférieure)
Pièce de fer qui forme le socle de la rampe et qui court le long du limon, parallèlement à celui-ci. L'utilisation d'un fer plat est caractéristique des premiers garde-corps en serrurerie ; à partir des années 1660, on emploie un fer carré.

Plate-bande d'appui
Plate-bande supérieure, de section plate ou carrée, parallèle au sommier. Elle forme avec les barreaux montants et le sommier un cadre ou compartiment. Elle est surmontée d'une main courante qui peut être quarderonnée (moulurée en quart-de-rond) pour apporter plus de confort. Elle est souvent doublée au XIXe siècle par une main courante en bois.

Barreau montant
Barre de fer verticale, allant du sommier à la main courante. Répété à intervalles réguliers, le barreau montant joue un rôle structurel et porteur, assurant la rigidité de l'ensemble du garde-corps.

Pilastre
Compartiment de petite taille (contrairement au panneau) qui contient un motif et qui rythme régulièrement une rampe de panneaux. Le pilastre est à la fois un élément de structure et de décor : il permet d'éviter les simples barreaux montants, puisque ceux-ci sont intégrés à son dessin, mais joue le même rôle porteur et rigidifiant.

Panneau
Grand compartiment orné de motifs de serrurerie, souvent compris entre deux pilastres. On distingue les panneaux droits, destinés aux parties planes de l'escalier (principalement les paliers), des panneaux rampants qui constituent les garde-corps des parties à degrés.

Bandeau
Compartiment étroit et allongé situé sous la main courante et garni d'une frise décorative. Il arrive qu'un bandeau bas double de la même façon le sommier.

Quartier tournant
Portion d'escalier entraînant un changement de direction qui équivaut plus ou moins à un angle droit.

Cadre cintré
Compartiment de garde-corps que l'on a courbé pour lui donner la forme voulue, par exemple pour suivre les changements de direction de l'escalier.

Rampe débillardée
Rampe cintrée et contournée pour épouser exactement la forme du limon de l'escalier. Pour réaliser une telle rampe, le serrurier est obligé d'aller préalablement chez le client et de prendre l'empreinte du limon avec une bande de fer mince.

Assemblages

Assemblage à tenons et mortaises
Technique d'assemblage employée notamment pour former le cadre de la rampe d'appui, c'est-à-dire pour réunir les sommiers et les montants du châssis. Le tenon est une pièce saillante découpée sur l'une des deux pièces à assembler ; la mortaise est le trou de forme et de dimension correspondante percée dans la seconde pièce, dans lequel le tenon doit venir s'ajuster.

15. DUHAMEL DU MONCEAU, Henri Louis, *L'Art du serrurier*, glossaire.

Liens
« Pièces menues de fer qui servent à joindre ensemble des ornements qu'on ne veut pas assembler par des rivures. Il y a des liens simples et d'autres ornés de moulures qu'on nomme à cordon[15]. » Les liens les plus anciens sont de simples **brides** assez rustiques, aussi appelées **colliers**. Elles sont composées d'un fer plat replié autour de deux pièces afin de les maintenir fermement ensemble. Sur des œuvres plus soignées ou plus tardives, les **cordons** étampés sont façonnés sur mesure afin de s'insérer plus discrètement à l'ensemble.

Étrier
Aussi appelé cavalier en U, l'étrier est composé de deux pièces : la première, tournée en forme de U, est fermée par la deuxième, qui est plate. Une troisième pièce vient fréquemment couvrir l'ensemble à son sommet. L'étrier ne maintient pas les deux éléments à lier l'un contre l'autre mais les tient à distance. Il est essentiellement employé sur des rampes à arcades.

Rivetage
Assemblage à chaud consistant à fixer deux pièces en insérant de courtes tiges de métal de section circulaire (les rivets) dans des trous préalablement percés dans chaque pièce. L'extrémité débordante des rivets est ensuite écrasée et aplatie, ce qui permet de fixer les éléments assemblés. Chauffé au rouge, le rivet se contracte en se refroidissant, serrant ainsi les pièces. Contrairement aux colliers, bagues et étriers, le rivetage est un assemblage invisible.

Bille
Petite masse sphérique de fer forgé disposée entre deux fers pour les assembler, tout en remplissant un espace vide et en aérant la composition. Plus ou moins aplaties, les billes sont maintenues par un rivet transversal. Elles apparaissent au début du XVIIIe siècle.

Assemblage à mi-fer
Méthode qui consiste à encastrer à mi-épaisseur deux fers forgés de section quadrangulaire après les avoir préalablement entaillés sur la moitié de leur épaisseur. Lorsque l'assemblage est pratiqué à l'intérieur du décor et des fers, il est dit à mi-fer croisé et assure la rigidité de

l'ensemble ; l'assemblage **à mi-fer en bout**, quant à lui, consiste à réunir deux pièces à leurs extrémités, soit à angle droit, soit dans le prolongement l'une de l'autre.

Soudure
« Réunir deux morceaux de fer au point de n'en plus faire qu'un en attendrissant le fer au feu, et le frappant au marteau[16]. » La soudure à chaud par forgeage ainsi décrite par Duhamel du Monceau, sans apport d'alliage fusible, n'est praticable qu'avec le fer, porté à très haute température. Ce type d'assemblage ne laisse aucune trace.

Accrochage
Mode d'assemblage d'au moins deux pièces de fer dont les parties joignantes sont affinées puis enroulées de façon à former un noyau qui est l'amorce d'un motif décoratif. Cette technique est caractéristique des rampes à panneaux. Les noyaux ont tendance à grossir entre les premières œuvres de la fin du XVIIe siècle et la Révolution.

Embrêvement
Assemblage permettant de fixer un élément de fer sur un autre, en l'insérant dans une entaille profonde réalisée sur le fer de support, de manière à ce que l'élément, une fois fixé, affleure sans aucune surépaisseur au point d'assemblage. Cette technique sert surtout à fixer les feuillages.

Les motifs

N.B. : Les entrées en italique renvoient à des termes non employés en tant que tels par les sources ou qui n'y trouvent pas d'équivalent, mais qui s'avèrent aujourd'hui opératoires pour la description de certains motifs.

Motif continu
Répétition de motifs non séparés par des barreaux montants mais qui se touchent les uns les autres.

Motif détaché
Motif répétitif (la plupart du temps un balustre) indépendant de son voisin et qui ne le touche en aucun point.

Rampe de barreaux droits
Châssis sans décor ni ornement. C'est un modèle répandu que l'on trouve souvent dans les escaliers de service.

16. *Ibid.*

Canne
Barreau droit dont le sommet se termine par un enroulement.

Arcade
Motif formant un arc dans la partie haute, prolongé par deux parties droites qui descendent parallèlement jusqu'au sommier. La répétition des arcades, reliées entre elles par des étriers, forme un motif continu.

Arcade haut et bas
Motif d'arcade dont les deux parties droites se rejoignent également en arc au niveau du sommier.

Arcade à enroulements (ou arcades sur volutes)
Motif d'arcade dont les deux parties droites se terminent en volutes dans leur partie basse.

Balustre
Petite colonne en bois, en pierre, ou en bronze employé avec d'autres pour former clôture ou balustrade. Il comporte selon d'Aviler quatre parties : le piédouche, la poire ou la panse, le col et le chapiteau. Il a été transposé, en deux dimensions, dans le vocabulaire de la serrurerie.

Postes
Motif d'ornementation suivant les contours d'S couchés et dont les enroulements se relient de façon continue. La frise de postes dessine des vagues stylisées.

Rampe à cadre
Motif rectangulaire inscrit dans le compartiment formé par le sommier, la main-courante et les barreaux montants et relié à lui par des fers obliques partant de chacun de ses angles (les onglets). Pour cette raison, cette structure est également appelée cadre à onglets géométriques. Lorsque ces onglets ne forment pas une ligne droite mais un arc de cercle ou une anse de panier, on parle respectivement de cadre à angles échancrés et de cadres à angles échancrés d'anses de panier.

Volute (ou rouleau) :
Enroulement en spirale du fer sur lui-même. Le départ du rouleau est exécuté au marteau, puis la volute est cintrée sur un « faux-rouleau » au moyen d'une « griffe ».

Noyau
Enroulement de l'extrémité intérieure d'un rouleau sur elle-même pour former un centre. Le noyau peut être aminci (formé avec un fer aplati), plein (complètement fermé), à œil (avec un vide circulaire au centre), saillant (il forme une saillie sur les deux faces). La corne de bélier est une volute à noyau aminci et saillant sur chacune de ses faces[17].

Anse de panier
Motif composé de deux enroulements opposés (la volute et la contre-volute) qui forment l'anse de panier.

Rouleau en cul-de-lampe
Forme enrichie de l'anse de panier dans laquelle la courbe liant volute et contre-volute forme une boucle où les fers s'entrecroisent.

Médaillon
Fer forgé de forme circulaire ou ovale, placé au centre d'un panneau. L'intérieur du cercle ainsi dessiné pouvait recevoir un chiffre ou un motif figuratif.

Entrelacs
Motif décoratif formé de fers qui s'entrecroisent à mi-épaisseur.

Queue-de-poireau
« Boules antées les unes sur les autres, dont la premiere & la derniere forment une queue de poireau, d'où elles tirent leur nom[18]. »

Queue-de-cochon
« Especes d'S, qu'on fait naître d'une rose ou rosette, d'un fleuron, d'un culot, et dont le milieu arrondi porte une queue de poireau ornée de fleuron ou culot, et dont l'extrémité en spirale porte une volute[19]. »

Les ornements

Ornements de relevure
Terme désignant les ornements faits de « rôle relevée en bosse par des ouvriers qui en font leur capital, et qu'on appelle pour cela releveurs[20] ». En font partie par exemple les feuilles d'eau, rinceaux, culots, agrafes, etc.

Agrafe
Élément décoratif emprunté à l'architecture ; en serrurerie, les agrafes ont une forme dérivée du fleuron. Elles « embrassent plusieurs contours et semblent les agraffer ; ce qui leur en a fait donner le nom[21] ».

Amortissement
Élément ornemental (**pommeau**, **vase**, **pomme de pin**, etc.) placé au sommet du départ de la rampe.

Chiffre
Dessin stylisé d'une combinaison d'initiales.

Culot
« Especes de petits fleurons, qui se placent aussi aux queues de poireaux des graines, mais dont les feuilles rentrent en dedans[22]. »

Feuille d'eau
Feuille très longue garnie de bords ondés, façonnée en gouttière et dont l'extrémité se redresse. C'est un ornement simple qui est forgé à chaud ou plus souvent embouti ou relevé.

Fleuron
Ornement en forme de fleur de lys qui naît souvent d'une queue-de-poireau ou d'une graine.

Frise
Motif ornemental, répétitif et continu, placé dans le bandeau haut ou bas d'un garde-corps.

Graines
Boules accolées dont la taille diminue. Elles forment souvent le pistil émergeant d'une fleur.

Lambrequin
Décoration fixe imitant une draperie garnie de franges ou de glands.

Navet
Ornement de fer en forme de boule, se trouvant dans le bandeau bas qui vient doubler le sommier. La suite des navets forme une sorte de plinthe qui surélève la rampe et lui donne plus de légèreté. Cette technique est courante de 1640 à 1715. C'est un espacement à la fois décoratif et fonctionnel.

Palmette
Feuille stylisée composée d'un nombre impair de lobes allongés, généralement montés sur un cœur qui peut être simplement triangulaire ou en forme d'amande, d'écaille, de rosette… Les lobes évoquent la feuille de palmier par leur disposition en éventail, en simple, double ou triple rangée.

17. ARMINJON, BILIMOFF, 1998, p. 66.
18. *L'Encyclopédie*, 1ère édition, t. XVII, p. 818.
19. *Ibid.*, p. 818.
20. *Ibid.*, p. 818.
21. *Ibid.*, p. 819.
22. *Ibid.*, p. 819.

Rinceau
Grande feuille très allongée et à bords très découpés.

Rosette
Ornement en forme de fleur qui cache la fin d'un enroulement.

Les départs

Console
« On fait des rampes à consoles lorsque le limon est élevé sur des marches circulaires qui tournent autour et alors on termine ces consoles sur le montant qui reçoit leurs panneaux. » (Blondel). Les consoles, qui ont généralement la forme d'un S plus ou moins orné, peuvent se placer droites dans le prolongement, latéralement en équerre ou prendre la forme d'un enroulement.

Gaine
Modèle de départ rare et spectaculaire, en volume, le plus souvent de section carrée, circulaire, ou rectangulaire. Il ne faut pas confondre les gaines avec de simples **enroulements** de la rampe. Ces derniers ne sont en effet pas fermés sur eux-mêmes, comme l'est une gaine.

Pilastre
« Ils reçoivent le rampant des panneaux et lui servent d'arcs-boutants. » (Blondel) ; il s'agit d'un compartiment rectangulaire rempli d'un motif décoratif. Il peut se trouver soit dans le prolongement de la rampe, soit en équerre.

Acier : p. 194
Agrafe : p. 198
Amortissement : p. 199
Anse de panier : p. 198
Arcade : p. 198
Arcade à enroulements : p. 198
Arcade haut et bas : p. 198
Arcade sur volutes : p. 198
Assemblage à mi-fer : p. 197
Assemblage à tenons et mortaises : p.196
Balustre : p.198
Bandeau : p. 196
Barreau montant : p. 196
Barreaux droits: p. 197
Bille : p. 197
Bleuissage à la corne : p. 195
Cadre : p. 198
Cadre à angles échancrés : p. 198
Cadre à onglets géométriques : p. 198
Cadre cintré : p. 196
Canne : p. 198
Charbon : p. 195
Chiffre : p. 199
Cintrage : p. 195
Colliers : p. 196
Console : p. 200
Cordon : p. 196
Culot : p. 199
Emboutissage : p. 195
Embrèvement : p. 197
Entrelacs : p. 198
Étampage : p. 195
Étirage : p. 195
Étrier : p. 196
Fer : p. 194
Fer carillon : p. 194
Fer carré : p. 194
Fer en bande : p. 194
Fer méplat : p.194
Feuille d'eau : p. 199
Fleuron : p. 199
Fonte : p. 195
Forgeage : p. 195
Frise : p. 199
Gaine : p. 200
Graines : p. 199
Graissage : p. 195
Lambrequins : p. 199
Liens : p. 196
Limon : p. 196
Limon à crémaillère : p. 196
Médaillon : p. 198
Motif continu : p. 197
Motif détaché : p. 197
Navet : p. 199
Noyau : p. 198
Ornements de relevure : p. 198
Palmette : p. 199
Panneau : p. 196
Pilastre : p. 196-200
Plate-bande d'appui : p. 196
Postes : p. 198
Quartier tournant : p. 196
Queue-de-cochon : p. 198
Queue-de-poireau: p. 198
Rampe débillardée : p. 196
Rinceau : p. 200
Rivetage : p. 197
Rosette : p. 200
Rouleau : p. 198
Rouleau en cul-de-lampe : p. 198
Sommier : p. 196
Soudure : p. 197
Tôle : p. 195
Vernissage au noir d'Angleterre : p. 195
Volute : p. 198

Roselyne Bussière

Le but de cette partie consacrée à la typologie est de montrer l'extrême richesse des rampes de serrurerie qui, à partir d'un modèle de base plutôt simple, déclinent des variations à l'infini. Elle est aussi destinée à permettre l'identification des modèles listés dans l'inventaire des 1 155 rampes repérées.

Balustres

Ont été exclus de ce corpus les balustres les plus riches qui comportent chapiteau, panse, et piédouche. Au nombre de 32, ils sont tous reproduits soit dans le catalogue, soit dans l'inventaire. Nous les avons appelés « balustres ».
Une autre famille de balustres n'a pu faire l'objet d'une typologie fine, ceux qui sont formés de deux fers resserrés en haut et en bas, comme pour l'escalier de la Reine au Val-de-Grâce ou à l'hôtel Nicolaÿ[1]. Éléments exceptionnels et précoces, ils sont tous différents les uns des autres et ont donc été illustrés individuellement. Ils on été appelés « balustres resserrés » (23).
Nous avons réparti les 234 balustres stylisés repérés en trois typologies : les balustres « pansus » ou ronds, les balustres à épaulement et les balustres « droits » ou balustres carrés. Tous les modèles ont été illustrés dans les planches qui suivent, du plus simple au plus complexe.
Dans les trois catégories, le modèle le plus simple est composé de deux fers avec une volute supérieure tournée vers l'extérieur et une volute inférieure tournée vers l'intérieur. C'est aussi le modèle le plus courant.

		Sur un total de
Balustre droit type 1	67	81
Balustre pansu type 1	20	60
Balustre à épaulement type 1	7	7

À partir de ce schéma commun, les trois modèles divergent et connaissent de multiples variantes. Pour les balustres droits, les dix variantes que nous avons pu repérer se déclinent en fonction soit de la structure même du balustre (variantes 2) réalisé en deux ou trois fers, soit des agréments intérieurs (variantes 3), soit des agréments extérieurs (variantes 4). Mais comme le montrent les chiffres, chacune des variantes est représentée par un nombre infinitésimal.
Les balustres pansus, qui sont moins dominés par le type simple, ont tous des agréments extérieurs, anses de paniers hautes (variantes 2), enroulement simple montant (variantes 3) ou descendant (variantes 4). Le dernier exemple (variantes 5) cumule toutes les possibilités.
Les balustres à épaulement, beaucoup moins nombreux, se comportent comme les balustres pansus : soit les agréments sont à l'intérieur (variantes 2), soit à l'extérieur (variantes 3) soit des deux côtés à la fois et le résultat est particulièrement riche (variantes 4).

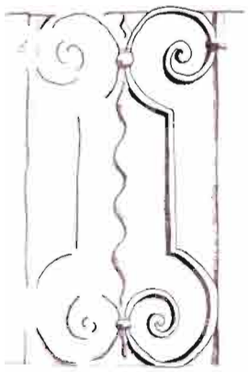
Les balustres parfois ont parfois un piédestal ou piédouche qui donne lieu à de nombreuses inventions. La manière la plus simple de la simuler (variantes 1) est de prolonger le fer par un enroulement tourné vers l'extérieur (variantes 1a, 1b, 1c 1d) ou vers l'intérieur (1e). On peut aussi ajouter un élément en forme d'anse de panier (variante 2a) ou plus complexe (variante 2b). Enfin, plus sophistiqués sont les exemples où le piédestal est symbolisé par un rectangle ou un ovale très aplati qui s'intercale entre la panse et la base (variantes 3).

La plupart de ces balustres stylisés sont renforcés par une barre verticale autour de laquelle se compose le motif. Les deux modèles les plus courants sont un fer ondulé ou un fer étampé en forme de pistil avec de petites feuilles en tôle de chaque côté. Plus rarement, on trouve des fers droits (dans certains cas signe d'une restauration). Dans la rampe de l'escalier secondaire de l'hôtel de Montgelas[2] la partie verticale est le seul élément de décor : elle est composée de deux lignes qui se croisent à mi-fer formant un motif dont la base est une fleur de lys.

Enfin, il est à noter que de l'association de deux balustres naît un nouveau motif, lui aussi très décoratif, que nous avons illustré par les frises de motif sur les planches des pages suivantes.

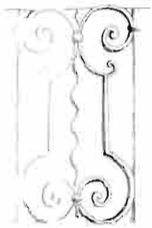
Une variante très particulière du balustre est composée de deux motifs de volutes affrontées. Le modèle le plus riche est la rampe de l'escalier intérieur de l'hôtel de Rohan[3] (1e). Dans cette série, très hétérogène, qui comprend 43 rampes, on peut retrouver trois grandes familles : dans la série 1, les volutes affrontées sont symétriques et sont fixées dans des panneaux étroits par des colliers (1a et 1b), ou par des boules (1c), ou bien elles forment un motif continu et sont reliées entre elles par des étriers (1d) ou des entrelacs (1e). Dans la deuxième série, les volutes sont dissymétriques et encadrent un motif central irrégulier. Dans ce cas, les volutes supérieures peuvent être maintenues ensemble par un lien (2a), ou bien séparées par un étrier (2b) ou bien enfin entrecroisées à mi-fer (2c).
La troisième série est composée uniquement de rampes néoclassiques dont le motif est compris entre une ou deux frises. Dans ces exemples, chaque volute est composée d'un seul fer qui se referme sur lui-même (3a) ou se poursuit par un entrelacs (3b).
Deux exemples montrent les capacités d'invention des serruriers à partir d'un modèle simple : les enroulements hauts sont convergents tandis que ceux du bas divergent (4).

1. Voir p. 65 et 72.
2. Voir p. 118.
3. Voir p. 119.



Balustres droits

1 (67)



2a (2)

2b (1)

3a (3)

3b (1)

3c (1)

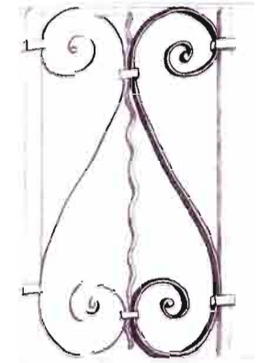
3d (1)

4a (3)

4b (1)

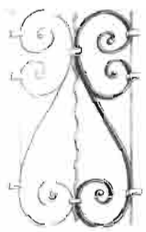
4c (2)

5 (2)



Balustres pansus

1 (20)



2a (4)

2b (12)

2c (2)

2d (2)

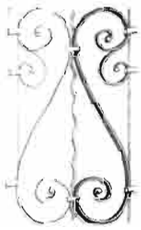
3a (1)

3b (11)

3c (1)

3d (1)

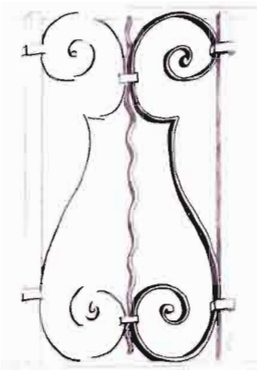
3e (1)



4a (1)

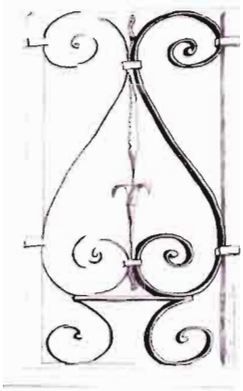
4d (3)

5 (1)

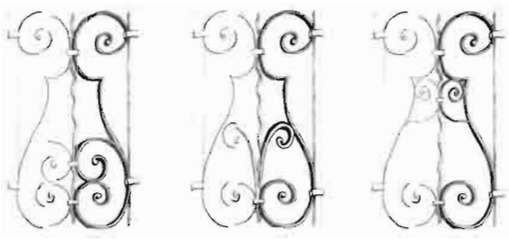


Balustres pansus
à épaulement

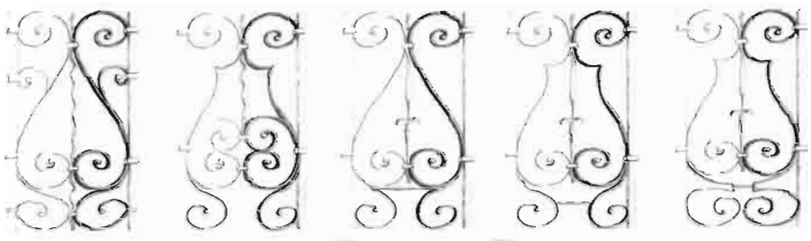
1 7



Balustres
à piédouche

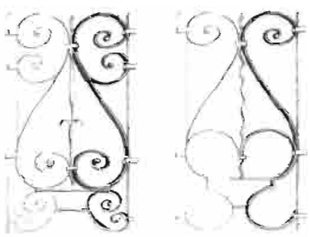


2a 1 2b 4 2c 1

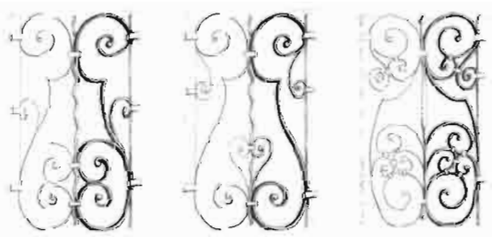


1a 9 1b 1 1c 6 1d 5 1e 3

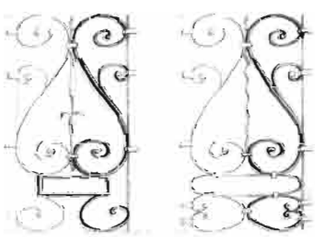
3 1



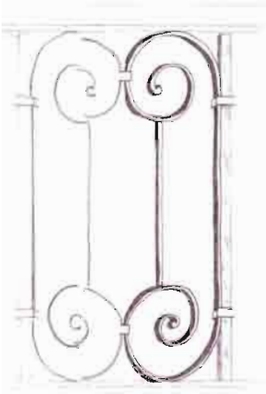
2a 1 2b 1



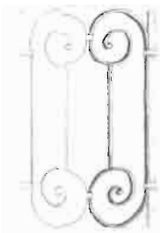
4a 1 4b 1 4c 1



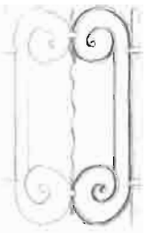
3a 4 3b 3



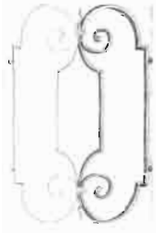
Volutes affrontées



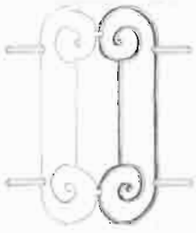
1a 6



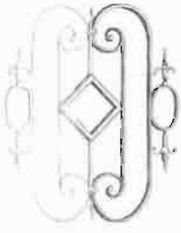
1b 7



1c 6

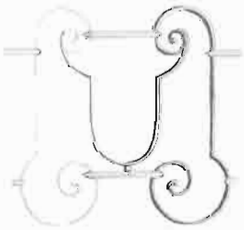


1d 6



1e 1

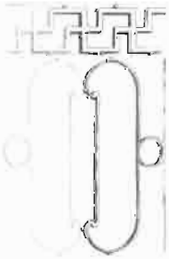
2a 2



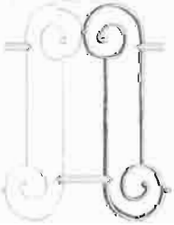
2b 2

2b 5

3a 2



3b 4



4 2

Panneaux (317)

Aucune rampe à panneau n'étant semblable à une autre, le parti a été pris de les classer simplement en grandes familles sans décliner de variantes.

Panneaux symétriques (274)

Les panneaux symétriques à médaillon central sont les plus nombreux (98). Le médaillon central permettait de placer le chiffre de la famille, comme à l'hôtel de Broglie[4], ou bien tout autre motif héraldique[5] ou symbolique[6].

Les panneaux avec un (ou deux) fleuron central sont eux aussi très nombreux (87) et comportent des modèles exceptionnels, comme celui de l'hôtel de Maisons[7], aussi bien qu'ordinaires[8].

Le groupe qui concentre les rampes les plus spectaculaires est celui que nous avons appelé « à motif central » dans lequel on trouve l'hôtel de Richelieu[9], celui du Grand Veneur[10] ou encore l'escalier de la Banque royale[11] (53 en tout).

Enfin, la dernière catégorie est constituée des rampes à palmette centrale, motif très décoratif permettant au serrurier de donner libre cours à son inventivité (36). L'hôtel Dodun[12] en offre un exemple très classique tandis que la maison du 68, rue Jean-Jacques-Rousseau illustre tout le parti décoratif de ce modèle[13]. Quelques exemples de palmettes particulièrement grandes ont été relevés comme au 11, rue Bouloi[14] ou rue Barbette[15].

Panneaux dissymétriques (36)

Les panneaux à motifs dissymétriques peuvent être utilisés en alternance avec des motifs symétriques, comme au 68, rue Jean-Jacques-Rousseau[16]. Par nature, ils sont tous différents les uns des autres. Toutefois, on trouve trois grandes tendances : soit il s'agit de motifs réguliers rendus dissymétriques par quelques distorsions, notamment de la palmette, comme à l'ancien couvent des Bénédictins anglais[17] ; soit l'invention est totale comme à l'hôtel de Montescot[18], soit, enfin, on devine un embryon de poste ainsi qu'on le voit dans la maison ayant appartenu à l'architecte Julien Oré[19].

Frises de postes (38)

La dernière série, dans la chronologie, est composée des rampes ayant une frise de postes en continu et en très longs panneaux. Chacune de ces rampes est une variation autour du thème, postes simples[20], ou très enrichis comme dans les prestigieuses constructions de la décennie 1770-1780 telles que le Garde-meuble, l'École militaire[21], l'hôtel de Rochechouart[22].

Arcades (407)

Enfin, la typologie la plus importante en nombre est celle des arcades. 62% sont des arcades simples, le reste étant partagé entre arcades haut et bas (16 %) et arcades sur volutes (22 %). Bien qu'il y ait de remarquables exemples comme l'hôtel de Fleury[23], avec ses arcades doubles ou les élégantes arcades sur volutes des couvents des Bernardins ou des Récollets[24], c'est essentiellement une production de série.

4. 16, rue Saint-Dominique, voir inventaire n° 1052.
5. Voir inventaire n° 1061, maison de Servandoni.
6. Hôtel de Matignon (voir inventaire n° 1083), hôtel de Brienne (voir p. 131), hôtel de Charost (voir p. 128).
7. 51, rue de l'Université (voir p. 158).
8. 54, rue Charlot (voir inventaire n° 866).
9. 21, place des Vosges (voir p. 109).
10. 60, rue de Turenne (voir p. 141).
11. Remonté à la Wallace collection à Londres (voir p. 122).
12. 21, rue de Richelieu (voir p. 132).
13. 68, rue Jean-Jacques-Rousseau (voir p. 165).
14. 11, rue de Bouloi (voir inventaire n° 10).
15. 8, rue Barbette, détruit (voir inventaire n° 332).
16. 68, rue Jean-Jacques-Rousseau (voir p. 165).
17. Actuellement Schola cantorum, 269, rue Saint-Jacques (p. 162).
18. 70, rue des Archives (voir p. 169).
19. 43, rue Hérold (voir p. 188).
20. 42, rue du Cherche-Midi (voir inventaire n° 861).
21. Voir p. 176 et inventaire n° 1022.
22. 110, rue de Grenelle (voir inventaire n° 1022).
23. 28, rue des Saints-Pères (voir p. 175).
24. Voir p. 160 et 161.

Inventaire

Inventaire

Jean-François Leiba-Dontenwill

Les édifices mis en caractères gras font l'objet d'une notice dans le catalogue central.

Double page précédente :

Pilastre et console,

51, rue Saint-Louis-en-l'Île

Ce corpus a été établi par Jean-François Leiba-Dontenwill à partir de recherches préliminaires réalisées principalement dans les fonds anciens de photographies de la Commission du Vieux Paris, de la Bibliothèque nationale, de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris et du musée Carnavalet. Le travail a été complété par une vaste recherche bibliographique dans les publications d'histoire de l'art et d'architecture, dans le casier archéologique de la Commission du Vieux Paris et le repérage établi par Monique Fouquet-Lapar. Ce travail préliminaire rassemblant 400 œuvres a été systématiquement vérifié et largement complété par un travail de terrain qui permit d'ajouter environ 800 œuvres inédites. Les repérages ont été menés dans le bâti parisien de l'Ancien Régime et de ses faubourgs selon une méthode précise : épaulé par les cadastres anciens, il s'agissait de vérifier l'existence de rampes de serrurerie, rue par rue, maison par maison. L'essentiel de la rive droite fut exploré alors que la rive gauche, où les immeubles sont plus difficiles d'accès, n'a pas révélé toutes ses richesses.

Ier arrondissement

0001 – 48, rue de l'Arbre-Sec
maison à porte cochère
escalier (détruit)
typologie : arcade
bibliographie : Babelon ; Fleury ; Sacy, 1967, p. 11

0002 – 52, rue de l'Arbre-Sec
maison à porte cochère (escalier a), maison Eynaud
maître d'œuvre : Pierre François Godot (architecte)
datation : 1717-1718
typologie : arcade
bibliographie : Babelon, 1967, p. 11 Boudon ; Chastel ; Couzy ; Hamon, 1977, p. 112 et p. 172, note 14 ; Cabestan, 2004, p. 182

0003 – 52, rue de l'Arbre-Sec
maison à porte cochère (escalier b), maison Eynaud
maître d'œuvre : Pierre François Godot (architecte)
datation : 1717-1718
typologie : arcade
bibliographie : voir 0002

0004 – 52, rue de l'Arbre-Sec
maison à porte cochère (escalier c), maison Eynaud
maître d'œuvre : Pierre François Godot (architecte)
datation : 1717-1718
typologie : arcade
bibliographie : voir 0002

0005 – 3, rue de Bailleul
maison à porte bâtarde
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Fouquet-Lapar, 1996
inscrit 7 avril 1997

0006 – 5, rue de Bailleul
maison à porte cochère
console
typologie : arcade
inscrit 7 avril 1997

0007 – 6, rue de Bailleul
maison à porte cochère
ascenseur
typologie : balustre droit type 1
bibliographie : Boudon ; Chastel ; Couzy ; Hamon, 1977, p. 129

0008 – 17, rue des Bons-Enfants
maison à porte cochère
typologie : arcade

0009 – 11, rue du Bouloi
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : arcade

0010 – 11, rue du Bouloi
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : panneau symétrique à palmette

0011 – 14, rue des Bourdonnais
maison à porte cochère
détruit en 1970
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : C.V.P., P.-V., 6 avril 1970, p. 10-11

0012 – 22, rue des Bourdonnais
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à fleuron
inscrit 12 avril 1974

0013 – 34, rue des Bourdonnais
Ferme générale des Postes, dite hôtel de Villeroy
datation : 1699-1708
console
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Arch. nat., Z¹ f° 328, f° 95 v° 96 et f° 106
Boudon ; Chastel, ; Couzy, Hamon, 1977, p. 238 note 98
inscrit 20 décembre 1984

0014 – 19, rue de Cambon
maison à porte cochère
console
typologie : arcade

0015 – 26, rue Cambon
maison à porte cochère, dite hôtel Tannevot
maîtres d'œuvre : Michel Tannevot (architecte) ; Nicolas Pineau (ornemaniste)
datation : après 1741
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Gallet, 1995, p. 462
inscrit 23 octobre 1990

0016 - 47-49, rue Cambon
maison à porte cochère, dite hôtel Villequier d'Aumont
typologie : panneaux symétriques

0017 – 9, rue du Coq-Héron et 19, rue du Louvre
maison à porte cochère, dite hôtel Toynard de Vougy
maître d'œuvre : François Debias-Aubry (architecte)
datation : 1735
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : C.V.P., casier archéologique Gallet, 1995, p.173

0018 – 35, rue Coquillière
maison à porte cochère
typologie : arcade

0019 – 37, rue Coquillière
maison à porte cochère
typologie : arcade

0020 – 40, rue Coquillière
maison à porte cochère
typologie : arcade

0021 – 41, rue Coquillière
maison à porte cochère
datation : vers 1689
typologie : balustre pansu avec piédouche type 1c

0022 – 44, rue Coquillière
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : balustre

0023 – 44, rue Coquillière
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : panneau symétrique à motif central

0024 – 4, rue de la Cossonnerie
détruit
typologie : balustre droit type 1
bibliographie : Babelon ; Fleury ; Sacy, 1967, p. 18

0025 – 34, rue Croix-des-Petits-Champs
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0026 – 38, rue Croix-des-Petits-Champs
maison à porte cochère
console
typologie : arcade

0027 – 45, rue Croix-des-Petits-Champs
maison à porte cochère
typologie : panneau dissymétrique

0028 – 9, rue Danielle-Casanova
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0029 – 15, rue Danielle-Casanova
maison à porte cochère, dite hôtel de Coigny
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0030 – 23 rue Danielle-Casanova
maison à porte cochère
datation : 1703-1715
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/
Inscrit 27 avril 1999

0031 – 25, rue Danielle-Casanova
maison à porte cochère
maître d'œuvre : agence Robert de Cotte
datation : 1707-1708
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : La Monneraye, 2001, p. 148
inscrit 21 novembre 1997

0032 – 27, rue Danielle-Casanova
maison à porte cochère
maître d'œuvre : agence Robert de Cotte
datation : 1707-1708
console volée en décembre 2009
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Arch. nat., Z¹ f° 360 f° 123 v°, 22 mai 1708
La Monneraye, 2001, p. 148
inscrit 21 novembre 1997

0033 – 29, rue Danielle-Casanova
maison à porte cochère, maison Boutin
maître d'œuvre : Jean Sérouge (architecte)
datation : 1703-1704
console
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : C.V.P., P.-V., 10 juillet 2008, p. 14

0034 – 12, place Dauphine
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0035 – 14, place Dauphine
maison à porte piétonne
typologie : balustre pansu type 2b

0036 – 3, rue des Déchargeurs
maison à porte cochère
ascenseur (démonté)
datation : 1709
console
typologie : arcade haut et bas
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH00039192 (Atget)
inscrit 4 octobre 2001

0037 – 3, rue des Deux-Boules
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central
inscrit 12 avril 1974

0038 –5-7, rue des Deux-Boules
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central
inscrit 12 avril 1974

0039 – 1, rue des Deux-Écus
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0040 – 1, rue des Deux-Écus
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : panneau dissymétrique

0041 – 15, rue de la Ferronnerie
maison à porte piétonne
typologie : balustre droit type I

0042 – 7, rue de la Grande-Truanderie
maison à porte bâtarde
typologie : arcade

0043 – 10, rue Hérold
maison à porte cochère
typologie : arcade

0044 – 13, rue Hérold
maison à porte cochère
datation : troisième quart XVIIIe siècle
console
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie : Arch. nat., fichier de dépouillement du Centre de Topographie historique de Paris
Arch. nat., M. C., ET/V/538, 23 juin 1764

0045 – 20, rue Jean-Jacques-Rousseau
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0046 – 23-25, rue Jean-Jacques-Rousseau
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à fleuron

0047 – 61, rue Jean-Jacques-Rousseau
hôtel de Bullion puis hôtel de la Ferme générale des Postes (détruit)
rampe déposée au musée des Arts décoratifs
console
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie: bibliothèque des Arts décoratifs, fonds Maciet

0048 – 62, rue Jean-Jacques-Rousseau
maison à porte cochère
typologie : arcade

0049 – 64, rue Jean-Jacques Rousseau
maison à porte cochère
typologie : arcade

0050 – 68, rue Jean-Jacques-Rousseau
maison à porte cochère, dite hôtel de Vins ou Dupin
datation : deuxième quart XVIIIe siècle
console
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : Arch. nat., M. C., ET/CXIII/351, 2 juin 1739, bail à loyer ; Arch. nat., M.C., ET/LXXXVIII/646, 22 février 1758, contrat de vente ; Arch. nat., Y 2806, 23 août 1738, licitation ;
Boudon ; Chastel ; Couzy ; Hamon, 1977, T. I, p. 172, note 12 ;
La Monneraye, 2001, n° 2268
classé 12 octobre 1995

0051 – 15, rue Jean-Lantier
maison à porte piétonne, dite maison commune des Orfèvres
maître d'œuvre : Jean-Sylvain Cartaud (architecte)
serrurier : François Lévêque
datation : 1740-1746
typologie : doubles volutes affrontées type 1d
bibliographie : Boudon ; Chastel ; Couzy et Hamon, 1977, p. 393 ;
Gallet, 1995, p. 106

0052 –19, rue du Jour
maison à porte cochère
datation : vers 1665
typologie : balustre

0053 – 3, rue La Feuillade
maison à porte cochère
typologie : arcade

0054 – 3-5, rue de La Vrillière
hôtel de La Vrillière
escalier (détruit)
maître d'œuvre : François Mansart (architecte)
serrurier : Chupperet
datation : 1645
marché : Arch. nat., M. C., XV, 679, 18 avril 1645
bibliographie : Gady, 2008, p. 72 ; p.145 ; p.188-189

0055 – 6, rue de La Vrillière
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 5

0056 – 8, rue de La Vrillière
maison à porte cochère
console
typologie : balustre droit type 5

0057 – 58, rue des Lombards
maison à porte piétonne
typologie : balustre pansu type 3a
rampe en fer puis en bois

0058 – 62, rue des Lombards
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0059 – 42, rue de Mauconseil
maison à porte piétonne
typologie : pas visible
bibliographie : Babelon ; Fleury ; Sacy, 1967, p. 33

0060 – 15, rue Molière
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : postes

0061 – 15, rue Molière
maison à porte cochère (escalier b)
datation : 1781
typologie : géométrique

0062 – 13, rue Montmartre
maison à porte cochère
typologie : atypique
bibliographie : Boudon ; Chastel ; Couzy ; Hamon, p. 98

0063 – 15, rue Montmartre
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

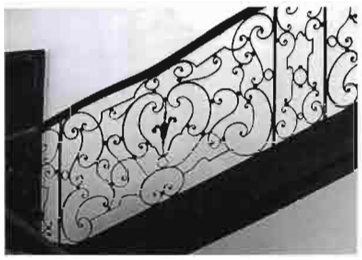
0064 – 18, rue Montmartre
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à fleuron

0065 – 9, rue Montorgueil
maison à porte bâtarde
datation : deuxième quart XVIIIe siècle
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Babelon ; Fleury ; Sacy, 1967, p. 35

0066 – 23, rue Montorgueil
maison à porte cochère, dite maison Choppin d'Arnouville
ascenseur
datation : 1756
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : C.V.P., P.-V., 6 mars 2007, p. 22-23

0067 – 27, rue Montorgueil
maison à porte bâtarde
typologie : arcade à enroulements
datation : deuxième quart XVIIIe siècle
bibliographie : Babelon ; Fleury ; Sacy, 1967, p. 35

0068 – 2, rue des Moulins
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu avec piédouche type 3a



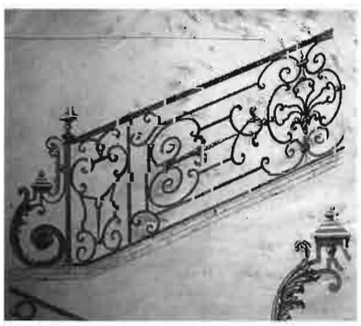
0069 – 10, rue des Moulins
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à fleuron
inscrit 6 août 1975

0070 – ancienne rue de Nazareth
déposée au musée Carnavalet
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0071 – 4, rue Perrault
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

0072 – 5, rue Perrault
maison à porte piétonne
console
typologie : barreaux carrés

0073 – 13, rue des Petits-Champs
maison à porte bâtarde
console disparue



typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie: bibliothèque des Arts décoratifs, fonds Maciet

0074 – 17, rue des Petits-Champs
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

0075 – 19, rue des Petits-Champs
maison à porte bâtarde
typologie : arcade

0076 – 53, rue des Petits-Champs
maison à porte cochère
console
typologie : arcade à enroulements

0077 – 55, rue des Petits-Champs
maison à porte cochère
console
typologie : arcade à enroulements

0078 – 61, rue des Petits-Champs
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0079 – 11, rue du Plat-d'Étain
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 1

0080 – 1, rue des Prouvaires
maison à porte cochère, dite maison Boucher
datation : 1715
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Babelon ; Fleury ; Sacy, 1967, p. 41

0081 – 5, rue des Prouvaires
maison à porte piétonne
typologie : panneau symétrique à motif central

0082 – 8, rue des Prouvaires
maison à porte cochère (escalier a)
console
typologie : balustre pansu avec piédouche type 1c
simples barreaux avec volutes à l'étage

0083 – 8, rue des Prouvaires
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : balustre pansu à épaulement avec piédouche type 1c

0084 – 17, rue Radziwill
hôtel de Maupéou (détruit)
console
typologie : postes
bibliographie : bibliothèque des Arts décoratifs, fonds Maciet

0085 – 19, rue Radziwill
hôtel de Noirmoutiers (détruit)
typologie : balustre pansu à épaulement type 4a
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

0086 – 25, rue Radziwill
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0087 – 27, rue Radziwill
maison à porte cochère
typologie : arcade

0088 – 29, rue Radziwill
maison à porte cochère
typologie : arcade

0089 – 31, rue Radziwill
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0090 – 33-35, rue Radziwill
maison à porte cochère, actuellement Banque de France
maître d'œuvre : Giraud de Talairac (maître-maçon)
datation : 1781
typologie : barreaux carrés
bibliographie : Pérouse de Montclos, 1994, p. 407

0091 – 37, rue Radziwill
maison à porte cochère,
typologie : arcade

0092 – 12, rue de Richelieu
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

0093 – 15, rue de Richelieu
maison à porte cochère,
typologie : arcade

0094 – 21, rue de Richelieu
hôtel Dodun (escalier a)
maître d'œuvre : Jean Baptiste Bullet de Chamblain (architecte)
datation : 1727-1728
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : Gallet, 1995, p. 102-103 ; Vitu, 1883
inscrit 6 août 1975

0095 – 21, rue de Richelieu
hôtel Dodun (escalier b)
maître d'œuvre : Jean Baptiste Bullet de Chamblain (architecte)
datation : 1727-1728
console
typologie : panneau symétrique
bibliographie : voir 0094

0096 – 40, rue de Richelieu
maison à porte cochère, dite maison Le Roy
maître d'œuvre : Nicolas Antoine Perrard de Montreuil (architecte)
datation : 1765-1766
console
typologie : postes
vide circulaire
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/ ;
Vitu, 1883, p. 62-63
inscrit 10 octobre 2003

0097 – 14, rue du Roule
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 2a

0098 – 15, rue du Roule
maison à porte bâtarde
typologie : balustre pansu type 2b

0099 – 16, rue du Roule
maison à porte piétonne
typologie : balustre pansu type 2b

0100 – 18, rue du Roule
maison à porte piétonne
typologie : balustre pansu type 2b

0101 – 19, rue du Roule
maison à porte piétonne
typologie : balustre pansu type 2b

0102 – 22, rue du Roule
maison à porte piétonne
typologie : balustre pansu type 2b

0103 – 49, rue Saint-Denis
maison à porte piétonne
typologie : mention
bibliographie : Fouquet-Lapar, 1996

0104 – 75, rue Saint-Denis
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0105 – 87, rue Saint-Denis
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0106 – 98, rue Saint-Denis
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0107 – 115, rue Saint-Denis
maison à porte bâtarde
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Fouquet-Lapar, 1996

0108 – 2, impasse Saint-Eustache
sacristie de l'église Saint-Eustache
maître d'œuvre : Pierre Louis Moreau-Desproux (architecte)
datation : 1778-1782
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gallet, 1995, p. 375

0109 – 2, rue Saint-Florentin
hôtel de Saint-Florentin
maître d'œuvre : Ange Jacques Gabriel, Jean François Thérèse Chalgrin (architectes)
serrurier : Pierre II Deumier
datation : 1773
typologie : balustre
bibliographie : Gallet, 1995, p. 111 ; Baulez, 2004, p. 55-85

0110 – 62, rue Saint-Honoré
maison à porte piétonne
typologie : balustre droit type 3c
rampe en fer puis en bois

0111 – 68, rue Saint-Honoré
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0112 – 69, rue Saint-Honoré
maison à porte piétonne
typologie : panneau symétrique à motif central

0113 – 152, rue Saint-Honoré
maison à porte piétonne
typologie : arcade à enroulements

0114 – 168, rue Saint-Honoré
maison à porte piétonne
typologie : arcade

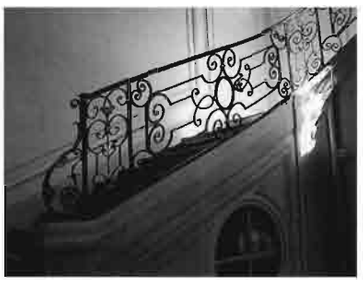
0115 – 204, rue Saint-Honoré
Palais-Royal
maître d'œuvre : Pierre Contant d'Ivry (architecte)
serrurier : Jean Courbin
datation : 1768
typologie : postes
bibliographie : Gallet, 1995, p. 138 ; Baritou et Foussard, 1987, p. 135-140 ; Pérouse de Montclos, 1994, p. 375-384
classé 14 novembre 1994

0116 – 229, rue Saint-Honoré
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

0117 – 231, rue Saint-Honoré
maison à porte cochère
maître d'œuvre : Ange Jacques Denis Antoine (architecte)
datation : 1776
typologie : arcade
bibliographie : Gallet, 1995, p. 27

0118 – 334, rue Saint-Honoré
maison à porte cochère,
typologie : arcade

0119 – 346, rue Saint-Honoré
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements



0120 – 350, rue Saint-Honoré
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0121 – 352, rue Saint-Honoré
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : balustre atypique

0122 – 352, rue Saint-Honoré
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : balustre atypique

0123 – 23, rue Saint-Roch
maison à porte cochère
console
typologie : balustre pansu type 1

0124 – 24, rue Saint-Roch
maison à porte cochère, séminaire Saint-Roch
typologie : balustre pansu avec piédouche type 1d

0125 – 37, rue Saint-Roch
maison à porte cochère, dite hôtel de Gargan
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH/00039794 (Atget)

0126 – 30, rue Sainte-Anne
maison à porte piétonne
datation : 1672
gaine
typologie : balustre
bibliographie : Leiba-Dontenwill, 2000, p. 28

0127 – 34, rue Sainte-Anne
maison à porte cochère, dite hôtel Laporte de Sérincourt
datation : vers 1670
console
typologie : balustre pansu avec piédouche type 3b
bibliographie : Leiba-Dontenwill, 2000, p. 28-29

0128 – 43, rue Sainte-Anne
maison à porte cochère, dite hôtel de Cursay
maître d'œuvre : Libéral Bruand (architecte)
datation : 1675
typologie : balustre pansu type 1
bibliographie : Barreau, 2004, p. 497
Leiba-Dontenwill, 2000, p. 32-33

0129 – 18, rue de la Sourdière
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 3a

0130 – 5-7, rue Thérèse
maison à porte cochère
console
typologie : panneau dissymétrique

0131 – 13, rue Thérèse
maison à porte cochère
console
typologie : barreaux carrés

0132 – 14, rue Thérèse
maison à porte cochère
typologie : arcade

0133 – Tuileries
palais des Tuileries (détruit)
typologie : atypique
bibliographie : Blondel, t. V, planche XXXV ; dessin de Forty, Waddesdon Manor, Angleterre

0134 – 2, rue de Valois
maison à porte cochère
maître d'œuvre : Victor Louis (architecte)
datation : 1783
typologie : arcade
bibliographie : Cabestan, 2004, p. 146

0135 – 8, rue de Valois
maison à porte cochère
typologie : arcade

0136 – 9, rue Vauvilliers
maison à porte cochère
quatrième quart XVIIIe siècle
typologie : barreaux ronds
bibliographie : Babelon ; Fleury ; Sacy, 1967, p. 73

0137 – 9, rue Vauvilliers
maison à porte cochère
typologie : arcade
bibliographie : Babelon ; Fleury ; Sacy, 1967, p. 73

0138 – 12, rue Vauvilliers
maison à porte cochère
typologie : arcade
bibliographie : Babelon ; Fleury ; Sacy, 1967, p. 73

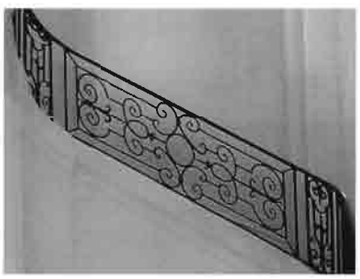
0139 – 9, place Vendôme
hôtel Le Lay de Villemaré
maître d'œuvre : Jean Baptiste Bullet de Chamblain (architecte)
datation : 1709
console
typologie : panneau symétrique à fleuron

0140 – 11-13, place Vendôme
hôtel de Bourvallais, actuellement Grande chancellerie
maître d'œuvre : Robert de Cotte (architecte)
datation : 1700
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Gady, 2008, p. 307

0141 – 15, place Vendôme
hôtel de Gramont, actuellement hôtel Ritz
datation : 1705
console
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : Contet, 1926

0142 – 19, place Vendôme
hôtel Crozat de Thiers, puis d'Évreux
maître d'œuvre : Pierre Contant d'Ivry (architecte)
datation : 1743-1747
consoles
typologie : postes
bibliographie : Baritou et Foussard, 1987, p. 98-104 ;
Gady, 2008, p. 204-205 ;
Gallet, 1995, p. 136
inscrit 6 août 1957

0143 – 19, place Vendôme
hôtel Crozat de Thiers, puis d'Évreux (escalier b)



datation : 1707
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie voir 0142

0144 – 20, place Vendôme
maison à porte cochère
console
typologie : panneau dissymétrique

0145 – 21, place Vendôme
maison à porte cochère, dite hôtel Angrand de Fonspertuis
maîtres d'œuvre : Jean Courtonne ; Jacques V Gabriel (architectes)
datation : 1718
console
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Gallet, 1982, p. 123

0146 – 22, place Vendôme
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à palmette

0147 – 23, place Vendôme
maison à porte cochère, dite hôtel de Montbreton, hôtel Peyrenc de Moras
maître d'œuvre : Jacques V Gabriel (architecte)
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Gallet, 1995, p. 227

0148 – 24, place Vendôme
maison à porte cochère, dite hôtel Chaban
typologie : panneau symétrique à fleuron

0149 – 26, place Vendôme
maison à porte cochère, dite hôtel d'Orcy
typologie : arcade à enroulements

0150 – 1, place des Victoires
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 1

0151 – 2, place des Victoires
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu à épaulement avec piédouche type 1e

0152 – 5, place des Victoires
maison à porte cochère
console
typologie : balustre pansu avec piédouche type 3a

0153 – 13, rue Villedo
maison à porte cochère
datation : vers 1670
gaine
typologie : volutes affrontées
bibliographie : Arch. nat., Z'j 398 38, 14 janvier 1690
Arch. nat., fichier de dépouillement du Centre de Topographie historique de Paris
B.H.V.P., ms. CP 3138, état des maisons qui relèvent du fief Popin avec les noms des propriétaires en 1721 et
ms. CP 3137, état des maisons qui relèvent du fief Popin avec les noms des propriétaires en 1736

IIe arrondissement

0154 – 3, rue d'Aboukir
maison à porte cochère
typologie : arcade

0155 – 5, rue d'Aboukir
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : C.V.P., P.-V., 1995

0156 – 7, rue d'Aboukir
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 1

0157 – 11, rue d'Aboukir
maison à porte bâtarde
typologie : balustre

0158 – 14, rue d'Aboukir
maison à porte cochère (détruite)
console
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : C.V.P., P.-V., 1913, p. 187-194

0159 – 15, rue d'Aboukir
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à fleuron
inscrit 22 décembre 1927

0160 – 17, rue d'Aboukir
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à fleuron

0161 – 32, rue d'Aboukir
maison à porte cochère
console
typologie : arcade

0162 – 45, rue d'Aboukir
maison à porte cochère
typologie : arcade

0163 – 47, rue d'Aboukir
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0164 – 48, rue d'Aboukir
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

0165 – 50, rue d'Aboukir
maison à porte cochère
typologie : volutes affrontées type 3b

0166 – 67, rue d'Aboukir
maison à porte bâtarde
typologie : panneau symétrique à motif central

0167 – 71, rue d'Aboukir
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à fleuron

0168 – 102, rue d'Aboukir
maison à porte cochère
typologie : arcade

0169 – 103, rue d'Aboukir
maison à porte cochère
console
typologie : arcade

0170 – 104, rue d'Aboukir
maison à porte cochère
typologie : arcade

0171 – 115, rue d'Aboukir
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à palmette

0172 – 117, rue d'Aboukir
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0173 – 119, rue d'Aboukir
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à fleuron

0174 – 127, rue d'Aboukir
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0175 – 135, rue d'Aboukir
maison à porte cochère
typologie : cannes

0176 – 139, rue d'Aboukir
maison à porte bâtarde
typologie : arcade

0177 – 3, rue d'Amboise
maison à porte cochère
maître d'œuvre : Louis Denis Le Camus (architecte)
1781
typologie : arcade
bibliographie : Gallet, 1995, p. 291
Cabestan, p. 182

0178 – 5, rue d'Amboise
maison à porte cochère
maître d'œuvre : Louis Denis Le Camus (architecte)
1781
typologie : arcade
bibliographie : Gallet, 1995, p. 291
Cabestan, p. 182

0179 – 69, rue d'Argout
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 3b

0180 – 6, rue Beauregard
maison à porte cochère (escalier a)
console
typologie : panneau symétrique à motif central

0181 – 6, rue Beauregard
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : balustre resserré

0182 – 11, rue Beauregard
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

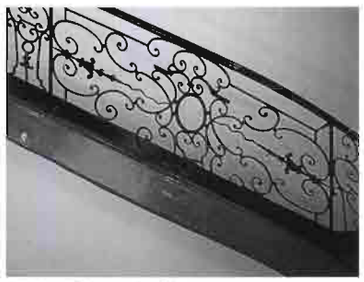
0183 – 30, rue Blondel
maison à porte bâtarde
typologie : balustre pansu type 2a

0184 – 1, rue Chabanais
maison à porte cochère
typologie : postes

0185 – 2, rue Chabanais
maison à porte cochère
maître d'œuvre : Denis Claude Liégeon (architecte)
typologie : arcade
bibliographie : Gallet, 1995, p. 347

0186 – 6, rue Chabanais
maison à porte cochère
maître d'œuvre : Denis Claude Liégeon (architecte)
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gallet, 1995, p. 347

0187 – 8, rue Chabanais
maison à porte cochère
maître d'œuvre : Denis Claude Liégeon (architecte)
typologie : arcade
bibliographie : Gallet, 1995, p. 347



0188 – 17, rue de Cléry
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0189 – 31, rue de Cléry
maison à porte cochère, dite maison Belon-Vatard
maître d'œuvre : Jean Baptiste Vautrain (architecte)
datation : 1739-1740
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Arch. nat., fichier de dépouillement du Centre de Topographie historique de Paris ; Cabestan, 2004, p. 188-190 ; Gallet, 1995, p. 468

0190 – 40, rue de Cléry
maison à porte cochère
console
typologie : postes

0191 – 96, rue de Cléry
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0192 – 5, rue du Croissant
maison à porte bâtarde
typologie : balustre

0193 – 15, rue Dussoubs
maison à porte cochère
1766
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0194 – 17, rue Dussoubs
maison à porte cochère
typologie : arcade

0195 – 22, rue Dussoubs
maison à porte cochère
datation : vers 1660
gaine
typologie : balustre
bibliographie : Arch. nat., Minutier central, ET/CX/134, 12 décembre 1657 ; La Monneraye, 1981, p. 499, notice 2360
inscrit 3 novembre 1994

0196 – 29, rue Dussoubs
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0197 – 34, rue Dussoubs
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 1

0198 – 14, rue Française
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

0199 – 4-6, rue Gaillon
maison à porte cochère, dite maison Douet
1740
console
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : Gallet, 1995, p. 134

0200 – 5, rue Gaillon
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0201 – 14, rue de Gramont
maison à porte cochère, dite hôtel de Pille
maître d'œuvre : Claude Joseph Porquet (architecte)
1773-1774
typologie : postes
bibliographie : Gallet, 1995, p. 491 ; C.V.P., P.-V., 9 octobre 1995, p. 24
inscrit 30 décembre 1977

0202 – 64, rue Greneta
maison à porte cochère
typologie : arcade

0203 – 10, rue des Jeûneurs
maison à porte cochère (escalier c)
typologie : cannes

0204 – 10, rue des Jeûneurs
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : cannes

0205 – 10, rue des Jeûneurs
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : panneau symétrique à motif central

0206 – 14, rue des Jeûneurs
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

0207 – 18, rue des Jeûneurs
maison à porte piétonne
typologie : balustre droit type 1

0208 – 4, rue de La Feuillade
maison à porte cochère, dite maison Crèvecœur
1750
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie : Gady, 1996, p. 132-142

0209 – 3, rue Louis-le-Grand
maison à porte cochère
maître d'œuvre : Jules Michel Alexandre Hardouin (architecte)
1722
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : Pons, 1986, p. 73

0210 – 5, rue Louis-le-Grand
maison à porte cochère,
maître d'œuvre : Jules Michel Alexandre Hardouin (architecte)
1722
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Pons, 1986, p. 73

0211 – 9, rue Louis-le-Grand
maison à porte cochère, maison Jules Desgoulons
ascenseur
1714
console
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Pons, 1986, p. 73

0212 – 11, rue Louis-le-Grand
maison à porte cochère, dite maison André Le Goupil et Pierre Taupin (escalier a)
serrurier : Poulain
1717
typologie : balustre resserré
bibliographie : Arch. nat., M. C., LXXVII, 151, 23 mai 1717 ;
Pons, 1986, p.74

0213 – 11, rue Louis-le-Grand
maison à porte cochère, dite maison André (escalier b) (ascenseur)
Le Goupil et Pierre Taupin
serrurier : Poulain
1717
console
typologie : balustre resserré
bibliographie : Arch. nat., M. C., LXXVII, 151, 23 mai 1717 ;
Pons, 1986, p. 73

0214 – 1, rue du Mail
maison à porte cochère (escalier a)
maître d'œuvre : Pierre Desmaisons (architecte)
1779
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie : Pérouse de Montclos, 1994, p. 322 ;
Gallet, 1995, p. 185

0215 – 1, rue du Mail
maison à porte cochère (escalier b)
maître d'œuvre : Pierre Desmaisons (architecte)
1779
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : voir 0214

0216 – 3-5, rue du Mail
maison à porte cochère, dite hôtel Landais
typologie : arcade haut et bas
inscrit 5 septembre1963

0217 – 13, rue du Mail
maison à porte cochère
console
typologie : arcade à enroulements

0218 – 15, rue du Mail
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0219 – 8, rue Marie-Stuart
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 2a

0220 – 6, rue de La Michodière
maison à porte cochère
typologie : arcade

0221 – 100, rue Montmartre
maison à porte piétonne
typologie : panneau symétrique à fleuron

0222 – 160, rue Montmartre
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0223 – 45, rue Montorgueil
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : arcade

0224 – 45, rue Montorgueil
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : balustre droit type 1
rampe en fer puis en bois

0225 – 49, rue Montorgueil
maison à porte piétonne
console
typologie : balustre droit type 1

0226 – 56, rue Montorgueil
maison à porte piétonne
typologie : balustre droit type 1

0227 – 4, rue Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle
maison à porte cochère
typologie : arcade

0228 – 10, rue Notre-Dame-des-Victoires
maison à porte cochère
typologie : arcade

0229 – 14, rue Notre-Dame-des-Victoires
maison à porte cochère
datation : deuxième quart XVIIIe siècle
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : La Monneraye, 1981, p. 293 notice 1402

0230 – 17, rue Notre-Dame-des-Victoires
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

0231 – 19, rue Notre-Dame-des-Victoires
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : barreaux carrés

0232 – 19 rue Notre-Dame-des-Victoires
maison à porte cochère (escalier h)
typologie : cannes

0233 – 2, rue des Panoramas
maison à porte piétonne
datation : après 1784
typologie : géométrique

0234 – 15, rue Paul-Lelong
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à fleuron
inscrit 2 mai 1947

0235 – 17, rue Paul-Lelong
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0236 – 19, rue Paul-Lelong
maison à porte bâtarde
console
typologie : arcade à enroulements

0237 – 2, rue des Petits-Carreaux
typologie : arcade

0238 – 4, rue des Petits-Champs et 13, galerie Vivienne
hôtel, dit petit hôtel Colbert
maîtres d'œuvre : Jean Baptiste Prédot (architecte) ; Pierre Levé (architecte)
vers 1680
console
typologie : balustre
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH00039433 (Atget)
Gady, 2008, p. 309
inscrit 7 juillet 1974

0239 – 26, rue des Petits-Champs
maison à porte cochère
datation : troisième quart XVIIIe siècle
consoles
typologie : volutes affrontées type 3b
bibliographie : Arch. nat., fichier de dépouillement du Centre de Topographie historique de Paris

0240 – 2, passage des Petits-Pères
maison à porte cochère
1779
typologie : arcade
bibliographie : Cabestan, p. 150

0241 – 13, rue Poissonnière
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0242 – 21, rue Poissonnière
maison
détruit
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH00038956 (Atget)

0243 – 65, rue Réaumur
maison à porte cochère
typologie : volutes affrontées type 1c

0244 – 67, rue Réaumur
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

0245 – 75, rue Réaumur
maison à porte cochère, dite maison Martin Desjardins
1688
typologie : balustre droit type 1
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/
C.V.P., P.-V., 1996, 16 février, p. 31-40
Inscrit 6 novembre 1997

0246 – 58, rue de Richelieu
Banque royale, bibliothèque du Roi, actuellement Bibliothèque nationale (escalier détruit)
rampe remontée à la Wallace Collection, Londres
maître d'œuvre : Claude Armand Mollet (architecte)
datation : 1719-1720
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : Hugues, 1996, p. 1179-1792

0247 – 67, rue de Richelieu
hôtel de Jars (détruit)
maître d'œuvre : François Mansart (architecte) ; Michel Villedo (entrepreneur)
serruriers : Louis Danic ; Charles Le Lorrain
1648-1652
bibliographie : Gady, 2008, p. 311 ; Babelon et Mignot, 1998, p. 193

0248 – 83, rue de Richelieu
hôtel de Grancey (détruit)
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH00039775 (Atget)

0249 – 101, rue de Richelieu
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à palmette
inscrit 31 mai 1990

0250 – 8, rue Saint-Augustin
maison à porte cochère, dite hôtel de Montboissier
console
typologie : postes

0251 – 219, rue Saint-Denis
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à palmette

0252 – 226, rue Saint-Denis
séminaire des Filles de l'Union chrétienne, dit hôtel des Dames de Saint-Chaumont
escalier bâtiment côté rue ascenseur
maître d'œuvre : attribué à Pierre Claude Convers (architecte)
1784
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gallet, 1995, p. 146 ; Biver, 1970, p. 61-65 ; Sellier, 1910, p. 131-160

0253 – 226, rue Saint-Denis
séminaire des Filles de l'Union chrétienne, dit hôtel des Dames de Saint-Chaumont
(escalier détruit)
maître d'œuvre : Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne (architecte)
serrurier : Nicolas Viennot
datation : 1734-1735
typologie : panneau symétrique à motif central
Nicolas Pineau (ornemaniste)
bibliographie : Daly, 1880, pl.1 ; Biver, 1970, p. 61-65 ; Gallet, 1995, p. 255 ; Sellier, 1910, p. 131-160

0254 – 271, rue Saint-Denis
maison à porte cochère
typologie : arcade

0255 – 4, rue Saint-Joseph
maison à porte cochère, dite hôtel d'Haupoul
serrurier : Macquet
1778
typologie : arcade
bibliographie : C.V.P., P.-V. 10 juin 1996, p. 113-118

0256 – 18, rue Saint-Marc
maison à porte cochère (escalier a), dite hôtel Magon de la Balue
typologie : panneau dissymétrique

0257 – 18, rue Saint-Marc
maison à porte cochère (escalier b), dite hôtel Magon de la Balue
typologie : balustre pansu type 3b

0258 – 30, rue Saint-Marc
maison à porte cochère
typologie : arcade

0259 – 32, rue Saint-Marc
maison à porte cochère
typologie : arcade

0260 – 12, rue Saint-Sauveur
maison à porte cochère, maison Osmont
1749
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/
inscrit 17 octobre 1996

0261 – 14, rue Saint-Sauveur
maison à porte cochère
typologie : volutes affrontées type 2c
inscrit 9 octobre 1996

0262 – 16, rue Saint-Sauveur
maison à porte cochère (escalier a)
maître d'œuvre : attribué à François Debias-Aubry (architecte)
typologie : volutes affrontées type 2c
bibliographie : Gallet, 1995, p. 173
inscrit 9 octobre 1996

0263 – 16, rue Saint-Sauveur
maison à porte cochère (escalier b)
maître d'œuvre : attribué à François Debias-Aubry (architecte)
gaine
typologie : balustre droit type 4c
bibliographie : voir 0262
inscrit 9 octobre 1996

0264 – 18, rue Saint-Sauveur
maison à porte cochère
typologie : arcade
inscrit 9 octobre 1996

0265 – 20, rue Saint-Sauveur
maison à porte cochère
typologie : arcade
inscrit 9 octobre 1996

0266 – 27, rue Saint-Sauveur
maison à porte piétonne
typologie : arcade à enroulements

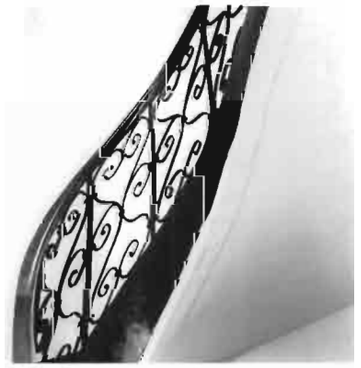
0267 – 41, rue Saint-Sauveur
maison à porte cochère
typologie : balustre resserré

0268 – 46, rue Sainte-Anne
maison à porte cochère, dite hôtel de Villequier
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Leiba-Dontenwill, 2000, p. 78-80

0269 – 61, rue Sainte-Anne
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Leiba-Dontenwill, 2000, p. 48-49

0270 – 67, rue Sainte-Anne
maison à porte piétonne
1671-1672
typologie : balustre pansu
bibliographie : Leiba-Dontenwill, 2000, p. 62-71
inscrit 2 octobre 2001

0271 – 69, rue Sainte-Anne
maison à porte cochère
datation : après 1674
typologie : balustre
bibliographie : Leiba-Dontenwill, 2000, p. 62-71
inscrit 2 octobre 2001



0272 – 71, rue Sainte-Anne
maison à porte piétonne
1671-1672
typologie : balustre pansu
bibliographie : Leiba-Dontenwill, 2000, p. 62-71
inscrit 2 octobre 2001

0273 – 73, rue Sainte-Anne
maison à porte cochère
typologie : volutes
bibliographie : Leiba-Dontenwill, 2000, p. 74

0274 – 10, rue du Sentier
maison à porte cochère
datation : 1682
typologie : balustre droit type 1
bibliographie : La Monneraye, 1981, art. 1497

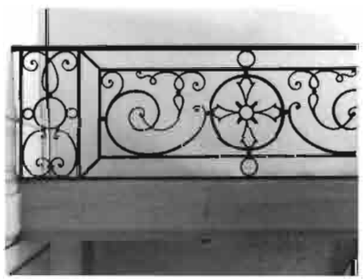
0275 – 12, rue du Sentier
maison à porte cochère
typologie : cannes

0276 – 13, rue du Sentier
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0277 – 17, rue du Sentier
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0278 – 19, rue du Sentier
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0279 – 22, rue du Sentier
maison à porte cochère
ascenseur
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central
inscrit 2 mai 1947



0280 – 33, rue du Sentier
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 3b
inscrit 21 mars 1979

0281 – 35, rue du Sentier
maison à porte cochère
ascenseur
console
typologie : panneau symétrique à fleuron

0282 – 4, rue Tiquetonne
maison à porte hâtarde
typologie : panneau dissymétrique puis arcade

0283 – 13, rue Tiquetonne
maison à porte cochère, dite maison Oppenordt
typologie : panneau symétrique à palmette
inscrit 24 mars 1925

0284 – 17, rue Tiquetonne
maison à porte piétonne
typologie : balustre resserré

0285 – 24, rue Tiquetonne
maison à porte piétonne
typologie : balustre pansu type 2b

0286 – 31, rue Tiquetonne
maison à porte cochère
typologie : arcade

0287 – 40, rue Tiquetonne
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0288 – 42, rue Tiquetonne
maison à porte piétonne
typologie : balustre pansu type 3b

0289 – 44, rue Tiquetonne
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 3b

0290 – 12, place des Victoires
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

0291 – 2, rue Vide-Gousset
hôtel de Rambouillet
typologie : arcade haut et bas

0292 – 4, rue Vide-Gousset
hôtel de Rambouillet
maître d'œuvre : Jean Beausire (architecte)
1689
typologie : balustre pansu avec piédouche type 3a
bibliographie : Gady, 2008, p. 315

0293 – 8, rue Vivienne
maison à porte cochère (escalier a)
ascenseur
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

0294 – 8, rue Vivienne
maison à porte cochère (escalier b)
console
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : voir 0293

0295 – 12, rue Vivienne
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à fleuron

0296 – 13, rue Vivienne
maison à porte cochère
typologie : volutes affrontées type 1b

0297 – 14, rue Vivienne
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

0298 – 16, rue Vivienne
hôtel Tubeuf
maître d'œuvre : Pierre Le Muet (architecte)
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : Gady, 2008, p. 317 ; Mignot, 1991

0299 – 18, rue Vivienne
hôtel Catelan Desmarets
1750
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Gady, 2008, p. 308
P.I.F., 2007, t. LVIII, p. 213-216
inscrit 3 septembre 2002

IIIe arrondissement

0300 – 45, rue des Archives
ancien couvent de la Merci
maître d'œuvre : Pierre François Godot (architecte)
datation : 1729-1730
console
typologie : arcade
vide chantourné
bibliographie : Gallet, 1995, p. 239 ; Gady, 2004, p. 228
inscrit 5 décembre1984

0301 – 62, rue des Archives
hôtel de Montgelas
maître d'œuvre : Nicolas Liévain (maître-maçon et entrepreneur)
datation : 1705-1706
typologie : balustre droit type 1
bibliographie : Gady, 2008, p. 313 ; Gady, 2004, p. 230 ; Gady et Jouve, 2006

0302 – 68, rue des Archives
maison à porte cochère, dite hôtel de Refuge
maîtres d'œuvre : Richard Cochois (architecte) ; Pierre Lefranc (maître-maçon)
datation : 1756
typologie : balustre droit type 2a
bibliographie : Gady, 2004, p. 231

0303 – 70, rue des Archives
hôtel Montescot
datation : deuxième quart XVIIIe
console
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie : Derens, 1996, p. 56-70 ; Gady, 2004, p. 235 ; Gady, 2008, p. 313
inscrit 3 novembre 1964

0304 – 76, rue des Archives
hôtel Le Pelletier de Souzy
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0305 – 78, rue des Archives
hôtel Amelot de Chaillou, de Tallard
maître d'œuvre : Pierre Bullet (architecte)
datation : 1702-1703
console disparue
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : Babelon, 1978, p. 325-339 ; Gady, 2004, p. 237 ; Gady, 2008, p. 316
inscrit 22 février 1980

0306 – 81, rue des Archives
maison à porte cochère (escalier a)
console
typologie : panneau symétrique à fleuron

0307 – 81, rue des Archives
maison à porte cochère (escalier b)
datation : 1663
typologie : balustre pansu type 3d
bibliographie : Gady, 2004, p. 231

0308 – 4, rue des Arquebusiers
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : panneau dissymétrique

0309 – 4, rue des Arquebusiers
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : panneau dissymétrique

0310 – 8, rue Barbette
maison à porte cochère (détruite)
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : Contet, 1926

0311 – 9, rue Barbette
maison à porte cochère
typologie : arcade

0312 – 11, rue Barbette
maison à porte cochère, dite hôtel Le Mayrat
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

0313 – 12, rue Barbette
maison à porte cochère
typologie : arcade

0314 – 14, rue Barbette
maison à porte cochère, dite hôtel Bigot de Chorelle (escalier a)
typologie : balustre pansu type 1

0315 – 14, rue Barbette
maison à porte cochère, dite hôtel Bigot de Chorelle (escalier b)
typologie : arcade

0316 – 15, rue Barbette
maison à porte cochère, dite hôtel Le Marié d'Aubigny
datation : 1763
console
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Gady, 2004, p. 255

0317 – 16, rue Barbette
maison à porte cochère, dite hôtel de Choisy
typologie : balustre resserré

0318 – 30, rue Beaubourg
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 3c

0319 – 31, rue Beaubourg
maison à porte cochère (détruite)
typologie : balustre pansu type 2b
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

0320 – 33, rue Beaubourg (détruite)
gaine
typologie : balustre pansu avec piédouche type 3b
bibliographie : bibliothèque des Arts décoratifs, fonds Maciet ; C.V.P., casier archéologique

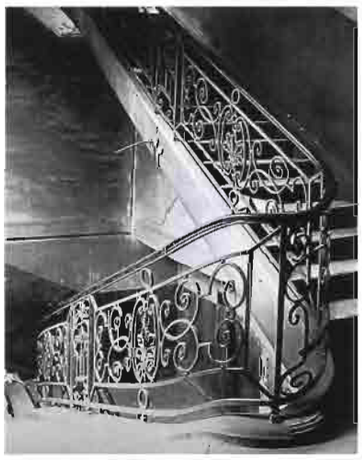
0321 – 113, boulevard Beaumarchais
maison à porte cochère, dite maison Martin (escalier a)
maître d'œuvre : Eustache Robert Devillers (architecte)
datation : 1775
typologie : arcade
bibliographie : Gallet, 1995, p. 188

0322 – 113, boulevard Beaumarchais
maison à porte cochère, dite maison Martin (escalier b)
maître d'œuvre : Eustache Robert Devillers (architecte)
datation : 1775
typologie : arcade
bibliographie : voir 0321

0323 – 3, rue Béranger
maison à porte cochère, dite hôtel Bergeret de Frouville
maître d'œuvre : Gabriel Dezègre (ingénieur) ; Gilbert Delaubard (maître-maçon)
datation : 1720-1722
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : C.V.P., casier archéologique ; Gady, 2004, p. 288
inscrit en 1925

0324 – 5, rue Béranger
maison à porte cochère, dite hôtel La Haye
maîtres d'œuvre : Gabriel Dezègre (ingénieur) ; Gilbert Delauhard (maître-maçon)
datation : 1720-1723
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Gady, 2004, p. 288
inscrit en 1926

0325 – 7, rue Béranger
maison à porte cochère, dite petit hôtel Berthier de Sauvigny
ascenseur
datation : 1753
bibliographie : Gady, 2004, p. 285



0326 – 11, rue Béranger
maison à porte cochère (détruite)
rampe déplacée
maître d'oeuvre : Nicolas Lhuillier de La Tour (architecte)
datation : 1721-1722
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : C.V.P., casier archéologique
Gady, 2004, p. 286

0327 – 2, rue de Braque
hôtel de Montigny (détruit) escalier a
typologie : balustre droit type 1
bibliographie : musée Carnavalet

0328 – 2, rue de Braque
hôtel de Montigny (détruit)
escalier b
typologie : panneau symétrique à motif central

0329 – 4-6, rue de Braque
maison à porte cochère, dite hôtel Le Lièvre de La Grange
maître d'œuvre : Victor Thierry Dailly (architecte)
datation : 1724-1737
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Arch. nat., Z'f 400 f° 5-5 v° ; Cabestan, 2004, p. 216 ; Gady, 2004, p. 241-242 ; Gallet, 1995, p.165
inscrit 18 novembre 1953

0330 – 7, rue de Braque
maison à porte cochère, dite petit hôtel de Mesmes (escalier a)
datation : après 1767
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Gady, 2004, p. 242

0331 – 7, rue de Braque
maison à porte cochère, dite petit hôtel de Mesmes (escalier b)
datation : 1722
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : voir 0330

0332 – 8, rue de Braque
maison à porte cochère, hôtel de Chaulnes
typologie : panneau symétrique à fleuron

0333 – 5, rue Chapon
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0334 – 11, rue Chapon
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à motif central

0335 – 13, rue Chapon
maison à porte cochère, dite maison Chuppin (escalier a)
console
typologie : arcade à enroulements

0336 – 13, rue Chapon
maison à porte cochère, dite maison Chuppin (escalier b)
console
typologie : arcade à enroulements

0337 – 22, rue Chapon
maison à porte cochère, dite hôtel Dorat
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH00135741 (Adam)

0338 – 26, rue Chapon
maison à porte cochère
typologie : arcade

0339 – 14, rue Charlot
maison à porte bâtarde
typologie : balustre droit type 1

0340 – 22, rue Charlot
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

0341 – 28, rue Charlot
maison à porte cochère, dite hôtel de La Garde (escalier a)
datation : 1703-1704
typologie : arcades alternées
bibliographie : Gady, 2004, p. 263-264
inscrit 6 août 1975

0342 – 28, rue Charlot
maison à porte cochère, dite hôtel de La Garde (escalier b)
typologie : balustre droit type 1

0343 – 33, rue Charlot
maison à porte cochère, maison Charlot
typologie : panneau symétrique à fleuron

0344 – 38, rue Charlot
maison à porte cochère
typologie : arcade

0345 – 50, rue Charlot
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0346 – 54-56, rue Charlot
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : balustre droit avec piédouche

0347 – 54-56, rue Charlot
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : panneau symétrique à fleuron

0348 – 62, rue Charlot
maison à porte cochère, dite petit hôtel de Wenzel
typologie : panneau symétrique à fleuron
inscrit 6 janvier 1926

0349 – 71, rue Charlot
maison à porte cochère, dite maison Huyot
datation : 1772-1773
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 2004, p. 266

0350 – 83, rue Charlot et 2, rue Béranger
maison à porte cochère, dite hôtel de Polisy ou de Mascrani
maître d'œuvre : Sébastien Buirette (architecte)
datation : 1725-1727
console
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH00037934 (Atget) ;
Gady, 2004, p. 266-267 ;
Gallet, 1995, p. 102

0351 – 5, rue Debelleyme
maison à porte cochère, dite maison Boula de Quincy
console
typologie : arcade haut et bas

0352 – 7, rue Debelleyme
maison à porte cochère, dite petit hôtel d'Hozier (détruit)
typologie : volutes affrontées type 2a
bibliographie : Laprade, 1967, planche 70

0353 – 14, rue Debelleyme
maison à porte cochère
gaine
typologie : arcade haut et bas

0354 – 16, rue Debelleyme
maison à porte cochère, dite maison de Frédy
maître d'œuvre : Eustache Robert Devillers
datation : 1777
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 2004, p. 306

0355 – 5, rue Elzévir
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH00135745 (Adam)

0356 – 8, rue Elzévir
hôtel Donon, actuellement musée Cognacq-Jay
datation : troisième quart XVIIe
console
typologie : balustre
bibliographie : Gady, 2004, p. 171 ; Gady, 2008, p. 309

0357 – 8, rue Elzévir
hôtel Donon, actuellement musée Cognacq-Jay (escalier détruit)
typologie : arcade
bibliographie : voir 0356

0358 – 16, rue Elzévir
maison à porte cochère
datation : 1759-1760
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 2004, p. 172

0359 – 6, rue du Foin
maison à porte cochère, dite hôtel de Tresmes (escalier a)
typologie : arcade à enroulements

0360 – 6, rue du Foin
maison à porte cochère, dite hôtel de Tresmes (escalier b)
typologie : arcade

0361 – 4, rue des Fontaines-du-Temple
maison à porte cochère
typologie : barreaux et volutes

0362 – 5, rue des Fontaines-du-Temple
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0363 – 9, rue des Fontaines-du-Temple
maison à porte cochère
typologie : volutes affrontées type 1b

0364 – 11, rue des Fontaines-du-Temple
maison à porte cochère
typologie : volutes affrontées type 1b

0365 – 2, rue des Francs-Bourgeois
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à palmette

0366 – 6-8, rue des Francs-Bourgeois
maison à porte cochère, dite hôtel d'Argouges
typologie : arcade haut et bas atypique

0367 – 26, rue des Francs-Bourgeois
hôtel de Sandreville
datation : 1767
console
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Arch. nat., fichier de dépouillement du Centre de Topographie historique de Paris ; Gady, 2004, p. 175

0368 – 30, rue des Francs-Bourgeois
hôtel d'Alméras
datation : quatrième quart XVIIe
gaine
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gady, 2004, p. 174 et 178, Leproux, 1992 , p. 244-249
classé 18 juillet 1978

0369 – 50, rue des Francs-Bourgeois
maison à porte cochère, dite hôtel Le Tourneur
datation : après 1736
console
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Andia et Gady, 1992, p. 266

0370 – 52, rue des Francs-Bourgeois
maison à porte cochère, dite hôtel Péan de Mosnac
datation : 1718-1738
typologie : arcade
bibliographie : Andia et Gady, 1992, p. 269

0371 – 56, rue des Francs-Bourgeois
maison à porte cochère, dite maison Claustrier
maître d'œuvre : Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne (architecte)
Nicolas Pineau (ornemaniste)
datation : 1752
console
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie : Gady, 2004, p. 244 ; Gallet, 1995, p. 258

0372 – 56, rue des Francs-Bourgeois
maison à porte cochère, dite hôtel de Fontenay
maître d'œuvre : Jacques Vinage (architecte)
datation : 1733
console
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : Gady, 2004, p. 244 ; Gallet, 1995, p. 479

0373 – 58, rue des Francs-Bourgeois
hôtel Marin de La Châtaigneraie, d'Assy
maître d'œuvre : Pierre Le Muet (architecte)
datation : 1642
typologie : balustre pansu à épaulement type 2b
bibliographie : Gady, 2004, p. 246 ; Babelon, 1963, p. 169-196 ; Andia et Gady, 1992, p. 278-279 ; Gady, 2008, p. 306 ; Mignot, 1991

0374 – 10, rue des Gravilliers
maison à porte cochère
typologie : arcade

0375 – 20, rue des Gravilliers
maison à porte cochère
typologie : arcade

0376 – 29, rue des Gravilliers
maison à porte bâtarde
typologie : arcade à entoulements

0377 – 42, rue des Gravilliers
maison à porte cochère
typologie : arcade

0378 – 44, rue des Gravilliers
maison à porte cochère
console
typologie : balustre droit type 1

0379 – 86, rue des Gravilliers
maison à porte cochère
typologie : balustre droit avec piédouche type 1a

0380 – 5, rue du Grenier-Saint-Lazare
hôtel (détruit)
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

0381 – 12, rue du Grenier-Saint-Lazare
maison à porte bâtarde
typologie : balustre resserré puis balustre pansu type 3b

0382 – 34, rue du Grenier-Saint-Lazare
maison à porte bâtarde
typologie : balustre resserré

0383 – 14, rue Meslay
maison à porte cochère
typologie : barreaux carrés

0384 – 16, rue Meslay
maison à porte cochère
datation : 1787
typologie : arcade

0385 – 18, rue Meslay
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

0386 – 22, rue Meslay
maison à porte cochère
typologie : arcade

0387 – 31, rue Meslay
maison à porte cochère
typologie : arcade

0388 – 38, rue Meslay
maison à porte cochère
typologie : géométrique

0389 – 50, rue Meslay
maison à porte cochère
console
typologie : balustre droit type 1

0390 – 56, rue Meslay
maison à porte bâtarde
typologie : arcade

0391 – 1, rue Michel-le-Comte
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 4d

0392 – 16, rue Michel-le-Comte
maison à porte cochère, dite hôtel Le Tellier (escalier a)
datation : 1706-1708
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0393 – 16, rue Michel-le-Comte
maison à porte cochère, dite hôtel Le Tellier (escalier b)
datation : 1706-1708
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0394 – 19, rue Michel-le-Comte
maison à porte cochère, dite hôtel Lenoir de Mézières
maîtres d'œuvre : Dorbu (architecte) ; Goupy (maître-maçon)
datation : 1765
typologie : postes
bibliographie : Gady, 2004, p. 343

0395 – 21, rue Michel-le-Comte
maison à porte cochère, dite maison Ferlet (escalier a)
volée en 1944 et remplacée par une rampe à arcades
typologie : postes

0396 – 21, rue Michel-le-Comte
maison à porte cochère, dite maison Ferlet (escalier b)
typologie : arcade à enroulements

0397 – 28, rue Michel-le-Comte
hôtel d'Hallwyll
maître d'œuvre : Claude Nicolas Ledoux (architecte)
datation : 1766-1767
console
typologie : arcade à enroulements
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH00135757 (Adam) ;
Gady, 2004, p. 346-347 ;
Gady, 1995, p. 304 ;
Gady, 2008, p. 212-213
classé 17 décembre 1976

0398 – 31, rue Michel-le-Comte
maison à porte cochère
typologie : panneau dissymétrique

0399 – 12, rue des Minimes
infirmerie des Minimes
maître d'œuvre : Thévénot (architecte)
datation : 1678
typologie : balustre pansu
bibliographie : C.V.P., casier archéologique ;
Gady, 2004, p. 137
inscrit le 12 mars 1925

0400 – 15, rue des Minimes
maison à porte cochère
typologie : balustre puis balustre droit type 1

0401 – 5, rue de Montmorency
maison à porte cochère, dite hôtel Thiroux de Lailly
maître d'œuvre : Michel Tannevot (architecte)
datation : 1739-1741
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : Gady, 2004, p. 348
inscrit 6 août 1975

0402 – 9, rue de Montmorency
maison à porte cochère
typologie : arcade

0403 – 13, rue de Montmorency
maison à porte cochère
maître d'œuvre : Charles Joachim Bénard (architecte)
datation : 1789
typologie : géométrique
bibliographie : Gady, 2004, p. 345

0404 - 48, rue de Montmorency
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0405 – 6, rue Notre-Dame-de-Nazareth
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0406 – 20, rue Notre-Dame-de-Nazareth
maison à porte cochère
typologie : panneau dissymétrique

0407 – 47, rue Notre-Dame-de-Nazareth
maison à porte bâtarde
typologie : arcade

0408 – 53, rue Notre-Dame-de-Nazareth
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

0409 – 10, rue du Parc-Royal
hôtel de Vigny (escalier a)
maître d'œuvre : Jean Thiriot (maître-maçon)
serrurier : attribué à Gilles de l'Espée
datation : vers 1645
gaine, consoles
typologie : volutes
bibliographie : Arminjon, 1985, p. 33-35 ; Babelon, 1987, p. 78-79 ; Gady, 2004, p. 163 ; Mignot, 1985, p. 14-32
inscrit 1er mars 1961

0410 – 10, rue du Parc-Royal
hôtel de Vigny (escalier b)
datation : vers 1645
typologie : balustre droit type 4b
bibliographie : voir 0409

0411 – 12, rue du Parc-Royal
hôtel de Croisilles
consoles
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0412 – 16, rue du Parc-Royal
hôtel Guilloteau
maître d'œuvre : Leclere
datation : 1792
typologie : géométrique
bibliographie : Gady, 2004, p. 165
inscrit 3 juillet 1961

0413 – 2, rue du Pas-de-la-Mule
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : panneau dissymétrique

0414 – 2, rue du Pas-de-la-Mule
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : arcade

0415 – 8, rue Pastourelle
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : arcade

0416 – 8, rue Pastourelle
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : arcade

0417 – 11, rue Pastourelle
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : panneau symétrique à fleuron

0418 – 11, rue Pastourelle
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : arcade

0419 – 13-15, rue Pastourelle
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 1

0420 – 17, rue Pastourelle
maison à porte cochère, dite hôtel de Sabran
typologie : balustre droit type 1
bibliographie : Gady, 2004, p. 275

0421 – 22, rue Pastourelle
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0422 – 24, rue Pastourelle
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0423 – 40, rue Pastourelle
maison à porte piétonne
typologie : balustre pansu

0424 – 44, rue Pastourelle
maison à porte piétonne
console
typologie : balustre droit type 1

0425 – 11, rue Payenne
hôtel de Marle
datation : 1775
typologie : postes
bibliographie : Gady, 2004, p. 167 ; Gady, 2008, p. 313
inscrit 10 juillet 1961

0426 – 13, rue Payenne
maison à porte cochère, dite hôtel de Châtillon
maître d'œuvre : Antoine Bricart (architecte)
datation : 1671
gaine
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gady, 2004, p. 168
inscrit 3 juillet 1961

0427 – 8, rue du Perche
maison à porte cochère, dite hôtel de Walein
datation : 1771-1772
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 2004, p. 267

0428 – 22, rue de Poitou
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu à épaulement type 2b

0429 – 38, rue de Poitou
maison à porte piétonne
typologie : balustre droit type 1

0430 – 22, rue du Pont-aux-Choux
maison à porte bâtarde
typologie : balustre droit type 1

0431 – 4, rue Portefoin
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à motif central

0432 – 6, rue Portefoin
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central puis arcade à enroulements

0433 – 9, rue Portefoin
maison à porte cochère
typologie : arcade

0434 – 11, rue Portefoin
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0435 – 13, rue Portefoin
maison à porte cochère
typologie : balustre resserré

0436 – 14, rue Portefoin
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0437 – 16, rue des Quatre-Fils
maison à porte cochère, dite hôtel Aymeret
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : C.V.P., casier archéologique
inscrit 13 avril 1928

0438 – 20, rue des Quatre-Fils
maison à porte cochère, dite hôtel Le Féron
datation : 1732-1733
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : Gady, 2004, p. 257
inscrit 15 décembre 1961

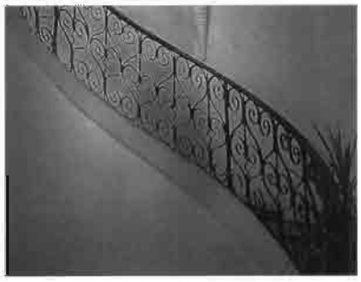
0439 – 22, rue des Quatre-Fils
maison à porte cochère
maître d'œuvre : Thiroux d'Epersenne
datation : 1766-1767
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Gady, 2004, p. 257
inscrit 6 août 1975

0440 – 26, rue Réaumur
maison à porte piétonne
typologie : balustre droit type 1

0441 – 8, passage de la Réunion
détruit
typologie : balustre droit type 1
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

0442 – 2, rue du Roi-Doré
maison à porte bâtarde
typologie : balustre droit type 1

0443 – 6, rue du Roi-Doré
maison à porte cochère
ascenseur
typologie : arcade



0444 – 8, rue Saint-Claude
maison à porte cochère
maître d'œuvre : Libéral Bruand (architecte)
datation : 1681-1682
typologie : balustre resserré
bibliographie : Barreau, 2004, p. 519 ; Gady, 2004, p. 317

0445 – 8, rue Saint-Gilles
maison à porte cochère
typologie : balustre resserré

0446 – 10, rue Saint-Gilles
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 1

0447 – 11 bis, rue Saint-Gilles
maison à porte cochère
typologie : arcade

0448 – 12, rue Saint-Gilles
maison à porte cochère, dite cour de Venise
typologie : balustre droit type 3a

0449 – 17, rue Saint-Gilles
maison à porte cochère, dite hôtel Marchand
datation : 1754
console
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie : Gady, 2004, p. 140
inscrit 18 janvier 1963

0450 – 22, rue Saint-Gilles
maison à porte cochère, dite hôtel du Vaucel
datation : 1753-1756
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Gady, 2004, p. 140-141

0451 – 3, boulevard Saint-Martin
maison à porte cochère
typologie : géométrique

0452 – 147, rue Saint-Martin
maison à porte cochère
datation : vers 1730
typologie : arcade
bibliographie : Babelon ; Fleury ; Sacy, 1967, p. 66
inscrit 12 avril 1974

0453 – 151, rue Saint-Martin
maison à porte piétonne
typologie : balustre pansu à épaulement type 1
inscrit 12 avril 1974

0454 – 157, rue Saint-Martin
maison à porte cochère
console
typologie : arcade et volute

0455 – 201, rue Saint-Martin
maison à porte cochère
typologie : arcade

0456 – 218-220, rue Saint-Martin
maison à porte cochère
console
typologie : arcade haut et bas

0457 – 5, rue Sainte-Anastase
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0458 – 4, rue de Saintonge
maison à porte cochère, dite hôtel Mathis
datation : 1762
console
typologie : postes
bibliographie : C.V.P., casier archéologique ;
Gady, 2004, p. 268

0459 – 8, rue de Saintonge
maison à porte cochère, dite hôtel Bence
maître d'œuvre : Michel Villedo (entrepreneur)
datation : 1660
typologie : balustre resserré
bibliographie : Gady, 2004, p. 268 ; Proust-Perrault, 1994, p. 29-42

0460 – 10, rue de Saintonge
maison à porte cochère, dite hôtel Gigault de Crisenoy
datation : 1765
console
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 2004, p. 271

0461 – 20, rue de Saintonge
maison à porte cochère, maison Blondel
datation : 1779-1780
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 2004, p. 271

0462 – 24, rue de Saintonge
maison à porte cochère,
dite maison Brancourt
typologie : balustre droit type 1

0463 – 43, rue de Saintonge
maison à porte cochère
typologie : arcade

0464 – 9, rue Sainte-Anastase
maison à porte cochère
typologie : arcade

0465 – 10, rue Sainte-Anastase
maison à porte cochère
typologie : arcade

0466 – 7, rue Sainte-Apolline
maison à porte cochère
typologie : arcade

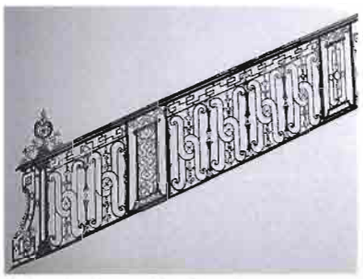
0467 – 9, rue Sainte-Apolline
maison à porte cochère
typologie : arcade

0468 – 29, rue de Sévigné
hôtel Le Pelletier de Saint-Fargeau, actuellement musée Carnavalet
maître d'œuvre : Pierre Bullet (architecte)
datation : 1687
console
typologie : balustre
bibliographie : Gady, 2004, p. 160-161 ; Beylier et Bontemps 1984, p. 125-131 ; Gady, 2008, p. 200-201
classé 28 décembre 1984

0469 – 42, rue de Sévigné
maison à porte bâtarde
typologie : volutes affrontées type 1a

0470 – 46, rue de Sévigné
maison à porte cochère, dite hôtel Montlivault
maître d'œuvre : Pierre Desmaisons (architecte)

datation : 1758
console
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie : Gady, 2004, p. 159



0471 – boulevard du Temple
hôtel de l'Hôpital (détruit)
maîtres d'œuvre : Jean-Julien Lanoue de la Couperie (architecte)
serrurier : Jacques Lucotte
datation : 1761
console
typologie : atypique
bibliographie : Gallet, 1972 ; Gallet, 1995, p. 278

0472 – 79, rue du Temple
maison à porte cochère, dite hôtel de Montmort
maître d'œuvre : Pierre Étienne de Beaumont (architecte)
datation : 1752-1754
console
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Gady, 2004, p. 332
inscrit 6 août 1975

0473 – 133, rue du Temple
maison à porte cochère
typologie : arcade

0474 – 137, rue du Temple
maison à porte piétonne
typologie : balustre droit type 1

0475 – 157, rue du Temple
maison à porte cochère, dite maison Guillot-Aubry
datation : 1754
console
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 2004, p. 334

0476 – 5, rue de Thorigny
hôtel Salé, actuellement musée Picasso
rampe remaniée
maître d'œuvre : Jean Boullier de Bourges (architecte)
datation : 1656-1660
typologie : balustre droit avec piédouche type 1d
bibliographie : Gady, 2004, p. 304-305 ; Babelon, 1985, p. 7-34
inscrit 6 août 1975

0477 – 9-11, rue de Thorigny
maison à porte cochère
console
typologie : arcade

0478 – 12, rue de Thorigny
maison à porte cochère
typologie : arcade

0479 – 48, rue des Tournelles
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Fouquet-Lapar, 1996

0480 – 56, rue des Tournelles (escalier a)
maison à porte cochère, maison Gabriel
datation : troisième quart XVIIe
console double
typologie : balustre droit type 4a
bibliographie : Gady, 2004, p. 135

0481 – 56, rue des Tournelles (escalier b)
maison à porte cochère, maison Gabriel
typologie : arcade
bibliographie : voir 0480

0482 – 58, rue des Tournelles
maison à porte cochère
datation : troisième quart XVIIe
typologie : balustre pansu type 2b
bibliographie : Gady, 2004, p. 135 ; Arch. nat., M. C., CV, 1097, 11 février 1713 ; Arch. nat., M. C., CV, 830, 17 juin 1669 ; Arch. nat., S 1984/1 f° 12 r°, v° ; f° 13 r°, 31 octobre 1728

0483 – 72, rue des Tournelles
maison à porte cochère
typologie : arcade

0484 – 42, rue de Turenne
maison à porte cochère
datation : 1658
gaine
typologie : volutes affrontées
fer puis bois
bibliographie : Arch. nat., fichier de dépouillement du Centre de Topographie historique de Paris

0485 – 45, rue de Turenne
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu
rampe en fer puis en bois

0486 – 49, rue de Turenne
maison à porte cochère
typologie : volutes affrontées type 1a

0487 – 50, rue de Turenne
maison à porte cochère, dite maison Duboc
typologie : arcade

0488 – 52, rue de Turenne
maison à porte cochère, dite maison Mérault
typologie : arcade haut et bas

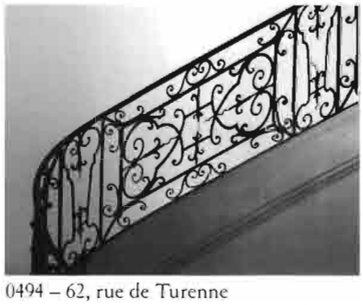
0489 – 54, rue de Turenne
maison à porte cochère, dite hôtel de Gourgues
datation : 1654
typologie : balustre
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH00039450 (Atget)
Gady, 2004, p. 308-309

0490 – 56, rue de Turenne
maison à porte piétonne, dite maison Scarron
typologie : balustre droit type 1

0491 – 59, rue de Turenne
maison à porte cochère
console
typologie : volutes affrontées type 1a

0492 – 60, rue de Turenne
hôtel d'Ecquevilly ou du Grand Veneur
maître d'œuvre : Jean Baptiste Augustin Beausire (architecte)
serruriers : François Daguineau et Lebrun
datation : 1734-1735
console
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : Gady, 2004, p. 312-313 ; Gady, 2008, p. 310 ; Gallet, 1995, p. 49
inscrit 17 mars 1925

0493 – 61, rue de Turenne
maison à porte cochère, dite maison Carcavy d'Ussy
ascenseur
typologie : postes



0494 – 62, rue de Turenne
maison à porte cochère, dite hôtel de Hesse
console
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : Gady, 2004, p. 310

0495 – 63, rue de Turenne
maison à porte cochère
typologie : arcade

0496 – 65, rue de Turenne
maison à porte cochère, dite hôtel de Pologne
datation : 1662
gaine
typologie : balustre resserré
inscrit 6 août 1975

0497 – 66, rue de Turenne
maison à porte cochère, dite hôtel Boulin
typologie : arcade

0498 – 74, rue de Turenne
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu à épaulement avec piédouche type 1d

0499 – 75, rue de Turenne
maison à porte cochère
console
typologie : arcade

0500 – 76, rue de Turenne
maison à porte cochère, dite hôtel Manneville
datation : 1661
typologie : balustre
bibliographie : Gady, 2004, p. 311
inscrit 30 mai 1928

0501– 78, rue de Turenne
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 2a

0502 – 80, rue de Turenne
maison à porte cochère, dite hôtel Voysin (escalier a)
typologie : panneau symétrique à motif central

0503 - 80 rue de Turenne
maison à porte cochère, dite hôtel Voysin (escalier b)
datation : 1776
console
typologie : postes
bibliographie : Gady, 2004, p. 314-315

0504 – 91, rue de Turenne
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : Gady, 2004, p. 315

0505 – 93, rue de Turenne
maison à porte cochère
console
typologie : arcade à enroulements

0506 – 113, rue de Turenne
maison à porte cochère
typologie : volutes affrontées type 4
bibliographie : Gady, 2004, p. 281

0507 – 115, rue de Turenne
maison à porte bâtarde
typologie : postes

0508 – 119, rue de Turenne
maison à porte piétonne
typologie : panneau symétrique à motif central

0509 – 123, rue de Turenne
maison à porte cochère, dite hôtel Alexis Robert
typologie : arcade

0510 – 125, rue de Turenne
maison à porte cochère
datation : premier quart XVIIIe
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Gady, 2004, p. 281

0511 – 129, rue de Turenne
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0512 – 11, rue du Vertbois
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : balustre droit type 1

0513 – 11, rue du Vertbois
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : balustre droit type 1

0514 – 16, rue Vieille-du-Temple
maison à porte cochère, dite hôtel Mégret de Serilly
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Gady, 2004, p. 297 ;
Babelon, 1987, p. 85
inscrit 13 janvier 1961

0515 – 56-58, rue Vieille-du-Temple
maison à porte cochère
typologie : balustre resserré

0516 – 68, rue Vieille-du-Temple
maison à porte cochère
datation : 1731
console
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Gady, 2004, p. 247

0517 – 87, rue Vieille-du-Temple
hôtel de Rohan, actuellement Archives nationales
maître d'œuvre : Pierre Alexis Delamair (architecte)
serrurier : Joseph Bosse
typologie : volutes affrontées type 1e
bibliographie : Gady, 2004, p. 252-253 ;
Le Moël, 1990, p. 138-139 ;
Bechu et Taillard, 2005, p. 223 ;
Arch. nat., M. C., XCIC, 370,
21 novembre 1705

0518 – 87, rue Vieille-du-Temple
écuries de l'hôtel de Rohan, actuellement Archives nationales
maître d'œuvre : Jacques Vinage (architecte)
datation : 1730-1734
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Gady, 2004, p. 252-253 ;
Le Moël, 1990, p.138-139 ;
Bechu et Taillard, 2005, p. 223

0519 –102, rue Vieille-du-Temple
maison à porte cochère, dite hôtel Lauzon
console
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie : Contet, 1926

0520 – 110, rue Vieille-du-Temple
hôtel de Bersan, d'Hozier (escalier a)
maître d'œuvre : Denis Quirot l'Aîné (architecte)
serrurier : François Lesquillier
datation : 1731-1733
console ornée d'une sirène (volée en 1987)
typologie : panneau symétrique à médaillon central
Arch. nat., Z'j 640, 9 juillet 1733
bibliographie : Babelon, 1987, p. 88-94 ; Gady, 2004, p. 298

0521 – 110, rue Vieille-du-Temple
hôtel de Bersan, d'Hozier (escalier b)
maître d'œuvre : Denis Quirot l'Aîné (architecte)
datation : 1731-1733
typologie : arcade
bibliographie : voir 0520

0522 – 128, rue Vieille-du-Temple
maison à porte cochère
typologie : arcade

0523 – 137, rue Vieille-du-Temple
maison à porte cochère, maison Guérard
maître d'œuvre : Jean Louis Blève (architecte)
datation : 1777-1778
console
typologie : volutes affrontées type 3b
bibliographie : Cabestan, 2004, p. 93
Gady, 2004, p. 276

0524 – 16, rue Villehardouin
maison à porte cochère
typologie : arcade

0525 – 20, rue Villehardouin
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu à épaulement avec piédouche type 1d

0526 – 37, rue Volta
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central
inscrit 7 décembre 2000

0527 – 21, place des Vosges
hôtel de Richelieu
maître d'œuvre : Nicolas Dullin (architecte)
serruriers : Gilles Bellin et Jean Bouët
datation : 1698
console
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : Arch. nat., Z'j 450, 26 mai 1700 ;
Barreau, 1996, p. 258-261 ;
Gady 2004, p. 123
classé 1er août 1958

0528 – 25, place des Vosges
hôtel de Sainctot
console
typologie : volutes affrontées type 1c
classé le 14 novembre 1956

0529 – 27, place des Vosges
hôtel
console
typologie : volutes affrontées type 1c

0530 – 28, place des Vosges
hôtel d'Épinoy, Caulet d'Hauteville
typologie : arcade haut et bas
classé 21 décembre 1984

IVe arrondissement

0531 – 3, quai d'Anjou
maison à porte cochère, maison Le Vau
bibliographie : Cabestan, 2004, p. 48

0532 – 5, quai d'Anjou
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à fleuron

0533 – 11, quai d'Anjou
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à fleuron

0534 – 21, quai d'Anjou
maison à porte cochère, dite hôtel Le Gillier
typologie : panneau symétrique à fleuron

0535 – 27, quai d'Anjou
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

0536 – 31, quai d'Anjou
maison à porte piétonne
typologie : pas visible

0537 – 33, quai d'Anjou
maison à porte cochère
typologie : pas visible

0538 – 35, quai d'Anjou
maison à porte cochère
typologie : pas visible

0539 – 39, quai d'Anjou
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à fleuron
rampe en fer puis en bois
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

0540 – 22, rue des Archives
couvent des Billettes
maître d'œuvre : frère Claude (architecte)
datation : 1756-1758
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie : Gady, 2004, p. 222-223

0541 – 46, rue des Archives
maison à porte cochère
typologie : arcade

0542 – 54, rue des Archives
maison à porte bâtarde
datation : 1784
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 2004, p. 221

0543 – 3, rue Aubriot
maison à porte cochère
typologie : arcade

0544 – 4, rue Aubriot
maison à porte cochère
typologie : balustre resserré
bibliographie : Fouquet-Lapar, 1996

0545 – 5, rue Aubriot
maison à porte cochère
console
typologie : arcade à enroulements

0546 – 6-8, rue Aubriot
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 2d

0547 – 9, rue Aubriot
maison à porte cochère
typologie : barreaux carrés

0548 – 10, rue Aubriot
maison à porte cochère, dite maison Havis
datation : vers 1705
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Gady, 2004, p. 213

0549 – 12, rue Aubriot
maison à porte cochère
mention
bibliographie : Gady, 2004, p. 213

0550 – 9, rue Beautreillis
maison à porte cochère, dite maison Potel (escalier a)
typologie : arcade

0551 – 9, rue Beautreillis
maison à porte cochère, dite maison Potel (escalier b)
typologie : arcade

0552 – 11, rue Beautreillis
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

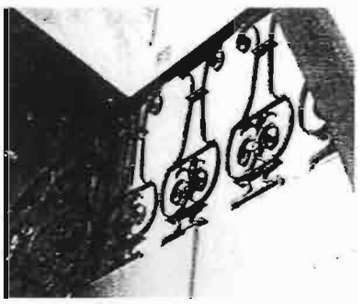
0553 – 20, quai de Béthune
maison à porte cochère, dite hôtel Lefèvre de La Barre
typologie : panneau symétrique à motif central
inscrit 24 février 1949

0554 – 22, quai de Béthune
maison à porte cochère, dite hôtel Lefèvre de La Malmaison
console
typologie : balustre pansu avec piédouche
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

0555 – 36, quai de Béthune
maison à porte cochère
console
typologie : arcade à enroulements
Inscrit 16 décembre 1999

0556 – 14, rue de Birague
maison à porte cochère, dite hôtel Bonneau de Saint-Mesmes (escalier a)
datation : après 1776
console
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 2004, p. 119

0557 – 14, rue de Birague
maison à porte cochère, dite hôtel Bonneau de Saint-Mesmes (escalier b)
datation : après 1776
typologie : arcade
bibliographie : voir 0556



0558 – 15, rue des Blancs-Manteaux
maison à porte cochère
typologie : balustre
bibliographie : Fouquet-Lapar, 1996

0559 – 22, rue des Blancs-Manteaux
maison à porte cochère, dite hôtel Le Nouveau, de Cussé (détruite)
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : C.V.P., P.-V., 1912

0560 – 37, rue des Blancs-Manteaux
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu avec piédouche type 3a
rampe en fer puis en bois
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

0561 – 35, rue des Blancs-Manteaux
maison à porte cochère, dite hôtel de la Grange Trianon
console
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Gady, 2004, p. 218

0562 – 38, rue des Blancs-Manteaux
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu à épaulement avec piédouche type 1b

0563 – 41, rue des Blancs-Manteaux
maison à porte cochère, maison Boucher
datation : 1646-1647
typologie : balustre pansu type 3b
bibliographie : Gady, 2004, p. 219

0564 – 47, rue des Blancs-Manteaux
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 2a

0565 – 13-15, quai de Bourbon
maison à porte cochère, dite hôtel Le Charron, de Vitry (escalier a)
maître d'œuvre : Sébastien Bruand
typologie : balustre pansu type 1
bibliographie : Pérouse de Montclos, 1994, p. 137

0566 – 13-15, quai de Bourbon
maison à porte cochère, dite hôtel Le Charron, de Vitry (escalier b)
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

0567 – 19, quai de Bourbon
hôtel de Jassaud (escalier a)
typologie : postes
bibliographie : Gady, 2008, p. 311

0568 – 19, quai de Bourbon
hôtel de Jassaud (escalier b)
typologie : arcades
bibliographie : voir 0567

0569 – 29, quai de Bourbon
maison à porte cochère
console
typologie : postes
bibliographie : C.V.P., casier archéologique
inscrit 4 juillet 1988

0570 – 45-47, quai de Bourbon
maison à porte cochère
typologie : arcade

0571 – 14, rue du Bourg-Tibourg
maison à porte cochère, dite maison Masson (escalier a)
datation : 1723
typologie : arcade
bibliographie : Centre de recherche sur les Monuments historiques, 1985, planches 61 à 68, clichés ;
Gady, 2004, p. 208

0572 – 14, rue du Bourg-Tibourg
maison à porte cochère, dite maison Masson (escalier b)
datation : 1723
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 2004, p. 208

0573 – 26, rue du Bourg-Tibourg
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : balustre pansu type 3b

0574 – 26, rue du Bourg-Tibourg
maison à porte cochère (escalier b)
gaine
typologie : balustre pansu type 3b

0575 – 4, quai des Célestins
maison à porte cochère, hôtel Nicolaÿ
datation : troisième quart XVIIe
typologie : balustre resserré
bibliographie : Arch. nat., fichier de dépouillement du Centre de Topographie historique de Paris ;
Arch. nat., M. C., XC, 477, 2 octobre 1770 ;
Arch. nat., M. C., CV, 1086, 1er avril 1708 ;
Gady, 2004, p. 94 ;
Hartmann, 1925, p. 212-219

0576 – 11, rue de la Cerisaie
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0577 – 15, rue de la Cerisaie
maison à porte cochère, dite hôtel Titon du Tillet (escalier a)
typologie : arcade à enroulements

0578 – 15, rue de la Cerisaie
maison à porte cochère, dite hôtel Titon du Tillet (escalier b)
console
typologie : balustre pansu à épaulement avec piédouche type 1a

0579 – 16, rue Chanoinesse
maison à porte cochère
typologie : arcade

0580 – 17, rue Chanoinesse
maison à porte cochère
typologie : arcade
inscrit 19 juin 2000

0581 – 22, rue Chanoinesse
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0582 – 14, rue Charlemagne et
101, rue Saint-Antoine
couvent, Maison professe des Jésuites
datation : quatrième quart XVIIe
console
typologie : arcade
bibliographie : Blond, 1956 ;
La Cité, 2005, p. 13-34 ;
Gady, 2005, p. 38-59
classé 26 juillet 1988

0583 – 14, rue Charlemagne et
101, rue Saint-Antoine
couvent, Maison professe des Jésuites
datation : troisième quart XVIIe
console
typologie : balustre
bibliographie : voir 0582
classé 26 juillet 1988

0584 – 18, rue Charlemagne
maison à porte cochère, dite hôtel
du Président de Châteaugiron
typologie : balustre resserré
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/
patrimoine/MH270249 (Bonnel)

0585 – 12, rue Charles-V
maison à porte cochère, hôtel de
Brinvilliers
datation : 1708-1709
console disparue
typologie : panneau symétrique à motif
central
bibliographie : Gady, 2004, p. 86
inscrit 6 août 1975

0586 – 15, rue Charles-V
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à fleuron

0587 – 19, rue Charles-V
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 2b

0588 – 21, rue Charles-V
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0589 – 16, rue Cloche-Perce
maison à porte cochère
datation : 1736-1737
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 2004, p. 205

0590 – 16-18, rue du Cloître-Notre-
Dame
maison à porte cochère,
typologie : panneau dissymétrique

0591 – 5, rue des Écouffes
maison à porte cochère
typologie : arcade

0592 – 12, rue des Écouffes
maison à porte piétonne
typologie : panneau dissymétrique

0593 – 11, rue du Fauconnier
maison à porte cochère
typologie : décor composite

0594 – 7, rue Ferdinand-Duval
maison à porte piétonne
datation : troisième quart XVIIe
console
typologie : balustre resserré
bibliographie : Arch. nat., fichier de
dépouillement du Centre de
Topographie historique de Paris

0595 – 13, rue Ferdinand-Duval
maison à porte cochère, dite petit hôtel
de Chiffreville
typologie : balustre pansu à épaulement
type 2b

0596 – 15, rue Ferdinand-Duval
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : panneau symétrique à motif
central

0597 – 15, rue Ferdinand-Duval
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : panneau symétrique à motif
central
première volée moderne

0598 – 20, rue Ferdinand-Duval
maison à porte cochère, dite hôtel de Cormery
typologie : balustre droit type I

0599 – 6, rue de Fourcy
maison à porte cochère, dite hôtel Charpentier
maîtres d'œuvre : Joseph Payen (architecte) ; Nicolas Liévain (maître-maçon)
datation : 1689
console
typologie : balustre
bibliographie : Gady, 2004, p. 47
inscrit 29 mars 1929

0600 – 6, rue de Fourcy et 1, rue du Prévôt
maison à porte cochère
typologie : arcade

0601 – 10-12, rue de Fourcy
maison à porte cochère
console disparue
typologie : panneau dissymétrique

0602 – 14, rue François-Miron
maison à porte cochère, dite maison Camuset
maître d'œuvre : Jacques V Gabriel (architecte)
serrurier : Jean Baptiste Bouillot
datation : 1735-1737
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : Prade, 1987, p. 212
inscrit 8 juillet 2003

0603 – 17, rue François-Miron
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type I
bibliographie : Gady, 2004, p.38

0604 – 42, rue François-Miron
maison à porte piétonne, dite maison La Barre de Carroy
maître d'œuvre : Pierre Vigné de Vigny (architecte)
serrurier : Mathieu Debauve
datation : 1742
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Arch. nat., M.C., XII, 469, 17 mai 1742 ;
Gallet, 1995, p. 475

0605 – 68, rue François-Miron
hôtel de Beauvais
maître d'œuvre : Antoine Le Pautre (architecte)
datation : 1656
typologie : volutes
bibliographie : Centre de recherche sur les Monuments historiques 1985, planches 3 à 7, clichés ;
Gady, 2004, p. 40-43 ;
Gady, 2008, p. 198-199 ;
Berger, 1969, p. 37-46 ;
Le Moël, 1990, p. 308

0606 – 70, rue François-Miron
maison à porte cochère
typologie : volutes

0607 – 76, rue François-Miron
maison à porte piétonne
typologie : balustre pansu avec piédouche type Ic

0608 – 78, rue François-Miron
maison à porte cochère
typologie : arcade

0609 – 82, rue François-Miron
hôtel Hénault de Cantobre
maître d'œuvre : Edmé Fourier (architecte)
datation : 1704-1707
typologie : atypique
bibliographie : Gady, 2004, p. 44 ;
Gady, 2008, p. 308 ;
Le Moël, 1972, p. 47-52

0610 – 3, rue des Francs-Bourgeois
maison à porte piétonne
typologie : balustre resserré

0611 – 31, rue des Francs-Bourgeois
hôtel d'Albret
escalier (détruit)
typologie : balustre droit type I
bibliographie : Gady, 2004, p. 176-177 ;
Gady, 2008, p. 306

0612 – 31, rue des Francs-Bourgeois
hôtel d'Albret
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH320345 (Planchon) ;
Gady, 2004, p. 176-177 ;
Gady, 2008, p. 306

0613 – 33, rue des Francs-Bourgeois
maison à porte cochère, dite hôtel Barbes
datation : vers 1700
typologie : arcades alternées
bibliographie : Gady, 2004, p. 178

0614 – 35-37, rue des Francs-Bourgeois
maison à porte cochère, dite hôtel de Coulanges
typologie : panneau symétrique à médaillon central
inscrit 16 octobre 1961

0615 – 59, rue des Francs-Bourgeois
maison à porte cochère
typologie : arcade

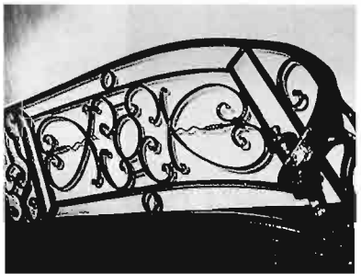
0616 – 20, rue Geoffroy-l'Asnier
maison à porte cochère, dite hôtel de Villemonté
datation : vers 1660-1670
typologie : balustre resserré
rampe en fer puis en bois
bibliographie : Gady, 2004, p.46

0617 – 22, rue Geoffroy-l'Asnier
maison à porte cochère, dite hôtel Rousseau (escalier b)
typologie : arcade

0618 – 22, rue Geoffroy-l'Asnier
maison à porte cochère, dite hôtel Rousseau (escalier a)
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Gady, 2004, p. 46

0619 – 26, rue Geoffroy-l'Asnier
hôtel de Châlon-Luxembourg
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Gady, 2004, p. 48

0620 - 28 rue Geoffroy-l'Asnier
hôtel (détruit)
typologie : pas visible
bibliographie : C.V.P., casier archéologique



0621 – 2, impasse Guéménée
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Fouquet-Lapar, 1996

0622 – 8, impasse Guéménée
maison à porte piétonne
console
typologie : balustre droit avec piédouche

0623 – 7, rue des Guillemites
maison à porte cochère
typologie : arcade

0624 – 84, rue de l'Hôtel-de-Ville
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à motif central

0625 – 14, rue des Jardins-Saint-Paul
maison à porte cochère
console
typologie : arcade à enroulements

0626 – 4, rue de Jarente
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

0627 – 8, rue de Jarente
maison à porte cochère
console
typologie : postes

0628 - 8, rue de Jouy
maison à porte cochère, dite maison Maire
datation : 1764-1765
console
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 2004, p. 50

0629 – 12, rue de Jouy
maison à porte cochère, dite maison Desmaisons
datation : 1743
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Gady, 2004, p. 51

0630 – 3, rue des Juges-Consuls
maison à porte cochère, maison du sieur de Laroque, maison des Juges-Consuls
maître d'œuvre : Jean Richer (architecte)
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Babelon ; Fleury ; Sacy, 1967, p. 28

0631 – 5, rue Le Regrattier
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu à épaulement avec piédouche type 1c

0632 – 3, rue des Lions-Saint-Paul
maison à porte cochère, dite hôtel des Parlementaires (escalier a)
typologie : balustre pansu type 1
bibliographie : http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH00037610 (Atget)

0633 – 3, rue des Lions-Saint-Paul
maison à porte cochère, dite hôtel des Parlementaires (escalier b)
console
typologie : panneau symétrique à fleuron

0634 – 5, rue des Lions-Saint-Paul
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à fleuron

0635 – 6, rue des Lions-Saint-Paul
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

0636 – 7, rue des Lions-Saint-Paul
maison à porte cochère, dite hôtel de Saint-Mesmes
datation : vers 1650-1660
typologie : volutes
bibliographie : Arch. nat., fichier de dépouillement du Centre de Topographie historique de Paris ; Gady, 2004, p. 89

0637 – 8, rue des Lions-Saint-Paul
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0638 – 9, rue des Lions-Saint-Paul
maison à porte cochère
console
typologie : volutes affrontées type 2a

0639 – 11, rue des Lions-Saint-Paul
maison à porte cochère, dite maison Paysant, maison Bellorcier
datation : 1660
typologie : atypique
bibliographie : Arch. nat., fichier de dépouillement du Centre de Topographie historique de Paris ; Arch. nat., M. C., CV. 490, 19 juin 1658 ; Gady, 2004, p. 90

0640 – 14, rue des Lions-Saint-Paul
maison à porte cochère
console
typologie : arcade

0641 – 24, quai d'Orléans
maison à porte cochère
typologie : arcade

0642 – 6, rue Pavée
maison à porte cochère
typologie : arcade

0643 – 12, rue Pavée
maison à porte cochère, dite petit hôtel de Brienne (escalier a),
datation : 1657 et 1750-1751
console
typologie : balustre droit type 3d
première volée refaite en 1750-1751
bibliographie : Gady, 2004, p. 189

0644 – 12, rue Pavée
maison à porte cochère, dite petit hôtel de Brienne (escalier b)
maîtres d'œuvre : Duchêne (architecte), Catherine (maître-maçon)
datation : 1752
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Gady, 2004, p. 189

0645 – 2, rue du Petit-Musc
couvent des Célestins (détruit)
infirmerie
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : C.V.P., P.-V. 1911

0646 – 2, rue du Petit-Musc
couvent des Célestins (détruit)
infirmerie
typologie : balustre
bibliographie : voir 0645

0647 – 33, rue du Petit-Musc
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à fleuron

0648 – 13, rue du Plâtre
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0649 – 7, rue Poulletier
maison à porte cochère
typologie : balustre

0650 – 10, rue Quincampoix
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à palmette
inscrit 12 avril 1974

0651 – 14, rue Quincampoix
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à motif central
inscrit 12 avril 1974

0652 – 18, rue Quincampoix
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

0653 – 27, rue Quincampoix
maison à porte cochère
typologie : postes
inscrit 31 janvier 2002

0654 – 60, rue Quincampoix
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements
inscrit 12 avril 1974

0655 – 11, rue du Renard
maison à porte cochère
typologie : arcade

0656 – 25, rue du Roi-de-Sicile
maison à porte bâtarde
typologie : arcade

0657 – 26, Roi-de-Sicile
maison à porte cochère, dite hôtel Lotin, de Charny
typologie : balustre pansu à épaulement type 2a

0658 – 10, rue Saint-Antoine
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : arcade

0659 – 10, rue Saint-Antoine
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : arcade

0660 – 32, rue Saint-Antoine
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

0661 – 33-35, rue Saint-Antoine
maison à porte piétonne
typologie : barreaux et volutes

0662 – 39, rue Saint-Antoine
maison à porte cochère
typologie : arcade

0663 – 42, rue Saint-Antoine
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0664 – 53, rue Saint-Antoine
maison à porte cochère, dite maison Maurice II Gabriel
datation : avant 1693
typologie : balustre pansu à épaulement avec piédouche type 1a
bibliographie : Gady, 2004, p. 69 ; Fouquet-Lapar, 1996

0665 – 56-60, rue Saint-Antoine
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : balustre pansu

0666 – 56-60, rue Saint-Antoine
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : balustre droit avec piédouche type 1c

0667 – 64, rue Saint-Antoine
hôtel de Sully
escalier refait
typologie : balustre droit type 1
Gady, 2008, p. 316

0668 – 111, rue Saint-Antoine
maison à porte cochère, dite hôtel de Vivres
typologie : panneau symétrique à palmette

0669 – 133, rue Saint-Antoine
maison à porte cochère, dite hôtel Séguier de Saint-Brisson ; maison des Chimères
datation : 1728
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Gady, 2004, p. 80

0670 – 12, rue Saint-Bon
maison à porte cochère,
typologie : balustre pansu type 1
inscrit 12 avril 1974

0671 – 4, rue Saint-Louis-en-l'Île
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à motif central

0672 – 10, rue Saint-Louis-en-l'Île
maison à porte cochère (escalier a)
console
typologie : balustre droit type 1 puis balustres resserrés

0673 – 10, rue Saint-Louis-en-l'Île
maison à porte cochère (escalier b)
ascenseur
typologie : panneau symétrique à motif central
inscrit 4 juillet 1988

0674 – 14, rue Saint-Louis-en-l'Île
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : balustre resserré

0675 – 14 rue Saint-Louis-en-l'Île
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : arcade

0676 – 24, rue Saint-Louis-en-l'Île
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 2b
inscrit 16 décembre 1999

0677 – 27, rue Saint-Louis-en-l'Île
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 2b

0678 – 29, rue Saint-Louis-en-l'Île
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à motif central
inscrit 4 juillet 1988

0679 – 35, rue Saint-Louis-en-l'Île
maison à porte cochère
typologie : arcade

0680 – 39, rue Saint-Louis-en-l'Île
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu à épaulement type 2b

0681 – 51, rue Saint-Louis-en-l'Île
hôtel Guyot de Chenizot
maître d'œuvre : Pierre Vigné de Vigny (architecte)
serrurier : Nicolas Viennot
datation : 1726-1728
console au dragon
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : Arch. nat., Z'f 405, f° 9 v° - 10
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/
Baulez, 1997, p. 231-240 ;
Gady, 2008, p. 308 ;
Gallet, 1995, p. 474
classé 11 octobre 2002

0682 – 56, rue Saint-Louis-en-l'Île
maison à porte bâtarde
typologie : balustre droit type 1

0683 – 64-66, rue Saint-Louis-en-l'Île
maison à porte cochère
typologie : arcade

0684 – 70, rue Saint-Louis-en-l'Île
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0685 – 90, rue Saint-Louis-en-l'Île
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

0686 – 89, rue Saint-Martin
maison à porte piétonne, dite maison de l'Annonciation
datation : 1682
typologie : balustre pansu à épaulement avec piédouche type 3b
bibliographie : Babelon ; Fleury ; Sacy, 1967, p. 64
inscrit 12 avril 1974

0687 – 119, rue Saint-Martin
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

0688 – 141, rue Saint-Martin
maison à porte cochère, dite hôtel Pierre Moreau de Séchelles

typologie : panneau symétrique à médaillon central
inscrit 6 août 1975

0689 – 11, rue Saint-Merri (détruit)
mention
bibliographie : Gady, 2004, p. 339

0690 – 12, rue Saint-Merri
maison à porte cochère, dite hôtel Le Rebours
maître d'œuvre : attribué à Victor Thierry Dailly (architecte)
datation : 1738
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : Gady, 2004, p. 340

0691 – 15, rue Saint-Merri (détruit)
gaine
typologie : balustre pansu à épaulement type 3
bibliographie : Laprade, planche 88

0692 – 20, rue Saint-Merri (détruit)
mention
bibliographie : C.V.P., P.-V.,1911, p. 156

0693 – 28, rue Saint-Merri (détruit)
typologie : arcade à enroulements
mention
bibliographie

0694 – 32, rue Saint-Merri
maison Presty (détruit en 1972)
datation : vers 1670
gaine
typologie : balustre droit avec piédouche
bibliographie : Arch. nat., fichier de dépouillement du Centre de Topographie historique de Paris ; Babelon ; Fleury ; Sacy, 1967, p. 69 ; C.V.P., P.-V., 4 novembre 1968, p. 53-58

0695 – 2-6, rue Saint-Paul
hôtel de La Vieuville (détruit)
datation : 1756
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : Gady, 2004, p. 81

0696 – 3-5, rue Saint-Paul
maison à porte cochère
typologie : volutes affrontées type 1a

0697 – 5, rue Saint-Paul
maison à porte cochère, dite hôtel de Lignerac (détruit)
console
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH0002085 (Mieusement)
C.V.P., casier archéologique ;
Gady, 2004, p. 81

0698 – 6, rue Saint-Paul
maison à porte piétonne
typologie : balustre droit type 1

0699 – 8, rue Saint-Paul
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0700 – 8, rue Saint-Paul
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0701 – 11, rue Saint-Paul
maison à porte piétonne, dite maison Georges Ledoux
datation : 1772-1773
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 2004, p. 82

0702 – 15, rue Saint-Paul
maison à porte cochère
console
typologie : balustre pansu type 3b

0703 – 17, rue Saint-Paul
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : barreaux et volutes

0704 – 17, rue Saint-Paul
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : balustre droit type 3a

0705 – 22, rue Saint-Paul
maison à porte cochère
typologie : arcade

0706 – 3, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie
maison à porte cochère, maison Lortat
datation : 1728
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : Gady, 2004, p. 209-210

0707 – 5, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie
maison à porte cochère, dite hôtel de La Faye
console
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 2004, p. 210

0708 – 13, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie
maison à porte cochère,
typologie : volutes affrontées type 1c

0709 – 20, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie
maison à porte cochère, dite hôtel de Romans (détruite)
typologie : balustre droit avec piédouche type 1a

0710 – 22, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie
maison à porte piétonne
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Gady, 2004, p. 211

0711 – 24, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie
maison à porte cochère, dite maison Day (escalier a)
maîtres d'œuvre : Henry Quentin Desbeufs (architecte) ; Nicolas Antoine Perrard (maître-maçon)
daration : 1738
typologie : balustre droit type 1
bibliographie : Gady, 2004, p. 211

0712 – 24, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie
maison à porte cochère, dite maison Day (escalier b)
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : Gady, 2004, p. 211

0713 – 36, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie
maison à porte cochère
datation : quatrième quart XVIIe
gaine
typologie : balustre droit avec piédouche
bibliographie : Arch. nat., fichier de dépouillement du Centre de Topographie historique de Paris ; Arch. nat., M. C., LXI, 471, 29 juin 1740

0714 – 7-9, rue de Sévigné
hôtel Bouthillier de Chavigny (escalier a)
typologie : volutes affrontées type 1b

0715 – 7-9, rue de Sévigné
hôtel Bouthillier de Chavigny (escalier b)
typologie : balustre droit avec piédouche type 1e

0716 – 12, rue de Sévigné
maison à porte cochère
typologie : balustre resserré
fer puis bois
bibliographie : Gady, 2004, p. 154

0717 – 15, rue de Sévigné
maison à porte piétonne
maître d'œuvre : Jean Baptiste Louis Élisabeth Le Boursier (architecte)
datation : 1774
typologie : arcades alternées
bibliographie : Gady, 2004, p. 154

0718 – 26, rue de Sévigné
maison à porte cochère, maison Lesueur Florent
datation : 1780-1781
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gady, 2004, p. 158

0719 – 30, rue de Sévigné
maison à porte piétonne
mention
bibliographie : Gady, 2004, p.158

0720 – 44, rue de Sévigné
maison à porte cochère
mention
bibliographie : Gady, 2004, p.158

0721 – 3, rue Simon-le-Franc
maison à porte bâtarde,
typologie : balustre pansu à épaulement type 1

0722 – 9, rue Simon-le-Franc
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

0723 – 20, rue Simon-le-Franc
maison à porte cochère
typologie : panneau dissymétrique

0724 – 18, rue du Temple
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0725 – 22, rue du Temple
maison à porte cochère
console
typologie : arcade haut et bas

0726 – 39, rue du Temple
maison à porte cochère
typologie : arcade

0727 – 41, rue du Temple
hôtel de Berlize (escalier a)

typologie : balustre resserré
bibliographie : Gady, 2008, p. 307

0728 – 41, rue du Temple
hôtel de Berlize (escalier b)
console
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Gady, 2008, p. 307

0729 – 43, rue du Temple
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0730 – 45, rue du Temple
maison à porte cochère, dite maison Paulissard
maître d'œuvre : Armand (maître-maçon)
datation : 1746
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Gady, 2004, p. 325

0731 – 53, rue du Temple
typologie : arcade
mention
bibliographie : Gady, 2004, p. 325

0732 – 57, rue du Temple
maison à porte cochère, dite hôtel Titon
datation : vers 1680
gaine
typologie : balustre pansu à épaulement avec piédouche
bibliographie : Arch. nat., fichier de dépouillement du Centre de Topographie historique de Paris ; Arch. nat., S 913 A d2 Saint Merry, 30 décembre 1661 ; Gady, 2004, p. 325 ; Hartmann, 1908

0733 – 14, rue des Tournelles
maison à porte bâtarde
typologie : arcade

0734 – 18, rue des Tournelles
maison à porte cochère,
typologie : balustre pansu type 1

0735 – 40, rue des Tournelles
maison à porte cochère, dite hôtel d'Argenson
maîtres d'œuvre : Germain Éloi Le Grand (architecte) ; Jean Aumont (maître-maçon)
datation : 1734
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Gady, 2004, p. 134

0736 – 40, rue de la Verrerie
maison à porte piétonne
typologie : arcade à enroulements

0737 – 46-48, rue de la Verrerie
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

0738 – 52, rue de la Verrerie
maison à porte cochère, maison Lebrun
ascenseur démonté
maître d'œuvre : Pierre Grandhomme (maître-maçon)
datation : 1714
console
typologie : volutes affrontées type 1c
bibliographie : Gady, 2004, p. 207

0739 – 74, rue de la Verrerie
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central
inscrit 12 avril 1974

0740 – 79, rue de la Verrerie
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central
inscrit 12 avril 1974

0741 – 85, rue de la Verrerie
maison à porte cochère
typologie : arcade
inscrit 12 avril 1974

0742 – 87, rue de la Verrerie
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0743 – 15 rue Vieille-du-Temple
maison à porte cochère, hôtel Schömberg
console
typologie : arcade à enroulements
inscrit 28 avril 1964

0744 – 23, rue Vieille-du-Temple
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Arch. nat., fichier de dépouillement du Centre de Topographie historique de Paris ; Arch. nat., Y 2793, 5 septembre 1705

0745 – 24, rue Vieille-du-Temple
maison à porte cochère, dite maison Varin (escalier a)
maître d'œuvre : Bénigne-Joseph Varin (architecte)
datation : 1792
typologie : barreaux
bibliographie : Gady, 2004, p. 197 ; Gallet, 1995, p. 467

0746 – 24, rue Vieille-du-Temple
maison à porte cochère, dite maison Varin (escalier b)
maître d'œuvre : Bénigne Joseph Varin (architecte)
datation : 1792
typologie : barreaux
bibliographie : voir 0745

0747 – 30, rue Vieille-du-Temple
maison à porte cochère, dite maison Parfaict
console
typologie : panneau symétrique à fleuron

0748 – 31, rue Vieille-du-Temple
maison à porte cochère, dite maison Guillaume
maître d'œuvre : Claude François Chaillet (maître-maçon)
datation : 1739-1740
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 2004, p. 198

0749 – 44, rue Vieille-du-Temple
maison à porte cochère, dite maison Le Tellier
maître d'œuvre : Louis Le Tellier (architecte)
datation : 1732
consoles
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Gady, 2004, p. 200
inscrit 17 juin 1925 (départ)

0750 – 47, rue Vieille-du-Temple
hôtel Amelot de Bisseuil , des Ambassadeurs de Hollande
maître d'œuvre : Louis Le Tellier (architecte)
datation : 1760
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gady, 2004, p. 202-203 ; Gady, 2008, p. 307

0751 – 1 bis, place des Vosges
hôtel de Coulanges (escalier a)
typologie : balustre
bibliographie : Gady, 2004, p. 120

0752 – 1 bis, place des Vosges
hôtel de Coulanges (escalier b)
mention
bibliographie : voir 0751

0753 – 3, place des Vosges
maison à porte cochère, dite maison Huguet de Semonville
typologie : balustre resserré
bibliographie : Gady, 2004, p. 120

0754 – 4, place des Vosges
hôtel Regnouart
console
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie : Gady, 2004, p. 125
inscrit 16 août 1955

0755 – 10, place des Vosges
maison à porte cochère, dite hôtel de Chastillon
datation : troisième quart XVIIe
typologie : balustre
bibliographie : Gady, 2004, p. 125 ; Proust-Perrault, 1996, p. 321-330
inscrit 22 octobre 1953

0756 – 11, place des Vosges
hôtel de Villacerf
console
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 2004, p. 124

0757 – 12, place des Vosges
hôtel Le Nouveau
typologie : volutes affrontées type 1d
bibliographie : Gady, 2004, p. 125

0758 – 13, place des Vosges
grand hôtel de Rohan (escalier a)
console

typologie : postes
bibliographie : C.V.P., casier archéologique ;
Gady, 2004, p. 122
inscrit 16 août 1955

0759 – 13, place des Vosges
grand hôtel de Rohan (escalier b)
typologie : volutes affrontées type 1d

0760 – 14, place des Vosges
hôtel de La Rivière, puis de Villedeuil
datation : troisième quart XVIIe
typologie : balustre resserré
bibliographie : Gady, 2004, p. 126
classé 26 octobre 1954

0761 – 15, place des Vosges
petit hôtel de Rohan
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gady, 2004, p. 123
inscrit 22 octobre 1953

0762 – 16, place des Vosges
hôtel de Leles
typologie : balustre droit type 1
bibliographie : Gady, 2004, p. 126
classé 16 août 1955

0763 – 20, place des Vosges
hôtel de Fieubet
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Gady, 2004, p. 127
inscrit 16 août 1955

V^e arrondissement

0764 – 6, rue des Bernardins
maison à porte cochère
console
typologie : volutes affrontées type 1a

0765 – 17-19, rue de Bièvre
maison à porte piétonne
typologie : balustre droit
bibliographie : Centre de recherche sur les Monuments historiques, 1985, vol. I, planches 16 à 21, clichés

0766 – 31, rue de Bièvre
maison à porte cochère
typologie : arcade

0767 – 13, rue des Boulangers
maison à porte cochère
escalier (détruit)
typologie : balustre pansu type 1
bibliographie : Gady, 1998, p. 223

0768 – 34, rue des Boulangers
maison à porte piétonne, maison Fournel
mention

0769 – 9, rue de la Bûcherie
maison à porte cochère
maîtres d'œuvre : Pierre Rivoy ; Jean Giffard
datation : 1720-1721
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Gady, 1998, p. 65

0770 – 49, rue du Cardinal-Lemoine
hôtel Lebrun
maître d'œuvre : Germain Boffrand (architecte)
serrurier : Caffin
datation : 1700
typologie : balustre
bibliographie : Gallet, 1995, p. 73 ;
Le Moël, 1990, p. 134

0771 – 62-64, rue du Cardinal-Lemoine
maison à porte cochère
maître d'œuvre : Jean Baptiste Caubert (maître-maçon)
datation : 1775-1776
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gady, 1998, p. 198

0772 – 5, rue Champollion
typologie : balustre pansu type 1

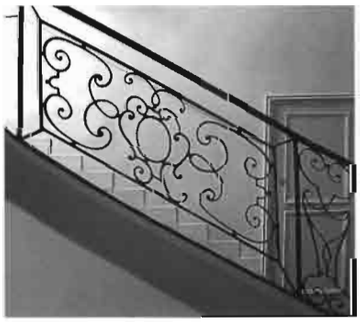
0773 – 9, rue Champollion
typologie : balustre pansu type 1

0774 – 13, rue Champollion
maison à porte cochère, maison construite pour la maison et société de Sorbonne
maître d'œuvre : Jacques Curabelle (architecte)
datation : 1667-1670
typologie : balustre droit avec piédouche type 1a
bibliographie : Centre de recherche sur les Monuments historiques, 1985, vol. I, planches 26 à 28, clichés ;
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/
inscrit 6 août 1975

0775 – 23, rue Clovis
abbaye royale de Sainte-Geneviève, actuellement lycée-Henri IV
escalier de la bibliothèque
datation : vers 1730
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Centre de recherche sur les Monuments historiques, 1985, vol. II, planches 10 à 16, clichés ;
Soehnée, 1904, p. 1-55 ;
Pérouse de Montclos, 1994, p. 230-231

0776 – 57, rue Cuvier
hôtel de Magny
maître d'œuvre : Pierre Bullet (architecte)
datation : 1698-1700
console
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : Gady, 1998, p. 215

0777 – 2, rue des Écoles et 30, rue du Cardinal-Lemoine
collège des Bons-Enfants (détruit)
typologie : arcade
bibliographie: C.V.P., casier archéologique



0778 – 7, rue de l'Estrapade
maison à porte cochère, dite maison Rivoy
datation : 1719
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Gady, 1998, p. 189

0779 – 10, rue des Feuillantines
maison à porte bâtarde, ancienne dépendance du couvent des Feuillantines
gaine
typologie : balustre pansu type 4d
inscrit 4 juillet 1989

0780 – 37, rue Galande
maison à porte piétonne
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0781 – 44, rue Galande
maison à porte bâtarde
typologie : volutes affrontées type 1b

0782 – 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire
maison de l'Intendance
console
typologie : arcade à enroulements

0783 – 35, rue de la Harpe
maison à porte cochère, dite maison Rondet
maître d'œuvre : Charles Bernard (architecte)
datation : 1730
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : Gallet, 1995, p. 61
inscrit 28 décembre 1979

0784 – 37, rue de la Harpe
maison à porte piétonne
datation : premier quart XVIIIe
typologie : pas visible
bibliographie : Gady, 1998, p. 43
inscrit 25 février 1974

0785 – 45, rue de la Harpe
maison à porte cochère, dite maison Juliennet (escalier a),
maître d'œuvre : François Debias-Aubry (architecte)
datation : 1741
typologie : volutes affrontées type 2b
bibliographie : Gallet, 1995, p. 173

0786 – 45, rue de la Harpe
maison à porte cochère, dite maison Juliennet (escalier b)
maître d'œuvre : François Debias-Aubry (architecte)
datation : 1741
typologie : arcade
bibliographie : voir 0785

0787 – 45, rue de la Harpe
maison à porte cochère, dite maison Juliennet (escalier c)
maître d'œuvre : François Debias-Aubry (architecte)
datation : 1741
typologie : arcade
bibliographie : voir 0785

0788 – 47, rue de la Harpe
maison à porte piétonne
typologie : volutes affrontées type 2b

0789 – 51, rue de la Harpe
maison à porte bâtarde
typologie : balustre pansu à épaulement type 4c

0790 – 20, rue de l'Hôtel-Colbert
hôtel Moret de Saint-Martin, dit Colbert (détruit)
rampe déposée au musée Carnavalet
typologie : balustre pansu à épaulement type 4b
bibliographie : Gady 1998, p. 65

0791 – 4-6, rue de la Huchette
maison à porte piétonne, dite maison Rangot
datation : 1729
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 1998, p. 40

0792 – 5, rue de la Huchette
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0793 – 28-30, rue Lhomond
maison à porte cochère, congrégation du Saint-Esprit
maître d'œuvre : René Baudoin (maître-maçon)
datation : 1732
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 1998, p. 248-249

0794 – 9, rue Linné
maison à porte cochère
typologie : arcade

0795 – 7, rue Maître-Albert
maison à porte cochère
maître d'œuvre : Louis Joubert d'Orgemont (architecte)
datation : 1741
typologie : arcade
bibliographie : Gallet, 1995, p. 276

0796 – 34, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève
séminaire des Trente-Trois
maître d'œuvre : Germain Éloi Legrand (architecte)
datation : 1737-1746
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 1998, p. 145 ; Gallet, 1995, p. 322
inscrit 13 novembre 1980

0797 – 123-125, rue Mouffetard
maison à porte piétonne
typologie : panneau dissymétrique

0798 – 12, place du Panthéon
université, faculté de droit (escalier a),
maître d'œuvre : Jacques Germain Soufflot (architecte)
datation : 1771-1774
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gady, 1998, p. 169

0799 – 12, place du Panthéon
université, faculté de droit (escalier b)
maître d'œuvre : Jacques-Germain Soufflot (architecte)
datation : 1771-1774
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gady, 1998, p. 169

0800 – 1, rue de Poissy et 29, quai de la Tournelle
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à motif central

0801 – 24, rue de Poissy
collège des Bernardins
maître d'œuvre : Bourgeois (architecte)
datation : 1749
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Gady, 1998, p. 86-87 ; Aucante, 2008, p. 123-125

0802 – 7, rue du Pot-de-Fer
maison à porte cochère
typologie : arcade

0803 – 4, rue Rollin
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu à épaulement avec piédouche type 1d

0804 – 4, rue Royer-Collard
maison à porte cochère
maître d'œuvre : René Baudouin (maître-maçon)
datation : 1734-1735
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 1998, p. 290

0805 – 9, rue Royer-Collard
maison à porte cochère, maison Lachaise
maître d'œuvre : Charles Grandgeret (maçon)
datation : 1739
typologie : arcade
bibliographie : Cabestan, 2004, p. 89 ; Gady, 1998, p. 291
inscrit 24 octobre 2005

0806 – 53, boulevard Saint-Germain
maison à porte cochère, maison Jouet
datation : 1697
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Pitt, 2008, p. 67 ; Gady, 1998, p. 102

0807 – 55, rue Saint-Jacques
maison à porte cochère, maison Dézallier
console
typologie : arcade à enroulements

0808 – 67, rue Saint-Jacques
maison à porte cochère, dite maison Mariette (escalier a)

datation : 1734-1735
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Gady, 1998, p. 106-107

0809 – 67, rue Saint-Jacques
maison à porte cochère, dite maison Mariette (escalier b)
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : voir 0808

0810 – 71, rue Saint-Jacques
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à motif central

0811 – 151 bis, rue Saint-Jacques
hôtel Lepas-Dubuisson (escalier a)
maître d'œuvre : Claude Lepas-Dubuisson (architecte)
datation : 1718
typologie : arcade
bibliographie : Cabestan, 2004, p. 105 ; Gady, 1998, p. 184-185 ; Gady, 2008, p. 312

0812 – 151 bis, rue Saint-Jacques
hôtel Lepas-Dubuisson (escalier b)
maître d'œuvre : Claude Lepas-Dubuisson (architecte)
datation : 1718
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Gady, 1998, p. 184-185

0813 – 165, rue Saint-Jacques
maison à porte bâtarde
typologie : balustre resserré

0814 – 254, rue Saint-Jacques
maison à porte cochère, actuellement Institut national des jeunes sourds
maître d'œuvre : père Abel de Sainte-Marthe
datation : 1658
console
typologie : balustre
bibliographie : Gady, 1998, p. 276
classé 18 décembre 1990

0815 – 269, rue Saint-Jacques
couvent des Bénédictins anglais, actuellement Schola Cantorum
maître d'œuvre : attribué à Claude Louis d'Aviler (architecte)
datation : vers 1740-1750
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie : Gady, 1998, p. 280-281 ; Gallet, 1995, p. 170-171
inscrit 23 novembre 1961

0816 – 271, rue Saint-Jacques
maison à porte piétonne, dépendance du Val-de-Grâce
maîtres d'œuvre : Jean Pillon (maçon) ; Antoine Lamair (maçon)
datation : 1688
typologie : balustre pansu type 1
bibliographie : Gady, 1998, p. 277
inscrit 25 février 1974

0817 – 273, rue Saint-Jacques
maison à porte piétonne, dépendance du Val-de-Grâce
maîtres d'œuvre : Jean Pillon (maçon) ; Antoine Lamair (maçon)
datation : 1688
typologie : balustre pansu type 1
bibliographie : Gady, 1998, p. 277

0818 – 275, rue Saint-Jacques
maison à porte cochère, dépendance du Val-de-Grâce
maître d'œuvre : Jean Pillon (maçon) ; Antoine Lamair (maçon)
datation : 1688
bibliographie : Gady, 1998, p. 277
inscrit 30 septembre 1968

0819 – 277, rue Saint-Jacques
abbaye royale du Val-de-Grâce, actuellement hôpital d'instruction des armées
escalier de la Reine
maître d'œuvre : Pierre Le Muet (architecte)
serrurier : Étienne Doyart
datation : 1655-1656
typologie : balustre resserré
marché : Arch. nat., M.C.,E.T. CXII, 66, 14 décembre 1655
bibliographie : Centre de recherche sur les Monuments historiques, 1985, vol. I, planches 8 à 11, clichés ; Mignot, 1994, p. 51
classé 1er mars 1990

0820 – 277, rue Saint-Jacques
abbaye royale du Val-de-Grâce, actuellement hôpital d'instruction des armées
escalier de l'infirmerie
maître d'œuvre : Pierre Le Muet (architecte)
datation : 1663
console
typologie : volutes
Arch. nat., M. C. , CXII, 101, 6 octobre 1663
bibliographie : voir 0819

0821 – 282, rue Saint-Jacques
hôtel de La Vallière (détruit)
typologie : panneau symétrique à fleuron

0822 – 289, rue Saint-Jacques
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0823 – 14, rue Saint-Julien-le-Pauvre
maison à porte cochère, dite hôtel de Laffemas
typologie : arcade à enroulements

0824 – 79, rue Saint-Michel
maison à porte cochère
datation : 1727
typologie : panneau
bibliographie : Gady, 1998, p. 295
inscrit 7 novembre 1975

0825 – 12, rue Saint-Séverin
maison à porte bâtarde
typologie : barreaux et volutes

0826 – 34, rue Saint-Séverin
maison à porte cochère, dite maison Pouillot (escalier b)
typologie : panneau

0827 – 34, rue Saint-Séverin
maison à porte cochère, dite maison Pouillot (escalier a)
mention
bibliographie : Gady, 1998, p. 53

0828 – 14, rue Saint-Victor
maison à porte cochère, dite maison Auvray
datation : 1714
bibliographie : Gady, 1998, p. 79

0829 – 16, rue Tournefort
maison à porte cochère
typologie : arcade

0830 – 33, rue Tournefort
maison à porte cochère, dite maison Poullain
datation : avant 1734
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : Gady, 1998, p. 253

0831 – 27, quai de la Tournelle
maison à porte cochère, dite hôtel de Clermont-Tonnerre
maître d'œuvre : Jean Baptiste Louis Élisabeth Le Boursier (architecte)
datation : 1779
typologie : arcade
bibliographie : Cabestan, 2004, p. 274 ; Gady, 1998, p. 88-89

0832 – 61, quai de la Tournelle
maison à porte cochère, dite maison Maillard de Ballore
maître d'œuvre : Jean François Blondel (architecte)
datation : 1731
bibliographie : Gallet, 1995, p. 71

0833 – 55-57, quai de la Tournelle
hôtel de Nesmond
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : Gady, 2008, p. 314

VIe arrondissement

0834 – 3, rue de l'Abbaye
palais abbatial
typologie : balustre
bibliographie : Carnavalet, fonds photographique

0835 – 12, rue de l'Abbé-Grégoire
maison à porte cochère, dite hôtel de Jumilhac
gaine circulaire
typologie : balustre

0836 – 19-21, rue d'Assas et 70, rue de Vaugirard
couvent des Carmes, Institut catholique
console
typologie : arcade
inscrit 13 décembre 1977

0837 – 7-9, rue Bonaparte
maison à porte cochère, dite maison Doublet de Persan
maître d'œuvre : Jean Louis Blève (architecte)
datation : 1772
typologie : postes
bibliographie : Gallet, 1995, p. 64

0838 – 12, rue Bonaparte
maison à porte cochère
typologie : arcade

0839 – 19, rue Bonaparte
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 2c
inscrit 19 mai 1993

0840 – 21, rue Bonaparte
maison à porte cochère
typologie : arcades alternées

0841 – 28, rue Bonaparte
maison à porte cochère
typologie : arcade

0842 – 88, rue Bonaparte
maison à porte cochère, dite hôtel de Polignac
consoles
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : C.V.P., casier archéologique
inscrit 18 février 1926

0843 – 6, rue Bourbon-le-Château
maison à porte cochère
typologie : arcade

0844 – 28-30, rue de Buci
maison à porte piétonne
typologie : arcade à enroulements
inscrit 21 juillet 1987

0845 – 18, rue des Canettes
maison à porte bâtarde
typologie : balustre droit type 2b

0846 – 3, rue du Canivet
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à fleuron

0847 – 5, rue Cassette
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à fleuron

0848 – 7, rue Cassette
maison à porte cochère
console
typologie : géométrique
inscrit 1er octobre 1963

0849 – 20, rue Cassette
maison à porte cochère
typologie : balustre

0850 – 22, rue Cassette
maison à porte cochère
typologie : balustre

0851 – 23, rue Cassette (détruite)
typologie : volutes affrontées type 1b
bibliographie : Carnavalet, fonds photographique

0852 – 5, rue du Cherche-Midi
maison à porte piétonne
typologie : panneau symétrique à fleuron

0853 – 9, rue du Cherche-Midi
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à fleuron

0853 bis – 11, rue du Cherche-Midi
hôtel de Béthune-Charost
typologie : postes
inscrit 22 février 1926

0854 – 14, rue du Cherche-Midi
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH00038811 (Atget)

0855 – 15, rue du Cherche-Midi,
maison à porte cochère, dite hôtel de Montmorency
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH00091386 (Léger)

0856 – 17, rue du Cherche-Midi
maison à porte cochère
typologie : arcade

0857 – 18, rue du Cherche-Midi
hôtel de Marsilly
maîtres d'œuvre : attribué à Jacques Hasdouin Mansart de Sagonne (architecte) ; Nicolas Pineau (ornemaniste)
datation : 1738-1740
gaine
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie : Arch. nat., M. C., LVII, 490, 2 juin 1769 ;
Arch. nat., S 2841, 10 septembre 1783 ;
dessin préparatoire, attribué à Nicolas Pineau, Paris, musée des Arts décoratifs ; inv. n° 29102
Gady, 2008, p. 313
inscrit 6 août 1975

0858 – 21, rue du Cherche-Midi
hôtel de Sartine-Randon (détruit)
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH00038816 (Atget)

0859 – 37, rue du Cherche-Midi
hôtel de Verrue, des Conseils de guerre (détruit)
maître d'œuvre : Victor Thierry Dailly (architecte) ; Brice Le Chauve (architecte)
datation : 1737
console
bibliographie : Gallet, 1995, p. 165
C.V.P., P.-V., 29 juin 1907 ;
fonds photographique du musée Carnavalet

0860 – 40, rue du Cherche-Midi
maison à porte cochère, dite hôtel d'Asfeld ou Rochambeau
typologie : arcade
inscrit 24 juin 1964

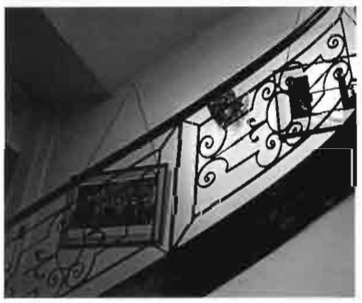
0861 – 42, rue du Cherche-Midi
maison à porte cochère
datation : 1748
typologie : postes
inscrit 24 juin 1964

0862 – 44, rue du Cherche-Midi
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à fleuron
inscrit 12 octobre 1964

0863 – 89, rue du Cherche-Midi
maison à porte cochère, dite grand hôtel de Montmorency
datation : 1756
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie :
http//www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH000262283 (Hurault)

0864 – 1, rue Christine
ancien collège des Charités-Saint-Denis
typologie : panneau symétrique à motif central

0865 – 2, rue Christine
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas



0866 – 7, rue Christine
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0867 – 10, rue de Condé
maison à porte cochère, dite hôtel Machelet de Velye
typologie : panneau symétrique à palmette
inscrit 3 décembre 1962

0868 – 12, rue de Condé
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu à épaulement type 1
inscrit 3 décembre 1962

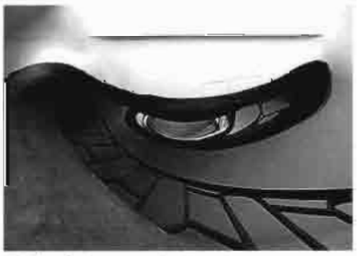
0869 – 16, rue de Condé
maison à porte cochère
typologie : arcade

0870 – 26, rue de Condé
maison à porte cochère
typologie : arcade

0871 – 2, impasse de Conti
maison à porte cochère, dite hôtel Sillery-Genlis (escalier a)
typologie : panneau symétrique à médaillon central
inscrit 15 mars 1947

0872 – 2, impasse de Conti
maison à porte cochère, dite hôtel Sillery-Genlis (escalier b)
console
typologie : arcade à enroulements

0873 – 3, impasse de Conti et 13, quai de Conti
petit hôtel de Guénégaud, dit de Conti
maître d'œuvre : Jules Hardouin-Mansart (architecte)
datation : 1669-1672
console
typologie : balustre
bibliographie : Jestaz, 2000, p. 217-237 ; Jestaz, 2008, p. 63-68



0874 – 3, impasse de Conti et 13, quai de Conti
petit hôtel de Guénégaud, dit de Conti
maître d'œuvre : Jacques-Denis Antoine (architecte)
serrurier : Joseph Perez
datation : 1775
console
typologie : arcade haut et bas
vide central en forme de rognon
bibliographie : Gallet, 1995, p. 24

0875 – 13, quai de Conti
hôtel de la Monnaie (escalier a)
maître d'œuvre : Jacques Denis Antoine (architecte)
serrurier : Joseph Perez
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gallet, 1995, p. 24

0876 – 13, quai de Conti
hôtel de la Monnaie (escalier b)
maître d'œuvre : Jacques Denis Antoine (architecte)
serrurier : Joseph Perez
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gallet, 1995, p. 24

0877 – 31, rue Dauphine
maison à porte cochère, dite hôtel de Mouy
typologie : panneau symétrique à motif central
classé 23 mars 1975

0878 – 34, rue Dauphine
maison à porte cochère (escalier a)
console
typologie : arcade à enroulements

0879 – 34, rue Dauphine
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : balustre droit type I

0880 – 10, rue du Dragon
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type I

0881 – 32, rue du Dragon
maison à porte piétonne
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0882 – 44, rue du Dragon
maison à porte bâtarde
typologie : balustre droit type I

0883 – 9, rue Dupuytren
maison à porte cochère
typologie : arcade

0884 – 22, rue de l'Échaudé
maison à porte piétonne
console
typologie : balustre pansu à épaulement type 2c
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

0885 – 5, rue de l'École-de-Médecine
maison (détruite)
console
typologie : arcade à enroulements
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH00039369 (Atget)

0886 – 12, rue de l'École-de-Médecine
école de médecine
datation : 1776-1786
typologie : postes
bibliographie : Pérouse de Montclos, 1994, p. 186

0887 – 2, rue de l'Éperon
lycée Fénelon
typologie : arcade à enroulements

0888 – 10, rue de l'Éperon et 16 rue du Jardinet
maison à porte cochère
maître d'œuvre : Charles Dupré
datation : 1776-1777
typologie : arcade
bibliographie : D.R.A.C. Île-de-France, dossier de protection, 2003
inscrit 10 novembre 2003

0889 – 8, rue Garancière
hôtel de Sourdéac
maître d'œuvre : Adam Robelin (maître-maçon)
datation : 1646-1650
typologie : volutes affrontées type 1b
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

0890 – 4, rue Gît-le-Cœur
maison à porte cochère
typologie : arcade

0891 – 10, rue Gît-le-Cœur
maison à porte cochère
console
typologie : arcade haut et bas
inscrit 24 janvier 2006

0892 – 12, rue Gît-le-Cœur (escalier a)
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

0893 – 12, rue Gît-le-Cœur (escalier b)
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à motif central

0894 – 15, rue Gît-le-Cœur
maison à porte bâtarde
typologie : balustre droit type I
vide circulaire

0895 – 1, rue Gozlin
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0896 – 3, rue Gozlin
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0897 – 3, rue des Grands-Augustins
maison à porte cochère
typologie : arcade

0898 – 5, rue des Grands-Augustins
maison à porte cochère
typologie : volutes affrontées type 1d
vide circulaire

0899 – 7, rue des Grands-Augustins
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 1

0900 – 9, rue des Grands-Augustins
maison à porte cochère
typologie : volutes affrontées type 1d

0901 – 15, rue des Grands-Augustins
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu type 4d

0902 – 17, rue des Grands-Augustins
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : arcade haut et bas

0903 – 17, rue des Grands-Augustins
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : arcade

0904 – 19, rue des Grands-Augustins
hôtel des Dames de Saint-Cyr
maître d'œuvre : Pierre Vigné de Vigny (architecte)
datation : 1742
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : D.R.A.C. Île-de-France, dossier de protection, 2004
inscrit 29 novembre 2004

0905 – 23, rue des Grands-Augustins
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu à épaulement type 1

0906 – 12, rue Guénégaud
maison à porte cochère, dite maison Franque
maître d'œuvre : François II Franque (architecte)
datation : 1758
console
typologie : postes
bibliographie : Gallet, 1995, p. 211

0907 – 17, rue Guénégaud
maison à porte cochère (escalier a)
datation : vers 1669
console
typologie : balustre
bibliographie : Arch. nat., fichier de dépouillement du Centre de Topographie historique de Paris ;
Arch. nat., M. C., ET, VI, 407, 9 juillet 1666 ;
Arch. nat., M. C., ET, XLV, 201, 24 février 1657

0908 – 17, rue Guénégaud
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : arcade

0909 – 3, rue Hautefeuille
maison à porte piétonne
typologie : balustre pansu avec piédouche type 1a

0910 – 5, rue Hautefeuille
maison à porte cochère, dite hôtel des Abbés de Fécamp (escalier a), console double
typologie : balustre pansu type 3b

0911 – 5, rue Hautefeuille
maison à porte cochère, dite hôtel des Abbés de Fécamp (escalier b), console
typologie : balustre pansu type 3b

0912 – 20, rue de l'Hirondelle
maison à porte cochère
typologie : arcade

0913 – 3, rue Jacob
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : arcade

0914 – 3, rue Jacob
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : panneau symétrique à fleuron

0915 – 12, rue Jacob
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

0916 – 26, rue Jacob
maison à porte cochère
typologie : arcade

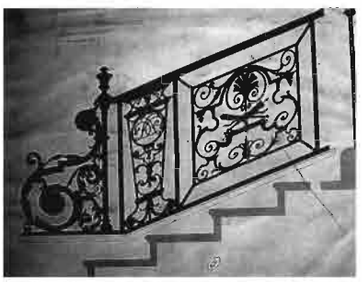
0917 – 33, rue Jacob
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0918 – 42, rue Jacob
maison à porte bâtarde
typologie : arcade puis balustre

0919 – 4, rue Jean-Ferrandi
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à fleuron

0920 – 1, quai Malaquais
maison (détruite)
datation : 1733
console
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : C.V.P., P.-V., 1933, p. 70

0921 – 3, quai Malaquais
maison à porte cochère (escalier a)
ascenseur
typologie : arcade



0922 – 3, quai Malaquais
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : bibliothèque des Arts décoratifs, fonds Maciet

0923 – 5, quai Malaquais
maison à porte cochère, dite hôtel Maurice de Saxe
console
typologie : panneau dissymétrique et symétrique à palmette
classé 21 juillet 1949

0924 – 17, quai Malaquais
hôtel de la Bazinière (détruit)
maître d'œuvre : François Mansart (architecte)
serrurier : Chuppret
datation : 1653-1658
bibliographie : Chauleur et Louis, 1998, p. 290-291 ;
Babelon et Mignot, 1998, p. 210-212

0925 – 13, rue Mazarine
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0926 – 14, rue Mazarine
maison à porte cochère
typologie : arcade

0927 – 30, rue Mazarine
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu à épaulement type I

0928 – 54, rue Mazarine
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type I

0929 – 5, rue Mignon
maison à porte cochère
typologie : arcade

0930 – 48, rue Monsieur-le-Prince
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à fleuron

0931 – 58, rue Monsieur-le-Prince
maison à porte cochère
typologie : arcade

0932 – 85, boulevard Montparnasse
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type I

0933 – 8, rue de Nesle
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à fleuron

0934 – 11, rue de Nesle
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0935 – 12, rue de Nesle
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0936 – 13, rue de Nesle
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0937 – 1, passage de la Petite-Boucherie
maison à porte piétonne
typologie : balustre pansu type 1
bibliographie : Centre de recherche sur les Monuments historiques, 1985, vol. I, planches 29 à 34, clichés

0938 – 12, rue Princesse
maison à porte cochère
typologie : arcade

0939 – 1, rue du Regard
maison à porte cochère, dite petit hôtel de Verrue, hôtel de Dreux-Brézé
maîtres d'œuvre : Victor Thierry Dailly (architecte) ; Claude Brice Le Chauve (architecte)
datation : 1737
console
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Gallet, 1995, p. 165

0940 – 3, rue du Regard
maison à porte cochère, dite hôtel du Gué (détruite)
rampe déposée au musée Carnavalet
maître d'œuvre : Victor Thierry Dailly (architecte)
datation : 1725
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : Gallet, 1995, p. 165 ; C.V.P., P.-V., 1907

0941 – 5, rue du Regard
maison à porte cochère, dite hôtel Buy de Croÿ, de Rotembourg

maître d'œuvre : Victor Thierry Dailly (architecte)
serrurier : Babin
datation : 1719-1728
typologie : panneau symétrique à palmette
Arch. nat., Z'J 606, 5 juillet 1729
bibliographie : Gallet, 1995, p. 165 ; Bruleaux, 1981

0942 – 13, rue du Regard
maison à porte cochère, dite maison de la Providence
datation : 1739
console
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Pérouse de Montclos, 1994, p. 408
inscrit 16 mars 1926

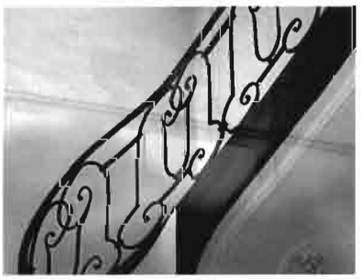
0943 – 15, rue du Regard
maison à porte cochère, dite hôtel de La Guiche
datation : 1754
console
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie : Pérouse de Montclos, 1994, p. 408

0944 – 31, rue Saint-André-des-Arts
maison à porte cochère
gaine
typologie : balustre pansu avec piédouche type 2b

0945 – 33, rue Saint-André-des-Arts
maison à porte piétonne (escalier b)
console
typologie : arcade à enroulements

0946 – 33, rue Saint-André-des-Arts
maison à porte piétonne (escalier a)
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

0947 – 47, rue Saint-André-des-Arts
maison à porte cochère (escalier b)
maître d'œuvre : Jacques Richard Cochois (architecte)
datation : 1740
console disparue
bibliographie : Gallet, 1995, p. 134



0948 – 47, rue Saint-André-des-Arts
maison à porte cochère (escalier a)
maître d'œuvre : Jacques Richard Cochois (architecte)
datation : 1740
console
typologie : volutes affrontées type 2c
bibliographie : Gallet, 1995, p. 134 ; Gallet, 1971, p. 56-57

0949 – 49, rue Saint-André-des-Arts
maison à porte cochère, dite hôtel Châteauvieux-Montillet
datation : 1728
typologie : arcade

0950 - 51, rue Saint-André-des-Arts
maison à porte cochère
typologie : arcade

0951 – 52, rue Saint-André-des-Arts
maison à porte cochère, dite maison Cotelle (escalier a)
maître d'œuvre : François Debias-Aubry (architecte)
datation : 1737-1739
console
typologie : panneau dissymétrique

bibliographie : Centre de recherche sur les Monuments historiques, 1985, vol. II, planches 21 à 26, clichés ;
Gallet, 1995, p. 173
inscrit 29 mars 1928

0952 – 52, rue Saint-André-des-Arts
maison à porte cochère, maison Cotelle (escalier b)
maître d'œuvre : François Debias-Aubry (architecte)
datation : 1737-1739
console
typologie : volutes affrontées type 2c
bibliographie : Gallet, 1995, p. 173

0953 – 60, rue Saint-André-des-Arts
maison à porte cochère
gaine
typologie : balustre pansu

0954 – 7, rue des Saints-Pères
maison à porte cochère
typologie : arcade

0955 – 7 bis, rue des Saints-Pères
maison à porte cochère
typologie : arcade

0956 – 15, rue des Saints-Pères
maison à porte cochère
typologie : postes
inscrit 4 octobre 1962

0957 – 73, rue des Saints-Pères
maison à porte cochère
typologie : arcade

0958 – 6, rue Saint-Sulpice
maison à porte cochère, dite de Servandoni
ascenseur
maître d'œuvre : Giovanni Niccolo Girolamo Servandoni (architecte)
datation : 1754-1757
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Contet, 1926 ;
Gallet, 1995, p. 442

0959 – 25, rue Saint-Sulpice
maison à porte cochère
typologie : arcade

0960 – 27, rue Saint-Sulpice
maison à porte cochère
typologie : arcade

0961 – 3, rue de Savoie
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

0962 – 4, rue de Savoie
maison à porte cochère
console
typologie : balustre pansu type 3b

0963 – 19, rue de Savoie
maison à porte cochère
typologie : barreaux et volutes
bibliographie : Centre de recherche sur les Monuments historiques, 1985,vol. I, planches 22 à 25, clichés

0964 – 3, rue Séguier
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

0965 – 16, rue Séguier
hôtel de Flamarens
maître d'œuvre : Jean Pinard (architecte)
datation : 1733-1734
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Gady, 2008, p. 310

0966 – 17, rue Séguier
maison à porte cochère
console
typologie : balustre pansu à épaulement avec piédouche type 1a

0967 – 18, rue Séguier
maison à porte cochère (détruite)

datation : 1733-1734
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, 36e année, 1875, vol. XXII, p. 46

0968 – 23, rue de Seine
maison à porte cochère
consoles
typologie : panneau dissymétrique

0969 – 36, rue de Seine
maison à porte cochère
typologie : balustre pansu à épaulement type 4b

0970 – 41, rue de Seine
maison à porte cochère (escalier a)
typologie : arcade

0971 – 41, rue de Seine
maison à porte cochère (escalier b)
console
typologie : arcade à enroulements

0972 – 18, rue Servandoni
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1
bibliographie : C.V.P., P.-V., 24 octobre 2006

0973 – 20, rue Servandoni
maison à porte cochère
console
typologie : balustre droit type 1

0974 – 22, rue Servandoni
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0975 – 23, rue Servandoni
maison à porte cochère
typologie : arcade

0976 – 19, rue de Sèvres
maison à porte cochère
typologie : arcade

0977 – 21, rue de Sèvres (escalier a)
maison à porte piétonne
console
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Carnavalet
inscrit 31 mars 1926

0978 – 21, rue de Sèvres (escalier b)
maison à porte piétonne
console
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie : Carnavalet
inscrit 31 mars 1926

0979 – 93-97, rue de Sèvres
maison à porte cochère, dite maison des Lazaristes (escalier a)
console
typologie : arcade haut et bas

0980 – 93-97 rue de Sèvres
maison à porte cochère, dite maison des Lazaristes (escalier b)
typologie : arcade

0981 – 111-117, rue de Sèvres et 4, rue Saint-Romain
hôtel de Choiseul-Praslin
maître d'œuvre : Sulpice Gaubier (entrepreneur)
datation : 1732
console
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : Gady, 2008, p. 309 ; Gallet, 1995, p. 235

0982 – 5, rue Suger
maison à porte piétonne
typologie : arcade

0983 – 2, rue de Tournon
maison à porte cochère
console
typologie : arcade

0984 – 4, rue de Tournon
maison à porte cochère, dite hôtel de Palaiseau
maître d'œuvre : Claude Billard de Bélisard (architecte)
datation : 1778
typologie : postes
bibliographie : Gady, 2008, p. 314 ; Gallet, 1995, p. 62
classé 21-05-1986

0985 – 6, rue de Tournon
hôtel de Brancas
maître d'œuvre : Pierre Bullet (architecte)

typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Gady, 2008, p. 307
classé 23 juin 1970

0986 – 12, rue de Tournon
(escalier a et escalier b)
maison à porte cochère, maison Neveu
maître d'œuvre : Charles Neveu (architecte)
datation : 1776-1777
typologie : arcade
bibliographie : Gallet, 1995, p. 379
inscrit 28 juin 1993

0987 – 12, rue de Tournon
maison à porte cochère, dite maison Neveu (escalier c)
maître d'œuvre : Charles Neveu (architecte)
daration : 1776-1777
console
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gallet, 1995, p. 379
inscrit 28 juin 1993

0988 – 50, rue de Vaugirard
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

0989 – 52, rue de Vaugirard
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

0990 – 4, rue Visconti
maison à porte cochère
console
typologie : arcade

0991 – 12, rue Visconti
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

0992 – 14, rue Visconti
maison à porte cochère
datation : quatrième quart XVIIe
typologie : balustre pansu avec piédouche type 2a
bibliographie : Arch. nat., fichier de dépouillement du Centre de Topographie historique de Paris ; Arch. nat., MC/ET/XCVIII/339, 13 mai 1699 ; Arch. nat., S 2837, 27 mai 1700 ; http://www.ruevisconti.com/

0993 – 16, rue Visconti
maison à porte cochère
datation : vers 1660
typologie : balustre pansu
bibliographie : Arch. nat., MC/ET/XCVIII/339, 13 mai 1699 ; Arch. nat., S 2837, 27 mai 1700 ; Arch. nat., S 6187 ; http://www.ruevisconti.com/
Merci à monsieur Baptiste Essevaz-Roulet qui nous a communiqué ses sources.

0994 – 18, rue Visconti
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à motif central puis balustre

0995 – 21, rue Visconti
maison à porte cochère
rampe remontée rue du faubourg Saint-Honoré
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central

0996 – 22, rue Visconti
maison à porte cochère
datation : 1678
typologie : balustre droit avec piédouche type 1c
bibliographie : http://www.ruevisconti.com/

VIIe arrondissement

0997 – 21, rue du Bac
maison à porte cochère, dite hôtel du Président Hénault
typologie : balustre droit type 1
inscrit 26 mars 1965

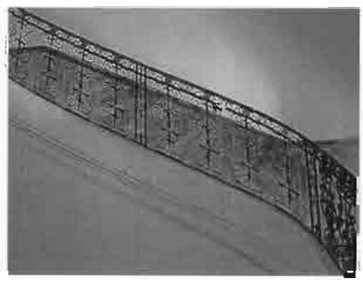
0998 – 27, rue du Bac
maison à porte cochère
typologie : arcade

0999 – 44, rue du Bac
maison à porte cochère, dite hôtel Le Vayer (escalier a)
typologie : panneau symétrique à fleuron

1000 – 44, rue du Bac
maison à porte cochère, dite hôtel Le Vayer (escalier b)
typologie : barreaux et volutes

1001 – 46, rue du Bac
hôtel Voille, Samuel Bernard (escalier a), maîtres d'œuvre : François ou Nicolas Bruand (architecte) ; Letellier (maçon)
serrurier : Poulain
datation : 1697-1699
typologie : volutes affrontées type 1c
Arch. nat., M.C. XIV, 208, 15 mars 1713
bibliographie : Pons, Bruno, Forray-Carlier, Anne, *La Rue du Bac*, 1990, p. 126-153

1002 – 46, rue du Bac
hôtel Voille, Samuel Bernard (escalier b), maîtres d'œuvre : François ou Nicolas Bruand (architecte) ; Letellier (maçon)
serrurier : Poulain
datation : 1697-1699
typologie : balustre
Arch. nat., M.C. XIV, 208, 15 mars 1714
bibliographie : Pons, Bruno, Forray-Carlier, Anne, *La Rue du Bac*, 1990, p. 126-153



1003 – 97, rue du Bac
maison à porte cochère, dite hôtel de Ségur, de Salm-Dyck
maître d'œuvre : François Debias-Aubry (architecte)
datation : 1722
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : Pons, Bruno, Forray-Carlier, Anne, « Hôtel de Ségur puis de Salm-Dyck », in *La Rue du Bac*, 1990, p. 44-55 ;
Gallet, 1995, p. 172
inscrit 25 mai 1982

1004 – 99, rue du Bac
maison à porte cochère (escalier a)
datation : 1720
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : voir 1003

1005 – 99, rue du Bac
maison à porte cochère (escalier b)
datation : 1720
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : voir 1003
inscrit 20 février 1992

1006 – 101, rue du Bac
hôtel de La Feuillade
maître d'œuvre : Jacques Richard Cochois (architecte)
serrurier : Augé
datation : 1754-1755
console
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie : archives de l'Assistance publique, fonds des Incurables, cartons 109 et 112 ;
Gournay, Brigitte, « Maisons et hôtels appartenant à l'hôpital des Incurables, 101-107 rue du Bac », in *La Rue du Bac*, 1990, p. 56-73
inscrit 13 décembre 1955

1007 – 102, rue du Bac
hôtel de Colbert de Chalabre, de Chalais
datation : vers 1720
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Forray-Carlier, Anne, « Hôtel de Chalais puis de Sainte-Aldegonde, 102, rue du Bac », in *La Rue du Bac*, 1990, p. 174-181
inscrit 30 novembre 1955

1008 – 128, rue du Bac
maison à porte cochère, Missions étrangères (escalier a)
datation : 1732
console
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Hamon, Françoise, « Séminaire des Missions étrangères, 124-128, rue du Bac », in *La Rue du Bac*, 1990, p. 198-205

1009 – 128, rue du Bac
maison à porte cochère, Missions étrangères (escalier b)
typologie : géométrique

1010 – 5, rue de Beaune
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

1011 – 15, rue de Grenelle
hôtel de Bérulle
maître d'œuvre : Pierre Claude Convers (architecte)
datation : 1775-1776
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : *La Rue de Grenelle*, 1980, p. 51

1012 – 34, rue de Grenelle
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

1013 – 35, rue de Grenelle
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

1014 – 38, rue de Grenelle
maison à porte cochère
typologie : arcade

1015 – 45, rue de Grenelle
hôtel (détruit)
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

1016 – 75, rue de Grenelle
maison à porte cochère, dite hôtel Fürstenberg
maître d'œuvre : Pierre Delisle-Mansart (architecte)
datation : 1683
typologie : balustre resserré
bibliographie : *La Rue de Grenelle*, 1980, p. 18

1017 – 79, rue de Grenelle
hôtel d'Estrées
maître d'œuvre : Robert de Cotte (architecte)
datation : 1711-1713
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : *La Rue de Grenelle*, 1980, p. 32-33

1018 – 81, rue de Grenelle
maison à porte cochère, dite petit hôtel d'Estrées
console
typologie : arcade à enroulements

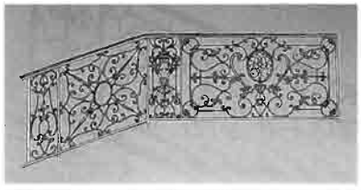
1019 – 85, rue de Grenelle
hôtel de Besiade d'Avaray
maître d'œuvre : Jean Baptiste Leroux (architecte)
datation : 1718-1719
typologie : panneau symétrique à palmette
bibliographie : *La Rue de Grenelle*, 1980, p. 36

1020 – 87, rue de Grenelle
hôtel d'Orrouer, de Bauffremont
maître d'œuvre : Pierre Boscry (architecte)
datation : 1731-1732
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : *La Rue de Grenelle*, 1980, p. 39-40

1021 – 107, rue de Grenelle
maison à porte cochère, dite hôtel de Martignac
console
typologie : arcade à enroulements
inscrit 6 août 1975

1022 – 110, rue de Grenelle
hôtel de Rochechouart, actuellement ministère de l'Éducation nationale
maître d'œuvre : Mathurin Cherpitel (architecte)
datation : 1776
typologie : postes
bibliographie : Gallet, 1995, p. 121 ; Magny, Françoise, « Mathurin Cherpitel (1736-1809) » , in *La Rue de Grenelle,* 1980, p. 49-50
classé en 1993

1023 – 115, rue de Grenelle
maison à porte cochère, dite hôtel de Sommery
typologie : volutes affrontées type 4
inscrit 27 octobre 1987



1024 – 122, rue de Grenelle
couvent des Carmélites (détruit)
maître d'œuvre : Jean Beausire (architecte)
datation : 1720
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Centre de recherche sur les Monuments historique, 1985, planche 9 ;
La Rue de Grenelle, 1980, p. 14 ;
Arch. nat., M.C., CXV, 404, 27 octobre 1722

1025 – 127, rue de Grenelle
hôtel du Châtelet, actuellement ministère du Travail
maître d'œuvre : Mathurin Cherpitel (architecte)
serruriers : Joseph Perez ; Pascault
datation : 1770-1776
typologie : balustre
bibliographie : *La Rue de Grenelle*, 1980, p. 45-48 ;
Gady, 2008, p. 214-215 ;
Cabestan, 2004, p. 36-37 ;
Baulez, 2004, p. 55-85

1026 – 129, rue de Grenelle
hôtel des Invalides (escalier du musée)
maître d'œuvre : Libéral Bruand (architecte)
serrurier : Christophe Mangin
datation : 1673-1674
typologie : balustre pansu à épaulement type 1
bibliographie : Barreau, 2004 ;
Muratori-Philip, Anne, « Invalides », *in le Dictionnaire du Grand Siècle*, Paris, Fayard, 1990, p. 767-769 ;
Pérouse de Montclos, p. 241-248

1027 – 129, rue de Grenelle
hôtel des Invalides (escalier b)
maître d'œuvre : Libéral Bruand (architecte)
serrurier : Christophe Mangin
datation : 1673
typologie : volutes
bibliographie : voir 1026

1028 – 129, rue de Grenelle
hôtel des Invalides (escalier c)
maître d'œuvre : Libéral Bruand (architecte)
serrurier : Christophe Mangin
datation : 1673-1674
typologie : volutes
bibliographie : voir 1026

1029 – 129, rue de Grenelle
hôtel des Invalides (escalier g)
maître d'œuvre : Libéral Bruand (architecte)
serrurier : Christophe Mangin
datation : 1673-1674
typologie : volutes
bibliographie : voir 1026

1030 – 129, rue de Grenelle
hôtel des Invalides (escalier j)
maître d'œuvre : Libéral Bruand (architecte)
serrurier : Christophe Mangin
datation : 1673-1674
typologie : volutes
bibliographie : voir 1026

1031 – 129, rue de Grenelle
hôtel des Invalides (escalier du musée de l'Ordre de la Libération)
maître d'œuvre : Libéral Bruand (architecte)
serrurier : Christophe Mangin
datation : 1673-1674
typologie : volutes
bibliographie : voir 1026

1032 – 136 bis, rue de Grenelle
écuries hôtel de Noirmoutiers
maître d'œuvre : Jean Courtonne (architecte)
datation : 1720-1722
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : *La Rue de Grenelle*, 1980, p. 37-38

1033 – 138, rue de Grenelle
hôtel de Noirmoutiers, résidence du préfet de la région Île-de-France
maître d'œuvre : Jean Courtonne (architecte)
datation : 1720-1722

typologie : atypique
bibliographie : *La Rue de Grenelle*, 1980, p. 37-38 ;
D.R.A.C. Île-de-France : Paris- l'hôtel de Noirmoutier (1721-1724) ; *Patrimoine protégé en Île-de-France*, n° 2 Juillet 1996 ;
Gady, 2008, p. 314
classé 17 juin 1996

1034 – 1-23, place Joffre
École militaire, escalier d'honneur
maître d'œuvre : Ange Jacques Gabriel (architecte)
serrurier : Fayet
datation : 1773
typologie : postes
bibliographie : Gallet et Bottineau, 1982, p. 278-289 ;
Lacoue-Labarthe, 1993, p. 131 ;
Centre de recherche sur les Monuments historiques, 1985, vol. II, planches 69 à 79 ;
Laulan, 1950

1035 – 1-23, place Joffre
École militaire, escalier des élèves
maître d'œuvre : Ange Jacques Gabriel (architecte)
serrurier : Fayet
datation : 1773
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : voir 1034

1036 – 1-23, place Joffre
École militaire, escalier des élèves
maître d'œuvre : Ange Jacques Gabriel (architecte)
serrurier : Fayet
datation : 1773
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : voir 1034

1037 – 1, rue de la Chaise
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

1038 – 3, rue de la Chaise
maison à porte cochère
typologie : arcade

1039 – 6, rue de Lille
maison à porte piétonne
typologie : arcade haut et bas

1040 – 11, rue de Lille
maison à porte cochère
console
typologie : arcade à enroulements

1041 – 30, rue de Lille
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à motif central

1042 – 36, rue de Lille
maison à porte cochère
typologie : volutes affrontées type 1a

1043 – 78, rue de Lille
hôtel de Torcy, de Beauharnais
maître d'œuvre : Germain Boffrand (architecte)
datation : 1714-1715
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : *La Rue de Lille*, Paris, 1983, p. 44-50
classé 25 juillet 1951

1044 – 80, rue de Lille
hôtel de Seignelay
maîtres d'œuvre : Germain Boffrand (architecte) ; Pierre Michel Mouret (architecte)
datation : 1714-1715
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : *La Rue de Lille*, 1983, p. 53-58 ;
Gady, 2008, p. 316
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/MH5200631 (Estève)

1045 – 88-90, rue de Lille et 280, boulevard Saint-Germain
hôtel d'Humières (détruit)
maître d'œuvre : Armand Claude Mollet (architecte)
datation : 1716-1717
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : *La Rue de Lille*, 1983, p. 64-65 ;
Gallet, 1995, p. 369

1046 – 12, rue Monsieur
hôtel de Bourbon-Condé
maître d'œuvre : Théodore Alexandre Brongniart (architecte)
datation : 1782
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gady, 2008, p. 307 ;
Gallet, 1995, p. 95-96

1047 – 20, rue Monsieur
hôtel de Montesquiou-Fezenzac
maître d'œuvre : Théodore Alexandre Brongniart (architecte)
datation : 1781
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gady, 2008, p. 313

1048 – 1, rue Saint-Dominique
hôtel Amelot de Gournay
maître d'œuvre : Germain Boffrand (architecte)
datation : 1712
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : Gallet, 1995, p. 74 ;
Gallet, 1986, p. 49 ;
Gady, 2008, p. 310 ;
La Rue Saint-Dominique, 1984, p. 79-81

1049 – 3, rue Saint-Dominique
maison à porte cochère, dite maison des dames de Bellechasse (escalier a)
datation : 1687
typologie : balustre pansu avec piédouche type 1a
cage ovale
bibliographie : *La Rue Saint-Dominique*, 1984, p. 82-83

1050 - 5, rue Saint-Dominique
maison à porte cochère, dite maison des Dames de Bellechasse (escalier b)
datation : 1687
typologie : balustre pansu à épaulement avec piédouche type 1a
bibliographie : *La Rue Saint-Dominique*, 1984, p. 82-83

1051 – 14, rue Saint-Dominique
hôtel de Brienne, actuellement ministère de la Défense
maîtres d'œuvre : François Debias-Aubry (architecte) ; Nicolas Simonnet (architecte)
datation : 1724-1726
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Gallet, 1995, p. 172 ; Gady, 2008, p. 307 ;
***La Rue Saint-Dominique*, 1984, p. 190-198**

1052 – 16, rue Saint-Dominique
maison à porte cochère, dite hôtel de Broglie
maître d'œuvre : François Debias-Aubry (architecte)
datation : 1727-1728
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Gallet, 1995, p. 172 ;
La Rue Saint-Dominique, 1984, p. 198

1053 – 28, rue Saint-Dominique
hôtel de la Tour d'Auvergne, puis maison de la Chimie
remanié
maître d'œuvre : Pierre Michel Mouret (architecte)
serrurier : Pierre 1er Deumier
datation : 1739-1740
console
typologie : panneau symétrique à motif central
bibliographie : Gallet, 1995, p. 377 ; Baulez, 2004, p. 55-85 ;
La Rue Saint-Dominique, 1984, p. 203

1054 – 41, rue Saint-Dominique
hôtel de Nointel
détruit
datation : 1719
console
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : *La Rue Saint-Dominique*, 1984, p. 97 101

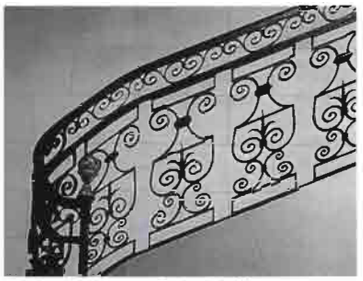
1055 – 198, boulevard Saint-Germain
maison à porte cochère
typologie : arcade

1056 – 202, boulevard Saint-Germain
maison à porte cochère
typologie : arcade

1057 – 218, boulevard Saint-Germain
maison à porte cochère, dite maison de Saint-Simon
console
typologie : balustre pansu type 2c

1058 – 246, boulevard Saint-Germain
hôtel de Roquelaure
maîtres d'œuvre : Pierre Cailleteau dit Lassurance (architecte), Jean Baptiste Leroux (architecte)
datation : 1722
typologie : atypique
bibliographie : Arch. nat., fichier de dépouillement du Centre de Topographie historique de Paris ; Gady, 2008, p. 315 ; Gallet, 1995, p. 339 ;
***La Rue Saint-Dominique*, 1984, p. 164-176**

1059 – 14, rue Saint-Guillaume
maison à porte cochère
console
typologie : géométrique



1060 – 27-29, rue Saint-Guillaume
hôtel de Mortemart, actuellement Institut d'études politiques
maître d'œuvre : Jean Marot (architecte)
datation : 1664-1665
typologie : balustre
bibliographie : Gady, 2008, p. 314

1061 – 28, rue des Saints-Pères
hôtel Fleury, Brochet de Saint-Priest, actuellement Institut d'études politiques
maître d'œuvre : attribué à Jacques Denis Antoine (architecte)
datation : 1768-1772
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gady, 2008, p. 310 ; Gallet, 1995, p. 27 ;
D.R.A.C. Île-de-France, dossier de protection, 2008
inscrit 6 août 1926

1062 – 34, rue des Saints-Pères
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

1063 – 50, rue des Saints-Pères
maison à porte cochère
typologie : postes

1064 – 56, rue des Saints-Pères
hôtel de Cossé-Brissac (escalier a),
typologie : arcade
bibliographie : Gady, 2008, p. 308

1065 – 56, rue des Saints-Pères
hôtel de Cossé-Brissac (escalier b),
typologie : barreaux et volutes
bibliographie : Gady, 2008, p. 308

1066 – 1, place Saint-Thomas-d'Aquin
noviciat des Dominicains
maître d'œuvre : Denis Jossenay (architecte)
datation : 1735-1740
console
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie : Jaillot, 1782, p. 39 ; Biver, 1970, p. 374-382
classé 21 septembre 1982

1067 – 1, place Saint-Thomas-d'Aquin
noviciat des Dominicains
maître d'œuvre : Pierre Bullet (architecte)
datation : après 1682
console
typologie : balustre pansu type 2d
bibliographie : voir 1066

1068 – 3, rue de l'Université
maison à porte cochère, dite hôtel de Beaupréau
typologie : arcade à enroulements

1069 – 14, rue de l'Université
maison à porte cochère, dite maison Petitot
typologie : volutes affrontées type 1b

1070 – 15, rue de l'Université
hôtel d'Aligre
datation : 1681-1682
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Gady, 2008, p. 306 ;
La Rue de l'Université, 1987, p. 47-50
inscrit 26 novembre 1996

1071 – 17, rue de l'Université
hôtel Bochard de Saron
maître d'œuvre : Joseph Abel Couture
datation : 1770
console
typologie : arcades alternées
bibliographie : Gallet, 1995, p. 164 ;
Gady, 2008, p. 307 ;
La Rue de l'Université, 1987, p. 51-52

1072 – 24, rue de l'Université
hôtel de Sennetere, hôtel de Conflans, actuellement ministère de l'Industrie
datation : 1752-1755

typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Gady, 2008, p. 316 ;
La Rue de l'Université, 1987, p. 153-165

1073 – 33, rue de l'Université
maison à porte cochère, dite hôtel Le Vayer
console
typologie : arcade

1074 – 40, rue de l'Université
maison à porte cochère, dite maison de Charles Bellicard (maître-menuisier) (escalier a),
serrurier : Jean Baptiste Gatteaux
datation : 1722
typologie : arcade
bibliographie : *La Rue de l'Université*, 1987, p. 174-175

1075 – 40, rue de l'Université
maison à porte cochère, dite maison de Charles Bellicard (maître-menuisier), (escalier b),
serrurier : Jean Baptiste Gatteaux
datation : 1722
typologie : arcade
bibliographie : *La Rue de l'Université*, 1987, p. 174-175

1076 – 51, rue de l'Université
hôtel de Maisons, de Soyecourt
maître d'œuvre : Pierre Michel Mouret (architecte)
serrurier Nicolas Dervin
datation : 1749-1751
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Arch. nat., M.C., XXVI, 464, 24 mai 1752 ;
Pons, Bruno, « Hôtel de Maisons puis de Soyecourt », in *La Rue de l'Université*, 1987, p. 82-95 ;
Gady, 2008, p. 312

1077 – 71, rue de l'Université
hôtel de Richelieu, de Noailles-Mouchy déplacé au XIXe siècle dans un hôtel du VIIIe arrondissement
maître d'œuvre : Pierre Michel Mouret (architecte)
serrurier : attribué à Nicolas Dervin
datation : 1755-1756
console
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Pons, Bruno, « Hôtel de Richelieu puis de Noailles-Mouchy », in *La Rue de l'Université*, 1987, p. 123-125

1078 – 4, rue de Varenne
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

1079 – 6, rue de Varenne
maison à porte cochère
typologie : balustre droit type 1

1080 – 41-43, rue de Varenne
maison à porte cochère, dite hôtel d'Havrincourt
maître d'œuvre : Pierre Lemonnier (maçon)
typologie : postes
bibliographie : *La Rue de Varenne*, 1981, p. 15

1081 – 48, rue de Varenne
maison à porte cochère
typologie : volutes affrontées type 3a

1082 – 56, rue de Varenne
hôtel Gouffier de Thoix
maître d'œuvre : Jean François Raymond (architecte)
datation : 1719-1720
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Colas ;
La Rue de Varenne, Paris, 1981, p. 24-26 ; Gallet, 1995, p. 428-429

1083 – 57, rue de Varenne
hôtel de Matignon, actuellement résidence du Premier ministre
maîtres d'œuvre : Jean Courtonne (architecte), Antoine Mazin (architecte)
datation : 1722-1724

typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : *La Rue de Varenne*, 1981, p. 27-37 ;
Gady, 2008, p. 206-207 ;
Gallet, 1995, p. 159-160

1083bis – 58 bis, rue de Varenne
hôtel de Feuquières
maître d'œuvre : Pierre Boscry (architecte)
datation : 1736-1737
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : *La Rue de Varenne*, 1981, p. 37-40 ;
Gady, 2008, p. 310 ;
Gallet, 1995, p. 81

1084 – 60, rue de Varenne
maison à porte cochère, dite hôtel du Prat
maître d'œuvre : Jean Baptiste Leroux (architecte)
datation : 1728-1729
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : *La Rue de Varenne*, Paris, 1981, p. 40-41

1085 – 78, rue de Varenne
hôtel de Villeroy, actuellement ministère de l'Agriculture
maître d'œuvre : François Debias-Aubry (architecte)
datation : 1720-1724
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : *La Rue de Varenne*, 1981, p. 61-64 ;
Gady, 2008, p. 317 ;
Gallet, 1995, p. 172
classé 10 février 1994

1086 – 15, rue de Verneuil
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

1087 – 1, quai Voltaire
hôtel Tessé
maître d'œuvre : Pierre Noël Rousset (architecte)
datation : 1765-1767
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : Contet, 1926 ;
Borjon, Michel, in *Le Quai Voltaire*, 1990, p. 54-63 ;

Gady, 2008, p. 316 ;
Gallet, 1995, p. 437
inscrit 27 novembre 1964

1088 – 9, quai Voltaire
maison à porte cochère, dite hôtel de Beuvron
datation : 1669-1670
typologie : balustre pansu type 3e
bibliographie : Borjon, Michel, in *Le Quai Voltaire*, 1990, p. 78-88

1089 – 11, quai Voltaire
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à fleuron

VIIIe arrondissement

1090 – 28, rue Boissy-d'Anglas
maison à porte cochère
typologie : postes

1091 – 30, rue Boissy-d'Anglas
maison à porte cochère, dite hôtel Lully
console
typologie : panneau symétrique à motif central

1092 – 14, rue du Faubourg-Saint-Honoré
maison à porte cochère
typologie : arcade à enroulements

1093 – 39, rue du Faubourg-Saint-Honoré
hôtel de Charost, actuellement résidence de l'ambassadeur de Grande-Bretagne
maître d'œuvre : Antoine Mazin (architecte)
serrurier : Antoine Hallé
datation : 1722-1723
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : Nérée, Ronfort et Augarde, 2001 ;
Gallet, 1995, p. 360 ;
Gady, 2008, p. 308

1094 – 85, rue du Faubourg-Saint-Honoré et 25, avenue Matignon
hôtel de La Vaupalière
maître d'œuvre : Louis Marie Colignon (entrepreneur)
datation : 1765-1768
typologie : postes
bibliographie : « Hôtel de la Vaulpalière », hors-série *Connaissance des arts*, 2008
inscrit 6 août 1975

1095 – 208, rue du Faubourg-Saint-Honoré
institut Beaujon (escalier a détruit)
détruit
maître d'œuvre : Nicolas Claude Girardin (architecte)
datation : 1784
typologie : barreaux ronds
bibliographie : C.V.P., casier archéologique ;
Gallet, 1995, p. 236-238

1096 – 208, rue du Faubourg-Saint-Honoré
institut Beaujon (escalier b détruit)
détruit
maître d'œuvre : Nicolas Claude Girardin (architecte)
datation : 1784
typologie : barreaux ronds
bibliographie: voir 1095

1097 – 17, avenue de Matignon
hôtel Fersen (détruit)
console
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

1098 – 2, rue Royale
Garde-Meuble de la Couronne, hôtel de la Marine (grand escalier)
maître d'œuvre : Ange Jacques Gabriel (architecte)
serrurier : Claude Roche
datation : 1775
console
typologie : postes
bibliographie : Castelluccio, 2004, p. 189-193 ;
Castelluccio, 2002, p. 198-203

1099 – 2, rue Royale
Garde-Meuble de la Couronne, hôtel de la Marine (escalier de l'appartement de l'Intendant)
maître d'œuvre : Ange Jacques Gabriel-(architecte)
serrurier : attribué à Claude Roche
datation : 1775
typologie : panneau atypique
bibliographie : voir 1098 et Verlet, Pierre, 1990-1994, t. II et t. IV

1100 – 2, rue Royale
Garde Meuble de la Couronne, hôtel de la Marine (escalier c)
maître d'œuvre : Ange Jacques Gabriel (architecte)
serrurier : attribué à Claude Roche
datation : avant 1774
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : voir 1098

1101 – 2, rue Royale
Garde-Meuble de la Couronne, hôtel de la Marine
maître d'œuvre : Ange Jacques Gabriel (architecte)
datation : avant 1774
serrurier : attribué à Claude Roche
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : voir 1098

1102 – 6, rue Royale
maison à porte cochère
maître d'œuvre : Louis Le Tellier (entrepreneur)
datation : 1785
console
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/
inscrit 27 avril 1964

1103 – 8, rue Royale
maison à porte cochère
maître d'œuvre : Louis Le Tellier (entrepreneur)
datation : 1785
typologie : panneau symétrique à fleuron
inscrit 1er février 1989

1104 – 9, rue Royale
maison à porte cochère
ascenseur
maître d'œuvre : Louis Le Tellier (entrepreneur)
datation : 1785
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/
inscrit 5 novembre 1994

1105 – 11, rue Royale
maison à porte cochère
ascenseur
maître d'œuvre : Louis Le Tellier (entrepreneur)
datation : 1785
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/
inscrit 6 août 1975

1106 – 13, rue Royale
maison à porte cochère
ascenseur
maître d'œuvre : Louis Le Tellier (entrepreneur)
datation : 1785
typologie : panneau dissymétrique
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/
inscrit 6 août 1975

1107 – 7, rue Saint-Florentin
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à fleuron

1108 – 9, rue Saint-Florentin
maison à porte cochère
ascenseur
typologie : panneau symétrique à fleuron

1109 – 281, rue Saint-Honoré
maison à porte cochère
ascenseur
typologie : volutes affrontées type 1d
bibliographie : C.V.P., casier archéologique
inscrit 23 octobre 1961

1110 – 1, rue de Surène
maison (détruite)
console
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : bibliothèque des Arts décoratifs, fonds Maciet

IXe arrondissement

1111 – 9, rue Cadet
maison à porte cochère, dite hôtel Cromot du Bourg
maître d'œuvre : attribué à Jean François Thérèse Chalgrin (architecte)
datation : 1750
typologie : postes
bibliographie : Gallet, 1995, p. 110-116
inscrit 29 décembre 1987

1112 – 10, rue de la Grange-Batelière
hôtel de Biéville
datation : vers 1764
console

typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Gady, 2008, p. 307
inscrit 22 mars 1990

1113 – 21, rue du Faubourg-Montmartre
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central

1114 – 9, rue du Faubourg-Poissonnière
maison à porte cochère, dite hôtel Trouard
maître d'œuvre : Louis François Trouard (architecte)
datation : 1758
console à la grecque disparue
typologie : volutes affrontées type 3b
bibliographie : Gallet, 1995, p. 465

X^e arrondissement

1115 – 125, rue du Faubourg-du-Temple
maison à porte cochère (détruite)
typologie : balustre pansu à épaulement type 1
bibliographie : C.V.P., P.-V., 20 décembre 2006

1116 – 34, rue du Faubourg-Poissonnière
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

1117 – 52, rue du Faubourg-Poissonnière
maison à porte cochère, dite hôtel Deleuze (escalier a)
maître d'œuvre : Claude Martin Goupy
datation : 1774
typologie : arcade
bibliographie : Gallet, 1995, p. 244

1118 – 52, rue du Faubourg-Poissonnière
maison à porte cochère, dite hôtel Deleuze (escalier b)
maître d'œuvre : Claude Martin Goupy
datation : 1774
typologie : arcade
bibliographie : voir 1117

1119 – 58, rue du Faubourg-Poissonnière
hôtel Titon (escalier a)
maître d'œuvre : Jean Charles Delafosse (architecte)
datation : 1776-1777
console
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gady, 2008, p. 316 ; Gallet, 1995, p. 174

1120 – 58, rue du Faubourg-Poissonnière
hôtel Titon (escalier b)
maître d'œuvre : Jean Charles Delafosse (architecte)
datation : 1776-1777
typologie : postes
bibliographie : voir 1119

1121 – 58, rue du Faubourg-Poissonnière
hôtel Titon (escalier c)
maître d'œuvre : Jean Charles Delafosse (architecte)
datation : 1776-1777
typologie : arcade
bibliographie : voir 1119

1122 – 60, rue du Faubourg-Poissonnière
hôtel Goys
maître d'œuvre : Jean Charles Delafosse (architecte)
datation : 1776-1777
console
typologie : arcade haut et bas
bibliographie : Gady, 2008, p. 310

1123 – 106, rue du Faubourg-Poissonnière
maison à porte cochère, maison de campagne de monsieur de Saint-Florentin, actuellement institution Rocroy-Saint-Vincent-de-Paul
typologie : arcade

1124 – 19, rue du Faubourg-Saint-Denis
maison à porte cochère
typologie : panneau symétrique à médaillon central

1125 – 50, rue du Faubourg-Saint-Denis
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

1126 – 51-53, rue du Faubourg-Saint-Denis
maison à porte cochère
typologie : arcade

1127 – 103, rue du Faubourg-Saint-Denis
datation : 1719
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/
Pérouse de Montclos, 1994, p. 200
Inscrit 09-03-1992

1128 – 107, rue du Faubourg-Saint-Denis
maison Saint-Lazare (détruite)
console
typologie : balustre resserré
bibliographie : musée Carnavalet, fonds photographique

1129 – 148, rue du Faubourg-Saint-Martin et 8, rue des Récollets
couvent des Récollets
console
typologie : arcade à enroulements
bibliographie : Willesme, 1994, p. 21-55 ; Gatignol ;
Martos et Rodriguez, 1989
inscrit 25 juillet 1974

1130 – 9, rue René-Boulanger
maison à porte cochère
typologie : géométrique

1131 – 11, rue René-Boulanger
maison à porte piétonne
typologie : arcade

1132 – 22, rue René-Boulanger (détruit)
typologie : panneau symétrique à fleuron

1133 – 54, rue René-Boulanger
maison à porte cochère
console
typologie : volutes affrontées type 3a

1134 – 66, rue René-Boulanger
maison à porte cochère, dite hôtel de Sechtré (escalier a)
typologie : géométrique

1135 – 66, rue René-Boulanger
maison à porte cochère, dite hôtel de Sechtré (escalier b)
typologie : géométrique

1136 – 66, rue René-Boulanger
maison à porte cochère, dite hôtel de Sechtré (escalier c)
typologie : géométrique

1137 – 68, rue René-Boulanger
maison à porte cochère
typologie : arcade

1138 – 8, boulevard Saint-Denis
maison à porte cochère
typologie : arcade haut et bas

1139 – 24, boulevard Saint-Denis
maison à porte cochère
ascenseur
typologie : arcade

1140 – 8, boulevard Saint-Martin
maison à porte bâtarde
typologie : arcade

1141 – 12, boulevard Saint-Martin
maison à porte cochère (escalier a)
console
typologie : pas visible

1142 – 12, boulevard Saint-Martin
maison à porte cochère (escalier b)
typologie : arcade

XIe arrondissement

1143 – 84, rue Amelot
maison à porte cochère
console
typologie : arcade

1144 – 14, place de la Bastille et 2-4, rue Richard-Lenoir
datation : 1781
typologie : arcade
bibliographie :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/
inscrit 18 juillet 1993

1145 – rue Chanzy
typologie : arcade
bibliographie : bibliothèque des Arts décoratifs, fonds Maciet

1146 – 33, rue de Charonne
maison à porte piétonne,
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : cliché Inventaire 86 75 2049 X

1147 – 51-53, rue de Charonne
hôtel Delisle-Mansart, Vaucanson
typologie : arcade
bibliographie : Pérouse de Montclos, 1994, p. 163

1148 – 125, rue de Charonne
typologie : pas visible

1149 – 31, rue de Montreuil
folie Titon (détruite)
typologie : balustre
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

1150 – 45, rue du Faubourg-Saint-Antoine
maison à porte cochère,
typologie : balustre droit type I

1151 – 47, rue du Faubourg-Saint-Antoine
maison et atelier de l'ébéniste Nicolas Petit
typologie : panneau symétrique à fleuron
bibliographie : musée Carnavalet ; Droguet, 2001, p. 18

XIIe arrondissement

1152 – 14-16, rue de Charenton
maison à porte cochère
typologie : arcades alternées

1153 – 24, rue du Faubourg-Saint-Antoine
maison à porte cochère
console
typologie : panneau symétrique à médaillon central
bibliographie : C.V.P., casier archéologique

1154 – 184, rue du Faubourg-Saint-Antoine
abbaye royale de Saint-Antoine, hôpital Saint-Antoine
maître d'œuvre : Samson Nicolas Lenoir dit le Romain (architecte)
datation : 1767-1770
typologie : arcade
bibliographie : C.V.P, casier archéologique ; Pérouse de Montclos, 1994, p. 200
inscrit 4 juin 1962

1155 – 27, rue du Faubourg-Saint-Jacques
hôpital Cochin (escalier détruit)
maître d'œuvre : Charles François Viel (architecte)
datation : 1784
typologie : barreau
bibliographie : Gallet, 1995, p. 471

1. Les auteurs remercient chaleureusement Yvonne-Hélène Le Maresquier-Kesteloot et Yoann Brault pour leur aide et leurs conseils avisés.

SOURCES MANUSCRITES

Paris – Centre historique des Archives nationales

Archives nationales, fichier de dépouillement du Centre de topographie historique de Paris[1]

Série F : Versements des ministères et des administrations qui en dépendent

F[14] Finances : cadastre de Paris

F[21] : Beaux-Arts

Minutier central des notaires

Versements de la Direction de l'architecture

SOURCES IMPRIMÉES

Auteurs anciens

BRICE (Germain), *Nouvelle description de la Ville de Paris*, 8e édition, Paris, 4 vol., 1725.

JAILLOT (Jean Baptiste Michel Renou de Chevigné dit), *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la Ville de Paris depuis ses commencements connus jusqu'à présent, Quartier Saint-Germain-des-Prés*, Paris, 1782.

MERCIER (Louis Sébastien), *Tableau de Paris*, Hambourg, Virchaux et Cie, 1781.

SAUVAL (Henri), *Histoire et Recherches des antiquités de la Ville de Paris*, Paris, Charles Moette et Jacques Chardon, 1724. Réédition Gregg international publishers, England, 1969, 3 vol.

TALLEMANT DES RÉAUX (Gédéon), *Historiettes*, rédigé à partir de 1657. 1re édition Monmerqué, Paris, Alphonse Levavasseur, 1834.

Recueils

ALLEMAGNE (Henri-René d'), *Les anciens maîtres-serruriers et leurs meilleurs travaux*, Paris, librairie Gründ, 1943, 2 vol.

AVILER (Augustin Charles, d'), *Cours d'architecture qui comprend les ordres de Vignole, avec des commentaires, les figures et descriptions de ses plus beaux bâtimens, et de ceux de Michel-Ange... et tout ce qui regarde l'art de bâtir, avec une ample explication par ordre alphabétique de tous les termes, par le sieur A. C. d'Aviler*, Paris, Nicolas Langlois, 1691.

AVILER (Augustin Charles, d'), *Dictionnaire d'architecture civile et hydraulique et des arts qui en dépendent*, Paris, Jombert, nouvelle édition, 1710. Version revue et complétée du second volume du *Cours d'architecture*, Paris, Langlois, 1691.

BLANC (Louis), *Le Fer forgé en France : œuvres gravées des anciens maîtres-serruriers, architectes, dessinateurs et graveurs*, Paris, Bruxelles, 1928, 1930, 2 vol.

BLONDEL (Jacques François), *De la distribution des maisons de plaisance et de la décoration des édifices en général*, Paris, Charles Antoine Jombert, 1738, 2 vol.

BLONDEL (Jacques François), *Architecture française ou recueils de plans et élévations, coupes et profils des églises, maisons royales, palais, hôtels et édifices les plus considérables de Paris*, Paris, Jombert, 1751-1756, 4 vol.

BLONDEL (Jacques François), *Cours d'architecture française ou traité de la décoration, distribution et construction des bâtiments publiés de l'aveu de l'auteur par R. et continué par Patte*, Paris, Desaint, 1771-1777, 6 vol.

BRISEUX (Charles Étienne), *Architecture moderne ou l'Art de bien bâtir pour toutes sortes de personnes tant pour les maisons des particuliers que pour les palais. Contenant cinq traités...*, Paris, Claude Jombert, 1728, 2 vol.

BRISEUX (Charles Étienne), *L'Art de bâtir des maisons de campagne où l'on traite de leur distribution, de leur construction et de leur décoration*, Paris, Pralut Père, 1743.

BRESLAU (Jean), *Premier [Second] [Troisième] cahier de serrurerie inventé et dessiné par B. en 1777*, Paris, l'Auteur, 1777.

BRISVILLE (Hugues de), *Diverses pièces de serrurerie inventées par Hugues de Brisville, maître-serrurier à Paris et gravez par Jean Berain*, reprod. en fac-similé de l'édition de N. Langlois Paris, ca 1670, Londres, s.n., 1888.

BURY et HOYAU, *Modèles de serrurerie choisis parmi ce que Paris offre de plus remarquable sous le rapport de la forme, de la décoration et de la sureté accompagnés des détails qui doivent en faciliter l'exécution ; et suivis d'un abrégé de l'art du serrurier... / sur les dessins et d'après les descriptions de MM. Bury et Hoyau*, Paris, Bance aîné, 1826.

CONTET (Frédéric), *Documents de ferronnerie ancienne*, époques Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI et Empire, Paris, F. Contet et Ch. Moreau 1929.

DAVESNES (Robert), *Livre de serrurerie nouvellement inventé par R. Davesnes, maître-serrurier à Paris*, Paris, l'Auteur, 1676.

DIDEROT (Denis), d'ALEMBERT (Jean le Rond), *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Briasson, 1re édition, 1751-1780, 35 vol.

DUHAMEL DU MONCEAU (Henri Louis), *L'Art du serrurier, par M. Duhamel du Monceau*, Paris, impr. de L.-F. Delatour, 1767.

FÉLIBIEN (André), *Des Principes de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et des autres arts qui en dépendent [par A. Félibien]. Avec un dictionnaire des termes propres à chacun de ces arts*, Paris, J.-B. Coignard, 1676.

FONTAINE (Jacques Valentin), *Nouveau livre d'études et principes de serrurerie. Dédié aux compagnons et apprentis de la profession, par leur affectionné serviteur Jacques Valentin Fontaine serrurier du Roy en la manufacture royale des Gobelins*, s.l., s.n., ca 1750.

FORDRIN (Louis), *Nouveau livre de serrurerie contenant toute sorte de grille d'un goût nouveau propre pour les chœurs d'église, portes de vestibules, péristyles et de jardins tant pour les maisons royales que pour celles des Seigneurs et particuliers. Rampes, porte-enseigne, balcons riches et simples et autres différents dessins inventés et composés par Louis Fordrin, serrurier ordinaire des bâtiments du Roy et de ses monnoyes*, Paris, l'Auteur, Duchange, 1723.

FORTY (Jean François), *Œuvre de serrurerie*, Paris, s.n., ca 1775.

GAUTIER (Pierre), *Divers ouvrages de balustrades, cloisons, paneaux et autres ornemens pour les serruriers faits et inventez par Pierre Gautier...*, Marseille, s.n., 1685.

GUERARD (Nicolas), *Diverses pièces de serrureries pour portes cochères et portes bourgeoises, entrée de serrures, fermeture de chœur d'église [...]. Deuxiesme livre de serrurerie*, Paris, l'Auteur, 1715.

JOUSSE (Mathurin), *La fidelle ouverture de l'art du serrurier où l'on void les principaux preceptes, desseings et figures touchant les expériences et opérations naturelles dudit art, ensemble un petit traité de diverses trempes*, La Flèche, 1627.

LAMOUR (Jean), *Recueil des ouvrages de serrurerie que Stanislas le Bien-Faisant, Roy de Pologne, Duc de Lorraine et de Bar a fait poser sur la place royale de Nancy à la gloire de Louis le Bien-Aimé composé et exécuté par Jean Lamour*, Nancy, l'Auteur, 1767.

LE CAMUS DE MÉZIÈRES (Nicolas), *Le Guide de ceux qui veulent bâtir, ouvrage dans lequel on donne les renseignements nécessaires pour réussir dans cet Art, et prévenir les fraudes qui pourroient s'y glisser*, Paris, Morin, 1781, 2 vol.

MOLLET (Claude), *Theatre des plans et iardinages, contenant des secrets et des inventions incognuës à tous ceux qui jusqu'à present se sont meslez d'escrire sur cette matiere...* Paris, Charles de Sercy, 1652.

LE MUET (Pierre), *Maniere de bien bastir pour toutes sortes de personnes*, Paris, François Langlois, 1623.

LE MUET (Pierre), [intr. et notes par Claude Mignot], *Manière de bien bastir pour toutes sortes de personnes*, Réimpression inc. de l'édition de 1663, Aix-en-Provence, 1981.

MARIETTE (Pierre Jean), *Cours d'architecture qui comprend les ordres de Vignole, avec des commentaires, les figures & les descriptions de ses plus beaux bâtimens, et de ceux de Michel-Ange, des instructions et des préceptes... et généralement tout ce qui regarde l'art de bastir, par le sieur d'Aviler,... nouvelle édition enrichie de nouvelles planches et revue et augmentée de plusieurs desseins... et d'un grand nombre de remarques par Pierre Jean Mariette*, Paris, l'Auteur, 1750.

SAVOT (Louis), *L'Architecture françoise des bastimens particuliers*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1624.

TIJOU (Jean), *Nouveau livre de dessins inventé et dessiné par Jean Tijou contenant plusieurs sortes d'ouvrages en fer comme portes, frontispices, balcons, rampes d'escaliers, etc., dont la plupart ont été exécutés à Hampton-Court le tout pour l'utilité de ceux qui veulent travailler le fer en perfection...* Paris, A. Calavas, Librairie des Arts décoratifs, s. d., ca 1908.

SOURCES ICONOGRAPHIQUES

Paris – Commission du Vieux Paris
Procès-verbaux des séances de la Commission du Vieux Paris (abr. C.V.P.)
Casier archéologique

Paris – musée Carnavalet
Fonds photographique

Base Mémoire du Ministère de la culture :
http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/

Paris – Archives de Paris
Cadastre de Paris par îlot dit Atlas Vasserot (1810-1836)
http://canadp-archivesenligne.paris.fr

BIBLIOGRAPHIE

ANDIA (Béatrice de) et GADY (Alexandre), dir., *La rue des Francs-Bourgeois au Marais*, Paris, mairie du IIIe arrondissement, 29 octobre-29 novembre 1992, mairie du IVe arrondissement, 8 avril-5 mai 1993, Paris, Action artistique de la Ville de Paris, 1992.

ANDIA (Béatrice de) et COURTIN (Nicolas), dir., *L'Île-Saint-Louis*, Paris, hôtel de Lauzun, 3 octobre-14 décembre 1997, Paris, Action artistique de la Ville de Paris, 1997.

ALLEMAGNE (Henri-René d'), *Les anciens maîtres-serruriers et leurs meilleurs travaux*, Paris, librairie Gründ, 1943, 2 vol.

ARMINJON (Catherine), « La ferronnerie. Le grand escalier », *L'Hôtel de Vigny, Cahiers de l'Inventaire n° 5*, Paris, Inventaire général des Monuments et des Richesses artistiques de la France, 1985, p. 33-35.

ARMINJON (Catherine), « Le fer forgé dans les hôtels du Marais », *Le Marais, mythe et réalité*, Paris, hôtel de Sully, 30 avril-30 août 1987, Paris, C.N.M.H.S./Picard, p. 214-219.

ARMINJON (Catherine), BILIMOFF (Michèle), *L'Art du métal. Vocabulaire technique*, Paris, Éditions du patrimoine, Imprimerie nationale, 1998.

AUCANTE (Vincent), dir., *Le Collège des Bernardins*, Paris, 2008.

BABELON (Jean-Pierre), « L'hôtel d'Assy», *Paris et Île-de-France. Mémoires publiés par la Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Île-de-France*, 1963, t. XIV, p. 169-196.

BABELON (Jean-Pierre), FLEURY (Michel), SACY (Jacques de), *Richesses d'art du quartier des Halles, maison par maison*, Paris, Arts et Métiers graphiques Flammarion, 1967.

BABELON (Jean-Pierre), « Une œuvre mal connue de Pierre Bullet à Paris, l'hôtel Amelot de Chaillou puis de Tallard (78, rue des Archives) », in *Bulletin Monumental*, Paris, Société française d'archéologie, t. 36-I, 1978.

BABELON (Jean-Pierre), « La maison du bourgeois gentilhomme, l'hôtel Salé... », in *Revue de l'Art.*, 68, 1985, p. 7-34.

BABELON (Jean-Pierre), «Jean Thiriot, architecte à Paris sous Louis XIII», *Cahiers de la Rotonde*, n° 10, 1987, p. 69-131.

BABELON (Jean-Pierre), *Demeures parisiennes sous Henri IV et Louis XIII*, Paris, Hazan, 1991.

BABELON (Jean-Pierre) et MIGNOT (Claude), dir., *François Mansart, le génie de l'architecture*, Paris, Gallimard, 1998.

BARITOU (Jean-Louis) et FOUSSARD (Dominique), dir., *Chevotet-Contant-Chaussard, un cabinet d'architectes au siècle des Lumières*, Lyon, La Manufacture, 1987.

BARREAU (Joëlle), « L'hôtel de Richelieu », *De la place royale à la place des Vosges*, Paris, 1996, p. 258-261.

BARREAU (Joëlle), *Être architecte au XVIIe siècle : Libéral Bruand, architecte et ingénieur du Roi*, thèse d'histoire de l'art, université Paris-IV, 2004, dactyl.

BAULEZ (Christian), « L'hôtel Chenizot », in *L'Île Saint-Louis*, Paris, hôtel de Lauzun, 3 octobre-14 décembre 1997, Paris, Action artistique de la Ville de Paris, 1997, p. 231-240.

BAULEZ (Christian), « À propos de Victor Louis et de la table de fer poli de Varsovie, les familles Deumier et Perez », in TAILLARD (Christian), *Victor Louis et son temps, actes du colloque international tenu au Palais Soubise organisé par la Société Victor Louis du 14 au 16 décembre 2000 dans le cadre des célébrations nationales*, Bordeaux, [Pessac], université Michel-Montaigne-Bordeaux-III, 2004.

BECHU (Philippe) et TAILLARD (Christian), *Les Hôtels Soubise et de Rohan-Strasbourg : marchés de construction et de décor*, Paris, Centre historique des Archives nationales, Somogy, 2005.

BELHOSTE, Jean-François et *alii*, *La Métallurgie normande XII-XVIII siècles, la révolution du haut-fourneau*, Caen, association Histoire et Patrimoine industriel de Basse-Normandie, 1991.

BERGER (Robert W.), *Antoine Le Pautre, a french Architect of the Era of Louis XIV*, New-York, New-York University Press, 1969.

BEYLIER (Hubert) et BONTEMPS (Daniel), « La rampe en fonte du XVII siècle de l'escalier de l'hôtel Le Pelletier de Saint-Fargeau à Paris », *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, 1984, (1986), p. 125-131.

BIVER (Paul et Marie), *Abbayes, monastères et couvents de Paris : des origines à la fin du XVIII siècle*, Paris, Éditions d'histoire et d'art, Nouvelles éditions latines, 1970.

BLOND (Louis), *La maison professe des Jésuites de la rue Saint-Antoine à Paris*, Paris, Éditions franciscaines, 1956.

BOUDON (Françoise), CHASTEL (André), COUZY (Hélène) et HAMON (Françoise), *Système de l'architecture urbaine, le quartier des Halles à Paris*, Paris, CNRS, 1977, 2 vol.

BREMER-DAVID (Charissa), *Decorative arts, an illustrated summary catalogue of the collections of the J.-Paul Getty Museum*, Malibu, Jean-Paul Getty Museum, 1993.

BRETTE (Armand), *Atlas de la censive de l'archevêché dans Paris*, Reproduction en fac-similé, Paris, Imprimerie nationale, t. I, 1906.

BRÛLEAUX (Anne-Marie), *Les Maîtres-Serruriers parisiens et leurs travaux de grande serrurerie (1715-1750)*, thèse de l'École des chartes, 1981, dactyl.

CABESTAN (Jean-François), *La Conquête du plain-pied : l'immeuble à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Picard, 2004.

CARBONNIER (Youri), *Maisons parisiennes des Lumières*, Paris, P.U.P.S., 2006.

CASTELLUCCIO (Stéphane), *Les Collections royales d'objets d'Art de François Ier à la Révolution*, Paris, Les Éditions de l'Amateur, 2002, p. 198-203.

CASTELLUCCIO (Stéphane), *Le Garde-Meuble de la Couronne et ses intendants du XVIe au XVIIIe siècle*, Paris, 2004.

CENTRE DE RECHERCHE SUR LES MONUMENTS HISTORIQUES, *Rampes d'escaliers en fer forgé*, Paris, ministère de la Culture, direction du Patrimoine, 1985, 2 vol.

CENTRE DE RECHERCHE SUR LES MONUMENTS HISTORIQUES, *Grilles de fenêtres et impostes en fer forgé*, Paris, Monum, Éditions du patrimoine, 2006.

CHAULEUR (Andrée) et LOUIS (Pierre-Yves), *François Mansart, les bâtiments, Marchés de travaux 1623-1665*, Paris, Centre historique des Archives nationales, Champion, 1998.

COLAS (René), *Paris qui reste : vieux hôtels, vieilles demeures, rive droite*, Paris, R. Colas, 1914.

DALY (César), *Motifs historiques d'architecture et de sculpture d'ornement (deuxième série) : décorations intérieures empruntées à des édifices français, du commencement de la Renaissance à la fin de Louis XVI*, Paris, Ducher, 1880, 2 vol.

DAUMARD (Adeline), FURET (François), *Structures et relations sociales à Paris au milieu du XVIIIe siècle*, Paris, Armand Colin, 1961.

DERENS (Isabelle), GADY (Alexandre), « La rue du Grand Chantier. Nos 60 à 76, rue des Archives. Étude topographique et architecturale du XVIIe siècle à nos jours », *Paris et Île-de-France, Mémoires publiés par la Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Île-de-France*, t. XLVII 1996, p. 7-97.

DROGUET (Anne), *Nicolas Petit, 1732-1791*, Paris, éditions de l'Amateur, 2001.

FERNANDES (Dominique), « L'hôtel de Saint-Hérem » in *De la place royale à la place des Vosges*, Paris, 1996, p. 179-189.

FOUQUET-LAPAR (Monique), *La rampe de serrurerie de Louis XIV à Louis XVI dans les Halles et le Marais*, mémoire de maîtrise d'histoire de l'art, université Paris-IV, 1996, dactyl.

FRANCE-LANORD (Albert), *Jean Lamour, serrurier du Roi, 1698-1771*, Nancy, université Nancy-II, 1977

FRANCE-LANORD (Albert), « L'art de la serrurerie au XVIIIe siècle et Jean Lamour », in *La Ferronnerie : forge, serrurerie, repoussage, sculpture sur métal*, nos 18-19, avril 1982, p. 32-42.

FRANCE-LANORD (Albert), *Jean Lamour, serrurier du Roi, 1698-1771*, Nancy, P.U.N., 1991, 2e édition.

GADY (Alexandre), « De Mansart à Mansart. Le lotissement de la place des Victoires », in *Cahier de la Rotonde*, n° 17, 1996, p. 107-150.

GADY (Alexandre), *La Montagne-Sainte-Geneviève et le Quartier latin*, Paris, Hoëbeke, 1998.

GADY (Alexandre), *Le Marais, guide historique et architectural*, Paris, Le Passage, 2002.

GADY (Alexandre), « De la maison professe des Jésuites au lycée Charlemagne, topographie et architecture », in *La Cité, Société historique et archéologique des IIIe, IVe, XIe et XIIe arrondissements de Paris*, Bulletin de liaison n° 24, décembre 2005, p.13-34.

GADY (Alexandre), *Jacques Lemercier, architecte et ingénieur du Roi*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2005.

GADY (Alexandre), JOUVE, (Jean-Pierre) *Les Hôtels de Guénégaud et de Montgelas, rendez-vous de chasse des Sommer au Marais*, Paris, Citadelles et Mazenod, 2005.

GADY (Alexandre), *Les Hôtels particuliers de Paris, du Moyen Âge à la Belle Époque*, Paris, Parigramme, 2008.

GALLET (Michel), *Demeures parisiennes. L'époque de Louis XVI*, Paris, Le Temps, 1964.

GALLET (Michel), « L'hôtel d'Ecquevilly ou du Grand Veneur », in *Festival du Marais*, 1967, p. 90-91.

GALLET (Michel), « Escaliers parisiens du XVIIIe siècle », in *Médecine de France*, 1968 n° 191, p. 20-40.

GALLET (Michel), « Jacques Denis Antoine, architecte de l'hôtel de Saint-Prest, 28, rue des Saints-Pères », *Paris et Île-de-France. Mémoires publiés par la Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Île-de-France*, 1969, t. XX, p. 275-278.

GALLET (Michel), « Architectes parisiens du règne de Louis XV, Jacques-Richard Cochois », in *Sauvegarde et mise en valeur du Paris historique, Bulletin d'information, juin 1971*, p. 56-57.

GALLET (Michel), *Paris, Domestic architecture of the 18th century*, Londres, Barrie & Jenkins, 1972.

GALLET (Michel), BOTTINEAU, (Yves), dir., *Les Gabriel*, Paris, Picard, 1982.

GALLET (Michel), dir., *Germain Boffrand, 1667-1754, l'aventure d'un architecte indépendant*, Paris, Herscher, 1986.

GALLET (Michel), *Les Architectes parisiens du XVIIIe siècle : dictionnaire biographique et critique*, Paris, Mengès, 1995.

GATIGNOL (Pascale), MARTOS (Catherine) et RODRIGUEZ (Jésus), *Du couvent des Récollets à l'hôpital Villemin. Destinées d'un bâtiment parisien : 1604-1989*, Paris, école d'architecture Paris-Villemin, ca 1989.

GAUME (Luce) et SARMANT (Thierry), dir., *La place Vendôme, Art, pouvoir et fortune*, Paris, Action artistique de la Ville de Paris, 2002.

GALLET-GUERNE (Danièle) et BAULEZ (Christian), *Dessins d'architecture de la Direction générale des bâtiments du Roi*, t. I, *le château, les jardins, le parc, Trianon*, Paris, Archives nationales, 1983.

GUIFFREY (Jules), *Comptes des bâtiments du Roi sous le règne de Louis XIV*, Paris, Imprimerie nationale, 1881-1901, 5 vol.

HAMMADI (Rodolphe), *De marches en escaliers*, Paris, musée Carnavalet, 17 mars-17 mai 1987, Paris, musée Carnavalet, 1987.

HAROUEL (Jean-Louis), *L'Embellissement des villes. L'Urbanisme français au XVIIIe siècle*, Paris, Picard, 1993.

HARTMANN (Georges), « hôtel de Nicolaÿ et de Combourg, quai des Célestins n° 4 », *La Cité*, janvier-avril 1925, n°s 93-94, p. 212-219.

HERVIER (Dominique), FERAULT (Marie-Agnès), *Le Faubourg Saint-Antoine, un double visage* ; Paris, APPIF, 1998.

HILLAIRET (Jacques), *Dictionnaire historique des rues de Paris*, 7e édition, Paris, Éditions de Minuit, 1963, 3 vol.

HUGHES (Peter), *The Wallace Collection, Catalogue of Furniture*, London; Trustees of the Wallace collection, 1996, 3 vol.

JESTAZ (Bertrand), « La première œuvre connue de Jules Hardouin-Mansart : le petit hôtel de Guénégaud dit de Conti », in *Bulletin monumental*, 2000, t. 158-3, p. 217-237.

JESTAZ (Bertrand), *Jules Hardouin-Mansart*, Paris, Picard, 2008, 2 vol.

KAPLAN (Steven), « Réflexions sur la police du monde du travail, 1700-1715 », in *Revue historique*, janvier-mars 1979, p. 17-77.

LACOUE-LABARTHE (Marie-France), *L'Art du fer forgé en pays bordelais, de Louis XIV à la Révolution*, Bordeaux, Société archéologique de Bordeaux, 1993.

LA MONNERAYE (Jean de la), *Terrier de la censive de l'archevêché dans Paris : 1772*. Paris, Imprimerie nationale, 1981, t. II, première partie, notices n°s 1 à 2783.

LA MONNERAYE (Jean de la), *Terrier de la censive de l'archevêché dans Paris : 1772*. Paris, éditions des Musées de la Ville de Paris, 2001, t. II, deuxième partie, notices n° 2784 à 5749.

LAPRADE (Albert), *Croquis. Paris. Quartiers du Centre, les Halles, le Marais*. Paris, Vincent, Fréal et Cie 1967.

Le Faubourg Saint-Germain : la rue de Grenelle, Paris, galerie de la SEITA, 21 novembre - 20 décembre 1980, s.l., s.n., 1980.

La Rue de Lille, hôtel de Salm, Paris, Institut néerlandais et musée national de la Légion d'honneur et des Ordres de chevalerie, 1983, Paris, Action artistique de la Ville de Paris, 1983.

Le Faubourg Saint-Germain : la rue de Varenne, Paris, musée Rodin, 2 octobre-15 décembre 1981, Paris, musée Rodin, 1981.

LAULAN (Robert), *L'École militaire de Paris, le monument 1751-1788*, Paris, Picard, 1950.

LEIBA-DONTENWILL (Jean-François), *La Rue Sainte-Anne, une voie née à Paris sous Louis XIII*, Paris, J.-F. Leiba-Dontenwill, 2000.

LEIBA-DONTENWILL (Jean-François), *Les Rampes de serrurerie à Paris*, 2007, 2 vol., reprog.

LE MOËL (Michel), « Un exemple de l'architecture dans le Marais à la fin du règne de Louis XIV : l'hôtel Hénault de Cantobre », in *Revue de l'art*, n° 18, 1972, p. 47-52.

LE MOËL (Michel), *L'Architecture privée à Paris au Grand Siècle*, Paris, Commission des Travaux historiques de la Ville de Paris, 1990.

LEPROUX (Guy-Michel) « hôtel d'Alméras », *La rue des Francs-Bourgeois au Marais*, in ANDIA, Béatrice de, GADY, Alexandre, dir., Paris, DAAVP, 1992, p. 244-249.

LEPROUX (Guy-Michel), « hôtel de Guénégaud des Brosses, rue du Grand-Chantier, 1651-1653 », in *François Mansart, le génie de l'architecture*, Paris, 1998, p. 205-217.

LE ROY LADURIE (Emmanuel), *Histoire de la France urbaine*, Paris, éditions du Seuil, 1981, t. III.

L'Hôtel de Noirmoutier (1721-1724), Paris, D.R.A.C. Île-de-France, CRMH, 1996.

LORION (André), « Autour d'un vieil hôtel parisien. L'hôtel de Fleury. La légende et l'histoire », in *Paris et Île-de-France. Mémoires publiés par la Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Île-de-France*, 1961, t. XII, p. 75-95.

MAGNY (Françoise), dir., *Le Faubourg Saint-Germain, la rue de l'Université*, Paris, Institut néerlandais, 1987, Paris, Action artistique de la Ville de Paris, 1987.

MARTIN (Olivier), *Histoire de la Coutume de la prévôté et vicomté de Paris*, Paris, E. Leroux, 1922-1930, 2 t. en 3 vol.

MIGNOT (Claude), « Histoire d'une demeure », in *L'Hôtel de Vigny, Cahiers de l'Inventaire n° 5*, Paris, Inventaire général des Monuments et des Richesses artistiques de la France, 1985, p. 14 à 32.

MIGNOT (Claude), *Pierre Le Muet architecte (1591-1669)*, thèse d'histoire de l'art, université Paris-IV, 1991, 4 vol., dactyl.

MIGNOT (Claude), *Le Val-de-Grâce, l'ermitage d'une Reine*, Paris, Caisse nationale des Monuments historiques et des Sites, CNRS éditions, 1994.

NÉRÉE RONFORT (Jean), AUGARDE (Jean-Dominique), *À l'ombre de Pauline, la résidence de l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris,* Paris, Éditions du Centre de recherches historiques, 2001.

PÉROUSE DE MONTCLOS (Jean-Marie), *Histoire de l'architecture française de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Mengès, Caisse nationale des Monuments historiques et des Sites, 1989.

PÉROUSE DE MONTCLOS (Jean-Marie), dir., *Le Guide du patrimoine, Paris*, Paris, direction du Patrimoine, CNMHS, conseil régional d'Île-de-France, Hachette, 1994.

PITT (Léonard), *Paris, un voyage dans le temps. Images d'une ville disparue*, Parigramme, 2008.

PONS (Bruno), *Le Faubourg Saint-Germain. La Rue Saint-Dominique : hôtels et amateurs*, dir., Paris, musée Rodin, 11 octobre-20 décembre 1984, Paris, Action artistique de la Ville de Paris, 1984.

PONS (Bruno), *De Paris à Versailles : 1699-1736 : les sculpteurs ornemanistes parisiens et l'Art décoratif des bâtiments du Roi*, Strasbourg, Association les publications près les Universités de Strasbourg, 1986.

PONS (Bruno), BORJON (Michel), dir., *Le Faubourg Saint-Germain. Le Quai Voltaire, études offertes à Colette Lamy-Lassalle*, Paris, musée de la Légion d'honneur, 1990, Paris, Action artistique de la Ville de Paris, 1990.

PONS (Bruno), FORRAY-CARLIER (Anne), dir., *Le Faubourg Saint-Germain. La Rue du Bac,* Paris, musée de la Légion d'honneur, 1990, Paris, Action artistique de la Ville de Paris, 1990.

PRADE (Catherine), « Sur les traces des maîtres serruriers », in *Le Marais, mythe et réalité,* Paris, Hôtel de Sully, 30 avril - 30 août 1987, Paris, CNMHS, Picard, p. 209-213.

PROUST-PERRAULT (Josette), « Une œuvre inconnue de Michel Villedo : L'hôtel de Bence », in *La Cité*, n° 13, décembre 1994, p. 29-42.

PROUST-PERRAULT (Josette), « L'hôtel de Chastillon », in *De la place Royale à la place des Vosges,* Paris, 1996, p. 321-330.

ROCHEBRUNE (Marie-Laure de), *Le Goût à la grecque, la naissance du néoclassicisme dans l'art français, chefs-d'œuvre du musée du Louvre*, Athènes, la Pinacothèque nationale, musée Alexandre-Soutzos, 28 septembre 2009-11 janvier 2010, Athènes : Pinacothèque nationale, musée Alexandros- Soutzos, 2009, 351 p.

ROLLENHAGEN-TILLY (Linnéa), *Maisons ordinaires à Paris, 1650-1790,* thèse d'histoire de l'art, université Paris-IV, 2006.

SELLIER (Charles), *Anciens hôtels de Paris*, Paris, 1910.

SOEHNÉE (Frédéric), *Centenaire du lycée (1804-1904), compte rendu de la fête du Centenaire précédé d'une notice historique,* Paris, Firmin-Didot, 1904.

TAILLARD (Christian), *Victor Louis (1731-1800), le triomphe du goût français à l'époque néoclassique*, Paris, P.U.P.S., 2008.

TURCOT (Laurent), *Le Promeneur à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Le Promeneur, 2007.

VERLET (Pierre), *Le Mobilier royal français*, Paris, Picard, 2e édition, 1990-1994, 4 vol.

VERLET (Pierre), *Les Bronzes dorés français du XVIIIe siècle*, Paris, Picard, 1987.

VITU (Auguste), *La Maison mortuaire de Molière*, Paris, Alphonse Lemerre, 1883.

WILLESME (Jean-Pierre), « Les Récollets du faubourg Saint-Martin », in *Cahiers de la Rotonde*, n° 15, 1994, p. 21-55.

WODON (Bernard), « La technique du fer forgé au XVIIIe siècle. De l'élaboration du fer marchand à l'exécution de la grille », in *Bulletin archéologique liégeois*, t. LXXXVII (1975), Liège : musée Curtius, 1975, p. 31-67.

Liste des serruriers cités

Les numéros renvoient au numéro d'inventaire

Augé, *1006*
Babin, *941*
Bellin, Gilles, *527*
Bosse, Joseph, *517*
Boüet, Jean, *527*
Bouillot, Jean Baptiste, *602*
Caffin, *770*
Chupperet ou Chuppret, *54, 924*
Courbin, Jean, *115*
Daguineau, François, *492*
Danic, Louis, *247*
Debauve, Mathieu, *604*
Dervin, Nicolas, *1076, 1077*
Deumier, Pierre Ier, *1053*
Deumier, Pierre II, *109*
Doyart, Étienne, *819*
Fayet, *1034 à 1036*
Gatteaux, Jean Baptiste, *1074, 1075*
Gilles de l'Espée, *409*
Hallé, Antoine, *1093*
Le Lorrain, Charles, *247*
Lebrun, *492*
Lesquillier, François, *520*
Lévêque, François, *51*
Lucotte, Jacques, *471*
Macquet, *255*
Mangin, Christophe, *1026 à 1031*
Pascault, *1025*
Perez, Joseph, *874 à 876, 1025*
Poulain, *212, 213, 1001, 1002*
Roche, Claude, *1098 à 1101*
Viennot, Nicolas, *253, 681*

Crédits photographiques

Région Île-de-France, Service Patrimoines et Inventaire
Cl. et repro. Laurent Kruszyk, ADAGP

Sauf

Catalogue :

Philippe Ayrault : p. 92-93, 155-157
Chloé Bazaud : p. 119, 176-179

Londres :
By kind permission of the Trustees of the Wallace Collection : p. 122-123

Paris :
C. V. P. : 21, rue de Richelieu, cliché Devismes C.V.P., 1916, Ville de Paris (N 0279) : p. 132
C. V. P., 32, rue Saint-Merry, cliché C.V.P./Ville de Paris (S 305/16) : p. 98, 208
C. V. P., rue du Faubourg-Saint-Honoré, VIIIe arr, cliché Lansiaux C.V.P., 1919/Ville de Paris (N 2678) : p. 190
Les Arts décoratifs, Paris, tous droits réservés : p. 151 en haut à gauche
Ministère de la Culture – médiathèque du Patrimoine, dist. RMN/Eugène Atget, cliché MH 038022 : p. 137 en haut
RIVP, Couvent des Récollets, photo par Laurent Kruszyk : p. 161

Inventaire :

Jean-François Leiba-Dontenwill (photographie ou reproduction)
sauf

Monique Fouquet-Lapar, n°s 0005, 0107, 0479, 0544, 0558, 0621, 664
Sébert : n°s 0268, 0299

Paris :
C.V.P. : n°s 0017, 0158, 0201, 0293, 0312, 0323, 0326, 0380, 0437, 457, 0535, 0539, 0559, 0569, 0758, 0842, 0884, 0946, 0989, 1015, 1097, 1149, 1151, 1154
Musée Carnavalet, fonds photographique, 0834, 0851, 0977, 0978, 1128
Médiathèque du Patrimoine, n°s 0036, 0125, 0238, 0242, 0248, 0260, 0337, 0355, 0350, 0397, 0489, 0584, 0612, 0632, 0697, 0765, 0854, 0855, 0858, 0863, 0885, 963, 1044, 1127

Service Patrimoines et Inventaire :
photo Laurent Kruszyk : n°s 0279, 0392, 0488, 0494, 0519, 0618, 0744, 0745, 0790, 0874, 0940, 1059, 1060, 1085
photo Jean-Bernard Vialles : n°s 1146

L'ensemble de la documentation établie est consultable sur internet :
www.culture.gouv.fr, bases de données Mérimée, Palissy et Mémoire
ou
Région Île-de-France
Centre de documentation du Patrimoine
Adresse postale : 33, rue Barbet-de-Jouy
75007 Paris
01 53 85 53 85

Ouvrage réalisé sous la direction de Somogy éditions d'art
Conception graphique : Sophie Charbonnel
Contribution éditoriale : Muriel Montserrat
Fabrication : Michel Brousset, Béatrice Bourgerie et Julie Dalle Ave
Suivi éditorial : Julia Bouyeure

La photogravure a été réalisée par Quat'Coul (Toulouse).
Cet ouvrage a été achevé d'imprimer sur les presses de Re.Bus (Italie) en mars 2011.

25 MARS 1969

[...]
En même temps qu'il complète nos connaissances, il [l'inventaire] suggère une mise en question sans précédent des valeurs sur lesquelles ces connaissances se fondent. Les objets d'archéologie peuvent être définis en tant que témoins. On les rassemble selon des méthodes d'ordre scientifique, ou qui tentent de l'être. L'inscription inconnue rejoint l'inscription connue, et le morceau d'architrave, la colonne mutilée. Il n'en va pas de même des œuvres d'art. Au musée, dans notre mémoire, dans nos inventaires, l'objet inconnu, depuis un siècle, rejoint moins l'objet connu que l'œuvre dédaignée ne rejoint l'œuvre admirée. L'inventaire qui rassemblait les statues romaines de Provence n'était pas de même nature que celui qui leur ajoute les têtes de Roquepertuse et d'Entremont.

Il ne s'agit pas seulement d'une « évolution du goût ». (Évolution d'ailleurs troublante, comme celle de la mode, car nul n'a expliqué ce qui pousse les hommes à être barbus sous Agamemnon, Henri IV et Fallières et rasés sous Alexandre ou Louis XV.) Ce n'est pas seulement le goût qui, dans les inventaires, ajoute les statues romanes aux statues romaines, et les œuvres gothiques aux œuvres romanes avant de leur ajouter les têtes d'Entremont. Mais ce ne sont pas non plus les découvertes, car les œuvres gothiques n'étaient point inconnues : elles n'étaient qu'invisibles. Les hommes qui recouvrirent le tympan d'Autun ne le voyaient pas, du moins en temps qu'œuvre d'art. Pour que l'œuvre soit inventoriée, il faut qu'elle soit devenue visible. Et elle n'échappe pas à la nuit par la lumière qui l'éclaire comme elle éclaire les roches, mais par les valeurs qui l'éclairent comme elles ont toujours éclairé les formes délivrées de la confusion universelle. Tout inventaire artistique est ordonné par des valeurs : il n'est pas le résultat d'une énumération, mais un filtrage.

Nous écartons, nous aussi, les œuvres que nous ne voyons pas. Mais que nous puissions ne pas les voir, nous le savons, et nous sommes les premiers à le savoir ; et nous connaissons le piège de l'idée de maladresse. Si bien que nous ne tentons plus un inventaire des formes conduit par la valeur connue : beauté, expression, etc. qui orientait la recherche ou la résurrection, mais, à quelques égards, le contraire : pour la première fois, la recherche, devenue son objet propre, fait de l'art une valeur à redécouvrir, l'objet d'une question fondamentale.

Et c'est pourquoi nous espérons mener à bien ce qui ne put l'être pendant cent cinquante ans : l'inventaire des richesses artistiques de la France est devenu une aventure de l'esprit.

André Malraux

Conférence
Escalier de l'hôtel de Tallard – 70, rue des Archives

978-2-7572-0332-3 39 €
9 782757 203323

ESCALIERS PARISIENS

sous l'Ancien Régime

L'Apogée de la serrurerie

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'escalier est un élément d'apparat dans les plus belles demeures et hôtels parisiens. Il est au cœur des recherches des architectes et maîtres d'œuvre qui inventent l'escalier suspendu. Ces recherches croisent alors celles des artisans : la rampe de serrurerie est née. De cette époque fastueuse subsistent de nombreuses traces : près de mille deux cents rampes ont ainsi été inventoriées par une étude minutieuse de plusieurs années. Au sein de ce vivier foisonnant ont été sélectionnés les escaliers les plus spectaculaires, ou parfois plus modestes, qui tous sont l'illustration d'un savoir-faire exceptionnel.
Leur découverte, à travers les pages merveilleusement illustrées de cet ouvrage, est une invitation à un voyage à travers l'Histoire.

île de France
SOMOGY ÉDITIONS D'ART
L'INVENTAIRE